The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Société du Musée
du Séminaire de Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

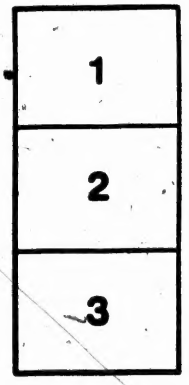
Société du Musée
du Séminaire de Québec

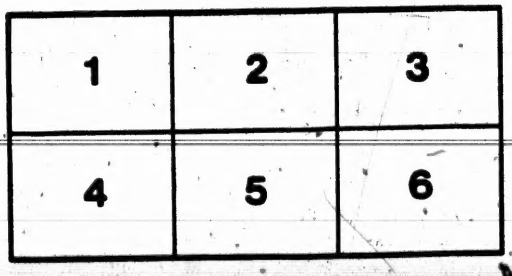
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





32X

AVERTISSEMENT.

ON trouve chez NEILSON et COWAN, libraires, à Québec, rue de la Montagne, n° 3, tous les différens livres d'école et de piété en usage ici ; aussi un grand nombre de livres FRANÇAIS et ANGLAIS sur les sciences, les arts, la littérature, &c. dictionnaires, livres d'école latins, &c.

Liste des livres d'école et de piété.

Alphabet français,
Petit Catéchisme,
Grand Catéchisme,
Grammaire française par Lhomond,
Palairet,
Nouvelle méthode pour apprendre à bien lire. Cet ouvrage regarde les commençans et les conduit graduellement, d'une manière fort aisée, de la connaissance des simples lettres de l'alphabet, à la lecture des mots les plus longs et les plus difficiles,
Syllabaire français par M. Porny,
Traité d'arithmétique pour l'usage des écoles, par Jean-Antoine Bouthillier,
Grammaire anglaise et française par Perrin,
Exercices par Perrin,
Dictionnaire de poche, anglais et français, par Nugent,
Recueil choisi de traits historiques et de contes moraux par Wanostrocht,
Grammaire de Siret,
Grammaire et Exercices de Chambaud,
Grammaire de Lévizac,
Histoire abrégée de l'ancien Testament &c., &c. Neuvaine.
Instructions de la Jeunesse,
Journée du Chrétien,
Ca[illegible]ques des missions,
Offices de l'Eglise,
Heures romaines,
Livre de vie,
Formulaire,
Processional,
Vespéral,
Graduel,
Grammaire latine par Lhomond,
De Viris illustribus,
Virgile, Horace,
Cicéron, César, Ovide,
Imitation de Jésus-Christ,
Abridgement of Christian Doctrine, for the use of the Diocese of Quebec.

☞ On fait une déduction considérable sur les prix en faveur de ceux qui achètent en gros.

Quebec, 1827.

98

INSTRUCTIONS

CHRETIENNES

POUR

LES JEUNES GENS;

UTILES A TOUTES SORTES DE PERSONNES MELEES DE PLUSIEURS TRAITS D'HISTOIRE, ET D'EXEMPLES EDIFIANS.

Imprimées sur la 14e édition d'Avignon revue et corrigée.

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Q

SEPTIEME EDITION.

A QUEBEC :

Chez NEILSON & COWAN, Imprimeurs-Libraires, rue de la Montagne, N° 3.

1827.

EXERCICE SPIRITUEL
DURANT LA SAINTE MESSE.

Je vais, mon doux Jésus, avec vous au Calvaire ; faites-moi participant de la charité qui vous y conduisoit. Donnez-moi les sentimens qu'eurent les filles de Sion, vous rencontrant chargé de votre croix, et la couronne d'épines sur la tête. Accordez-moi une résignation de ma volonté à la vôtre, telle qu'étoit celle de votre bienheureuse mère au pied de la croix, par les mérites de vos douleurs et de votre sainte constance en votre amour pour nous. Ainsi soit-il.

En entrant dans l'Eglise, dites :

Seigneur, j'approcherai de votre saint autel, j'y verrai le Saint des Saints, et je louerai votre saint nom.

Vous direz devant le saint Crucifix :

O amour crucifié ! qui vous a porté à souffrir tant de peines et une mort si cruelle pour moi misérable pécheur ?

O Dieu de mon âme ! attachez-moi à vous, et me détachez de moi-même.

Faites-moi cette grâce, mon doux Jésus, que ma croix soit jointe à la vôtre, et que je la porte volontiers. Je présente à vos pieds mes intentions, mes actions, mes affections, désirant de tout mon cœur que vous soyez à jamais l'unique

objet de mon mour. Mon Dieu, faites-moi miséricorde. Ainsi soit-il.

Au commencement de la Messe.

Très-doux Jésus, je me prosterne en toute humilité à vos pieds, désirant les arroser et les laver de mes larmes par le déplaisir des péchés que j'ai commis contre votre divine majesté, vous supliant d'avoir pitié de cette pauvre et chétive créature, rachetée par votre précieux sang : ne la punissez pas selon ses mérites.

Seigneur, je reconnois mes fautes et m'en repens de bon cœur. Je vous en demande très-humblement pardon ; je me propose, moyennant votre sainte grâce, d'être mieux sur mes gardes, et de vous aimer de toutes les forces de mon âme. Ainsi soit-il.

Puis vous direz le Misereatur, *et le* Confiteor, *après le prêtre.*

A l'Introït de la Messe.

O Dieu éternel ! je me réjouis de ce que vous êtes seul celui qui est, et que pas un n'ait l'être que par vous. O grandeur infinie ! vous savez bien ce que vous êtes et ce que je suis : vous êtes tout et je ne suis rien, et cependant vous me cherchez !

Au Kyrie eleison.

O très-miséricordieux Sauveur ! je vous demande humblement pardon pour tous ceux qui sont en péché mortel, et vous supplie par votre précieux sang, mort et passion de leur inspirer une parfaite douleur et repentir de leurs péchés,

afin que votre saint nom ſoit loué en eux et par eux.

Au Gloria in excelsis.

Je me réjouis, ô mon Dieu, de vous voir adoré des Anges, et il me déplaît grandement que vous ſoyez si méconnu et oublié des hommes. Seigneur, je vous adore avec ces eſprits bienheureux et ſouhaite extrêmement que tout le monde vous connoiſſe et vous adore. O roi de gloire, élevez mon cœur en haut, afin qu'il glorifie votre saint nom ſur la terre comme les Anges le glorifient au ciel. Tout ce que je dirai et ferai ſera pour votre gloire, ſans rechercher la mienne; j'aurai toujours en ma bouche: Gloire ſoit à Dieu.

Quand le prêtre dit Dominus vobiscum, *dites* :

Mon Dieu, demeurez toujours avec moi, et jamais ne vous en éloignez.

A l'Epître.

O doux Sauveur, donnez-moi la lumière pour connoître et accomplir toujours votre ſainte volonté ; et me faites la grâce de porter patiemment pour votre amour les adverſités qui m'arriveront. Ainsi ſoit-il.

A l'Evangile.

O Dieu de mon cœur, éclairez les yeux de mon entendement, et enflammez mon cœur et mes affections, afin que je puiſſe exécuter et garder vos commandemens, vos conseils et vos ſaintes inſpirations. Ainsi ſoit-il.

Au Credo.

O souveraine majesté ! je crois fermement que vous êtes un Dieu en trois personnes, Père Fils, et Saint-Esprit, qui de rien avez créé toutes choses.

Je crois que votre seconde personne, qui est votre Fils, s'est fait homme et est né de la bienheureuse vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit ; qu'il est mort pour moi et qu'il doit juger le monde ; je crois les sept sacremens de la sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine ; finalement, je crois tout ce que la même Eglise enseigne, et je veux vivre et mourir en cette foi, encore qu'il fût besoin d'endurer plusieurs tourmens à l'imitation des saints martyrs.

A l'Oblation de l'Hostie.

Père éternel, en l'union de votre saint amour et en mémoire de ce divin sacrifice qui vous fut offert sur l'arbre de la croix par mon Sauveur J. C., représenté par celui-ci, je vous offre tout moi-même, toutes mes pensées, paroles et œuvres, suppliant votre bonté infinie de les dresser toutes à votre honneur et gloire. Ainsi soit-il.

Au Sursum corda.

Seigneur, que vos tabernacles sont désirables ! mon âme souhaite de s'unir à vous, plus ardemment que le cerf lassé ne cherche les eaux de rafraîchissement.

Tirez-moi après vous, ô mon tout, et je courrai après les odeurs de vos parfums, car sans

vous je ne prétends plus rien au ciel ni en la terre. O ! si la mémoire de vos biens éternels demeuroit toujours empreinte dans mon âme, je ne tiendrois plus compte des biens périssables de ce monde. O mon Dieu, quand vous irai-je voir clairement en votre gloire ? quand aurai-je le bonheur de me prosterner devant vous visiblement ?

Au Sanctus.

O Saint des Saints ! donnez-moi à connoître ce que vous êtes et votre être éternel, afin que mon âme, éclairée de votre lumière, vous loue, vous glorifie et vous bénisse en l'éternité. Ainsi soit-il.

A l'Elévation de l'Hostie.

O salutaris hostia, quæ cœli pandis ostium ! bella premunt hostilia : da robur, fer auxilium.

Ou autrement :

O Dieu tout-puissant ! ô bonté suprême ! ô grande miséricorde ! ô justice ! ô charité infinie ! ô Père éternel ! voilà mon Sauveur J. C., votre Fils bien-aimé, que je vous offre en satisfaction de toutes mes offenses, négligences et ingratitudes.

A l'Elévation du Calice.

Très-précieux sang de mon Sauveur, lavez-moi, purifiez-moi par l'excès de l'amour par lequel vous fûtes répandu, et pénétrez-moi de la douleur par laquelle vous fûtes tiré des veines de mon doux Rédempteur. Ainsi soit-il.

O Père très-saint, qui habitez les hauts lieux, je me réjouis de votre sainteté ; donnez, je vous

supplie, la lumière de la foi aux infidèles, la grâce et la charité à tous les chrétiens, et un fervent amour à tout les justes ; afin que tous sanctifient votre nom sur la terre, comme les bienheureux au ciel.

2. O très-sainte Trinité, entrez en nous, demeurez et régnez en ceux qui vivent sur la terre, comme vous régnez en les saints qui vivent au ciel, afin que nous vous servions comme eux.

3. O grand Dieu, enseignez-moi à faire votre volonté, entièrement, avec promptitude, sans aucune répugnance, avec force et persévérance jusqu'à la fin, par amour et avec amour fervent.

4. O pain de vie, qui descendîtes du ciel pour donner la vie au monde, donnez-vous à moi. Je remets de bon cœur les offenses qu'on m'a faites, afin que vous me remettiez celles dont je vous suis débiteur.

5. O Père céleste, voyez comme je suis combattu de plusieurs ennemis : je ne refuse pas le combat, puisqu'il vous plaît ; mais aidez-moi à remporter la victoire, qui tournera à votre gloire.

6. Seigneur, délivrez-moi de tous péchés, de votre colère, de l'esprit de fornication et de tout mal. Ainsi soit-il.

Au premier Agnus Dei.

Très-doux agneau, pardonnez-moi, s'il vous plaît, tous mes péchés, et particulièrement celui auquel je suis le plus enclin.

Au second.

Très-innocent agneau, je vous demande, par le mérites de votre sainte passion, le pardon général de tous mes péchés.

Au troisième.

O très-adorable agneau de Dieu, donnez-moi votre paix, le repos de mes passions intérieures, et votre gloire en l'autre vie. Ainsi soit-il.

Quand le Prêtre communie.

Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantùm dic verbo, et sanabitur anima mea.

Pendant le dernier Evangile.

Dites un *Ave Maria* à la Mère de Dieu, pour la prier, et avec elle tous les anges qui ont assisté au saint sacrifice de la Messe, spécialement votre ange-gardien, ceux des assistans et du prêtre, qu'ils louent et remercient Dieu pour vous, étant trop insuffisant pour le faire.

Bénédiction.

Le Seigneur Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit nous béniſſe, nous défende de tout mal, et nous conduise à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

EXERCICE SPIRITUEL POUR LA CONFESSION.

Actes des vertus théologales, insérés dans la bulle de Benoit XIV. Acte de Foi.

Mon Dieu, je crois fermement toutes les vérités contenues dans le Symbole des

Apôtres, et généralement toutes celles que l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine m'ordonne de croire, parce que c'est vous, ô souveraine vérité, qui les lui avez révélées.

Acte d'Espérance.

Mon Dieu, je désire de tout mon cœur de vous posséder éternellement. Fondé sur vos promesses, j'attends avec confiance de votre miséricorde infinie, par les mérites de J. C., ce souverain bonheur, et toutes les grâces qui me sont nécessaires pour le mériter par l'observation de vos commandemens.

Acte de Charité.

Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, et plus que toutes choses, parce que vous êtes infiniment bon et infiniment aimable ; j'aime mon prochain sans exception comme moi-même, pour l'amour de vous.

Aux approches de la Confession.

Animez-moi, ô mon Dieu, d'un saint zèle contre moi-même, pour réparer, en la manière qu'il vous plaira, les crimes que je déteste ; et puisque vous avez institué la confession des péchés que l'on a commis contre vous, j'embrasse avec joie ce moyen salutaire ; je veux m'abaisser aux pieds d'un homme pécheur comme moi, et lui déclarer, sans en réserver aucun, tous les péchés par lesquels j'ai eu le malheur de m'élever contre vous ; je veux lui découvrir, et rejeter loin de moi, par une haine mortelle, tous les crimes qui m'ont donné la mort ; je le veux, Sei-

gneur, afin que ma conscience soit entièrement purgée de ce venin, afin que je retrouve un remède à mes maux en les faisant connoître, afin que les exposant tous à votre miséricorde j'en obtienne le pardon, afin que vous ratifiez dans le ciel la sentence d'absolution que le prêtre, que vous avez établi mon juge sur la terre, prononcera en ma faveur. Banniſſez seulement de moi la malheureuse honte qui me feroit cacher au médecin de mon âme les maladies spirituelles dont elle est atteinte, et qui me feroit sortir du tribunal plus criminel que je n'y serois entré.

Après la Confession.

Soyez à jamais béni, ô mon Dieu, d'avoir rompu mes liens, d'avoir écouté mes gémiſſemens, et de m'avoir pardonné avec tant de miséricorde. Plus j'ai reçu de grâces de vous, ô mon Dieu, plus je reconnois la grandeur de mes péchés, plus je suis dans la crainte pour les péchés que vous m'avez pardonnés; je les ai toujours devant les yeux, et en vous conjurant de me laver et de me purifier de plus en plus de mes iniquités, je sens renouveler en moi et s'exciter davantage la déteſtation et la haine que vous m'en avez fait concevoir. Le pardon que vous venez de m'accorder, a augmenté dans mon cœur l'amour que je vous ai promis, et le regret d'avoir offensé un Dieu si bon, un maître si doux, un père si aimable : je vous en demande encore pardon par J. C. votre fils, et je vous supplie de ne point rejeter le sacri-

fice d'un esprit humilié et d'un cœur contrit, que je veux vous offrir tous les jours de ma vie.

Prière à Jésus-Christ.

Jésus qui m'avez aimé, et qui avez lavé mes péchés dans votre sang, c'est par vous que j'ai eu accès auprès de Dieu votre Père, et que j'ai obtenu la rémission de mes péchés. Je me prosterne à vos pieds pour vous remercier comme le lépreux, de ce que vous m'avez purifié et guéri de la lèpre de mes péchés. Je vous adore, à l'exemple de saint Thomas, converti, comme mon Seigneur et mon Dieu. Tout mon désir est de pouvoir dire avec l'apôtre saint Pierre, pénitent et affligé de son péché, que je vous aime et que je ne cesserai de vous donner des marques de ma pénitence, de ma reconnoissance, et de mon amour: c'est dans ces dispositions que j'ose vous aller recevoir à la sainte table, afin que vous fortifiez par votre présence tous les sentimens que mon cœur vient de former par votre grâce.

PREPARATION
A LA SAINTE COMMUNION.

Profession de foi sur le mystère de l'Eucharistie.

Je crois fermement, ô mon Dieu, que par un excès d'amour et de bonté, vous nous donnez dans le sacrement de l'Eucharistie votre Fils unique J. C. N. S; et que ce même Fils que vous avez engendré avant tous les temps,

et qui a été conçu du Saint-Esprrt, qui est né de la vierge Marie, qui est mort et ressuscité, qui est monté aux cieux, qui est assis à votre droite, au-dessus de toutes les Principautés, des Puissances, des Dominations et de tous les Esprits bienheureux, est abaissé sous les espèces du pain, pour être la vie et la nourriture de nos âmes.

Acte de Remercîment.

Mais en croyant ces grandes vérités, quelle reconnoissance ne vous dois-je pas, ô mon Sauveur, de tant de marques et d'effets de votre amour ! Recevez donc les très-humbles actions de grâces que je vous rends, et pénétrez mon cœur de la plus tendre reconnoissance dont le cœur humain est capable.

Acte d'Amour.

Que ce cœur soit tout ardent de l'amour que je vous dois pour le vôtre ; que toutes ses affections soient pour vous ; soyez l'objet de ses gémissemens et de ses soupirs, et qu'il ne vous refuse aucune grâce de son amour, puisqu'il ne peut jamais égaler ce qu'il reçoit du vôtre.

Il n'y a rien, Seigneur, que vous ne me donniez en vous donnant à moi en ce sacrement. Il ne me doit donc rien rester de moi-même que je ne vous donne. Je vous offre de bon cœur, ô mon Dieu, tout ce que je suis, mon corps, mon âme, ma santé, ma vie, mon esprit et ma volonté, et tout l'usage que je puis en faire, ne voulant plus vivre que pour vous.

Invocation.

Venez donc en moi, ô Jésus mon Sauveur et mon Dieu, venez dans ce corps pour le consacrer par le vôtre et sanctifier ma chair par la présence et par la vertu de la vôtre ; ruinez tout ce qui est en elle du vieil homme, et faites que, de même que par l'union qu'elle a avec lui elle est une source de crimes et d'impureté, par l'union qu'elle aura avec vous elle en soit une d'innocence et de sainteté. Venez, ô Jésus, venez sanctifier cet esprit de l'homme qui est si opposé au vôtre, cet esprit orgueilleux qui ne cherche qu'à se satisfaire dans l'estime des créatures et dans les vaines idées dont il se remplit ; élevez cet esprit en l'unissant au vôtre ; faites qu'il n'ait que du mépris pour lui-même, pour mettre en vous toute sa gloire et son bonheur.

Effets de l'Eucharistie.

Quelle gloire en effet, ô mon âme, et quel bonheur de devenir une même chair et un même esprit avec Jésus-Christ, de n'avoir plus d'autres pensées et d'autres sentimens que les siens, et que notre corps ne soit plus qu'une hostie vivante et agréable à ses yeux ! Qui peut assez admirer tous ces heureux changemens !

Actes après la sainte Communion.

Acte de Remercîment.

Quelles actions de grâces vous dois-je donc rendre, ô mon Dieu, pour tant de marques de bonté et d'amour ! Je vous en remercie de tout

mon cœur ! imprimez en moi pour toujours les sentimens de la reconnoissance la plus vive et la plus parfaite qui fût jamais, qui me lie et m'attache à vous, et qui mette mon cœur dans un mouvement continuel d'amour et de tendresse pour vous.

Acte d'Adoration.

Je vous adore en moi comme mon Dieu, et m'assujettis à vous par un don total et sans réserve de tout ce que je suis, pour en disposer comme il vous plaira. Je vous appartiens déjà par tant de titres, ô mon Sauveur ! mais quand vous n'auriez aucun droit sur moi, pourrois-je vous refuser tout ce que je suis, après m'avoir fait libéralement le don de tout ce que vous êtes ?

Acte de Foi.

Oui, mon Dieu, je crois et je reconnois qu'en vous recevant j'ai reçu tout ce que vous êtes, votre corps, votre sang, votre humanité et votre divinité ; parce que n'étant plus séparable, vous ne pouvez plus vous donner, sans vous donner tout entier.

Acte de Pénitence.

Quel don, ô mon âme ! quel don que celui qu'un Dieu fait de lui-même à un pécheur ! quelle reconnoissance devons-nous à notre Dieu pour un don si grand et si inconcevable ! Et si l'on doit à proportion du bienfait qu'on reçoit, recevant en vous, ô mon Dieu, un bien d'autant plus grand que vous êtes au-dessus de tous les biens sensibles, je vous dois plus que

si vous me donniez tous ceux de la terre et l'empire de tout le monde.

En effet, mon âme, quelle plus grande richesse que de posséder celui qui est le souverain bien ? quel plus grand bonheur que d'être élevé jusqu'à Dieu ? Quel bonheur et quel bien est donc comparable sur la terre à celui que tu reçois, en recevant le corps et le sang, l'âme et la divinité de ton Dieu ?

Que les riches du monde s'élèvent de leurs richesses ; que ceux qui approchent de plus près des souverains regardent comme bien au-dessous d'eux ceux qui n'y peuvent avoir d'accès que par eux : quelle différence y a-t-il entre l'honneur d'approcher d'un prince, et celui de posséder son Dieu, et de lui être si étroitement uni, qu'on ne soit qu'un corps et qu'un esprit avec lui ! Oui, mon Dieu, je préfère cet honneur et ces biens à tous ceux de la terre, auxquels je renonce de tout mon cœur.

INSTRUCTIONS
CHRETIENNES
POUR
LES JEUNES GENS.

CHAPITRE PREMIER.

La vertu consiste principalement dans la crainte de Dieu. Quelle doit être cette crainte.

1. Il n'y a perſonne qui n'eſtime la vertu, mais il y en a peu qui s'empreſſent de l'acquérir; il faut la connoître et diſcerner la véritable : diſcernement que tous ne font pas. On voudroit être vertueux, et ſouvent on ne ſait ce que c'eſt que vertu, parce que chacun s'en forme une idée ſelon ſon inclination. Les uns s'imaginent qu'on eſt vertueux, quand on n'eſt pas vicieux et méchant. Les autres font conſiſter la vertu à s'abſtenir de certains péchés et certains défauts groſſiers, quoiqu'ils ſoient ſujets à d'autres défauts énormes, qu'ils ne connoissent peut-être pas, parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine de les remarquer. D'autres enfin croient avoir de la vertu, parce qu'ils pratiquent certaines actions extérieures de piété, tandis qu'ils négligent l'intérieur de leur

conſcience et les devoirs de leur état. Les uns et les autres ſont dans l'erreur, et ſont d'autant plus à plaindre, que croyant être dans le chemin du ciel, ils ſont dans le chemin de la perdition. *Il y a une voie*, dit le Sage, *qui semble droite à l'homme, dont les extrémités conduisent à la mort.*

La vertu, mon fils, ne dépend pas de l'idée des hommes ; c'eſt de Dieu qu'il en faut prendre la règle, parce qu'il n'y a que lui qui puiſſe preſcrire comme il veut être ſervi. Ecoutez ce qu'il dit lui-même dans les divines Ecritures ; il vous apprendra que la ſageſſe et la vertu conſiſtent *à craindre Dieu, et à fuir ce qui lui déplaît.* Le Tout-Puiſſant, dit Job, a enſeigné à l'homme, *que la crainte de Dieu est la véritable sageſſe, et que la parfaite intelligence eſt dans celui qui s'éloigne du péché.* Celui qui craint le Seigneur eſt donc véritablement ſage et vertueux.

Craignez Dieu, dit le Saint-Eſprit, *et obſervez ſes commandemens, car cela eſt tout l'homme ;* c'eſt-à-dire, tout le devoir, toute la vertu, toute la perfection et tout le bonheur de l'homme. C'eſt pour cela qu'il eſt né, voilà ſa fin en cette vie, et ce qui le conduit à ſa véritable félicité. C'eſt pourquoi la crainte de Dieu eſt appelée dans l'Ecriture, tantôt *le commencement de la ſageſſe*, tantôt *la ſageſſe même, la plénitude et la couronne de la ſageſſe.*

II. Cette crainte de Dieu n'eſt pas celle qui eſt purement ſervile, c'eſt-à-dire, qui craint la peine ſans déteſter le péché ; mais elle eſt cette

crainte salutaire qui vient du Saint-Esprit, qui nous éloigne du péché à la vue des peines dont la justice divine le punit, et à la vue du malheur de ceux qui sont séparés de Dieu par le péché. Elle est principalement cette crainte des enfans de Dieu, qui les fait haïr le péché, parce qu'il déplaît à Dieu, et aimer le bien, parce qu'il lui plaît.

Il faut craindre le Seigneur, parce qu'il est notre maître, le plus grand de tous le maîtres, et le plus terrible des juges: craignons donc de l'irriter contre nous, et de devenir ses ennemis. S'il est notre créateur et le meilleur de tous les pères, craignons donc de lui déplaire et de l'affliger. S'il est notre Dieu et notre souverain bien, craignons donc de nous séparer de lui et de le perdre. Or il n'y a que le péché qui lui déplaise; il n'y a que le péché qui l'afflige et l'irrite contre nous; il n'y a que le péché qui nous sépare de lui et qui nous le fasse perdre: c'est donc craindre Dieu que de craindre le péché. Voilà la véritable vertu; tout ce qui s'éloigne de cette règle, est une fausse vertu. Celui qui ne craint pas d'offenser Dieu, n'est donc pas vertueux, ou n'a qu'une fausse et hypocrite vertu.

Demandez souvent au Seigneur sa crainte, mon fils; quand vous l'aurez, vous serez heureux, vous serez protégé et béni de Dieu; toute la malice des hommes et des démons ne pourra vous ébranler. *Celui qui craint Dieu*, dit

le Saint-Esprit, *n'a rien à craindre.* Eccl. 34. 16. Vous en serez convaincu par les exemples suivans, qui sont rapportés dans les livres saints.

EXEMPLE.

Dan. 13.—Lorsque les Juifs étoient captifs en Babylone, une jeune dame nommée Suzanne donna un exemple bien éclatant de fidélité et de crainte de Dieu. Etant un jour allée seule au bain, deux vieillards, qui étoient les juges du peuple, l'ayant apperçue, conçurent le dessein honteux de la solliciter au crime. Ils la suivirent; et lui ayant proposé l'infâme désir qu'ils avoient formé, elle en eut horreur et en rougit, leva les yeux au ciel, et leur répondit: " Je me vois dans l'embarras de toute part; " nous sommes ici en la présence de Dieu qui " nous voit: si je consens à votre passion hon- " teuse, je n'échapperai pas la main de Dieu; " il est mon juge, et il me fera un jour rendre " compte d'une action si lâche et si criminelle: " si au contraire je ne consens pas à votre dé- " sir, je n'échapperai pas à votre ressentiment, " et je vois que vous me ferez mourir; mais je " crains Dieu, et j'aime mieux souffrir tous les " supplices et tomber en vos cruelles mains, que " d'offenser mon Dieu en sa présence, et de " tomber entre les mains de sa justice." Ces impudiques vieillards se voyant rebutés, sortirent en colère, et publièrent aussitôt que Suzanne étoit une adultère, et qu'ils l'avoient surprise avec un jeune homme. On les crut, et

sur leur témoignage, cette sainte femme fut condamnée à mort.

Lorsqu'on la conduisoit au supplice, un enfant âgé de douze ans (on croit que c'étoit le jeune prophète Daniel) s'écria du milieu de la foule: *Que faites-vous, peuple d'Israël? Est-ce donc ainsi que vous condamnez le juste? Je vous déclare que je ne prends point de part au crime que vous allez commettre en versant le sang de cette innocente.* Le peuple écouta cet enfant, et ce jeune prophète s'étant placé parmi les anciens, les deux vieillards sans crainte de Dieu et sans pudeur eurent l'effronterie de lever le voile qui couvroit la face de Suzanne, afin de satisfaire au moins leur passion par leurs regards impurs. Le jeune Daniel les fit séparer; et les ayant interrogés l'un après l'autre, il les confondit devant tout le peuple, et faisant connoître leur imposture et leur crime il fit voir l'innocence de Suzanne. Cette sainte dame bénit aussitôt le Seigneur, non pas tant de ce qu'il faisoit connoître son innocence, que de ce qu'il l'avoit préservée du péché. Les deux vieillards furent condamnés et mis à mort, et la chaste Suzanne fut conduite en triomphe dans la maison de son époux. Voila ce que la crainte de Deiu opéra en Suzanne. Cette sainte et vertueuse femme sera à jamais la gloire de son sexe, comme on peut dire que ces détestables vieillards seront à jamais la honte de ceux qui ont perdu la crainte de Dieu.

AUTRE EXEMPLE.

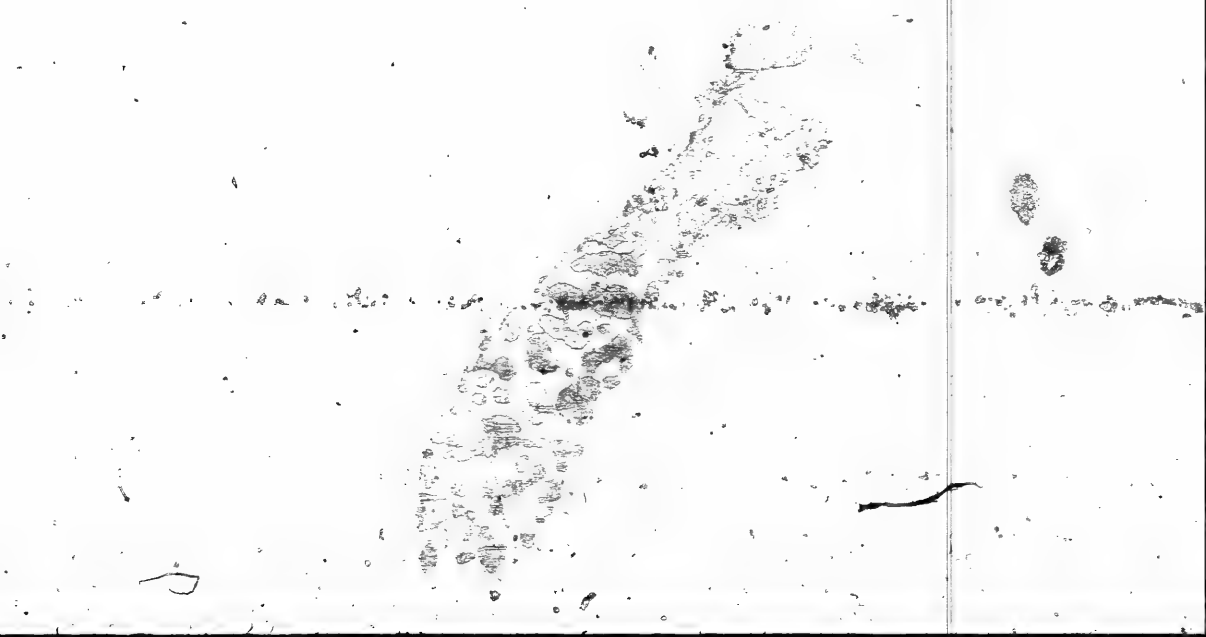
Dans tous les temps le Seigneur a permis que ses plus fidèles serviteurs fussent éprouvés, pour faire paroître davantage leur crainte de Dieu et leur vertu ; c'est ce qui arriva sur-tout sous le règne du roi Antiochus. Ce cruel tyran, persécuteur du peuple de Dieu, commanda aux Juifs, sous peine de mort, de manger des chairs défendues par la loi de Dieu. Un saint vieillard nommé Eléazar, qui avoit toujours vécu dans la crainte du Seigneur, refusa courageusement d'obéir au tyran ; on voulut l'y forcer, mais il résista constamment, et fut enfin condamné à mort. " Il ne tient qu'à vous, " lui dirent ses amis par compassion pour son grand âge, " Il ne tient qu'à vous de vous sauver la vie; " faites semblant de manger des viandes défen- " dues ; quand même vous n'en mangeriez " point, cette petite dissimulation appaisera le " tyran." Le saint vieillard leur répondit : " Croyez-vous que j'aie t[illegible]che [illegible]eu " de vie qui me reste, qu[illegible] préférer à ce " que je dois à Dieu ? Et quand, par cette lâche " complaisance, j'échapperois à la fureur du ty- " ran, échapperois-je aux vengeances de Dieu ? " Non, non, j'aime mieux mourir que de déshonorer sa religion ; il ne sera pas dit qu'à " l'âge de quatre-vingt-dix ans j'abandonne la " loi de Dieu et que je devienne le scandale " de ma postérité. Je veux, en mourant ainsi, " laisser aux jeunes gens un exemple de courage

" et de force, leur apprendre qu'ils doivent " craindre Dieu et ne jamais abandonner son " service. " On conduisit ce généreux vieillard au supplice, et lorsque les bourreaux le tourmentoient, on l'entendoit s'écrier : *Ah ! Seigneur, je souffre de cruelles douleurs, mais c'est parce que je crains de vous déplaire que je les endure, et votre crainte me les fait supporter avec consolation.* O le bel exemple de crainte de Dieu !

AUTRE EXEMPLE.

Vous verrez dans l'exemple suivant ce que peut la crainte de Dieu dans une âme, et à quel degré de perfection elle peut l'élever : c'est l'exemple de Job.

Il étoit un prince si craignant Dieu, que le Seigneur lui-même demanda au démon *s'il avoit vu sur la terre un homme aussi fidèle et aussi craignant Dieu que Job ?* Le démon répondit au Seigneur: " Il n'est pas étonnant que Job vous " serve, et qu'il vous soit fidèle, puisque vous " comblez sa maison de biens et de gloire ; " mais vous n'avez qu'à étendre votre main sur " lui et le frapper, l'on verra que sa fidélité et " sa vertu ne sont qu'en apparence. " Dieu donna ce pouvoir au démon et lui dit : *Va, je te permets de l'éprouver et de le frapper, mais conserve lui la vie.* Le démon se servit du pouvoir que lui donna le Tout-Puissant : il affligea Job d'une manière sensible et cruelle, lui suscita des ennemis qui ravagèrent ses campagnes, qui enlevèrent tous ses troupeaux, qui lui ôtèrent toutes



ſes richeſſes ; le démon enfin renverſa toutes ſes maiſons et fit écraſer ſes enfans ſous les débris d'un édifice.

Cet homme craignant Dieu, n'ayant plus rien au monde, et dépouillé de tout, ne ſe plaignit cependant point, ni contre le démon, ni contre ſes ennemis ; mais toujours reſigné et ſoumis à ſon Dieu, il s'écria : *Le Seigneur m'avoit tout donné, le Seigneur m'a tout ôté : que ſon ſaint nom ſoit béni !* Le démon, confus de n'avoir pu ébranler cet homme juſte, s'en prit à ſa perſonne ; il le chargea de plaies et d'ulceres d'une manière ſi horrible, que tout le monde le fuyoit, qu'il fut même obligé de ſe retirer sur un fumier, et de racler, avec des reſte de brique et de pots cassés, les vers et le pus qui ſortoient de toutes les parties de ſon corps. Trois princes ſes amis vinrent lui rendre viſite dans cette extrême misère ; mais ils ne lui donnèrent ni ſecours, ni conſolation. Il ne lui reſtoit plus rien au monde que ſa femme, qui loin de conſoler ſon époux affligé, venoit encore l'inſulter dans ſon malheur. *Tu es donc toujours dans ta ſimplicité*, lui dit-elle ; *de quoi t'eſt-il d'avoir ſervi dieu ? Il ne te reſte plus que de le maudire avant de mourir, puiſquil t'abandonne dans tes diſgrâces.* Job, sans s'émouvoir, toujours aimant et craignant ſon Dieu, lui répondit : « Allez, ma femme, « vous parlez comme une femme ſans raiſon et « comme une inſenſée ; Dieu nous doit-il quelque choſe ? Et prétendez-vous qu'il ne ſoit

" pas le maître de me traiter comme il lui plai-
" ra ? Si nous avons reçu des biens de sa main
" libérale, n'est-il pas juste que nous recevions
" aussi des maux de sa main paternelle ?" Vous voyez par cet exemple qu'un homme qui craint Dieu est toujours content.

AUTRE EXEMPLE.

Tobie, si loué dans la sainte Ecriture, sera à jamais le modèle des jeunes gens et des pères craignant Dieu. Il eut soin dès sa jeunesse d'éviter tout ce qui pouvoit souiller la pureté de son cœur. Dans son enfance même, il ne fit rien paroître que de grave et de modeste, n'ayant point de goût pour les puérilités et les badinages des autres enfans. Il avoit en horreur les impiétés de son peuple ; et tandis que les autres alloient adorer les idoles, et se livroient à de sacriléges réjouissances, le jeune Tobie alloit au temple adorer son Dieu, en lui consacrant son bien et sa personne.

Il se maria ; il eut un fils à qui il donna son nom, et lui apprit à craindre Dieu. Etant pris avec sa tribu par le roi des Assyriens, il fut conduit à Ninive. Ce roi défendit, sous peine de mort, qu'on donnât la sépulture aux Juifs : mais, malgré cette défense, Tobie ensevelissoit par charité les corps des défunts. Le roi l'ayant appris, commanda qu'on fit mourir Tobie, qui se sauva pour éviter le supplice. Après la mort du roi, Tobie s'en revint, et fit préparer un petit festin pour se

réjouir avec ses amis. *Allez*, dit-il à son fils, *inviter quelques-uns de vos frères, mais n'invitez que des gens craignant Dieu, pour manger avec nous.* Sur le point de se mettre à table, on vint lui dire qu'un homme mort étoit sur la place sans sépulture; Tobie y courut, apporta le corps sur ses épaules pour lui rendre les devoirs funèbres et l'ensevelir. " Pourquoi agissez-vous de la sorte?" lui dirent ses voisins. " Vous savez que le roi l'a défendu, et que vous avez failli à perdre la vie " pour avoir désobéi." Tobie répondit: " En " craignant Dieu je n'ai rien à craindre de " toutes les puissances de la terre."

Fatigué par des occupations si pénibles, un jour qu'il se reposoit au pied d'un mur, quelques ordures d'un nid d'hirondelle étant tombées dans ses yeux, il en devint aveugle; mais loin de murmurer de cet accident, il en bénit le Seigneur. L'état de cet homme juste paroissoit bien affligeant; il étoit aveugle, délaissé de ses amis, captif sous un roi barbare, pauvre et dépouillé de la plus grande partie de ses biens; mais il n'en fut pas moins soumis aux ordres de Dieu; versant des larmes sur les misères de son peuple, et sur ses péchés, il s'adressa à Dieu: " Vous êtes juste, " Seigneur, et vos jugemens sont toujours " adorables; de quelque manière que vous " nous traitiez, c'est toujours avec équité et " avec miséricorde. C'est à présent, ô mon " Dieu! que vous pensez à moi, mais ne

" me puniſſez pas ſelon que mes péchés le
" méritent ; oubliez mes iniquités, celles de ma
" famille et de mes frères. Nous méritons,
" Seigneur, l'opprobre où nous ſommes, parce
" que nous n'avons pas été fidèles à votre loi;
" nous nous ſommes éloignés de vous ; mais
" je ne vous demande qu'une choſe, ô mon
" Dieu: c'eſt d'être toujours ſoumis à votre
" ſainte volonté, et de mourir dans votre crain-
" te et dans votre paix."

Les diſgrâces ne firent jamais perdre à cet homme craignant Dieu, la patience, ni la paix de ſon cœur; et la pauvreté ne lui fit jamais rien faire contre la juſtice. Un ſoir, ayant entendu un chevreau inconnu qui bêloit dans ſon étable: *Prenez garde*, dit-il à ſon épouſe, *cet animal que j'entends n'eſt peut-être pas à nous ; qu'on le rende promptement à ſon maître ; il ne nous eſt pas permis de manger ni même de laiſſer dans notre maiſon le bien d'autrui.*

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 Séminaire de

Tobie, quoique chéri de Dieu, ne laiſſoit pas d'être mépriſé ; ſes voiſins, ſes parens, ſon épouſe même l'inſultoient dans ſon affliction, et lui diſoient avec raillerie d'aller chercher la récompenſe de ſes aumônes et de ſa charité. " Pourquoi parlez-vous de la ſorte? " leur répondit ce ſaint homme. " Ne ſavez-vous pas
" que nous ſommes les enfans des ſaints patri-
" arches, et que ſi nous imitons leurs vertus,
" nous aurons part à cette vie immortelle que

" Dieu réſerve à ceux qui lui ſont fidèles et " qui le craignent ?"

Tobie affoibli, et croyant mourir, fit venir ſon fils, et lui parla en père craignant Dieu. " Ecoutez, lui dit-il, moncher enfant, les der- " nières paroles de votre père, et les gravez " dans votre cœur. Tous les jours de votre vie " ayez la préſence de Dieu dans l'eſprit, pour " ne jamais conſentir à aucun péché. Souvenez- " vous d'avoir toujours du reſpect pour votre " mère ; n'oubliez jamais ce qu'elle a fait et " ſouffert pour vous. Faites toujours l'aumône ; " ne rebutez jamais aucun pauvre. Si vous avez " beaucoup, donnez beaucoup; ſi vous avez peu, " donnez de bon cœur ce que vous pourrez. " L'aumône délivrera votre âme de la mort é- " ternelle. Ah ! mon fils ! qu'on eſt content de " paroître devant Dieu lorſqu'on a aimé et ſou- " lagé les pauvres ! Prenez garde, mon cher " fils, de ne jamais conſentir à aucune impure- " té, et vivez ſaintement avec l'épouſe que Dieu " vous donnera. Ne ſoyez point orgueilleux et " ſuperbe dans vos penſées, ni dans vos paroles. " Que jamais le ſalaire de l'ouvrier et du do- " meſtique ne reſte dans votre maiſon. Soula- " gez par vos aumônes les juſtes défunts. Fuyez " la compagnie des libertins et des pécheurs; ne " mangez pas avec eux. Ne faites jamais aux " autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous " fît. Ne vous fiez pas à vous-même, et prenez " toujours conſeil des gens de bien. Soyez tou-

« jours fidèle à Dieu : béniſſez-le, quoi qu'il « vous arrive, et conſultez-le dans toutes vos « entrepriſes. Ne craignez rien, mon fils : nous « ſommes pauvres, il eſt vrai, mais nous aurons « toujours beaucoup de bien si nous avons « la crainte de Dieu. »

Tels furent les avis que donna Tobie à ſon fils, lorſqu'il croyoit mourir. O ! qu'un enfant eſt heureux, quand il a un père qui lui apprend ainſi les maximes de la ſageſſe et de la crainte de Dieu !

Tobie ne mourut pas encore, et Dieu le conſola après l'avoir éprouvé. Il répandit ſes bénédictions ſur ſe biens et ſur ſa famille, et lui rendit la vue par le miniſtère de ſon fils et de l'ange Raphaël. Il eut la conſolation de voir, dans l'alliance que fit ſon fils avec une ſainte épouſe, un mariage heureux et béni du Ciel. Voyant approcher ſa dèrniere heure, il fit venir toute ſa famille ; et, après leur avoir recommandé, avec les larmes et avec la tendreſſe d'un bon père, d'être toujours fidèles à Dieu, juſtes et charitables au prochain, il mourut en paix, âgé de cent deux ans.

Apprenez, danscet exemple, quelle doit être la conduite d'une jeune perſonne et d'un père craignant Dieu, et n'oubliez jamais que Dieu bénit et protége ceux qui le ſervent avec fidélité, et qui le craignent. *Bienheureux eſt celui qui craint Dieu*, dit le Saint-Eſprit.

CHAPITRE II.

De l'Amour de Dieu.

1. *SOUVENEZ-VOUS de votre Créateur dans les jours de votre jeunesse*, dit le Saint-Esprit; c'est à-dire, consacrez à Dieu les prémices de votre vie, et les premières affections de votre âme. Seroit-il juste que le démon s'emparât le premier de votre cœur, et que les plus beaux jours d'une vie qui doit être toute à Dieu, fussent employés à aimer les plaisirs et les vanités du monde ?

Il n'y a que Dieu qui puisse contenter votre cœur. Lui seul mérite tout votre amour, puisque lui seul renferme plus d'amabilités, de perfections et de charmes, que toutes les créatures ensemble. Toutes les beautés et tous les attraits des plus parfaites intelligences, réunies, ne sont, en comparaison de Dieu qu'obscurité et laideur.

Le bonheur et la joie des saints dans le ciel, c'est de voir et d'aimer Dieu. Si les damnés pouvoient le voir et l'aimer pendant un quart d'heure après cent ans de tourmens, ils seroient tous consolés et se réjouiroient; ils souhaiteroient d'aimer et posséder Dieu, mais ils ne le peuvent plus. Vous le pouvez, mon fils; oui, vous pouvez aimer Dieu, et si vous ne l'aimez pas, vous avez le cœur plus dur qu'un démon.

II. Dieu vous a aimé le premier : *je vous aime*, dit-il, *d'un amour éternel.* Il vous a aimé

avant que vous fussiez capable de le connoître, avant même que vous fussiez né ; il vous a mis au monde préférablement à tant d'autres qui l'eussent mieux servi que vous. Il vous a donné son Fils pour vous racheter. Ce Fils adorable a donné sa vie et son sang pour vous sauver.

Tout ce que vous avez est de Dieu. Il vous a fait ce que vous êtes, et vous a donné tout ce que vous possédez. Il n'y a point de mère au monde qui ait fait pour son enfant ce que Dieu a fait pour vous ; point de mère qui ait autant d'amour nour son fils, que Dieu en a pour vous. Pour toute recon noissance, il vous demande seulement votre cœur. Il vous promet sa gloire, si vous l'aimez et si vous lui êtes fidèle. *Mon fils, ma fille,* vous dit-il, *donnez-moi votre cœur, soyez-moi fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie.* O ! que vous seriez donc ingrat, si vous refusiez de l'aimer, et de l'aimer de tout votre cœur !

III. Vous devez l'aimer, non-seulement pour les faveurs et les grâces qu'il vous a faites, pour les biens et pour la gloire qu'il vous promet ; mais vous devez l'aimer encore pour les infinies perfections, c'est-à-dire, pour l'amour de lui-même, parce qu'il le mérite et qu'il le veut. Pouvez-vous avoir un objet plus grand, plus noble et plus digne de votre amour ?

L'amour de Dieu s'appelle *charité*. Cette charité, cet amour de Dieu, est un amour affectif, ou un amour de préférence. Si vous

n'avez pas cet amour affectif, c'eſt-à-dire, si vous ne ſentez pas pour lui des mouvemens affectueux et des ſentimens de tendreſſe, il faut au moins que vous ayez pour lui un amour de préfréence, c'eſt-à-dire, que vous préfériez Dieu à toutès choſes; que vous ſoyez diſposé à renoncer à vos plaiſirs, plutôt que de renoncer à l'amitié de Dieu ; de perdre tout ce que vous avez au monde, plutôt que de perdre la grâce de Dieu; en un mot, être prêt àſouffrir plutót la mort que de vous séparer de Dieu par un péché mortel.

Il faut que vous puiſſiez dire comme ſaint Paul : *Qui eſt-ce qui me ſéparera de l'amour de Jéſus-Chriſt ? ſera-ce l'affliction ou le chagrin, ou a faim ou la pauvreté, ou les dangers, ou la violence ? Non, je ſuis aſſuré que ni la mort, ni la vie, ni les démons, ni les puiſſances, ni aucune créature, ne pourront jamais me séparer de la charité de Dieu qui eſt en Jéſus-Chriſt.*

Sans la charité, je ne ſuis rien, dit saint Paul, c'eſt-à-dire, que ſans l'amour de Dieu, on ne peut ni mériter, ni acquérir le Ciel. Si vous mourez dans ce divin amour, vous ſerez un prédeſtiné. Or, pour y mourir, il faut s'y exercer pendant la vie. Demandez ſouvent à Dieu la grâce de l'aimer, déſirez ardemment ce ſaint amour, et vous l'obtiendrez.

EXEMPLE.

Deux ſolitaires ayant long-temps demandé à Dieu de leur faire connoître la manière de le

ſervir parfaitement, entendirent une voix qui leur dit d'aller dans la ville d'Alexandrie, où il y avoit un homme nommé Euchariſte, dont la femme s'appeloit Marie, qui ſervoit Dieu plus parfaitement qu'eux, et qu'ils apprendroient de cet homme comment ils devoient aimer et honorer Dieu.

Ces ſolitaires étant arrivés dans Alexandrie, s'informèrent pendant pluſieurs jours d'Euchariſte, ſans trouver perſonne qui le connût. Ils crurent s'être trompés, et prenant le parti de s'en retourner, ils apperçurent une pauvre femme ſur la porte de ſa maiſon ; et lui ayant demandé comme par hasard ſi elle connoiſſoit un nommé Euchariſte : C'eſt mon mari, répondit cette femme. Vous vous appelez donc Marie, lui dirent les ſolitaires. Mes pères, leur dit-elle, qui vous a appris mon nom ? Nous l'avons appris avec celui de votre époux par une voix ſurnaturelle, et nous venons ici pour lui parler.

Euchariſte arriva ſur le ſoir, conduiſant un petit troupeau de moutons. Les ſolitaires auſſitôt l'embraſsèrent, et le prièrent de dire quel étoit ſon genre de vie. Je ſuis, leur dit-il, un pauvre berger. Ce n'eſt pas ce que nous vous demandons, répliquèrent les ſolitaires : dites-nous la manière dont vous et votre femme ſervez Dieu. Mes pères, c'eſt à vous de me l'apprendre : je ne ſuis qu'un pauvre ignorant, qui ne ſais ni aimer ni ſervir Dieu. N'importe, lui dirent-ils, nous ſommes venus ici de la part de

Dieu, pour savoir de vous comment vous le servez.

Puisque vous me l'ordonnez, répondit Euchariste, je vous dirai que j'avois une mère craignant Dieu, qui dès mon enfance m'a recommandé de tout faire et de tout souffrir pour l'amour de Dieu. J'ai suivi ce conseil dès ma petite jeunesse : j'obéissois pour l'amour de Dieu ; je souffrois la correction pour l'amour de Dieu ; je me privois de certaines petites gourmandise si ordinaires aux enfans, ou de certaines récréations avec ceux de mon âge, pour l'amour de Dieu.

J'ai continué toute ma vie dans cette pratique, en tâchant de tout rapporter à Dieu. Le matin je me lève pour l'amour de lui. Je fais ma prière, et lui offre la journée pour son amour. Je vais à l'ouvrage, parce qu'il le veut, et je travaille pour l'amour de lui. Je prends mon repos et mes repas pour l'amour de Dieu, qui me nourrit. Je prends un peu de récréation, quand j'en ai besoin, pour l'amour de Dieu, et pour le mieux servir. Je souffre la faim, le froid ou le chaud, ma pauvreté, mes maladies, les mauvaises années, pour l'amour de Dieu. Je n'ai point d'enfans, j'ai toujours vécu avec ma femme comme avec ma sœur et dans une grande paix. Voilà tout ce que je fais, et ma femme fait comme moi.

Avez-vous du bien, lui dirent-ils ? J'ai peu de chose avec ce petit troupeau de moutons que

j'ai eu par la ſucceſſion de mes pères, répondit Eucharitse ; mais Dieu bénit le peu que je poſſède, et j'ai du reſte. Je fais trois parts de mon petit revenu : j'en donne une part à l'Egliſe, d'une autre j'en ſoulage les pauvres et les paſſans, et du reſte nous en vivons ma femme et moi. Je ſuis nourri très-pauvrement, mais je ne me plains jamais de ma nourriture ; je l'accepte telle qu'elle eſt, pour l'amour de Dieu.

Avez-vous des ennemis ? lui dirent ces deux ſolitaires. Hé! qui eſt-ce qui n'en a pas ? répondit Euchariſte; je tâche de ne faire de mal à perſonne, et jamais je ne dis de mal de qui que ce ſoit : cependant je ne laiſſe pas d'avoir des ennemis et des envieux ; mais loin de leur ſouhaiter du mal, je les aime, je cherche à leur rendre ſervice, et je les vais voir de bon cœur, pour l'amour de Dieu. Si on parle mal de moi ou de ma femme, et ſi on me fait tort, je le ſouffre en paix pour l'amour de Dieu. Voilà, mes pères, toute ma conduite et celle de Marie ma femme. Ces ſolitaires s'en retournèrent pleins d'admiration, conſolés d'avoir appris un moyen ſi facile d'arriver à la perfection.

Suivez, mon fils, l'exemple d'Euchariſte; accoutumez-vous de bonne heure à faire toutes vos actions en vue de Dieu, dans le deſſein de lui plaire et pour ſon amour, et vous ſerez un prédeſtiné.

CHAPITRE III.

Il faut imiter Notre-Seigneur dans la jeunesse et pendant toute la vie.

Pour arriver à la sainteté, il faut imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ : il est le Saint des Saints, et le plus parfait modèle de toute sainteté.

Ce grand maître, descendu du Ciel pour instruire et sauver les hommes, a voulu passer par les différens âges pour les sanctifier tous. Il s'est rendu semblable à nous, pour nous attirer tous à son imitation. *Pour cette raison*, dit saint Irénée, *il s'est fait enfant pour les enfans, afin de les sanctifier ; il s'est abaissé jusqu'aux petits, afin de les élever jusqu'à lui ; il s'est fait jeune pour les jeunes gens, afin de leur apprendre la sagesse, en les appelant à sa suite.*

C'est sur ce divin modèle de la jeunesse qu'il faut former la vôtre et régler vos actions. Or nous trouvons dans l'Evangile quatre choses dont le Fils de Dieu nous a donné l'exemple pendant la jeunesse de sa vie mortelle.

La première est sa vie humble et cachée. Pendant trente années il a mené une vie inconnue au monde, ne se faisant connoître qu'à sa très-sainte mère et à saint Joseph, pour apprendre aux jeunes gens à fuir la vaine gloire, et à ne pas chercher à être estimés et connus du monde ; mais à chercher à plaire à Dieu dans la retraite, à contenter leurs parens et

leurs maîtres par l'humilité et le silence.

La seconde, est l'exemple de religion que le fils de Dieu a donné dans sa jeunesse, en allant au temple pour y rendre ses devoirs à Dieu son Père : c'est là qu'il écoutoit les Docteurs, quoiqu'il fût leur Maître. Exemple admirable qui montre aux jeunes gens qu'ils doivent avoir un grand désir de s'instruire, et qui leur fait connoître que leur premier soin doit être de servir Dieu, d'apprendre la science du salut dans les instructions de leurs Pasteurs, et de ceux que Dieu leur a donnés pour Maîtres.

La troisième chose dont l'Enfant Jésus a donné l'exemple, c'est l'obéissance admirable qu'il a rendue à ses Parens. *Il retourna avec eux en Nazareth, et il leur étoit soumis*, dit l'Evangile. Exemple qui est bien capable de confondre les jeunes gens. Quelle honte pour vous, lorsque vous manquez de respect à ceux de qui vous tenez la vie ou l'instruction, ayant devant les yeux l'exemple d'un Dieu qui obéit à ses créatures ! Que repondrez-vous au Fils de Dieu sur vos désobéissances, quand il vous reprochera qu'il a voulu être soumis lui-même pour vous servir de modèle ?

La quatrième chose que l'Evangile nous apprend de la jeunesse de ce divin Enfant, c'est *qu'à mesure qu'il avançoit en âge, il croissoit en sagesse et en grace* : c'est-à-dire, qu'il faisoit paroître de jour en jour ses divines perfections, comme un soleil qui ayant toujours la même lu-

mière, paroît néanmoins toujours plus brillant à mesure qu'il avance vers son midi. L'Evangile fait cette remarque, pour donner aux jeunes gens le plus important de tous les avertissemens et leur apprendre que le temps de la jeunesse doit être employé à croître en sagesse, et non en malice, comme la plûpart, qui semblent n'avancer en âge que pour affoiblir ou pour perdre leur innocence.

Malheur déplorable qu'ils ne comprennent pas ! Peut-on voir sans être touché jusqu' aux larmes, les jeunnes gens et les enfans même se pervertir à mesure qu'ils croissent ? Leur âge tendre semble ne se fortifier que dans le vice. Les premiers mouvemens de leurs cœurs, qui ne devroient être que pour leur créateur, sont pour le démon. Les premiers rayons de leur raison ne leur servent que pour apprendre le mensonge et le péché. La robe d'innocence qu'ils doivent conserver toute leur vie, est d'abord souillée par la désobéissance et le libertinage. Enfans de Jésus-Christ, est-ce ainsi que vous imitez votre maître ? Il se fait enfant pour vous apprendre à passer vos premières années dans la vertu, et vous les employez à apprendre le vice, et à vous perdre : *Jetez les yeux sur ce divin exemplaire*, pour réformer l'abus que vous faites de votre jeunesse ; apprenez de lui comment vous devez vivre. »

Ce n'est pas assez d'imiter Jésus-Christ dans les vertus qu'il a pratiquées dans son enfance,

imitez-le encore dans la vie pénitente et laborieuse qu'il a menée sur la terre, suivez sur-tout les exemples d'humilité, de charité, de résignation et de patience qu'il nous a donnés dans sa passion. Il n'y a point de déshonneur de suivre et imiter un Dieu qui marche devant nous. Il est au contraire honteux pour nous de le voir marcher seul dans le chemin des vertus, sans que personne le suive ; de le voir aller au Ciel par un chemin d'épines, tandis que nous prétendons y aller par un chemin de roses. *Il a fallu qu'il souffrît*, et qu'il subît la croix, *pour entrer dans sa gloire.* Nous ne devons donc pas espérer d'y arriver par les délices et par les plaisirs ; Saint Paul nous apprend *qu'aucun ne sera prédestiné s'il ne conforme sa vie à celle de Jésus-Christ.* Pensez-y sérieusement, puisque c'est pour imiter la vie de Jésus-Christ que vous êtes chrétiens.

EXEMPLE.

Il est bien important d'inspirer aux jeunes gens quelques pratiques de piété envers Jésus-Christ, sur-tout de les porter à l'imiter. En avançant en âge ils continueront avec facilité les saintes pratiques qu'on leur aura inspirées dans la jeunesse. En voici un exemple bien remarquable.

Une femme veuve qui avoit peu de bien, mais qui avoit de la vertu et du zèle pour l'éducation de ses enfans, avoit une fille âgée de dix ans nommée Dorothée. Cette petite

fille étoit vive et portée à la diſſipation. La mère craignant que cette enfant ne ſe pervertît avec ſes petites compagnes ; n'ayant pas d'ailleurs le loiſir de s'appliquer, comme il étoit néceſſaire, à l'éducation de ſa fille, la mit, nonobſtant ſa pauvreté, en penſion chez une vertueuſe Maîtreſſe d'Ecole, pour la former à la piété, et l'élever.

La petite Dorothée demeura deux ans chez ſa Maîtreſſe ; elle y fit un progrès admirable dans la piété, et retint dans ſon cœur tous les avis de ſa charitable Maîtreſſe, mais ſurtout celui de ſe propoſer Notre Seigneur Jéſus-Chriſt pour modèle dans toutes ſes actions.

Lorſqu'elle fut rendue à ſa mère, Dorothée étoit l'exemple et la conſolation de toute ſa famille ; patiente, douce, obéiſſante ; elle ne ſe plaignoit jamais de rien ; elle parloit peu, mais à propos ; toujours contente, d'une humeur égale dans ſes travaux et dans les croix qui lui arrivoient ; chaſte, ennemie de toute vanité ; reſpectant tout le monde, ne parlant mal de perſonne, aimant à rendre ſervice, recueillie et toujours unie à Dieu.

Une telle conduite la rendit bientôt un objet d'eſtime à toute la Paroiſſe ; mais la jalouſie lui ſuscita des ennemis. Quelques compagnes envieuſes enterprirent de noircir ſa réputation, la traitèrent d'hypocrite et de fauſſe dévote. Dorothée ſouffrit tout en ſilence pour l'amour de Jéſus-Chriſt ; donna toujours des marques d'a-

mitié à celles qui parloient mal d'elle. Le public reconnut enfin l'innocence de Dorothée, et les discours calomnieux de ses ennemies tournèrent à leur confusion.

Le Curé de la Paroisse admirant en elle les effets de la grace, et les fruits que faisoit cette fille parmi toutes celles qui la fréquentoient, lui dit un jour : " Dorothée, je vous prie de me dire, en confiance, comment vous vivez, et comment vous vous comportez avec vos compagnes." " Monsieur," lui répondit Dorothée, " il me semble que je fais peu de chose en comparaison de ce que je devrois faire. Je me suis toujours souvenue d'un avis que me donna ma maîtresse, lorsque je n'avois encore que onze ans : elle me répéta plusieurs fois de me proposer Jésus-Christ pour modèle dans toutes mes actions et dans toutes mes peines : c'est ce que je tâche de faire, et je le fais de cette manière.

" Lorsque je m'éveille et que je me lève, je me représente l'Enfant Jésus, qui à son réveil s'offroit à Dieu son Père en sacrifice. Pour l'imiter, je m'offre en sacrifice à Dieu, en lui consacrant ma journée et mes travaux ; lorsque je prie, je me représente Jésus priant qui adoroit son Père, et dans mon cœur je m'unis à ses divines dispositions. Lorsque je travaille, je pense que Jésus-Christ a sué, fatigué, travaillé pour mon salut, et loin de me plaindre, j'unis avec amour et avec résignation mes travaux aux siens. Quand on me commande quelque chose, je me

représente que Jésus-Christ étoit soumis et obéissant à la sainte Vierge et à saint Joseph ; et dans le moment j'unis mon obéissance à la sienne. Si l'on me commande quelque chose de dur et pénible, je pense aussitôt que Jésus-Christ s'est soumis à la mort de la Croix pour mon amour ; ensuite j'accepte de bon cœur tout ce qu'on me commande, quelque difficile qu'il soit.

" Si on parle mal de moi, si on me dit des duretés et des injures, je ne réponds rien, je le souffre en patience, me souvenant que Jésus-Christ a souffert en silence, sans se plaindre, les accusations, les calomnies, les tourmens et les opprobres les plus cruels ; je pense alors que Jésus étoit innocent, et ne méritoit pas ce qu'on lui faisoit endurer, au lieu que je suis une pécheresse, et que j'en mérite plus qu'on ne peut m'en faire souffrir.

" Lorsque je prends mes repas, je me représente Jésus-Christ prenant les siens avec modestie et frugalité, pour travailler à la gloire de son Père. Si je mange quelque chose de dégoûtant, je pense aussitôt au fiel que Jésus-Christ a goûté sur la Croix, je lui fais le sacrifice de ma sensualité. Quand j'ai faim, ou que je n'ai pas de quoi me rassasier, je ne laisse pas d'être contente, en me souvenant que Jésus-Christ a jeûné quarante jours et quarante nuits, qu'il a souffert une cruelle faim pour mon amour et pour expier les intempérances des hommes."

Le Curé ne pouvant ſe laſſer d'admirer tant de lumières dans une jeune et pauvre Villageoiſe, lui dit : O Dorothée, que vous êtes heureuſe ! que de conſolations n'avez-vous pas dans votre état ! Il eſt vrai, répondit Dorothée, que j'ai de grandes conſolations dans le ſervice de Dieu : mais je vous avoue que je ne laisse pas d'avoir des peines et des combats à ſoutenir ; il me faut faire de grandes violences pour ſupporter les railleries de ceux qui ſe moquent de moi, et pour ſurmonter mes paſsions, qui ſont très-vives.

Que faites-vous, lui dit le Curé, pour ſurmonter vos répugnances et vos tentations ? Dorothée lui répondit ingénûment : Lorsque je ſuis dans la triſteſse et le dégoût, je me repréſente le Sauveur au Jardin des Oliviers, abattu, triſte et affligé juſqu'à la mort, ou bien je me le repréſente délaiſsé et ſans conſolation ſur la Croix ; m'uniſsant à lui, je dis auſsitôt dans mon cœur ces paroles qu'il proféra lui-même si ſouvent dans le Jardin des Oliviers : *Mon Père, que votre volonté ſoit faite.*

Dans les converſations que vous avez avec vos compagnes, lui dit le Curé, de quoi vous entretenez-vous ? Je les entretiens, répondit Dorothée, des mêmes choſes dont j'ai pris la liberté de vous entretenir. Je leur dis de ſe propoſer Jéſus-Christ pour modèle dans leurs actions, de ſe ſouvenir dans la prière et dans le repos, dans le travail, dans la converſation et

dans les peines de la vie, comment Jésus-Christ se comportoit lui-même dans ces occasions, et de s'unir à ses divines intentions. Je leur dis que je me sers de cette sainte pratique, et que je m'en trouve bien ; qu'il n'y a rien de plus grand, de plus noble, que de suivre et d'imiter un Dieu ; rien de plus doux que de servir un si bon Maître. Allez, Dorothée, lui dit son Pasteur, profitez des graces dont le Ciel vous favorise ; le Seigneur a sur vous de grands desseins de miséricorde et de prédestination. O qu'heureuse est une ame qui imite ainsi Jésus-Christ.

CHAPITRE IV.

De l'amour et de l'honneur dûs à ses Père et Mère.

CELUI *qui craint Dieu*, dit le Saint-Esprit, *honore son Père et sa Mère. Il servira comme ses Maîtres ceux qui lui ont donné la vie.* Oui, mon fils, si vous avez la crainte de Dieu, vous honorerez vos parens, et vous respecterez ceux qui ont autorité sur vous.

En effet, seroit-ce craindre Dieu que de mépriser les menaces de Dieu même, et ce qu'il vous ordonne ? Ecoutez-les, ces menaces qu'il fait contre les enfans indociles. *Celui qui afflige son Père*, dit le Seigneur, *et qui méprise les avis de sa Mère, deviendra infâme et misérable. Celui qui maudit son Père ou sa Mère, périra, et sa lu-*

mière (c'eſt-à-dire, *sa vie*) *sera éteinte dans les ténèbres* (c'eſt-à-dire *dans la mort*). *L'œuil qui se moque de son père, et de la mère qui l'a enfanté, mérite d'être arraché par les corbeaux, et dévoré par les aigles. Celui qui abandonne son père, eſt perdu d'honneur devant les hommes, et celui qui aigrit sa mère eſt maudit de Dieu.* O plût au Ciel que ces menaces fuſſent gravées profondément dans l'eſprit de ceux qui oublient ce qu'ils doivent à leur père et à leur mère !

Ajoutons à ces menaces la loi rigoureuſe que Dieu avoit établie dans l'ancien Testament. *S'il arrive*, dit la loi de Dieu, *qu'un enfant soit rebelle aux commandemens de son père et de sa mère, qu'après le châtiment il refuse encore d'obéir ; le père et la mère le conduiront devant les Anciens, où se tient le siége de la Juſtice, et y feront leurs plaintes. Alors* (ajoute la loi) *il sera lapidé par le peuple et mis à mort, afin que vous ôtiez ce méchant du milieu de vous, et que tout le peuple soit saisi de crainte à la vue de cette punition.*

Voilà la loi ſévère que Dieu avoit portée contre les enfans indociles, pour leur faire comprendre combien ils doivent appréhender ſa juſtice, qui tôt ou tard punit par des châtimens exemplaires, ceux qui manquent à un devoir ſi légitime et ſi ſaint.

Mais laiſſons ces motifs de terreur et de crainpour les eſprits rebelles qu'on ne peut porter à leur devoir par raiſon et par amour. Pour vous qui voulez ſervir Dieu, c'eſt aſſez, pour vous en-

gager à honorer vos parens, de vous dire *qu'il est juste, et que Dieu le veut.* Deux motifs par lesquels Saint Paul persuade aux enfans cette obligation. *Enfans*, dit-il, *obéissez à vos parens, parce qu'il est juste. Obéissez en tout, parce que cela plaît à Dieu.* Dieu, dis-je, cet Etre souverain et tout-puissant, dont la volonté doit être la règle de nos actions, et dont le bon plaisir est le plus puissant motif des ames généreuses.

II. Cet honneur, que vous devez à vos pères et mères, comprend quatre devoirs principaux : le respect, l'amour, l'obéissance et le service.

1. Ayez pour eux un grand respect, les considérant comme ceux de qui, après Dieu, vous avez reçu l'être et la vie. Gardez-vous de les mépriser, même dans leur vieillesse, pour quelque sujet que ce soit, ni intérieurement par aucune pensée désavantageuse, ni extérieurement par des paroles, des gestes, ou des manières peu séantes. Recevez avec docilité leurs instructions et leurs corrections. *Ecoutez*, dit le Saint-Esprit, *les avis de votre père, et n'abandonnez pas la loi de votre mère, il n'appartient qu'à un insensé de se moquer de la correction de son père.*

2. Vous devez les aimer d'un amour singulier. *Souvenez-vous*, dit le Sage, *que vous tenez d'eux la naissance; soyez reconnaissans de ce grand bien.* Vous ne pouvez leur témoigner votre reconnoissance qu'en les aimant; mais cet amour ne doit pas être seulement un amour naturel, il faut encore que ce soit un amour raisonnable, et

selon Dieu ; c'est-à-dire, qu'il faut les aimer parce que Dieu le veut, et donner des marques de cet amour en leur rendant service, en souffrant avec patience leur mauvaise humeur et leurs défauts. Montrez sur-tout que vous les aimez, en tâchant de procurer par vos prières et par d'autres moyens, leur conversion et leur salut pendant leur vie, et en vous intéressant au repos de leurs ames après leur mort.

3. Obéissez à leurs commandemens, soyez prompt à faire leur volonté ; mais obéissez comme Saint Paul le prescrit, *en vue de Dieu* c'est-à-dire, en regardant l'autorité de Dieu, dans leurs commandemens. C'est Dieu qui vous commande de leur obéir ; ainsi, quand vous leur obéissez, vous obéissez à Dieu. Au contraire, ne leur obéissant pas, vous désobéissez à Dieu même ; à moins qu'on ne vous commande quelque chose contre sa Loi et contre votre conscience : mais soyez discret en cette occasion ; et quand vous doutez si le commandement de vos parens est juste, il faut prendre avis des personnes éclairées.

4. Vous devez enfin les servir et les assister dans leurs maladies, dans leur pauvreté, dans leur vieillesse, et dans leurs nécessités temporelles ou spirituelles. Les abandonner, c'est un crime qui demande vengeance à Dieu, et qui tôt ou tard est puni.

Pour vous tenir dans les bornes de votre de-

voir envers vos parens, ayez souvent devant les yeux ces deux exemples. Regardez d'un côté le malheureux Absalon, qui, ayant violé le devoir d'un enfant envers son père, trouva enfin le juste châtiment de son crime dans une mort funeste et misérable. Et d'un autre côté, considérez l'exemple du fils de Dieu, qui, étant le souverain maître du monde, a voulu néanmoins être soumis à sa très-sainte Mère et à Saint-Joseph, pour apprendre à tous les enfans l'honneur qu'ils doivent à leurs parens, et leur faire comprendre combien il est criminel qu'une misérable créature refuse d'obéir à ceux de qui elle tient la naissance et l'instruction, après que le Dieu du Ciel a voulu être soumis à celle dont il a reçu une naissance temporelle.

CHAPTRE V.

Suite du même sujet. Du Respect dû à ses Père et Mère, Maîtres et Maîtresses.

I. PRENEZ garde de résister à vos pères et mères, et à vos maîtres, dans ce qu'ils vous défendent ou dans ce qu'ils vous commandent pour le règlement de vos mœurs. Ils sont tellement chargés de votre ame, tellement obligés de veiller sur votre conduite et votre instruction, que si vous commettez quelques fautes par leur négligence, ils en sont responsables à Dieu.

Vos père et mère, de même que vos maîtres et maîtresses, sont obligés en conscience de

vous défendre les occasions du péché, les veillées dangereuses, les fréquentations du cabaret et des personnes de différent sexe, les bals, les danses, l'assiduité aux jeux. S'ils étoient négligens jusqu'au point de vous laisser vivre à votre liberté, vous ne laisseriez pas que d'exposer votre conscience en vous trouvant dans ces occasions ; mais quand ils vous les défendent, vous faites un péché bien plus énorme en leur désobéissant.

Vos mères, filles chrétiennes, et vos maîtresses, aussi bien que vos pères et vos maîtres, sont de même obligées de veiller sur votre conduite et sur vos démarches, de prendre garde que vous soyez toujours habillées avec modestie, et décemment couvertes : d'empêcher vos vanités et vos fréquentations mondaines. Si votre père et votre mère ne vous le défendent pas, ils pêchent ; vous pêchez vous-mêmes, si vous faites ces choses ; mais quand ils vous le défendent, votre péché, par votre déobséissance, en est plus grand.

Bien plus : (remarquez cet avis, jeunes gens) vous devez tellement respecter les commandemens de ceux qui sont chargés de votre éducation, que, quand même vous ne feriez aucun mal avec les personnes que vous fréquentez, vous ne laisseriez pas de pécher en les fréquentant, quand on vous l'a défendu ; parce que la défense de vos pères et mères, ou de vos maîtres, quand elle est légitime, est pour vous un commandement de Dieu même.

II. Si vos pères et mères vous donnent mauvais exemple par leurs paroles, par leur luxe, par leur vanité, par leurs débauches et par leurs impiétés, ou par leurs larcins et leurs colères, ils sont criminels, et gardez-vous bien de les imiter. S'ils vous maudissent et s'ils vous édifient mal, malheur à eux ; il vaudroit mieux, pour un père et une mère, qu'ils fussent précipités au fond de la mer, que de scandaliser ainsi leurs enfans.

Mais aussi malheur à vous, si vous vivez comme eux, et si vous les imitez dans leurs vices. S'ils se damnent, ne vous damnez pas vous-mêmes. Priez tous les jours pour eux : vous ne pouvez exercer une plus grande charité, que d'offrir à Dieu vos prières et vos bonnes œuvres pour leur conversion. Prenez garde de jamais les scandaliser ; malheur à vous, si vous contribuez à leur colère et à leur damnation par votre indocilité et par votre libertinage.

III. N'oubliez pas, jeunes gens, que votre père, votre mère et vos maîtres, ont droit de vous corriger. Ils y sont même obligés, quand vous le méritez. Si une légère correction ne suffit pas, ils doivent en employer une plus forte. Il est même quelquefois louable aux parens de faire renfermer dans une maison de force un enfant indocile et vicieux. Si vos parens vous corrigent, quand vous l'avez mérité, vous devez les en aimer avec plus d'affection ; ils ne vous corrigent que pour votre bien

et pour vous rendre ſage. Si vous n'avez pas mérité cette correction, ſouffrez-la avec patience, en vous ſouvenant que vos péchés en méritent bien davantage, et que Jéſus-Chriſt a ſouffert, ſans ſe plaindre, la croix et la mort, quoiqu'il fût innocent.

Ne dérobez rein à vos parens. *Celui,* dit le Saint-Eſprit, *qui dérobe à ses père et mère, et dit qu'il n'y a point de mal, est participant et coupable d'homicide.* Si vous dérobez pour la vanité, pour la débauche, pour le jeu, votre péché en eſt plus énorme.

Gardez-vous bien de jamais parler mal de vos père et mère, ou de vos maîtres. Ne vous plaignez jamais de votre beau-père ni de votre belle-mère ; ſupportez avec charité et en vue de Dieu leurs mauvaiſes humeurs, leurs imperfections ; ne parlez point de leurs défauts, ni des diſgraces qu'ils vous font ſouffrir. Si on vous fait quelques chagrins, ayez patience : Jéſus-Chriſt en a bien plus ſouffert de la part des Juifs : regarderez-vous comme un malheur pour vous de ſouffrir quelque choſe pour ſon amour ?

En un mot, aimez, obéiſſez, reſpectez, aſſiſtez vos père et mère ; conſultez-les dans vos entrepriſes, ſur-tout pour le choix de votre vocation. En quelque état, en quelque âge que vous ſoyez, n'oubliez jamais que Dieu vous commande de les honorer. Si vous le faites, ſoyez aſſuré que Dieu vous récompenſera, et qu'il bénira votre famille. Au contraire, (je

vous le répète, ; ſi vous leur êtes dur et méchant, ſi vous les abandonnez, tôt ou tard Dieu vous punira dans votre perſonne ou dans vos enfans. Liſez les exemples ſuivans, et profitez des instructions importantes qu'ils renferment.

EXEMPLE.

Il eſt rapporté dans les Histoires du Japon un exemple digne d'admiration, et bien capable d'apprendre aux enfans combien grand doit être l'amour qu'ils doivent à ceux qui leur ont donné la vie. Trois jeunes hommes qui étoient pauvres, avoient leur mère depuis long-temps malade ; aimant tendrement cette mère, ils étoient très-affligés de voir que leurs travaux ne pouvoient ſuffire pour la nourrir et la ſoulager.

Il y avoit alors une troupe de voleurs dans les forêts voisines de la ville de Méaco, capitale de l'empire. L'empereur du Japon fit un édit, et promit une récompenſe à ceux qui amèneroient à la ville quelques-uns de ces voleurs. A cette nouvelle, le plus jeune des frères dont nous venons de parler s'aviſa d'un expédient bien singulier pour avoir de quoi ſoulager leur pauvre mère. Il pria ſes frères de le lier et de le faire paſſer pour voleur des forêts voiſines. Ses frères eurent peine à conſentir à une ſi étrange proposition. *Que craignez-vous*, leur dit ce jeune homme, *croyez-vous que Dieu m'abandonnera ? Et après tout, ſi l'on me fait mourir, je ſuis content de sacrifier ma vie, pourvu*

que je puisse conserver celle de ma mère, et lui procurer du soulagement.

Les deux frères voyant son courage, consentirent à sa proposition, conduisirent ce jeune homme à Méaco, le garrottèrent et le présentèrent comme un voleur au Juge criminel, qui fit mettre celui-ci en prison, et donna aux deux autres une récompense. Mais comme le sang ne peut se démentir, on s'apperçut qu'ils avoient les larmes aux yeux quand ils se séparèrent, et qu'on mit le cadet en prison. On soupçonna du mystère, et un officier reçut ordre de les suivre secrètement pour savoir de quoi il s'agissoit.

A peine furent-ils arrivés à la maison, que la mère leur demanda d'où ils venoient ? Nous avons fait une bonne journée, lui dirent-ils ; voyez, ma mère, combien d'argent nous avons gagné pour vous soulager. Dieu soit béni, dit elle, mais où est votre jeune frère ? N'en soyez pas en peine, lui répondirent-ils. Je veux savoir où il est, continua la mère : qu'en avez-vous fait ? Vous ne me répondez pas ! Ah malheureux ! vous n'avez pas coutume de gagner tant d'argent en si peu de temps. Vous avez sans doute volé cet argent et fait quelque mauvais coup ; peut-être que votre frère étoit avec vous, et que quelque accident lui est arrivé. Ces deux jeunes hommes voyant que leur mère s'affligeoit de leur silence, lui dirent naïvement de quoi il s'agissoit, lui racontèrent tout. La

mère auſſitôt pouſſa des cris et des lamentations en pleurant, demandant ſon fils qu'elle croyoit perdu.

Dans ce moment l'officier qui écoutoit à la porte, et qui avoit entendu tout ce dialogue, entra, et dit à cette mère déſolée : Raſſurez-vous, pauvre femme, votre fils eſt vivant, il ne lui ſera fait aucun mal. En effet, l'Empereur étant informé de ce fait, admira le courage de ce jeune homme, et l'amour qu'il avoit pour ſa mère ; il lui fit ſa fortune et donna à la mère une penſion pour le reſte de ſes jours.

Admirez dans cet exemple combien grande eſt la providence de Dieu envers les enfans qui aiment et qui aſſiſtent leurs pères et mères.

AUTRE EXEMPLE.

Une Dame de qualité, veuve, nommée Alexandrine, avoit deux fils. L'aîné qui n'avoit que dix ans, commençoit déjà à dire de petites impertinences, des paroles ſales et des juremens. Sa mère le reprit et lui dit : " Quoi, mon fils, vous tenez de pareils diſcours en ma " préſence ! Eſt-ce moi qui vous ai appris à par- " ler de la ſorte ? et quand même je ſerois aſſez " malheureuſe pour dire de telles paroles, vous " ne devriez jamais les prononcer ; apprenez " que de tels diſcours ne conviennent qu'à des " libertins, à des eſprits malfaits, à des enfans " ſans éducation et ſans honneur."

L'enfant profita de cet avertiſſement, et n'oſa jamais plus dire aucune mauvaiſe parole en pré-

ſence de ſa mère, mais il continuoit d'en dire avec ſes petits compagnons. La mère en fut avertie, et dit à ſon fils: " Vous ne dites plus " de mauvaises paroles en ma préſence, mais " vous en dites devant les autres, et vous n'avez " point honte de les ſcandaliſer. Et quoi, mon " fils, vous perdez donc la crainte de Dieu? " Ne ſavez-vous pas que Dieu vous entend et " vous voit partout? Vous n'oſez parler mal " devant moi, et vous l'oſez devant Dieu. Sa- " chez que vous devez craindre Dieu plus que " moi: il eſt votre Créateur, votre premier " Père et votre Juge; et il vaudroit mieux " dire cent mauvaises paroles devant moi, que " d'en dire une en la préſence de Dieu. Chan- " gez de conduite, mon fils; car j'aimerois " mieux vous voir mort à mes pieds, que de " vous voir vivre dans une telle habitude, et " je vous défends de jamais plus fréquenter " les compagnons qui vous ont appris à parler " de la ſorte."

Ces paroles firent une telle impreſſion dans l'eſprit de cet enfant, qu'il ſe corrigea et fut toujours ſoumis à ſa mère. Dieu récompenſa ſa ſoumiſſion: étant en âge, il entra en religion, où il fit de grands progrès dans les ſciences et dans la vertu.

Le ſecond fils d'Alexandrine ne fut pas d'un ſi bon naturel que l'aîné, mais il ne laiſſoit pas d'être plus aimé de ſa mère; (car il arrive ſouvent que les pères et mères s'aveuglent, et

qu'ils aiment plus un enfant vicieux que les autres.) Alexandrine reprenoit son fils, mais il se moquoit de tous ses avis, et fréquentoit malgré elle de jeunes libertins qui lui gâtoient l'esprit, qui ne lui parloient que de divertissemens et de plaisirs, et ne lui inspiroient que du dégoût pour le travail, et du mépris pour sa mère. De telles fréquentations pervertirent tellement le cœur du jeune homme, qu'il perdit enfin tout respect à sa mère, s'abandonna à la débauche, à l'impureté et aux jeux. La mère en pleuroit et l'avertissoit ; mais ce n'étoit pas assez, il falloit le corriger sévèrement quand il étoit temps, ou le faire mettre dans une prison pour arrêter ses désordres.

Ce jeune homme, malgré la défense de sa mère, fréquentoit une fille qui l'attiroit, et qui ne lui convenoit pas. Il se maria avec elle, fit même un procès à Alexandrine sa mère, pour jouir du bien de feu son père, mais il n'en jouit pas long-temps. Etant un jour allé à la promenade avec sa nouvelle épouse, il fit un faux pas, se laissa tomber à la porte de la ville, et fut écrâsé sous les roues d'un carrosse qui passoit. La nouvelle en fut d'abord portée à sa mère : " Ah, mon Dieu ! s'écria-t-elle, voilà la puni- " tion des désobéissances de mon fils et des " chagrins qu'il m'a faits. Je demande au moins " au Seigneur, que ce misérable enfant ait le " temps de se reconnoître, et de rentrer dans la " grace de Dieu." Cette mère éplorée courut

voir son fils ; à peine fut-elle arrivée, qu'il expira entre ses bras sans parole, sans confession et sans sacrement.

N'oubliez jamais cet exemple, et souvenez-vous que si vous faites des chagrins à vos père et mère, tôt ou tard il vous arrivera quelque accident funeste. *Celui-là est maudit de Dieu*, dit l'Ecriture, *qui chagrine sa mère.*

CHAPITRE VI.

De l'Humilité et de la Superbe.

L'HUMILITE' est le fondement des autres vertus, elle les conserve et les fait croître ; la superbe au contraire les fait perdre, ou empêche de les acquérir.

La superbe est une estime déréglée de nous-mêmes, une vaine complaisance en nos bonnes qualités, et un désir outré d'être estimé des autres. Ce vice pernicieux se glisse dans l'esprit des jeunes gens, à mesure qu'ils croissent en âge, et qu'ils se croient savans ou riches, ou plus parfaits que les autres. Cet orgueil les rend incapables d'une sainte éducation, rend inutiles en eux les instructions et les impressions de la grace, les éloigne de Dieu ; et *Dieu*, à son tour, *leur résiste*, et se retire de leur cœur. L'orgueil enfin les aveugle, et les conduit à leur perte.

Mon fils, prends garde que la superbe ne domine jamais en ta pensée, ni en tes paroles, parce qu'elle est la première cause de tous les malheurs, disoit

le saint homme Tobie à son fils. Pour combattre l'orgueil, il faut s'appliquer à la pratique de l'humilité ; je n'entends pas une humilité hypocrite, qui ne consiste qu'en paroles, et en une vaine démonstration de bas sentimens de soi-même. Telle est la fausse humilité de certaines personnes qui paroissent humbles au dehors, tandis qu'elles ont au dedans un cœur superbe. L'humilité doit être sincère ; que cette humilité soit dans le cœur ; qu'elle paroisse dans votre conduite. Pratiquez cette vertu, par rapport à vous, à Dieu, et aux hommes.

I. Soyez humble par rapport à vous-même. *Ne vous élevez pas en votre pensée*, dit le Sage ; c'est-à-dire, ne vous estimez point vous-même, ni pour votre beauté et vos agrémens : la gloire que l'on tire de ces choses est basse et frivole, elle est une marque d'un esprit foible et vain. Ne vous estimez jamais pour vos talens, pour votre industrie, pour votre esprit ni pour votre science : ce sont des dons de Dieu ; or vous faites injure à Dieu, quand vous cherchez votre propre gloire dans ses dons.

Vous faites encore plus d'injure à Dieu, quand vous vous estimez pour votre vertu, parce qu'elle vient encore moins de vous. S'en glorifier, c'est la perdre. Croire avoir de la vertu, c'est manquer de la vertu principale, qui est l'humilité ; il arrive même souvent, que tel

qui croit avoir quelques vertus, n'en a peut-être aucune. Vous vous raſſurez ſur quelques bonnes qualités que vous croyez avoir, tandis que vous avez lieu de trembler à la vue des vertus qui vous manquent. Ne ſavez-vous pas d'ailleurs, qu'un de vos défauts caché à vos yeux, eſt capable de l'emporter ſur vos prétendues vertus ; et que *vos juſtices*, vos bonnes œuvres, ſont devant Dieu, ſelon la parole du Prophète Iſaïe, *comme un linge ſouillé ?* S'il y a en nous quelque choſe de bon, nous devons en donner toute la gloire à Dieu ſeul qui en eſt l'auteur, et non pas à nous, qui n'avons de notre fonds que l'ignorance, le péché et la misère.

II. Soyez humble envers Dieu, dans la conſidération de ſa grandeur, devant laquelle vous êtes *comme un rien*. Humiliez-vous à la vue de ſa puiſſance et de ſa majeſté ſouveraine, qui fait trembler les Anges mêmes. Reconnoiſſez les offenſes que vous avez commiſes contre cette grandeur infinie ; les bienfaits ſans nombre que vous avez reçus de ſa bonté ; l'abus que vous avez fait de ſes graces, ſans leſquelles vous ne pouvez rien faire pour le ſalut ; le compte que vous en rendrez au Jugement, et le danger de damnation où vous êtes continuellement expoſé. Si vous faites ces réflexions, vous ne trouverez que trop de ſujets de vous humilier et de vous confondre devant celui qui doit vous juger.

III. Soyez humble envers les hommes. Il

eſt facile d'être humble à l'égard de Dieu ; car comment une misérable créature ne s'abaiſſeroit-elle pas devant ſon Créateur et ſon Juge ? mais il n'eſt pas facile d'être humble envers tous les hommes ; il eſt néanmoins néceſſaire de l'être. Or, parmi les hommes, les uns ſont au deſſus de vous, les autres vous ſont égaux, et les autres ſont vos inférieurs.

1. Quant aux premiers, ſoyez reſpectueux et obéiſſant envers tous ceux qui ont autorité ſur vous ; trouvez bon qu'on vous avertiſſe de vos défauts, qu'on vous reprenne, qu'on vous corrige ; et ſoyez ſoumis à ceux qui ont droit de vous commander. Honorez tous ceux qui vous ſurpaſſent en âge, en ſcience, en qualité, &c. Reſpectez les vieillards, prenez garde de les inſulter, de contrefaire leurs manières, de vous moquer de leurs foibleſſes, de leur parler avec mépris et avec hauteur, de leur faire des grimaces, des menaces, de les chagriner. L'exemple que l'Ecriture Sainte nous rapporte de quarante enfans, qui s'étant moqués du Prophète Eliſée, qui étoit un ſaint vieillard, en l'appelant par raillerie, *tête chauve*, furent en punition dévorés par des ours ; cet exemple, dis-je, doit nous faire comprendre, que ces ſortes de péchés attirent quelquefois les châtimens de Dieu ſur ceux qui en ſont coupables.

2. Quant à vos égaux, traitez-les tous avec déférence, ſans vous en faire accroire, ſans être enflé de votre rang, et des honneurs qui

vous sont dûs, sans vouloir précéder les autres. Laissez ces vanités aux ames foibles, et aux esprits bas. Un esprit bien fait ne se repaît jamais de ces honneurs imaginaires : il conserve son rang avec modestie, quand il est nécessaire; mais il le conserve sans orgueil et sans faste, sans contestation et sans aigreur.

Ceux qui vivent dans une même famille, les enfans et les domestiques, les beaux-frères et les belles-sœurs doivent avoir les uns envers les autres beaucoup de condescendance et d'humilité ; se soulager, s'entr'aider, se supporter avec patience et ne jamais se quereller ; que les plus grands aiment et excusent les petits, que les petits aient du respect pour les grands. Qu'il n'y ait jamais entr'eux aucune envie, parce que l'envie est le vice du démon, et met le désordre par-tout.

Les jeunes gens doivent être serviables et complaisans ; faire volontiers ce qui se présente; prévoir ce qui est à faire dans la maison; prévenir les besoins des autres, faire eux-mêmes ce qu'un domestique devroit faire, pour le soulager ; ne pas faire attention si les autres font autant d'ouvrage qu'eux, et ne pas s'en plaindre; mais au contraire, par une sainte émulation, tâcher de faire plus que les autres. Ceux qui sont ainsi prévenans et patiens, et qui aiment à rendre service, sont véritablement humbles et sont bénis de Dieu.

3. Quant aux inférieurs, c'est-à-dire, à ceux

qui sont au-dessous de vous, soyez affable à tous ceux qui vous servent, les considérant comme vos frères et vos sœurs. *Maîtres*, dit l'Apôtre St. Paul, *traitez vos domestiques avec douceur, n'usant ni de menace ni de rigueur, vous souvenant que vous avez un Maître commun avec eux dans le Ciel, qui n'a égard ni à la qualité de maître, ni à celle de serviteur.* Rendez-vous accessible et aimable à tous les autres qui sont de moindre condition que vous, sur-tout envers les pauvres selon ce précepte du Sage : *Rendez-vous affable aux pauvres gens* : ils sont peut-être plus élevés que vous devant celui qui sonde les cœurs. Soyez prompt à leur rendre service, et à les secourir dans leurs besoins.

IV. Enfin, pour réprimer la superbe et l'orgueil, considérez ce que c'est que l'homme, et ce qui suit après la mort. *De quoi te glorifies-tu, ô terre ! ô cendre !* s'écrie le Sage. *Les puissans d'entre les hommes n'ont qu'une vie courte : aujourd'hui roi, demain rien. Et quand l'homme sera mort, son corps deviendra la pâture des bêtes, des serpens et des vers.* Quel sujet de s'humilier !

Ne considérez pas ce qui est au dehors de vous. Ces biens que vous possédez, ces vêtemens brillans qui vous environnent, cette beauté qui vous rend si vain, ces amis qui vous flattent, cet emploi, ce crédit qui vous élèvent au-dessus des autres, tout cela n'est pas vous, ne vient pas de vous, et ne vous rend pas meilleur, ni plus honnête homme ; c'est peut-être ce qui

fera un jour votre malheur et votre perte. Mais considérez ce que vous êtes dans vous-même, et ce qui vient de vous. C'est l'avis de St. Bernard : " Si l'homme, dit ce saint Docteur, " se considère attentivement, il ne trouvera en " lui-même que des sujets de confusion et d'hu- " milité. Sa conception est dans le péché, sa " naissance dans la misère ; sa vie une suite de " travaux ; sa mort inévitable ; et après sa " mort, il ne lui restera que l'infection, la " pourriture et la poussière. Voilà toute la " destinée de son corps en cette vie ; mais pour " l'ame, il lui reste à subir le jugement de Dieu, " pour y recevoir la décision de son bonheur " ou de son malheur éternel ; et ce jugement " sera terrible aux plus saints." Voilà, créature vaine et pécheresse, ce que vous êtes ! De quoi donc vous glorifiez-vous ? Loin de chercher à paroître, allez plutôt vous cacher et vous confondre, et pensez bien plus à gémir sur votre misère, sur votre néant et sur vos crimes, qu'à vous élever.

CHAPITRE VII.

De l'Obéissance.

L'OBEISSANCE est un effet de l'humilité. Or, le vrai caractère d'un esprit humble est d'être soumis à ceux qui ont autorité sur nous, et de se dépouiller de sa propre volonté pour faire celle des autres. O que cette vertu est rare ! mais qu'elle est nécessaire, puisque

ſans l'obéiſſance et le détachement de ſa propre volonté on ne peut parvenir à la ſainteté. *L'eſprit du juſte*, dit le Saint-Eſprit, *méditera l'obéiſſance*. Un enfant déſobéiſſant, eſt un monſtre par les déréglemens et les crimes dans lesquels ſon indocilité l'entraîne ; c'eſt pour cette raiſon que St. Paul faiſant un dénombrement des grands pécheurs, place dans ce rang *les enfans ſans obéiſſance*.

Aimez donc l'obéiſſance, jeunes gens : ſoumettez-vous avec humilité et avec amour à vos parens, à vos maîtres, et à tous ceux qui ont autorité ſur vous. Je vous dis d'obéir avec humilité et avec amour, parce que ce n'eſt pas obéir comme il le faut, ſi on n'obéit pas ſaintement, et en vue de Dieu. L'obéiſſance rendue par une crainte purement ſervile, ou par force, eſt une obéiſſance d'eſclave, qui n'a aucun mérite, et qui n'eſt pas une vertu. Obéiſſez dans le déſir de plaire à Dieu, et de faire votre devoir.

Eſtimez-vous plus heureux de faire la volonté des autres, que la vôtre. C'eſt leur propre volonté qui cauſe la perte des hommes, ſur-tout des jeunes gens. Elle est un mauvais guide qui les conduit dans le précipice. Ecoutez cet oracle du Saint-Eſprit : *l'homme obéiſſant racontera ſes victoires*, c'eſt-à-dire, ſi vous êtes ſoumis, vous jouirez du fruit des victoires que vous aurez remportés ſur vos plus dangereux ennemis, qui ſont votre propre eſprit et vos mauvaiſes

inclinations. Vous reconnoîtrez avec consolation combien l'ob[illegible] vous aura été avantageuse, puisqu'elle [illegible] attirera les faveurs et les bénédictions de Di[illegible].

EXEMPLE.

Etre soumis et obéissant à un père, à une mère qui sont intraitables et austères, les aimer malgré leurs vices grossiers et leur ingratitude, est une vertu rare, et d'un grand mérite ; telle fut la vertu d'un jeune homme nommé Joachim. Il avoit un père et une mère qui étoient pauvres, mais très-méchans et jureurs. Des parens si mal élevés n'étoient pas capables de donner à leur fils une éducation chrétienne ; mais ce fils tomba heureusement entre les mains d'un zélé Confesseur, qui lui inspira tant d'amour et de respect pour ses père et mère, que ce jeune homme ne s'écarta jamais de son devoir en ce point, et fut toujours docile et soumis.

Quand il eut quinze ans, son père lui dit d'aller servir, parce qu'il ne pouvoit plus le nourrir. Joachim obéit. Il eut le bonheur de rencontrer un bourgeois nommé Eugène, homme riche et craignant Dieu, qui le prit à son service. Jamais domestique ne fut plus affectionné à son maître, ni enfant plus attaché à ses père et mère que Joachim, leur donnant, pour les aider à vivre, tout ce qu'il gagnoit. Au bout de huit ans ses sœurs se marièrent : son père et sa mère qui étoient âgés, restèrent seuls, et lui mandèrent de s'en retourner. Joachim ne ba-

lança pas un moment, se fit un devoir de quitter Eugène son bon maître, pour obéir à son père.

Ce maître tâcha de le retenir, lui promit d'augmenter ses gages, s'il vouloit rester avec lui. J'aime mieux obéir à mon père et à ma mère, répondit Joachim, que de gagner les plus gros gages: je puis me passer de vos gages, mais mes parens ne peuvent se passer de moi. N'en sois point en peine, lui dit son maître, j'aurai soin de leur entretien; et après tout, tes père et mère ne méritent guères tes services, puisque tu n'as reçu d'eux que des coups et des malédictions. N'importe, répondit Joachim, je ne veux pas les abandonner dans leur vieillesse. Quelque mauvais qu'ils soient, ils sont toujours mes père et mère; je suis toujours leur enfant; et je sens ce que Dieu et la nature demandent de moi à leur égard. Va, mon cher ami, dit Eugène, Dieu te bénira, parce que tu es un enfant d'obéissance. Joachim retourna donc auprès de son père et de sa mère. On ne peut dire combien de peine il eut pour les nourrir et pour gagner leur vie. Pour toute récompense de son obéissance et de ses services, il ne recevoit d'eux que des injures, mais il souffroit tout en silence et sans se plaindre.

Une obéissance et une patience si courageuses ne furent pas sans récompense. Joachim par sa vertu mérita de trouver une fille vertueuse qui lui donna du bien, à laquelle il se maria;

il vécut avec elle dans la crainte de Dieu, et dans une grande paix. Sur le point de mourir, il fit venir ses enfans, et leur dit : " Mes " chers enfans, la plus grande consolation que " j'aie eue en ma vie, et la plus grande que j'aie " à présent, c'est d'avoir toujours été soumis à " mes père et mère. C'est à cette obéissance " que je dois ma fortune ; j'espère qu'en vue " de cette obéissance que j'ai toujours eue en " vue de Dieu et pour son amour, le Seigneur " me fera miséricorde. Je vous recommande " d'avoir de même toujours Dieu en vue, et " beaucoup de soumission et de respect pour " votre mère. Si vous suivez ce dernier avis " que je vous donne, Dieu ne vous abandon- " nera jamais."

CHAPITRE VIII.

De quelle manière les jeunes gens doivent recevoir les avis et les corrections.

I. LA sagesse et la raison se trouvent rarement dans l'enfance et dans la jeunesse; c'est pour cela que le Saint-Esprit a dit que *la folie est comme l'apanage des jeunes gens, et que la correction les met en fuite*; c'est-à-dire, la crainte du châtiment fait dans la jeunesse, ce que la raison même ne peut encore faire.

Un père n'est donc pas un bon père, mais un méchant père ; une mère est de même une mauvaise mere, lorsqu'ils ne font ni réprimande ni correction à leurs enfans. *C'est haïr ses en-*

fans, dit le sage, *que de leur épargner la verge.* Les défauts qu'on laisse croître dans leur cœur causeront un jour leur perte, et seront une source de chagrins pour leurs parens.

Il faut corriger les enfans de bonne heure ; c'est en vain qu'on entreprendroit de redresser ou d'arracher un vieil arbre tortu ; de même aussi c'est vainement ou très-difficilement qu'on prétendroit redresser la conduite d'une personne qui a pris un mauvais pli dans la jeunesse, et qu'on tâcheroit d'arracher des vices qui ont jeté de profondes racines dans son cœur.

Trop de complaisance et de douceur aux jeunes gens les conduit aux enfers ; une sage sévérité, un châtiment raisonnable les en délivre, dit le Sage. Ce seroit une cruauté de ne pas retenir un enfant qui va étourdiment se jeter dans un feu ou dans un abîme : pourquoi donc ne le corrigez-vous pas, lorsque par ses vices il se précipite en enfer ?

II. Souvenez-vous donc, jeunes gens, que si vos parens et vos maîtres sont obligés de vous reprendre et de vous corriger par charité, vous êtes obligés d'écouter leurs réprimandes et leurs avis avec docilité, et de recevoir leurs corrections avec patience et soumission. Ils doivent vous reprendre quand vous avez péché ; les avis et les instructions qu'ils vous donnent, sont, dit le Saint-Esprit, *une loi que vous ne devez pas mépriser.* Si leurs réprimandes ne vous rendent pas sages, ils doivent y ajouter le châtiment.

Quand il vous ſemble que vous ne méritez pas le châtiment, faites réflexion que si vous ne le méritez pas pour cette faute, vous le méritez pour beaucoup d'autres, et qu'il vaut mieux ſouffrir étant innocent, dit St. Pierre, que de ſouffrir étant coupable; qu'enfin il faut nous accoutumer de bonne heure à ſouffrir avec patience, à l'exemple de J. C. qui a ſouffert innocemment et ſans se plaindre, les ſupplices et la mort.

Si vos parens et vos maîtres vous châtient lorſque vous avez péché, juré, menti ou dérobé; lorſque vous vous êtes querellé et battu; lorſque vous dites des paroles trop libres et peu ſéantes; lorſque vous fréquentez certaines compagnies, ou que vous ſortez malgré eux; lorsque vous vous livrez à la vanité, ou lorſque vous leur parlez avec hauteur et ſans reſpect; ſouvenez-vous qu'ils ſont leur devoir, en vous reprenant et en vous corrigeant. Gardez-vous bien d'en murmurer; ne vous en plaignez pas, même à vos amis; mais bénissez Dieu de vous avoir donné des parens et des maîtres qui par charité veillent ſur vous, pour vous empêcher de devenir vicieux et de vous perdre.

Si vous êtes ſage, demandez vous-même la correction à votre père ou à votre mère, lorsque vous êtes tombé dans quelque faute. Si vous connoiſſiez le prix d'une ſainte et prudente correction, vous vous réjouiriez bien plus d'être châtié que d'être épargné. Le jour vien-

dra peut-être, que vous pleurerez amèrement de ce qu'on ne vous aura pas corrigé dans votre jeuneſſe. Combien de malfaiteurs condamnés à mort par la juſtice, qui ſe voyant entre les mains du bourreau, ont dit publiquement ſur l'échafaud ces lamentables paroles : *Jeunes gens, profitez de mon triſte exemple ; vous, pères et mères, apprenez à corriger vos enfans. Si j'avois été repris et corrigé dans ma jeuneſſe, je ne ſerois pas tombé dans le malheur où vous me voyez.*

EXEMPLE.

Saint Auguſtin, ſans un miracle de la grace, ſe fût perdu ſans reſſource par la liberté dans laquelle il fut élevé dès ſon enfance. Patrice, ſon père, loin de le reprendre et de veiller ſur ſa conduite, ne faiſoit que rire de ſes petites impertinences, comptoit pour rien les petites ſottiſes, les fréquentes vivacités, et la continuelle diſſipation de cet enfant ; comme font encore aujourd'hui pluſieurs pères idolâtres de leurs enfans, qui les aiment éperdement. Ste. Monique ſa mère l'avertiſſoit, le reprenoit et le corrigeoit. Mais de quoi ſervent les foibles corrections d'une mère, lorſqu'elles ne ſont pas ſoutenues par la vigilance et l'autorité du père ? Patrice mourut, et la liberté dans laquelle il avoit laiſſé vivre Auguſtin ſon fils, entraina ce jeune homme dans toutes ſortes de déſordres, et même dans l'héréſie des Manichéens.

Dieu touché des larmes de Monique, et des prières que cette ſainte veuve faiſoit inceſſam-

ment pour la conversion de ce jeune libertin, se servit des instructions de Saint Ambroise, son Pasteur, pour lui ouvrir les yeux sur ses égaremens. Augustin étant converti, ne cessa de pleurer le reste de sa vie les dérèglemens de sa jeunesse, et la mauvaise éducation que son père lui avoit donnée. " Ah, mon Dieu ! " s'écrioit-il, " que j'étois à plaindre dans les " jours de mon aveugle jeunesse ! Je m'éloi- " gnois de vous, Seigneur, en suivant le pen- " chant de mes folles passions ; et mon père, " loin de me corriger et de me reprendre, rioit " de tout. Je me perdois, et il avoit la cru- " auté de me voir courir à ma perte. Tous " les vices croissoient dans mon cœur, comme " de mauvaises herbes dans une terre inculte, " et il n'y avoit point de main charitable pour " les arracher. "

Profitez des sentimens de ce grand Saint, jeunes gens, et regardez comme une faveur du Ciel lorsque vous avez des parens et des maîtres qui ont la charité de veiller sur vous, et de vous reprendre. Plus ils vous corrigent à propos, plus vous devez les aimer.

CHAPITRE IX.

De l'Amour du prochain.

L'Amour du prochain est une vertu fondamentale du Christianisme ; puisque toute la morale de Jésus-Christ est fondée sur deux lois : *Aimer Dieu sur toutes choses, et le prochain*

comme soi-même. Vertu néanmoins rare et mal observée.

La plupart croient que pour aimer le prochain, c'est assez d'aimer ses parens, ses amis, ceux de qui on attend quelque avantage, et qu'on peut être indifférent pour les autres. Aimer de la sorte, ce n'est pas aimer le prochain, mais c'est s'aimer soi-même.

On élève les jeunes gens dans cette erreur. On leur apprend à n'aimer que ceux qui leur font du bien, et on leur inspire de haïr ceux qui leur font du mal. Les pères et mères ne parlent souvent dans leur famille que des défauts, des vices, des mauvaises manières, de la mauvaise foi des voisins, de ceux qui leur portent envie et qui leur font du tort. Ils détruisent ainsi par leur exemple et par leurs discours l'esprit de charité pour le prochain dans leurs enfans. Ces pères et mères imprudens font-ils réflexion aux funestes suites du défaut de charité? N'est-ce pas de ce défaut de charité que vient le peu d'estime et de respect que les hommes ont les uns pour les autres; les trahisons et les rancunes, les impatiences et les murmures, la dureté pour les pauvres et les misérables, les divisions des familles, les querelles, les jalousies, les médisances, enfin tant de désordres, qui déshonorent la religion, et qui perdent les Chrétiens.

Il est donc important d'instruire la jeunesse sur ce point, et de la désabuser d'une erreur si

funeſte. Cette erreur vient de l'ignorance de trois choſes ; ils ne ſavent point quel eſt le prochain qu'il faut aimer, par quel motif il le faut aimer, ni en quoi conſiſte cet amour.

I. Le prochain qu'il faut aimer, ſont tous les hommes, pauvres et riches, bons et méchans, amis et ennemis, et même ceux qui nous font le plus de mal. Cette obligation d'aimer tous les hommes eſt ſi étroite, que, ſans cet amour, ſans cet eſprit de charité, on ne peut être ſauvé. Quand de tous les hommes qui ſont ſur la terre, il n'y en auroit qu'un ſeul que je n'aimaſſe pas, ou que je haïſſe, ce ſeroit aſſez pour être damné.

II. Le motif pour lequel il les faut aimer, eſt qu'ils ſont tous enfans de Dieu, créés à ſon image, rachetés du ſang de Jéſus-Chriſt ; que Dieu qui eſt notre Père commun, veut que nous les aimions tous comme nos frères ; que Jéſus-Chriſt notre Sauveur nous a commandé de les aimer, et que lui-même les aime tous. Ce ſeroit être bien déraiſonnable de ne pas aimer ceux qu'un Dieu a aimés plus que ſa vie, et pour leſquels, quelqu'indignes qu'ils fuſſent, il a voulu mourir.

III. Cet amour conſiſte en trois choſes : 1. Vouloir du bien à tous, 2. En faire quand on le peut. 3. Supporter, excuſer et cacher leurs défauts. Voilà la vraie charité du prochain, la marque du vrai Chrétien, ſans laquelle on ne peut plaire à Dieu.

1. Souhaitez du bien à tous, et ſoyez véritа-

blement affligé lorſqu'il leur arrive du mal: conſidérant tous les hommes, même vos ennemis, comme vos frères. Soyez affable, doux et complaiſant. Ayez compaſſion de ceux qui ſont affligés. Ne portez point envie aux riches, ni à ceux qui ſont en proſpérité. Aimez les bons à cauſe de leur vertu, les méchans afin qu'ils deviennent bons: ſouhaitez de la perſévérance aux premiers, et la conversion aux autres. Si un homme eſt méchant et grand pécheur, il faut haïr ſon péché, qui eſt l'ouvrage de l'homme, mais il faut aimer ſa perſonne qui eſt l'ouvrage de Dieu.

2. Faites du bien à tous, car c'eſt peu de choſe de vouloir du bien, ſi on ne le fait quand on le peut. Nous pouvons procurer trois ſortes de biens au prochain; les biens du corps, les biens de l'honneur, et les biens de l'ame.

Quant aux biens du corps, vous devez faire deux choſes. 1. Ne jamais rien dérober à qui que ce ſoit, et ne rien faire contre le droit d'autrui. Outre le péché que vous feriez, vous contracteriez encore l'obligation de rendre ce que vous auriez pris, et de réparer le droit que vous auriez violé. O le funeſte vice, dans une jeune perſonne, que d'être portée au larcin! Il eſt bien à craindre que ceux qui s'accoutument à faire de petits et de fréquens larcins, ſoit en fruits, ſoit en grains, ſoit en d'autres choſes, ne ſoient un jour de grands larrons, et ne faſſent une fin miſérable. 2. Aſſiſtez le prochain dans

ſes néceſſités, par des libéralités, par de fréquentes aumônes. O l'admirable vertu dans les jeunes gens que la miſéricorde et la compaſſion pour les pauvres ! Heureux ceux qui peuvent dire avec Job, *Que la compaſſion a crû avec eux dès leur enfance !* Elle attirera ſur eux les bénédictions de Dieu pendant leur vie et à leur mort.

Quant à l'honneur, vous devez le conſerver au prochain. N'en parlez jamais déſavantageuſement, quelque méchant qu'il ſoit, quelque tort même qu'il vous ait fait, ſi ce n'eſt pour ſon bien, ou pour une autre bonne fin. Evitez les calomnies et les médiſances ; empêchez même, ſi vous le pouvez, qu'on n'en faſſe en votre préſence. Si on accuſe le prochain d'une faute qu'il n'a point faite, prenez ſa défense. Si on découvre le mal qu'il a fait, tâchez de l'excuſer, empêchez qu'on n'en parle davantage. Dites le bien qu'il a fait, ou quelqu'une de ſes bonnes qualités. Témoignez que la médiſance vous déplaît, et engagez celui qui parle, à épargner la réputation d'autrui.

Les biens de l'ame, qui ſont la vertu et le ſalut, étant les plus grands de tous les biens, il faut tâcher de les procurer au prochain. Vous le ferez en priant pour lui, en le retirant du vice et des occaſions, par quelques ſages avis ; en l'avertiſſant avec douceur de ſon devoir, ou en le faiſant avertir ; en lui donnant de bons conſeils et de bons exemples.

Tâchez de remplir ces devoirs de charité ſur-tout envers vos amis, vos compagnons, vos domeſtiques, et envers ceux avec qui vous vivez. C'eſt véritablement aimer le prochain, que de l'aimer pour le bien de ſon ame et pour ſon ſalut; mais c'eſt le haïr, c'eſt manquer de charité, que de faire tort à ſon ame en le portant au péché, et en le ſcandaliſant par des paroles et par des exemples pernicieux.

3. Une troiſième marque de l'amour du prochain, c'eſt de ſupporter ſes défauts, d'excuſer les fautes d'autrui autant que la prudence le permet, et de penſer avantageuſement de tout le monde. C'eſt pourquoi il ne faut pas être prompt à blâmer et à juger les autres, ni les reprendre ſans ſavoir ſûrement s'ils ont tort. Souvent on ſe trompe dans le jugement qu'on forme ſur le compte d'une perſonne, ou parce qu'ordinairement on eſt mal informé, ou parce qu'on eſt prévenu, ou parce qu'on ne l'aime pas, ou qu'on a de l'envie. Quand on reprend les autres, que ce ſoit avec prudence et jamais avec aigreur. Ne reprenez pas une perſonne, quand une réprehenſion ne ſervira de rien à ſon amendement, ni à l'édification des autres. Si, en ne reprenant pas, vous ſembliez approuver le vice, dans ce cas reprenez avec diſcrétion.

Enfin, la grande règle de l'amour du prochain conſiſte *à juger du prochain par nous-mêmes*, et à pratiquer cette importante maxime, que l'Ecriture et la nature nous enſeignent: *Ne*

faites jamais à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous faſſe ; au contraire, faites aux autres le bien que raiſonnablement vous voudriez qu'on fît à vous-même. Souffrez, ſupportez les défauts d'autrui avec charité, comme vous voudriez qu'on ſupportât les vôtres, qui ſont encore plus grands. Ce n'eſt pas aimer le prochain que de ne vouloir rien ſouffrir de lui. Dieu nous ſouffre long-temps, quelque miſérables que nous ſoyons à ſes yeux ; pourquoi donc ne ſouffririons-nous pas les autres ?

EXEMPLE.

Nous liſons dans la vie des Saints Pères du déſert, un exemple de charité bien ſingulier. Un Solitaire rencontra dans le chemin un pauvre eſtropié couvert d'ulcères et de pourriture ; et dans un état ſi miſérable, qu'il ne pouvoit ni gagner ſa vie, ni ſe traîner. Le Solitaire, touché de compaſſion, le porta dans ſa cellule, et lui donna les ſoulagemens qu'il put. Ce pauvre ayant repris des forces, le Solitaire lui dit : Voulez-vous, mon cher frère, demeurer avec moi ? je ferai ce que je pourrai pour vous nourrir : nous prierons et nous ſervirons Dieu enſemble. O ! que vous me cauſez de joie, répondit le pauvre ; que je ſuis heureux de trouver dans votre charité une reſſource à ma miſère !

Le Solitaire, qui avoit peine à gagner ſa vie, redoubla ſon travail pour avoir de quoi nourrir ſon pauvre, et le nouriſſoit même mieux que lui ; mais au bout de quelque temps ce pauvre

commença à murmurer contre ſon hôte, et ſe plaignit qu'il le nourriſſoit mal. Hélas ! mon cher ami, lui dit le Solitaire, je vous nourris mieux que moi-même : je ne puis faire autre choſe pour vous que ce que je fais. Quelques jours après, cet ingrat recommença ſes plaintes, et vomit contre ſon bienfaiteur un torrent d'injures. Le Solitaire les ſouffrit avec patience, ſans répondre une parole. Le pauvre fut honteux d'avoir parlé de la ſorte à un ſaint homme qui ne lui faiſoit que du bien, et lui demanda pardon ; mais il tomba bientôt dans ſes inquiétudes, et prit une telle haine contre ce bon Solitaire, qu'il ne pouvoit plus le ſupporter. Je ſuis ennuyé de vivre avec toi, lui dit-il ; je veux que tu me reportes dans le chemin où tu m'as trouvé ; je ne ſuis pas accoutumé d'être ſi mal nourri. Le Solitaire lui demanda pardon, lui promettant qu'il tâcheroit de le mieux traiter.

Il fut inſpiré d'aller chez un honnête bourgeois du voiſinage, demander un peu de meilleure nourriture pour cet eſtropié. Venez tous les jours, lui dit le bourgeois, chercher de quoi le nourrir. Le pauvre en parut content ; mais au bout de quelques ſemaines, il commença à faire de nouveaux et de piquans reproches au Solitaire. Va, lui dit-il, tu n'es qu'un hypocrite, tu fais ſemblant d'aller chercher l'aumône pour me nourrir, et c'eſt pour toi ; tu manges le meilleur en ſecret, et tu ne me donnes

que tes reſtes. Ah ! mon frère, lui dit le Solitaire, vous me faites tort ; je vous aſſure que je ne demande jamais rien pour moi, que je ne touche pas même un morceau de ce qu'on me donne pour vous. Si vous n'êtes pas content des ſervices que je vous rends, ayez au moins patience pour l'amour de Jéſus-Chriſt, en attendant que je faſſe mieux. Va, je n'ai pas beſoin de tes remontrances, lui repliqua ce pauvre, et tout de ſuite il ſe ſaiſit d'un caillou, le jeta à la tête du Solitaire, qui évita le coup ; enſuite ce malheureux prit un gros bâton dont il ſe ſervoit pour ſe traîner, et en donna un ſi rude coup au Solitaire, qu'il le fit tomber. Dieu vous le pardonne, lui dit le Solitaire ; pour moi je vous pardonne, pour l'amour de lui, le mauvais traitement que vous me faites. Tu dis que tu me pardonnes, répliqua le pauvre ; mais ce n'eſt que du bout des lèvres ; car tu voudrois déjà me voir mort. Je vous aſſure, mon frère, lui dit tendrement le Solitaire, que c'eſt de tout mon cœur que je vous pardonne. Ce bon Solitaire voulut l'embraſſer pour marque de reconciliation ; dans le moment le pauvre le prit par la gorge, lui déchira le viſage avec les ongles, et voulut l'étrangler. Le Solitaire s'étant débarraſſé de ſes mains, ce furieux lui dit : Va, tu ne mourras jamais que de mes mains.

Ce charitable Solitaire eut patience avec lui pendant trois ou quatre années. Pendant tout ce temps on ne peut dire les indignités et les

cruautés que ce pauvre lui fit essuyer, lui disant à tout moment qu'il vouloit qu'il le reportât où il l'avoit trouvé, qu'il aimoit mieux mourir de faim ou de froid, ou être dévoré par les bêtes, que de vivre avec lui.

Ce Solitaire ne savoit à quoi se déterminer : d'un côté il craignoit qu'en reportant ce pauvre où il l'avoit trouvé, il ne périt de misère ; d'un autre côté, il appréhendoit de perdre la patience avec lui. Dans cette perplexité, il alla consulter Saint Antoine sur ce qu'il devoit faire.

Saint Antoine lui parla en homme inspiré de Dieu, et lui dit : Ah ! mon fils, prenez garde : la pensée que vous avez de quitter ce pauvre, est une tentation du démon qui veut vous ôter votre couronne. Si vous l'abandonnez, Dieu ne l'abandonnera pas. Mais mon Père, reprit le jeune Solitaire, je crains de perdre la patience avec lui. Et pourquoi la perdriez-vous, repliqua le Saint ? Ne savez-vous pas que c'est envers ceux qui nous font le plus de mal qu'il faut exercer plus généreusement notre charité ? Quel mérité auriez-vous d'avoir de la patience avec une personne qui ne vous feroit jamais de mal ? La charité est une vertu courageuse, qui ne regarde pas les vices de l'homme, mais qui ne regarde que Dieu. Ainsi, mon fils, gardez ce pauvre ; plus il sera méchant, plus vous devez avoir pitié de lui. Tout ce que vous lui ferez par charité, Jésus-Christ le tiendra fait à lui-même. Faites voir par votre

patience que vous êtes disciple d'un Dieu souffrant ; et souvenez-vous que c'est par la patience et par la charité qu'on reconnoît un Chrétien. Regardez ce pauvre comme celui dont Dieu se sert pour travailler à votre couronne.

Le Solitaire suivit l'avis de Saint Antoine ; il eut plus de charité pour ce misérable qu'auparavant, et ne cessoit de prier pour lui. Dieu bénit une patience si courageuse. Ce pauvre se convertit enfin, et vécut le reste de ses jours dans la pénitence et la sainteté.

O ! le bel exemple de charité, qui confondra un jour tant de gens qui ne veulent pas seulement souffrir une parole ou une injure. Sans charité vous ne serez jamais sauvé, quand même vous feriez des miracles. Or il n'y a point de charité où il n'y a point de patience. Ce n'est pas aimer le prochain selon Dieu, quand on ne veut pas souffrir de lui, ni supporter ses défauts : ce n'est pas assez de les souffrir et de les supporter une fois, il faut toujours les supporter.

CHAPITRE X.

De la Chasteté.

L'HUMILITE' et l'obéissance empêchent les déréglemens de l'esprit et du cœur ; et la chasteté ceux du corps.

La chasteté est une vertu qui déteste les plaisirs illicites de la chair ; qui réprime les

penſées, les déſirs et les ſentimens des ſales voluptés, parce qu'elles déplaiſent à Dieu et ſouillent l'ame.

La chaſteté convenable à chaque état eſt néceſſaire dans tous les âges; mais il n'y en a point où elle ſoit plus avantageuſe et plus méritoire que dans la jeuneſſe. Si la chaſteté (ſelon la penſée des Saints Pères) nous rend ſemblables aux Anges dans un corps fragile, c'eſt ſur-tout dans les jeunes gens, parce que leur âge étant moins ſouillé par le péché, leur chaſteté approche plus de la pureté des eſprits céleſtes.

La chaſteté, au ſentiment de ſaint Jérôme, a quelque part à la gloire du martyre, par ſes combats; mais c'eſt principalement à la jeuneſſe que cette gloire eſt réſervée, parce que ſes combats ſont ordinairement plus grands et plus fréquens; ce qui fait dire à Saint Bernard, qu'outre le martyre de ſang, il y a encore trois eſpèces de martyre; *la modération dans l'abondance*, que David et Job ont exercée; *la ſageſſe dans la pauvreté*, pratiquée par Tobie; *et la chaſteté dans la jeuneſſe*, conſervée par le jeune Joſeph en Egypte.

C'eſt principalement dans les jeunes gens qu'on peut dire avec les Saint Pères que la chaſteté eſt *l'ornement des mœurs, l'honneur des corps, et le fondement de la ſainteté.* L'on peut tout eſpérer d'un enfant chaſte; car comme l'eſprit de Dieu ne peut habiter dans les cœurs

impurs, aussi prend-il plaisir à se communiquer aux ames chastes.

Conservez donc, jeunes gens, votre cœur dans la pureté et l'innocence ; estimez la chasteté ; demandez-la à Dieu : elle est la perle des vertus, l'ornement de votre ame et le bonheur de votre vie, puisque, sans la chasteté, on n'a ni l'amour de Dieu, ni sa crainte, ni le repos de la conscience. Mais souvenez-vous que cette vertu est fragile ; qu'elle se perd facilement ; que les pensées et les désirs, aussi bien que les paroles et les actions, peuvent la faire perdre ; qu'il ne suffit pas d'être chaste de corps, mais qu'il faut encore l'être de cœur et d'esprit. Souvenez-vous enfin que la plus grande consolation que vous aurez à votre mort, ce sera d'avoir passé votre jeunesse et votre vie dans la pureté ; et c'est un grand sujet de repentir et de larmes à un mourant, quand il voit que pour avoir trop aimé les plaisirs du corps, il a perdu son ame.

EXEMPLE.

Le jeune Joseph, dont il est parlé dans l'Ecriture sainte, est un exemple bien sensible pour apprendre aux jeunes gens avec quel soin ils doivent conserver la pureté de leurs cœurs dans les occasions périlleuses. Ce saint jeune homme avoit été trahi par ses frères et livré à des marchands étrangers ; ces marchands le vendirent à Putiphar, un des premiers officiers du Roi Pharaon. La femme de Putiphar ayant conçu un amour criminel pour ce jeune esclave

réſolut de le tenter. Elle entra dans la chambre de Joſeph, et le ſollicitant à un crime, déteſtable et honteux, elle lui promit de faire sa fortune, s'il y conſentoit ; et le menaça de ſon reſſentiment, s'il refuſoit.

Ce chaſte jeune homme rappela auſſitôt dans ſon cœur la crainte de Dieu; et se repréſentant toute l'horreur du crime qu'on lui propoſoit, il répondit à sa Maîtreſſe, qu'il aimoit mieux mourir que de ſouiller ſon ame par une telle infidélité. Cette femme effrontée voulut lui faire violence : il réſiſta avec courage. Elle le ſaiſit par ſon manteau ; mais ce jeune homme, en se défendant, lui laiſſa le manteau entre les mains, et s'enfuit. Cette Dame en fureur cria auſſitôt que Joſeph avoit voulu attenter à ſon honneur, qu'il l'avoit ſollicitée au crime, et que pour marque de la vérité, elle lui avoit arraché ce manteau. Elle le porta à ſon mari, qui crut l'impoſture et le menſonge de sa femme, et fit mettre l'innocent Joſeph en priſon, où il reſta quelques années.

Le Roi Pharaon ayant entendu parler de Joseph, le fit venir en sa préſence ; il fut si charmé de la modeſtie, de la ſageſſe et de la vertu de ce jeune homme, qu'il le fit ſon premier Miniſtre, et lui donna le gouvernement de tout le Royaume. Souvenez-vous de cet exemple pour vous ſoutenir par la préſence de Dieu dans les occaſions périlleuſes ; et si vous êtes fidèle à Dieu comme Joſeph, il vous protégera.

CHAPITRE XI.

Des moyens de conserver la Chasteté.

1. LE premier moyen est de résister d'abord aux tentations et aux pensées de l'esprit, avant que le démon se rende maître du cœur : voilà le grand remède contre ce péché. Quand on néglige de repousser la tentation et la pensée, on s'engage peu à peu dans le vice, et souvent si profondément, qu'on ne s'en relève presque jamais, ou qu'avec de grands efforts. La grande maxime pour toutes les maladies, c'est d'appliquer le remède dès le commencement. Maxime importante pour se précautionner contre le péché impur; péché qui porte aux plus grands désordres, quand on ne l'arrête pas dès ses premières impressions.

Craignez, jeunes gens, ce vice honteux, et craignez-le plus que la mort. Veillez sur votre esprit; détestez avec horreur les représentations sales que le démon ou que le penchant vous inspire; donnez aussitôt le change à votre imagination, et pensez promptement à d'autres choses, en considérant que Dieu est présent. Le Seigneur vous offre son secours; et si vous succombez à la tentation, c'est par votre faute. Ah! que cette chûte est à craindre, et que les suites en sont funestes! Méditez avec attention cet avis de Saint Bernard.

" Rejetez, dit ce Saint Docteur, la mauvaise

" pensée dès qu'elle commence, et dès qu'elle " se présente à votre esprit. Si vous la reje- " tez, elle vous quittera, ou si elle ne vous " quitte pas, elle ne vous souillera point, tandis " que vous l'aurez en horreur. La pensée qui " n'est pas rejetée, cause le plaisir ; ce plaisir " fait naître le consentement ; le consentement " produit l'action ; de l'action vient l'habitude ; " de l'habitude suit une espèce de nécessité, qui " entraîne enfin l'ame dans l'impénitence et le " désespoir. Et comme la vipère est tuée par " les petits qu'elle porte dans son sein, aussi " nous recevons la mort par nos mauvaises " pensées quand nous les nourrissons dans nos " cœurs."

Profitez des avis de ce grand Saint : soyez fidèle à Dieu dans la tentation, et ne disputez jamais avec elle. Si vous l'écoutez, vous vous perdrez : en l'écoutant, la raison s'aveugle, jusqu'à prendre le péché pour des bagatelles, ou pour des effets d'un penchant qu'on ne sauroit vaincre, ou pour des péchés de foiblesse dont il ne faut que s'accuser pour être absous. O combien d'ames ont été séduites et aveuglées par ce piége !

L'impureté, dit Saint Jérôme, est comme un serpent dont il faut écraser la tête dès qu'on l'aperçoit. Il tâche de se glisser dans le cœur; s'il peut y entrer, il l'infecte bientôt par un poison subtil et mortel. L'impureté, dit Saint Grégoire, s'allume dans un cœur dissipé, comme

le feu dans la paille. Si on ne l'éteint pas promptement, il cause en peu de temps un embrasement auquel il est difficile d'apporter du remède. Pour allumer ce feu criminel et impur, il ne faut qu'une pensée volontaire de l'esprit, qu'un regard délibéré, qu'une parole, qu'une chanson, qu'une familiarité, &c. Tenez-vous sur vos gardes.

La raison de cette maxime si recommandée par les Saints, est qu'il est facile de résister au péché dans ses commencemens ; mais qu'il est difficile de le surmonter quand il est fortifié par quelque attache, par une affection criminelle, ou par l'habitude d'une familiarité dangereuse.

II. Le second moyen pour vivre chastement est de fuir l'oisiveté. Elle est la source de tous les vices, sur-tout de l'impureté. L'oisiveté ouvre la porte aux pensées et aux désirs qui croissent successivement dans un esprit oisif. Dans l'oisiveté, l'impureté est comme une flamme ardente qu'on ne peut presque plus éteindre ; de là vient que les tentations sont bien plus dangereuses et plus fréquentes dans les personnes qui n'ont rien à faire, et qui ne pensent qu'à leurs plaisirs, que dans les autres. O que la fainéantise et l'oisiveté ont perdu de jeunes gens !

III. Le troisième moyen, c'est la tempérance dans le boire et le manger. Sans cette vertu, on ne peut conserver la chasteté en quelque âge que ce soit, mais surtout dans la jeunesse. La chaleur du sang à cet âge excite les voluptés

ſenſuelles ; mais quand elle eſt fortifiée par le vin, par la bonne chère, ou par le trop de nourriture, elle fait un embraſement funeſte. Ecoutez Saint Jérôme: le Mont Ætna, dit-il, le " Mont Véſuve et le Mont Olympe, qui vomiſſent continuellement des feux et des flammes, " ne brûlent pas avec tant d'ardeur, que le ſang " des jeunes gens, lorſqu'il eſt enflammé par le " vin, et par l'excès de nourriture."

" Si je ſuis capable, dit-il ailleurs, de donner " quelque conſeil ; ſi on croit à l'expérience " que j'en ai, j'avertis et je conjure l'ame qui " veut vivre dans la grace de Jéſus-Chriſt, et " conſerver ſa pureté, de craindre le vin comme " un poiſon mortel. Ce ſont là les premières " armes du démon contre les jeunes gens ; le " vin avec la jeuneſſe fait un double embraſe- " ment de la volupté. Pourquoi donnez-vous " à ce corps, déjà trop ardent, de quoi le faire " brûler ?"

Souvenez-vous que Sodome fut réduite en cendre par le feu du Ciel, pour s'être abandonnée aux plaiſirs de l'intempérance et de l'impureté ; que le peuple Hébreu s'attira de terribles fléaux pour s'être mis à manger, à boire et à danſer autour du Veau d'or ; que l'impie Hérode perdit toute pudeur, et fit mourir le plus ſaint des hommes, pour n'avoir écouté que ſa paſſion au milieu d'un feſtin et d'une danſe voluptueuse.

IV. Le quatrième moyen pour conſerver la

chasteté, est de fuir les mauvaises compagnies, les maisons où se retire la jeunesse, les veillées et assemblées nocturnes, et toutes sortes de discours dangereux et trop libres : voilà les piéges où se perdent les jeunes gens. Combien y en a-t-il qui ne sont tombés dans le péché, qu'après l'avoir appris dans une veillée, ou dans la conversation d'un esprit dissolu, par quelques paroles contre la pudeur ? Paroles et discours qui étant tombés dans un jeune esprit comme une étincelle dans la paille, y ont allumé un feu impur. *Ne vous laissez pas tromper*, dit St. Paul, *les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs.*

V. Le cinquième moyen, est d'éviter la conversation familière avec des personnes de différent sexe. C'est là où la chasteté trouve sa perte et sa ruine. Après avoir été préservée des autres dangers, elle vient faire ici un déplorable naufrage. L'amour sensuel n'entre que trop facilement dans le cœur ; mais quand il est aidé par la présence des personnes, il s'allume et s'embrase. C'est pour cela que le Sage nous donne cet avertissement important : *Ne demeurez point parmi les personnes d'autre sexe, parceque de leur conversation vient la corruption et la perte de l'ame ; comme de [illegible] se forme le ver qui les ronge.*

Que si la compagnie de différent sexe est si dangereuse, elle devient funeste et criminelle, quand elle passe aux familiarités, aux entretiens trop libres et passionnés, aux caresses et démon-

ſtrations tendres d'une amitié ſenſuelle, aux embraſſemens familiers et autres ſemblables privautés qui n'ont ordinairement pour principe que la ſenſualité et une affection dangereuſe, et ſont l'occaſion d'une foule de péchés, de penſées, de déſirs impurs : c'eſt pourquoi un Auteur appelle ces familiarités libres, *les morſures du diable, et les arres du péché ;* et Saint Jérôme *les agonies d'une chaſteté mourante.*

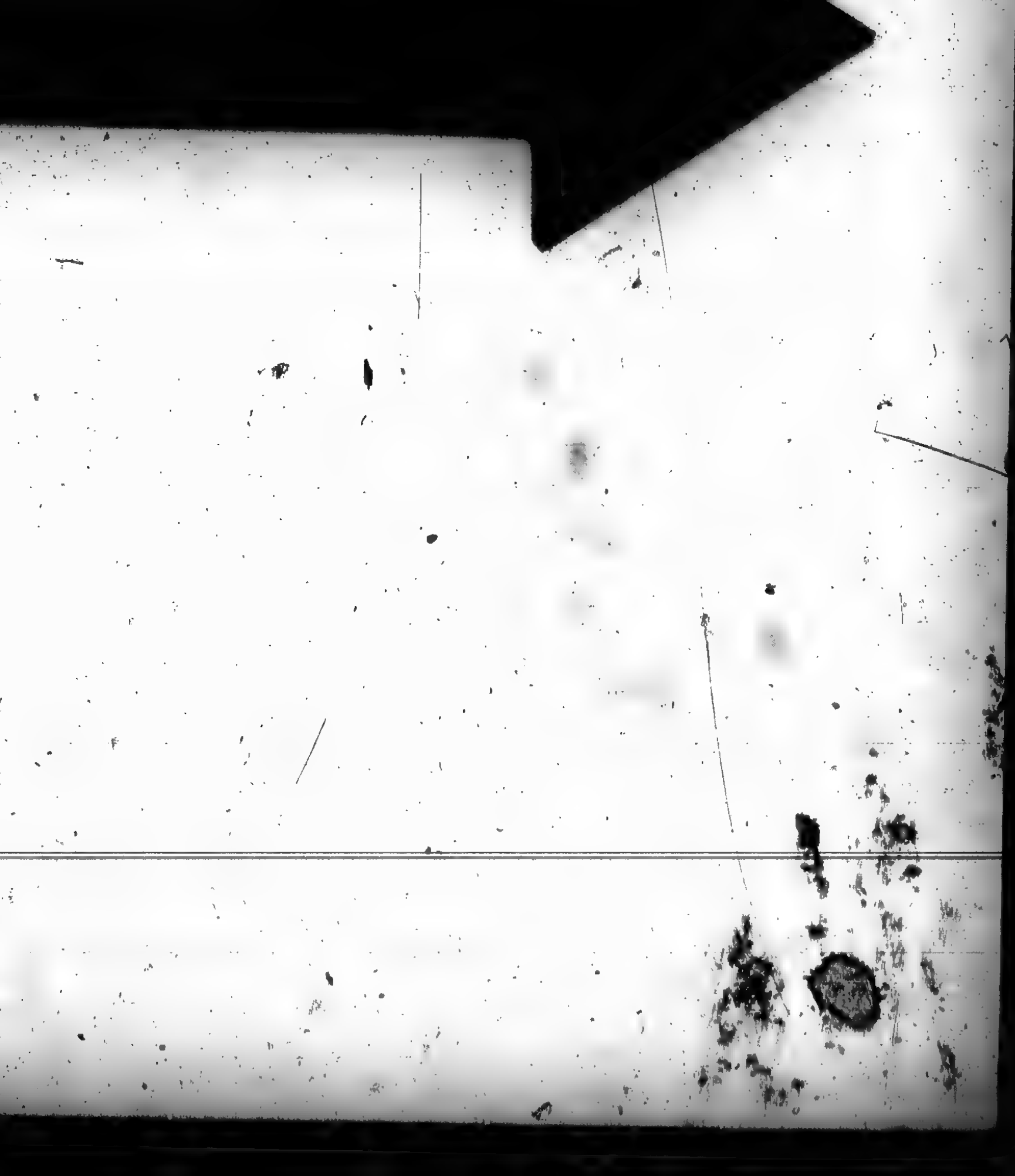
Il faut joindre à cette fatale cauſe du péché les déshonnêtes, les regards impurs ou curieux, ſur lesquels il eſt important de veiller, ſi l'on veut conſerver un cœur pur. L'amour profane et le péché entrent par les yeux ; et quelquefois un regard curieux, quoique ſans mauvais deſſein, peut attirer après ſoi de fâcheuſes ſuites. Ecoutez ce que le Saint-Eſprit vous enſeigne par la bouche du Sage : " Ne " vous arrêtez pas à regarder une jeune per- " ſonne, de peur que ſa beauté ne ſoit une pierre " de ſcandale, qui vous fauſſe tomber. Détour- " nez votre vue d'une perſonne parée, et ne la " regardez pas curieuſement. La beauté des " viſages a été funeſte à pluſieurs, qui ont com- " mencé leur perte par des regards ; ces regards " ont enfin allumé le feu impur dans le cœur." O le grand avertiſſement ! gravez-le dans votre mémoire. Ayez ſoin de retenir votre vue ; et s'il lui arrive de tomber ſur des objets dangereux, qu'elle ne s'y arrête pas. Ayez la même réſerve à l'égard de toutes les peintures ou fi-

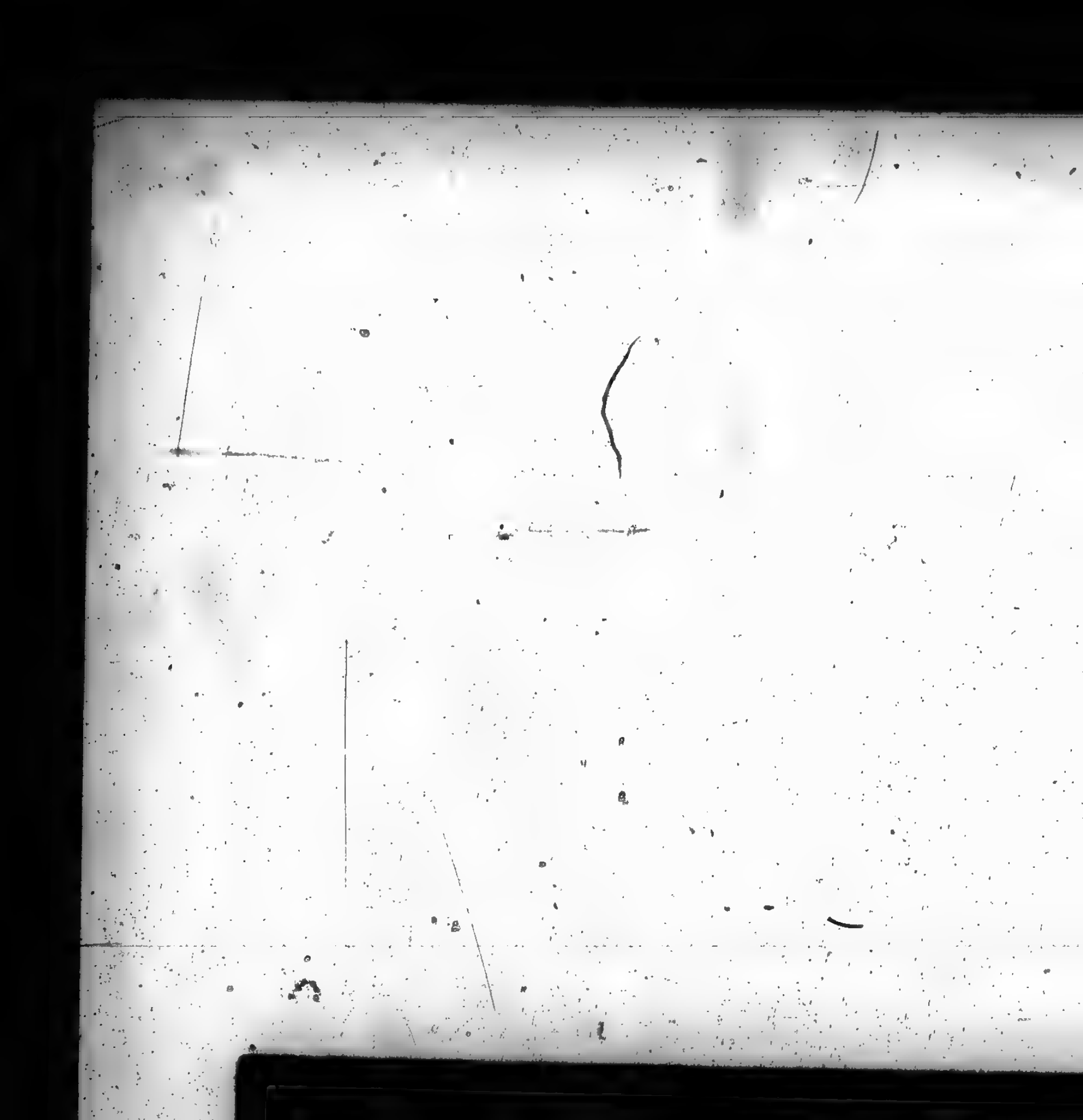
gures lascives, qui ſont autant d'écueils de la pureté du cœur.

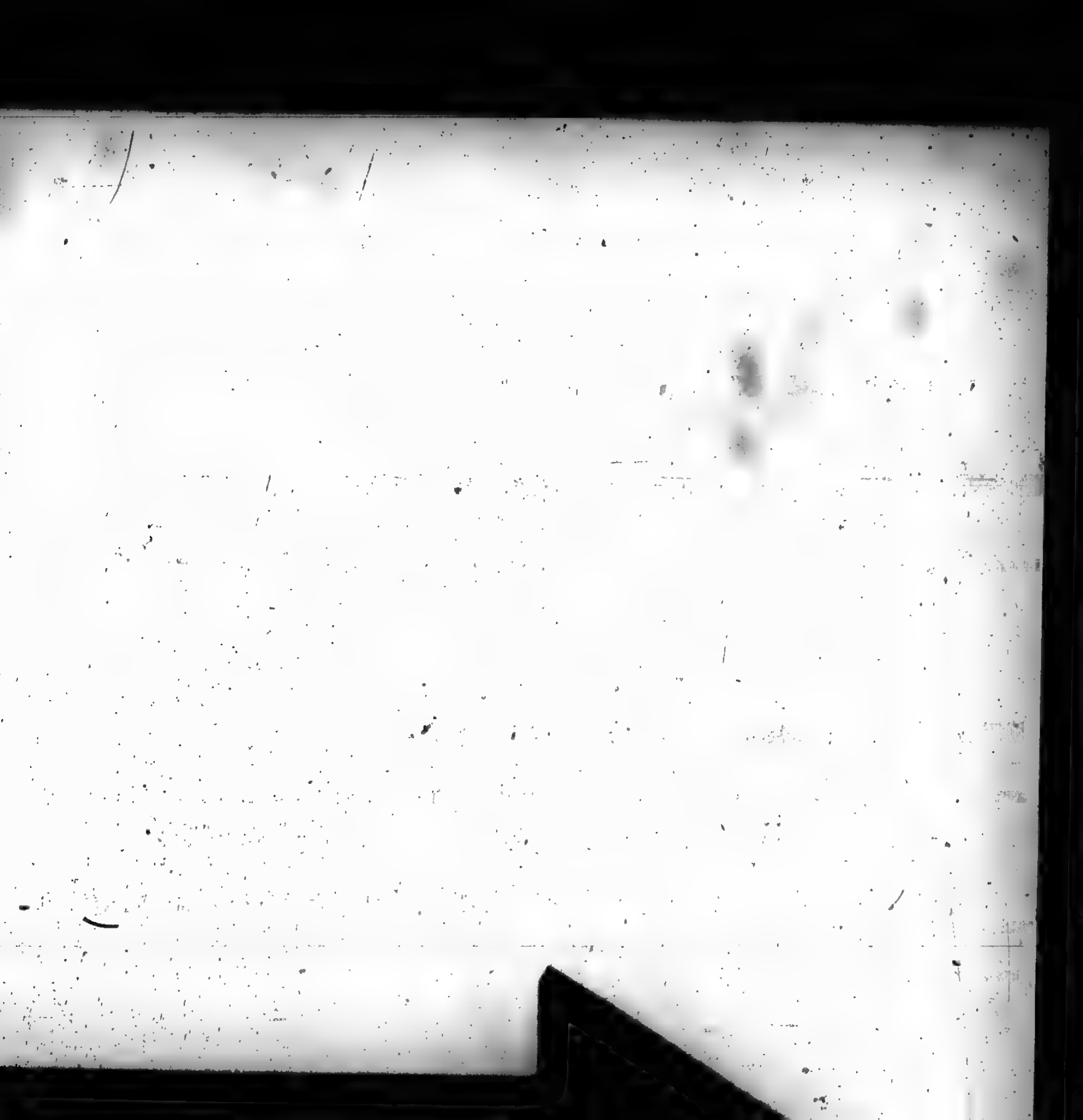
Pour cette raiſon, une fille ne doit point chercher à voir ni à être regardée. Lorſque Dina, fille de Jacob, s'échappa de la compagnie de ſes frères, elle n'avoit d'autre déſir que de voir ou d'être vue ; mais cette légèreté coûta cher. L'enlèvement de cette fille, le ſaccagement d'une ville et le meurtre de ſes habitans, furent la ſuite de ſa curioſité. Triſte exemple, qui fait voir que quand on néglige, en cette matière, ce qui ſemble de peu d'importance, on s'expoſe à d'étranges ſuites.

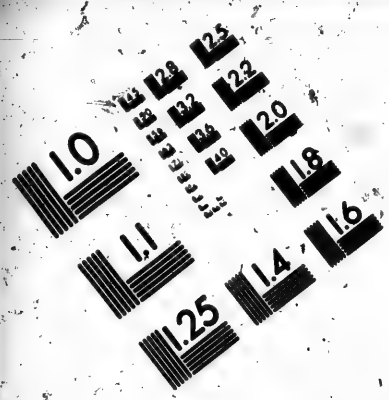
VII. Les livres dangereux ſont encore une ſource féconde d'impureté ; c'eſt une peſte qui corrompt l'eſprit et le cœur. La lecture d'un roman de galanterie, ou d'un livre contre la religion, fera dans votre ame des plaies ſi profondes, qu'elles ſeront peut-être ſans remède ; elle vous fera perdre inſenſiblement, ſans que vous y preniez garde, la pudeur et la foi, et vous jetera enfin dans un aveuglement dont vous ne reviendrez peut-être pas. Malheur à ceux qui compoſent, qui vendent et qui débitent de tels livres, ou qui les communiquent aux autres !

VIII. Le penchant au plaiſir eſt la principale cauſe et le plus dangereux piége de l'impureté. Mais ſouvenez-vous que ce plaiſir eſt un venin mortel, caché ſous une fauſſe douceur ; ſi les commencemens ſont agréables, les ſuites en ſont bien amères. Seriez-vous aſſez aveugle pour









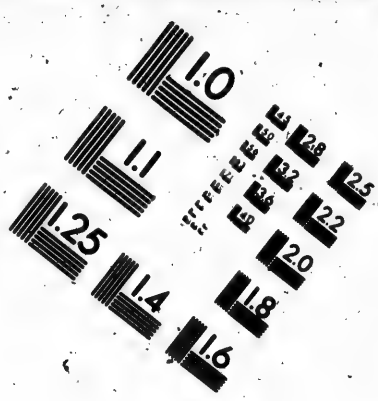
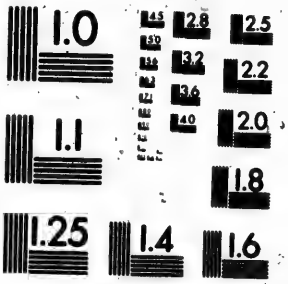
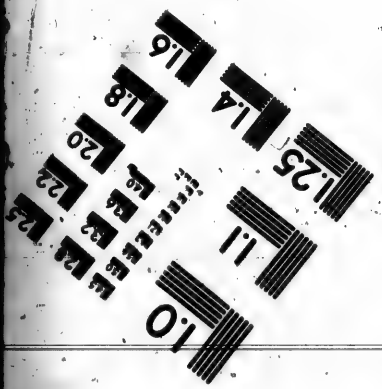
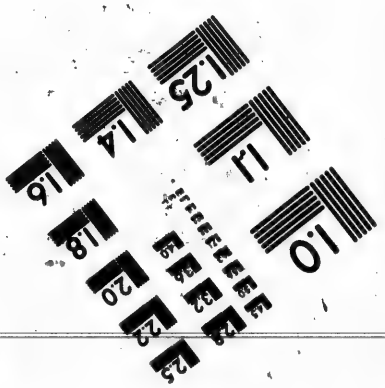


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

aimer un plaisir qui répugne à la raison, et qui déplaît à Dieu ?

Pour rappeler en peu de mots tout ce que nous avons dit en cet article important, et le réduire en pratique, suivez ces avis. 1. N'attachez jamais vos pensées et vos regards à des objets qui peuvent souiller votre esprit et votre cœur, quelqu'agréables qu'ils vous paroissent.

2. Ne vous permettez ni actions, ni libertés, ni gestes contraires à la modestie et à la pudeur, et ne souffrez jamais que les autres s'en permettent avec vous.

3. Ayez même du scrupule de vous amuser trop au miroir : il vaut mieux examiner votre ame que votre visage, et songer à vos défauts qu'à vos parures.

4. Ne vous divertissez jamais à de certains jeux de bouffonnerie, qui ordinairement sont accompagnés de ris excessifs, d'actions libres, et dont les badinages indécens sont souvent des crimes.

5. N'allez point vous récréer, ni vous promener avec des personnes et dans des lieux où votre ame est en danger. Les libertés peu séantes et familières qu'on se permet dans ces récréations et dans ces promenades, sont funestes à l'innocence.

6. Evitez la compagnie des personnes qui, par leurs manières, leurs lectures ou leurs discours, vous apprennent ce que vous devriez toujours ignorer. *S'ils vous flattent*, dit le Saint-Es-

prit, *ne les écoutez point ; éloignez vos pas de leurs sentiers ; ils ne tendent qu'au mal et à votre perte.*

IX. Si vous avez de la religion et de la pudeur, vous éviterez les spectacles, les comédies, les danses et les bals. L'ame y reçoit souvent, sans y prendre garde, de mortelles atteintes, et la pudeur affoiblie est toujours en danger d'y faire naufrage. *Si on y vient chaste*, dit Saint Cyprien, *on s'en retourne souillé.* Ces sortes d'assemblées sont un reste du paganisme, opposé à la sainteté de la Religion, et aux maximes de J. C., et sont un violement des vœux du Baptême.

Ne vous laissez pas entraîner par l'exemple des autres, mais gémissez sur leur scandale, d'autant plus déplorable qu'il est plus étendu. Déplorez leur aveuglement qui les empêche de voir le mal qu'ils font, et le mal dont ils sont la funeste cause. Ces assemblées, selon les Saints Pères, sont *la peste des mœurs, une dérision de l'Evangile, une profession publique d'impureté et d'impiété, et l'écueil de la jeunesse.* Si vous y assistez, si vous vous y affectionnez, vous vous exposez à périr. et vous y pécherez : en voici les raisons.

I. Si la vue d'un seul objet sensuel fit tomber David, quoiqu'il fût prévenu de tant de graces, pourriez-vous dire que la vue de tant d'objets lascifs, qu'on voit à la danse et aux spectacles, accompagnés de libertés folâtres, d'airs passionnés, de paroles dissolues, ne souilleront point

votre cœur ? Et d'ailleurs, n'eſt-ce pas pécher que de faire ce que l'Egliſe vous défend, et ce que Dieu condamne ? N'eſt-ce pas pécher que de s'expoſer témérairement au péché ? N'eſt-ce pas pécher, que d'aider les autres à pécher, et de contribuer par ſa préſence aux péchés d'autrui ? Or n'eſt-ce pas ce qui arrive dans ces ſortes d'occaſions ?

2. Pourquoi va-t-on aux ſpectacles, aux danſes ? et qu'y fait-on ? On y va par curioſité, par orgueil, par diſſipation ; on y demeure ſans pudeur ; on n'en ſort qu'avec diſſolution. C'eſt là où les ſens ſe diſſipent, où l'eſprit s'émancipe, où le cœur s'épanche, où l'on ſe permet des choſes dont il faudroit rougir, et qu'à force de s'étourdir et de s'aveugler, on se fait un paſſe-temps du vice et du libertinage.

Profitez de ces avis, et craignez un malheur pareil à celui de cette femme curieuſe dont parle Tertullien, laquelle étant allée aux danſes et aux ſpectacles publics, où les Chrétiens ne ſe trouvoient alors jamais, fut tout à coup poſſédée d'un démon furieux. Les prêtres étant appelés au ſecours, preſſèrent le démon dans leurs exorciſmes, de dire pourquoi il avoit oſé s'emparer ainſi d'une femme Chrétienne : *J'en avais droit*, répondit le démon, *puiſqu'elle était dans un lieu de mon domaine et qui m'appartient.*

Apprenez de cet exemple, que c'eſt dans ces ſortes d'aſſemblées que le démon règne avec

plus d'empire ; c'est là qu'il emploie ses plus dangereux artifices pour affoiblir la pudeur, et faire perdre la chasteté. *Eloignez-vous donc de ces lieux où les pécheurs s'assemblent*, dit le Saint-Esprit, *et n'ayez point de part à leurs folies, de peur d'être enveloppé dans leurs crimes ; car s'ils sont dignes de mort en faisant ce qu'ils font ; ceux qui les suivent et qui les approuvent, n'en sont pas moins dignes.*

CHAPITRE XII.

Autres moyens de conserver la vertu de Chasteté.

1. LE premier est un moyen efficace pour obtenir et pour conserver cette admirable vertu. La continence est un don de Dieu, et il ne refuse pas à ceux qui *l'invoquent avec un cœur droit.* Implorez donc souvent le secours du Ciel, et la grâce du Tout-puissant, pour résister à cette concupiscence aveugle qui se révolte contre l'esprit. *Mon Dieu, donnez-moi un cœur pur et un esprit droit, éloigné de toute souillure.* Recommandez-vous souvent à la Mère de Dieu, la Reine des Vierges, et à votre Ange tutélaire, surtout dans la tentation.

La confession fréquente à un confesseur exact et éclairé, est un autre moyen pour conserver la chasteté. Sans ce remède, il est moralement impossible de vaincre l'impureté ; et avec ce secours on la surmonte, quand on suit les avis du guide qui nous conduit. Saint-Augustin gémissant sur les désordres de sa jeunesse, pleu-

roit de ce qu'il n'avoit pas rencontré une main ſage et habile, qui déracinât les honteuſes paſſions qui croiſſoient dans ſon âme.

Saint-Jérôme, après avoir fait le récit de la ſainte et ingénieuſe adreſſe avec laquelle un Supérieur délivra un jeune homme des tentations dont il étoit agité, fait cette réflexion : *Si ce jeune homme eût été ſeul, il étoit perdu ; car comment eût-il ſurmonté ſes tentations ?* Apprenez par ce trait combien le conſeil d'un Directeur éclairé eſt néceſſaire pour vaincre le péché impur.

III. Le troiſième moyen eſt la lecture et la méditation des choſes ſaintes, qui rempliſſant l'eſprit de penſées ſalutaires, en chaſſent les mauvaiſes, et le fortifient dans les tentations.

EXEMPLE.

Le Roi Hérode ſe livra tellement à l'impureté, qu'il n'eut point honte de déſhonorer Hérodias, qui étoit la femme de ſon frère. Saint-Jean-Baptiſte, inſpiré de Dieu, vint reprocher à ce voluptueux l'horreur de ſon crime et de ſes ſcandales. Les paroles de ce grand Prophète, qui en avoit converti tant d'autres, ne touchèrent point le cœur de ce Roi. Il arriva même qu'Hérode étant à ſouper avec les Princes de ſa Cour, la fille d'Hérodias entra dans la ſalle du feſtin, et danſa en ſa préſence. Le démon de l'impureté étoit dans les yeux, ſur le viſage, dans les airs, dans les geſtes, dans les pas et dans les agrémens de cette fille impu-

dente. Elle plut au Roi qui en devint passionné, jusqu'à lui jurer de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderoit. Elle prit l'avis d'Hérodias sa mère. Tu sais, lui dit cette mère abominable, que Jean Baptiste est un Prédicateur importun, qui dit au Roi qu'il ne lui est pas permis d'avoir un commerce d'amitié avec moi : le Roi a du respect pour lui, et je crains qu'il ne se laisse persuader ; ainsi, ma fille, il faut que tu demandes au Roi qu'il fasse mourir Jean Baptiste et qu'il te fasse apporter sa tête dans un bassin. Le Roi, malgré le respect qu'il avoit pour la sainteté de Jean Baptiste, eut la complaisance de consentir à l'exécrable proposition de cette fille, et fit couper la tête de ce grand Saint. Voilà le fruit d'une danse : un Roi parjure et meurtrier, un Royaume scandalisé, le plus grand et le plus saint des Prophètes mis à mort.

" Que pensez-vous de tout cela, femmes " chrétiennes ? dit saint Ambroise : apprenez ce " que vous devez inspirer à vos filles, et ce que " vous devez leur faire craindre. Vous voyez " ici une fille qui danse, mais quelle fille ? C'est " la fille d'une mère adultère, car ce n'est qu'à " de telles personnes qu'il convient de danser ; " mais pour celles qui ont de la religion et de " la pudeur, elles doivent inspirer la modestie " et la crainte de Dieu à leurs filles, et non pas " la danse." Noubliez jamais les paroles de " ce grand Saint, et gravez dans votre esprit les

ſuivantes : *Gardez-vous bien*, dit le Saint-Eſprit, *de fréquenter une danſeuſe et de l'écouter, crainte de vous expoſer à pécher, et de périr par ses attraits.*

La fille d'Hérodias, dont nous venons de parler, fut punie comme elle le méritoit. L'hiſtoire eccléſiaſtique nous apprend que cette fille paſſant un jour ſur la glace avec ſes compagnes, la glace ſe rompit ſous ſes pas : elle tomba dans l'eau juſqu'au cou ; et les glaçons s'étant réunis, lui coupèrent la tête. Son corps étant ſuſpendu dans l'eau, ſes pieds s'agitoient et ſe remuoient par des mouvemens irréguliers, aſſez ſemblables aux mouvemens de la danſe ; de manière qu'elle mourut la tête coupée, et comme en danſant dans l'eau. Châtiment aſſez convenable à ſon crime, d'avoir impudiquement danſé devant Hérode, et fait couper la tête à Saint Jean.

CHAPITRE XIII.

Sentimens de Saint François de Sales sur les Danses et les Bals.

SAINT François de Sales avoit trop de lumières pour rien enſeigner qui fût contraire aux ſentimens de l'Egliſe et des Saints Pères. Et quand même ce grand Saint, ou quelqu'autre Père, auroit avancé quelque choſe pour autoriſer les danſes et les bals, ſon ſentiment ne prévaudroit jamais contre une autorité ſupérieure, telle qu'eſt l'autorité des Livres ſaints, des Conciles et de tous les ſaints Docteurs. Mais il s'en faut beaucoup que ce ſaint

Evêque ait rien décidé en cette matière contre l'eſprit de l'Egliſe et contre la tradition : c'eſt ce que nous allons démontrer pour fermer la bouche à ceux qui ont la témérité d'alléguer que ſaint François de Sales a permis indifféremment les danſes et les bals.

Dans les Chapitres 33e et 34e de ſon livre de *l'Introduction à la vie dévote*, il fait voir les écueils et le venin des danſes, et propoſe les motifs les plus preſſans pour en détourner les fidèles. Il dit premièrement : " Que les danſes " et les bals ſont des choſes indifférentes de " leur nature ; mais que leur uſage eſt telle- " ment déterminé au mal par les circonſtances, " que l'ame ſe trouve dans de grands dangers." Or Saint François de Sales n'a jamais dit qu'il étoit permis d'aimer le danger, et de s'y expoſer volontairement. "

Il ajoute : " Que ces divertiſſemens ſi ſuſcep- " tibles de mal, étant pris pendant la nuit, il " eſt facile pendant les ténèbres qui ne ſont ja- " mais ſuffiſamment éclairées par les illumina- " tions, d'y gliſſer beaucoup de choſes dange- " reuſes ; que les veillées que l'on y prolonge " faiſant perdre une partie du matin du jour " ſuivant, et dérobant le temps qu'on doit au " ſervice de Dieu, c'eſt toujours une folie de " faire du jour la nuit, et de la nuit le jour, et " de haïſſer ce que l'on doit à Dieu pour de " folâtres plaiſirs ; qu'enfin on porte au bal la " vanité à l'envi les uns des autres ; vanité qui

" eſt une ſi grande diſpoſition au mal, que les " mauvaiſes affections, les amours dangereux " et blâmables ſont la ſuite ordinaire de ces aſ- " ſemblées." De pareilles réflexions d'un Saint, ſont-elles les réflexions d'un homme qui approuve la danſe ?

" Je vous parle donc des bals," continue Saint François de Sales," comme les Médecins par- " lent des champignons : les meilleurs ne va- " lent rien : de même les meilleurs bals ne ſont " guères bons. Les champignons attirent l'in- " fection et le venin des ſerpens qui les appro- " chent ; de même auſſi ces aſſemblées téné- " breuſes attirent ordinairement les péchés qui " règnent dans un lieu : jalouſies, railleries, " bouffonneries, querelles, amours inſensés.— " D'ailleurs, l'appareil de ces aſſemblées, le tu- " multe, l'enjouement, l'air de liberté qui y " règne, agitent l'imagination et ouvrent le " cœur au plaiſir. Il ne faut qu'une parole li- " bre, une cajolerie, un regard pour ſouiller " l'ame, qui dans ces occaſions, où ſe trouvent " le ſerpent et le baſilic, eſt toute diſpoſée à " en recevoir le venin." Telle eſt la doctrine de Saint François de Sales. Or peut-on dire qu'une telle doctrine autoriſe les danſes et les bals ?

" Ces ridicules divertiſſemens," ajoute ce grand Saint," diſſipent l'eſprit de piété, affoi- " bliſſent les bons déſirs de la volonté, refroi- " diſſent l'amour de Dieu, et réveillent dans " l'ame mille ſortes de mauvaiſes diſpoſitions."

" C'eſt pourquoi," continue ce ſaint Evêque, " on ne doit jamais ſe les permettre, dans la " néceſſité même, qu'avec de grandes précau- " cautions."

Remarquez ces dernières paroles, et comprenez dans quel ſens et pourquoi il parle de la ſorte, de peur que le monde ou quelque faux docteur ne vous faſſe ici tomber dans l'erreur et dans le piége : c'eſt que ce grand Saint, connoiſſant qu'il y a dans le monde certains dangers inévitables ; ſachant d'ailleurs, que ſelon la parole du Sauveur, eu égard à la corruption du ſiècle, *il eſt néceſſaire qu'il arrive des ſcandales*, et que les perſonnes même vertueuſes ſe trouvent quelquefois obligées d'en être témoins : ce ſaint Evêque, par charité pour les bonnes ames, a cru devoir donner des avis pour les précautionner dans ces périlleuſes occaſions, où elles ſe trouvent engagées comme par néceſſité.

Mais quel eſt le cas de néceſſité, dont parle Saint François de Sales ? Il s'en explique lui-même : *c'eſt*, dit-il, *dans une occaſion d'où vous ne pouvez abſolument vous dégager, lorſque la prudence et la diſcrétion l'exigent par complaiſance pour une compagnie.* Or ces occaſions dont on ne peut ſe dégager ſont rares, dit ce ſaint Prélat, c'eſt-à-dire, qu'il n'arrive presque jamais qu'on ſe trouve dans cette néceſſité malgré ſoi ; parce qu'on doit craindre, prévoir et éviter ces occaſions. Si vous aimez ces dangereuſes occaſions, et ſi vous vous y engagez, pouvant les éviter.

avec bienséance, alors elles sont volontaires, et vous n'êtes pas innocent devant Dieu de vous y trouver, parce qu'aimant le danger, vous vous exposez à y périr. Voilà la doctrine de l'Esprit Saint : *Quiconque aime le danger, y périra.*

Que si vous vous trouvez, sans votre faute, dans ces occasions de bals et de danses, et que vous ne puissiez *absolument* vous en dégager; alors tirez-vous de ce pas glissant avec discrétion, en prenant les sages précautions que saint François de Sales prescrit. « S'il faut manger des « champignons, dit-il, on doit les bien assaison- « ner, et en manger peu, autrement leur ma- « lignité devient un poison. De même, si vous « êtes dans la necessité de vous trouver à la « danse, il faut qu'elle dure peu de temps, et « qu'elle soit assaisonnée dans toutes ses circon- « stances par le souvenir de la présence de Dieu, « par la bonne intention de plaire à Dieu, et « par la modestie. Il faut, après ces assemblées, « où vous vous êtes trouvé comme par néces- « sité, faire des réflexions salutaires pour effacer « les dangereuses impressions que le vain plai- « sir auroit pu faire dans votre cœur. Voici, « dit Saint François de Sales, les réflexions que « vous pouvez faire.

1. « Pensez que lorsque vous dansiez, plu- « sieurs brûloient dans l'enfer pour des péchés « commis à la danse. 2. Que plusieurs per- « sonnes de piété étoient prosternées devant « Dieu, et pleuroient leurs péchés, pendant que

" vous étiez au bal. 3. Que des milliers de " personnes ont souffert des maladies cruelles " et sont mortes dans les plus violentes douleurs, " pendant que vous ne pensiez qu'au plaisir, et " qu'un jour vous gémirez comme elles dans la " douleur. 4. Que pendant cet amusement " ridicule, vous avez déplu à N. S., à la Sainte " Vierge et aux Saints. Qu'enfin pendant la " danse votre temps passe, la mort s'est avancée, " et que bientôt elle vous fera comparoître au " Jugement de Dieu."

On n'est pas obligé de prendre des précautions pour faire une chose qui est innocente, ou qui est sans danger ; ainsi, puisqu'un homme aussi modéré et aussi éclairé que Saint François de Sales exige tant de précautions pour la danse et le bal, c'est une marque qu'il reconnoît que ces sortes de divertissemens sont illicites ou dangereux, et qu'on doit faire son possible pour les éviter.

S'il étoit permis d'aller à la danse, ce ne seroit point à ceux qui l'aiment et qui la cherchent ; aux personnes volages et dissipées qui n'ont que peu ou point d'amour de Dieu, ou peu de crainte de l'offenser ; les danses, selon la doctrine de ce grand Saint, leur seroient pernicieuses. Les ames saintes, ennemies des vanités et des folies du monde, profondément enracinées dans l'amour de Dieu, y risqueroient moins que les autres. Telle étoit sainte Elisabeth, Reine de Hongrie ; obligée de se trouver

en certaines assemblées de divertissement profanes, elle en sortoit le cœur rempli d'une plus grande dévotion. Telle étoit encore la Reine Esther, qui ne pouvant se dispenser de s'habiller avec un appareil fastueux pour paroître dans certaines cérémonies avec le Roi, détestoit dans son cœur tout ce pompeux appareil de vaines parures, s'unissant de plus en plus à son Dieu. Tout contribue à la sanctification des ames qui aiment Dieu sincèrement. Ce qui pour les autres est un danger ou un mal, elles le changent en bien. Ces ames fortes conservent la grace de Dieu et le feu de son amour, où les autres les perdent ; comme les grands feux, dit saint François de Sales, qui s'enflamment aux vents, tandis que les petits s'y éteignent.

Voilà la doctrine du saint Evêque sur les danses et les bals, dans laquelle vous devez remarquer qu'il n'a point parlé des bals qui se font en masque, ne jugeant pas qu'il fût nécessaire d'avertir des Chrétiens que de tels divertissemens sont toujours illicites, puisqu'il n'est point de Fidèles éclairés qui ne voient que de pareils abus sont non-seulement indignes d'un Chrétien, mais encore d'une personne sensée. Si le Paganisme a condamné de tels désordres, à plus forte raison la Religion les réprouve et les défend.

CHAPITRE XIV.

De la Retenue dans les paroles.

ON connoît le sage par ses paroles, dit le Saint-Esprit. Or, pour parler sagement, il faut deux choses. 1. Ne rien dire de mauvais ni de dangereux. 2. Dire de bonnes choses, et les dire à propos.

I. Ne dites jamais aucune parole indécente et contre la pudeur. Saint-Paul défend de la part de Jésus-Christ de rien nommer d'impur, combien plus d'en parler avec plaisir ou avec scandale. *Celui qui tient de mauvais discours*, dit le Sage, *ne pourra cacher sa confusion, et il n'échappera pas le jugement de Dieu.*

Les entretiens deshonnêtes, les chansons et les discours qui tendent à un sale amour, ou qui y font penser, sont l'écueil de la pudeur et de l'innocence : ils souillent l'esprit de ceux qui les tiennent et qui les écoutent avec plaisir. Etre dans l'habitude de tenir ces sortes de discours libres, et dire qu'on n'y entend point de mal, c'est une marque qu'on a l'esprit et le cœur corrompus. Fuyez aussi les paroles d'un sens artificieux et caché, ou à double sens, qui peuvent donner aux autres des occasions de penser au mal ; c'est en riant et en faisant rire, qu'elles souillent l'ame. Plus le sens est caché et insinuant, plus elles sont dangereuses. Un ser-

pent caché sous l'herbe, est bien plus à craindre qu'un serpent qui paroît à découvert.

Evitez enfin les paroles grossières et les juremens sales, que certaines personnes mal élevées ont si souvent dans la bouche. Si ces paroles sont odieuses et insupportables dans les plus libertins et les débauchés, combien plus le sont-elles dans des personnes qui ont de l'éducation et de l'honneur.

Quant aux railleries, médisances et autres excès dans les paroles, nous en traiterons ci-après.

II. Ne parlez donc jamais mal, et parlez toujours bien. Mais, dans les discours qui sont bons ou indifférens, ne soyez pas prompt et indiscret à dire même de bonnes choses. Il y a des esprits qui sont toujours les premiers à parler et les derniers à se taire, qui raisonnent et qui disent leur sentiment sur les choses même qu'ils ne savent pas : c'est la marque d'un esprit volage et superbe. *Quand une personne est légère à parler*, dit le Sage, *il faut attendre d'elle plus de folie que de sagesse.*

Pour bien régler votre langue, voici les maximes que vous devez suivre. 1. Parlez peu, et écoutez beaucoup. L'Ecriture dit que *celui qui sait régler ses paroles, est sage et prudent*, et que le silence est une grande marque de prudence : que *quand il se trouve même dans une personne insensée, il la faut estimer sage.* Je ne parle pas d'un silence morne et trop sérieux qui vient de timidité ou de mélancolie ; mais d'un

silence discret, que l'on garde par modestie.

2. Dans les entretiens prenez garde à trois choses. Ne parlez point avant que vous ayez entendu ce qu'on dit. N'interrompez point celui qui parle. Ne vous hasardez pas de dire votre sentiment quand on parle de quelque chose que vous ne savez pas. Ces trois maximes sont celles du Sage, renfermées dans les avis suivans : *Avant que vous ayez entendu, ne dites mot ; ne parlez pas au milieu du discours. Apprenez avant que de parler, car celui qui parle avant qu'il entende, montre qu'il est un insensé*

Quand vous serez en quelque compagnie honorable, voici ce que le Saint-Esprit vous conseille. 1. Que vous parliez peu, seulement quand on vous interrogera, et que votre réponse soit courte. 2. Que dans les entretiens vous ne fassiez pas le bel esprit et le savant, mais que vous vous comportiez comme sachant peu, et non par dissimulation, mais par modestie. 3. Que vous écoutiez les autres, et que vous demandiez leur avis en peu de mots, pour apprendre d'eux ce que vous ne savez pas. 4. Lorsque Dieu sera offensé en votre présence, que vous n'y preniez point plaisir.

CHAPITRE XV.

De la Médisance et de la Calomnie.

1. MEDIRE, c'est faire connoître un défaut ou une faute du prochain, capable de nuire à sa réputation. Si le mal qu'on dit du

prochain eſt faux, c'eſt calomnie. Si le mal qu'on en dit eſt vrai et ſi ce mal n'eſt pas connu, c'eſt médiſance, quand on le fait connoître ſans raiſon légitime. Tandis que la faute d'autrui eſt ſecrète, c'eſt lui faire injure que de la faire connoître à ceux qui ne la ſavent point ; et quand même elle ſeroit publique, c'eſt ordinairement manquer de charité que d'en parler.

Les jeunes gens doivent d'autant plus craindre ce vice, que peu de perſonnes en ſont exemptes ; et ce qui eſt déplorable, ſouvent même des gens éclairés n'en font aucun ſcrupule. On tombe dans ce péché en pluſieurs manières, et très-ſouvent ſans attention, parce qu'on ne veille pas ſur ſoi-même.

1. On y tombe, lorſqu'on dit poſitivement du mal d'autrui, ainſi que nous venons de l'expliquer. 2. Lorſqu'on exagère, qu'on augmente une choſe qui eſt déjà connue, et qu'on en fait connoître plus que les autres n'en ſavent. 3. Lorſqu'on tourne en ridicule la conduite, les manières, ou la famille d'autrui ; lorsqu'on donne un mauvais ſens à ce qu'il dit et à ce qu'il fait ; et (ce qui eſt bien plus criminel) lorſqu'on interprète mal ſes bonnes intentions et ſes bonnes œuvres, ou qu'on en diminue l'eſtime. Combien de gens, qui paſſent pour vertueux, tombent dans cette faute, qui ne prennent même pas garde, parce que l'envie les aveugle !

4. On peut même par le ſilence, tomber dans la médiſance. Voici le cas : on loue en votre

présence, une personne qu'on sait être connue de vous, et vous n'en dites rien, ou vous ne la louez que foiblement: votre silence et votre affectation font penser qu'il y a quelque chose sur le compte de cette personne dont vous cachez les bonnes qualités. Un silence qui seroit plus marqué, seroit encore plus criminel: par exemple, *Si j'osois parler, j'aurois bien des choses à dire sur le compte de cette personne: mais pour ne pas blesser la charité, je veux me taire.* Un tel discours est une médisance des plus malignes, qui fait penser d'autrui plus de mal qu'il n'y en a.

5. D'autres médisent par compassion: *Vous ne savez pas*, disent-ils, *ah! quel dommage! quel malheur! de si honnêtes gens! une fille si sage! une servante si fidèle! l'auriez-vous cru? telle chose est arrivée.* Une pareille médisance, (fût-elle sortie d'une bouche dévote,) est, dit Saint François de Sales, comme un trait envenimé qu'on trempe dans l'huile, afin qu'il passe plus avant.

6. Enfin, un geste, un souris, un *mais*, un coup de tête, un petit air de mépris, ou de dédain, un seul mot, en parlant d'autrui, suffisent pour en faire penser plus qu'on ne voudroit, et pour porter coup à sa réputation.

II. Le principe et le motif de la médisance n'est pas le même dans tous; les uns médisent par malice, par haine, par envie, par vengeance, par ressentiment et avec dessein de nuire au prochain; les autres par indiscrétion, par lé-

gèreté d'eſprit et par une facilité de dire tout ce qu'ils ſavent. Quoique les premiers ſoient les plus criminels, les ſeconds ne ſont pas ſans péché, puiſqu'ils flétriſſent également la réputation d'autrui.

Il faut cependant remarquer que ce n'eſt pas médiſance de découvrir un vice ou un défaut d'autrui, lorſque c'eſt pour le bien de l'Etat, pour l'honneur de la religion, pour l'édification des autres, ou pour l'avantage de celui de qui on parle, ou pour empêcher qu'il ne nuiſe à d'autres; pourvu qu'on n'en parle qu'à des perſonnes prudentes qui puiſſent y apporter du remède: c'eſt même charité d'en parler de la ſorte, et quelquefois il y a obligation. Ce ſeroit une charité ſcrupuleuſe et mal réglée, que de ménager mal-à-propos la réputation d'un homme de mauvaiſe foi et d'un ſcélérat, lorſqu'elle eſt préjudiciable au public.

III. Si la médiſance eſt légère et de peu de conſéquence, elle n'eſt que péché véniel; mais la médiſance, en matière de conſéquence, eſt un péché conſidérable. Vous jugerez de ſon énormité par les vertus qu'elle combat: elle eſt contraire à la juſtice, à la charité, à la prudence et à l'humilité.

1. La médiſance eſt un péché *d'injuſtice*, parce que la juſtice et la raiſon défendent de faire tort aux autres. Or, ne faites-vous pas tort à ceux qui vous écoutent médire, puiſque vous les ſcandaliſez, s'ils conſentent à votre mé-

disance ? Ne faites-vous pas tort à la personne de qui vous parlez, puisque vous lui ôtez sa réputation ? Quoiqu'elle ait fait une faute, et qu'elle ait plusieurs défauts, elle ne laisse pas d'avoir droit à sa réputation ; et lorsque par la médisance vous lui ôtez cette réputation, vous lui faites plus de tort que si vous lui enleviez une partie de son bien ; puisque *la réputation*, selon la parole du Sage, *est un bien plus précieux que les richesses* ; d'où il suit que la médisance est de soi, toute proportion gardée, un plus grand péché que le larcin.

2. Le médisant ne blesse pas seulement la justice, il blesse encore la plus nécessaire de toutes les vertus, qui est la *charité*, parce qu'il fait aux autres ce qu'il ne voudroit pas raisonnablement qu'on lui fît. Jugez-en par vous-même : vous vous offensez, et vous êtes piqué jusqu'au vif, lorsqu'on parle mal de vous : pourquoi donc parlez-vous mal des autres ? Sont-ils moins sensibles que vous à leur réputation ? Une parole qu'on aura dite sur votre compte vous afflige et vous irrite ; et vous comptez pour rien cent paroles que vous dites sur le compte d'autrui : n'est-ce pas une marque que vous n'aimez que vous-même, que vous n'avez ni amour, ni charité pour les autres ; et que l'envie, le ressentiment ou la prévention vous aveugle ?

3. Le médisant est un homme sans *prudence*, c'est un indiscret qui ne peut modérer sa langue,

qui parle de tout sans discernement, et qui n'épargne personne. Ses paroles sont comme autant de flèches qu'il lance au hasard, sans prévoir les coups qu'il porte. Tel est le caractère de ces parleurs insupportables, de ces femmes babillardes qui répandent des torrens de paroles, où souvent il n'y a pas une goutte de bon sens. Les jeunes gens sujets à ce vice, causeront un jour de grands maux, s'ils ne se corrigent.

4. Le médisant est un homme sans *humilité ;* c'est un orgueilleux, qui ne parle ordinairement des autres que pour les mépriser et pour se faire valoir, et qui s'imagine ne faire paroître son esprit ou son innocence qu'en abaissant les autres. C'est un présomptueux aveugle, qui s'estime plus que tous, et qui ne voit pas ce qu'il est lui-même. O médisant ! pourquoi vous oubliez-vous ? Ouvrez les yeux sur vous-même. Ne vous souvenez-vous donc plus de ce que vous êtes ? Etes-vous innocent, vous qui parlez des autres avec si peu de ménagement ? Savez-vous qu'en noirciſſant les autres, vous vous flétrissez vous-même ? Ne remarque-t-on pas en effet tous les jours qu'il n'y a personne qui ait plus de défauts que ceux qui aiment à parler de ceux d'autrui ? L'orgueil, qui vous aveugle, vous empêche de voir qu'il y a peut-être plus à critiquer et à reprendre sur votre compte et sur celui de votre famille, que sur le compte de ceux que vous diffamez. Pensez à vos désordres et à vos défauts, et ne parlez pas de ceux des autres.

IV. La médisance est plus ou moins grève selon la qualité, la proximité et la dignité des personnes de qui l'on parle. C'est par conséquent un plus grand péché de faire connoître les défauts et les vices de ses supérieurs, de son père et de sa mère, de ses beaux-pères et belles-mères, ou de sa belle-fille, de sa femme et de son mari, de ses frères et de ses autres parens. Je dis que d'en parler mal, est un plus grand péché, que de parler mal des autres ; parce que nous devons avoir plus de charité pour eux que pour des étrangers. Si on en parle pour demander quelques avis salutaires, ou pour donner un conseil prudent, en ce cas ce n'est pas une médisance.

Rien de plus ordinaire dans le monde, que de voir des gens se donner la liberté de parler mal de leurs supérieurs, de leurs pasteurs, des personnes consacrées à Dieu, des religieux, des évêques, des juges, des princes et des rois, et même des souverains pontifes. Où est la religion et la charité ? Ne sait-on pas que de telles médisances sont bien plus énormes que celles qu'on fait d'une personne sans caractère ? *N'est-il pas écrit*, dit Saint Paul : *Vous ne parlerez point mal des puissances ?* Le Saint-Esprit ne nous ordonne-t-il pas, par la bouche du Sage, d'avoir tant de respect pour les rois, qu'il n'est pas même permis *d'en penser mal dans son cœur ;* et d'avoir tant de considération pour les personnes consacrées à Dieu et pour les prêtres,

qu'en nous avertiſſant *de baiſſer la tête devant les grands du monde*, il nous ordonne *d'abaiſſer notre ame devant les prêtres ?*

V. La calomnie eſt de toutes les détractions la plus énorme ; c'eſt le vice de celui qui accuſe fauſſement, et qui impute aux autres ce qu'ils n'ont pas fait. Il faut avoir l'ame bien baſſe et bien noire pour ſe venger ainſi par l'impoſture et le menſonge. Quel criminel plaiſir de noircir les autres par une ſatisfaction ſi maligne et ſi cruelle !

Suite du chap. XV. sur le même sujet.

De la Médiſance et des Jugemens téméraires.

1. LA médiſance et la calomnie, quoiqu'abominables devant Dieu, ne laiſſent pas d'être des vices très-communs :

1° Parmi les plaideurs, qui pour l'ordinaire ne penſent jamais bien l'un de l'autre ; et, par un aveuglement déplorable, ſe déchirent par la médiſance. O chrétiens ! où eſt votre religion ? Eh quoi ! un procès vous donne-t-il droit de violer toutes les lois de la charité ? Ne ſavez-vous pas que ſelon le précepte de Jéſus-Chriſt, vous devez aimer votre prochain comme vous-mêmes, par conſéquent plus que vos biens ? que, quoiqu'il vous ait fait tort, il n'en eſt pas moins votre prochain, et que vous devez ménager ſa réputation, comme vous voudriez qu'on ménageât la votre ? Si on vous fait tort, il vous eſt permis de demander une

réparation par des voies légitimes; mais il ne vous est pas permis de vous venger par votre langue.

2° La médisance règne encore parmi les ennemis et chez les envieux. Tous les jours vous dites que vous ne voulez point de mal à cette personne : pourquoi donc en parlez-vous désavantageusement ? N'est-ce pas lui vouloir du mal, que de lui en faire ? A moins que vous ne lui ôtiez la vie et les biens, pouvez-vous lui faire plus de mal que de lui ôter sa réputation ? Ne savez-vous pas qu'un coup de langue est souvent plus funeste qu'un coup d'épée ?

3° Médisances dans les compagnies, où l'on ne se divertit qu'aux dépens de la réputation d'autrui ; médisances dans les familles, où pour l'ordinaire l'on ne s'entretient que de la conduite et des affaires des autres. Une personne pense-t-elle à s'établir, à se marier, à prendre un emploi ? auffitôt l'envie se déchaîne ; par les médisances d'une langue flatteuse, ou par un faux zèle, on fait échouer les entreprises d'une personne innocente, et perdre sa fortune. Quelle malignité !

4° Enfin la médisance est ordinaire entre les amis. Je n'ai rien, dit-on, de caché pour mes amis : tant pis ; cette maxime est très-blâmable. Vous devez cacher à un ami ce que vous ne pouvez lui découvrir sans offenser Dieu. Ce n'est pas aimer une personne, que de lui dire ce qu'elle ne doit pas savoir, et ce qu'elle ne peut écouter sans crime ou sans danger.

II. Les jugemens téméraires et les jugemens faux ne ſont pas moins injurieux au prochain que la médiſance : ils en ſont même la ſource. On parle mal d'autrui, parce qu'on en juge mal. Quoique vous voyiez quelque choſe de mauvais ou de choquant dans la conduite, dans les paroles et dans l'humeur d'une perſonne, ne jugez pas pour cela de ſon intérieur : elle eſt peut-être devant Dieu plus innocente que vous. Vous voyez un fétu dans l'œil de votre frère, et vous en jugez ; tandis que vous ne voyez pas une poutre qui crève le votre. On juge les autres ſur des bagatelles et ſur de légères apparences, tandis qu'on ſe pardonne à ſoi-même de grands vices et des fautes groſſières.

Lorſqu'on fait contre vous quelque rapport déſavantageux, lorſque vous avez fait quelque perte, lorſqu'on vous a fait tort, ſi vous n'en ſavez pas les auteurs, ne vous en informez pas, et ne jugez perſonne, crainte de vous tromper ; mais abandonnez le tout à la providence de Dieu. Quand on perd, il faut perdre en chrétien, et ne pas inquiéter ſon eſprit par des recherches inutiles, ni le ſouiller par des jugemens téméraires.

Si quelque accident fâcheux eſt arrivé à votre perſonne, à vos parens, à votre bétail, garde-toi bien, ſur de ſimples ſoupçons, ou ſur des bruits vagues et publics, de juger que l'accident eſt arrivé par la malice de quelque ennemi, ou qu'un tel vous a donné un ſort par

quelque maléfice : de pareils jugemens mal fondés sont des crimes. Les pères et les mères qui jugent et qui parlent de la sorte devant leurs enfans, sont très-coupables ; et les enfans qui les croient ne sont pas innocens. Combien d'honnêtes familles et de gens irréprochables, accusés de sortiléges, de calomnies, et deshonorés par la légèreté des langues indiscrètes !

III. Lorsque la médisance est de conséquence, il ne suffit pas de s'en accuser en confession, il faut encore la réparer et rétablir la réputation qu'on a flétrie. Si vous avez découvert à quelques personnes qui ne le savoient pas, un vice secret d'autrui, vous devez tâcher d'effacer les mauvaises impressions que vous leur avez inspirées, et leur dire, par exemple, " de ne point a-" jouter foi à tout ce qu'on dit d'un tel ; qu'on " en dit plus qu'il n'en est ; que tous les jours " on se trompe à parler mal des autres ; et que " vous-même avez fait tort à cette personne " d'en parler."

Si ce que vous avez dit contre le prochain est faux, vous êtes absolument obligé de vous dédire et de détromper les personnes à qui vous l'avez dit ; vous devez même, toute proportion gardée, réparer la réputation d'autrui aux dépens de la vôtre, et ne point rougir, s'il le faut, de vous faire passer pour un menteur et un imposteur. Vous devez aussi réparer le tort et les dommages que vous avez causés par vos médisances. Si la personne offensée vous décharge

de toute réparation, et qu'elle le puiſſe, vous en ſerez déchargé : de même ſi la perſonne diffamée vous avoit ôté votre réputation auſſi injuſtement et auſſi grièvement que vous lui avez ôté la ſienne, vous ſeriez pareillement diſpenſé de réparation à ſon égard ; vous auriez cependant tous les deux commis un énorme péché de vous diffamer l'un l'autre.

IV. N'écoutez pas la médiſance ; car ſi le médiſant eſt coupable, celui qui l'écoute avec plaiſir ne l'eſt pas moins ; *le premier a le démon ſur la langue*, dit Saint Bernard, *et l'autre dans l'oreille*. Faites taire le médiſant, s'il eſt votre inférieur ou votre égal ; et s'il eſt au deſſus de vous, ne prenez point plaiſir à ſes diſcours. Oubliez le mal qu'on vous a dit des autres, et n'en penſez plus. *Si vous avez entendu une parole contre le prochain*, dit le Sage, *faites-la mourir en vous* : c'eſt-à-dire, qu'elle n'aille pas plus loin.

On doit ſe défier d'un médiſant, et rarement ajouter foi à ſes diſcours : le Saint-Eſprit nous avertit que *celui qui croit facilement tout ce qu'on lui dit, eſt un eſprit volage et léger*. Le médiſant eſt ſouvent un menteur, qui dit plus qu'il n'en eſt, ou parce qu'il eſt trompé, ou parce qu'il eſt prévenu contre ceux de qui il parle.

On ne doit même pas toujours ajouter foi à des bruits publics, parce que le public ſe prévient aiſément, et juge ſouvent faux : combien de gens diffamés et noircis dans le public, qui devant Dieu ſont très-innocens ? Il ne faut

que deux ou trois langues envenimées, pour décrier le plus honnête homme, et flétrir une communauté. O que la malignité du cœur humain est grande ! Entend-on dire du bien d'une personne ? on ne veut pas le croire, ou bien on l'interprète mal. Entend-on dire du mal ? on le croit aussitôt, et on l'augmente. Effets de la malice du cœur ! Effets d'autant plus déplorables, qu'on y pense moins, et que bien des gens, qui passent pour spirituels et vertueux, n'y font presque point de réflexion.

V. Lorsqu'on a noirci votre réputation et qu'on vous a diffamé, rentrez aussitôt en vous-même et examinez-vous. Si vous n'êtes pas innocent, si vous avez donné occasion à la médisance par votre imprudence et par votre conduite, rendez-vous justice, et dites : *je le mérite.* Si vous êtes innocent et faussement accusé, souffrez avec patience cette injure. Dieu fera paroître un jour votre innocence. Jésus-Christ étoit plus innocent que vous, il n'a pas laissé d'être calomnieusement accusé. Si néanmoins vous avez des raisons légitimes de demander en certains cas une réparation, ne vous y déterminez pas de vous-même : consultez des personnes modérées, désintéressées, ou un Confesseur prudent, et suivez leur conseil.

Profitez, jeunes gens, de tout ce que nous avons dit dans ces deux chapitres ; soyez toujours très-réservés quand il faut parler d'autrui ; dites le bien que vous savez des autres

et cachez leurs défauts. On risque rarement, quand on prend le parti de se taire ; et on risque toujours de trop parler : vous comprendrez un jour l'importance de cet avis.

EXEMPLE.

Nous lisons dans l'histoire des Pères du désert un exemple qui montre jusqu'où peut aller la malice des médisans et des calomniateurs ; et en même temps la patience d'une ame innocente qui souffre en silence et en paix la plus cruelle calomnie et la persécution.

Un homme veuf n'ayant qu'une fille unique fort jeune, la recommanda à un de ses parens, et alla se faire Religieux dans un Monastère de Solitaires. Sa vertu le fit aimer de tous les Religieux ; de son côté, il étoit très-content dans sa vocation. Mais quelque temps après, pensant à sa fille, la tendresse qu'il se sentit pour cet enfant, le remplit de douleur et de regret de l'avoir ainsi abandonnée. Le Père Abbé s'en apperçut, et lui dit : *Qu'avez-vous, mon bon frère, et qu'est-ce qui vous afflige ? Hélas ! mon Père,* répondit le Solitaire, *j'ai laissé dans la ville un enfant fort jeune ; voilà le sujet de ma peine.* L'abbé ne sachant pas que c'étoit une fille, et croyant que c'étoit un fils, lui dit : *Allez le chercher, amenez-le ici, et vous l'éléverez auprès de vous.* Il alla trouver sa petite fille, qui s'appeloit *Marine* ; il lui dit de prendre le nom de *Marin*, lui défendit de faire connoître qu'elle étoit fille, et l'amena dans le Monastère. Le

Religieux son père l'éleva dans les voies de Dieu, et dans la plus haute sainteté : il lui recommanda sur-tout, avant que de mourir, de ne jamais dire qui elle étoit.

Marine avoit dix-sept ans, lorsque son père mourut ; personne ne s'apperçut qu'elle étoit une fille, et tous les Solitaires l'appeloient *Frère Marin.* Son humilité et sa vertu la firent respecter de tous ; mais la calomnie mit à l'épreuve la vertu de cette sainte fille. Les Frères avoient coûtume d'aller à certains jours chercher les provisions à un marché qui se tenoit à trois lieues du Monastère, et couchoient dans une hôtellerie du lieu : le Frère Marin les accompagnoit.

Le maître de cette hôtellerie avoit une fille qui s'étoit abandonnée au crime avec un soldat. S'étant apperçu que sa fille étoit enceinte, il voulut savoir d'elle celui qui l'avoit débauchée. Cette fille pleine de malice, inventa la plus noire calomnie, et dit à son père que c'étoit le Frère Marin qui l'avoit séduite, et qu'elle étoit tombée dans le crime avec lui. Le père vint en faire ses plaintes au Monastère : l'Abbé fit venir Marin en sa présence, et lui demanda ce qui en étoit. Marin élevant son cœur à Dieu, pensa à ce qu'il devoit répondre ; et plutôt que de diffamer cette impudique fille, il se contenta de dire : *je suis pécheur, et je mérite de faire pénitence.* L'Abbé ne s'éclaircit pas davantage ; et le croyant coupable du crime, il le

fit sévèrement châtier et chasser du Monastère. Marin demeura trois ans à la porte du Monastère, sans dire une seule parole qui pût faire connoître son innocence. Il se prosternoit devant tous les Religieux qui passoient, leur demandoit leurs prières, et quelques morceaux de pain pour l'amour de Jésus-Christ, pour ne pas mourir de faim.

La fille de l'hôtellerie étant accouchée, donna le lait pendant quelque temps à son enfant ; et quand il fut sevré, on l'envoya à Marin, comme s'il en eût été le père. Il reçut cet enfant avec humilité, et le nourrit pendant deux ans, partageant avec lui les petites aumônes qu'il recevoit. Les Religieux furent enfin touchés de l'humiliation et de la persévérance du Frère Marin. Ayez pitié de lui, dirent-ils au Père Abbé ; voici cinq ans qu'il fait pénitence à la porte du Monastère ; recevez-le, et lui pardonnez pour l'amour de notre Sauveur. Le Père Abbé l'ayant fait venir, lui fit de sanglans reproches. " Votre père étoit un saint homme, " lui dit-il, il vous fit entrer tout jeune dans " cette sainte maison, et vous avez eu l'effron- " terie de la déshonorer par un crime détesta- " ble : néanmoins je vous permets de rentrer " avec l'enfant dont vous êtes l'indigne père ; " et je vous condamne, pour l'expiation de vo- " tre péché, aux ouvrages les plus vils et les " plus bas, et à servir tous les Frères." Marin, sans dire un mot de plainte, se soumet à tout.

Ce nouveau travail étoit au deſſus de ſes forces : il s'en acquitta néanmoins avec courage ; mais accablé ſous ce poids, et affoibli par l'auſtérité de ſes jeûnes, il ſuccomba enfin ; et dans peu de temps, après quelques jours de maladie, il mourut. L'Abbé commanda par charité qu'on lavât ſon corps ; mais pour donner de l'horreur de ſon prétendu crime, il ordonna qu'on l'enterrât loin du Monaſtère, afin qu'on en perdît le ſouvenir.

On ne peut être plus ſurpris qu'on ne le fut, lorſque les Religieux en lavant ſon corps, reconnurent que c'étoit une fille. « O mon Dieu ! « s'écrièrent-ils, en frappant leurs poitrines, « comment cette innocente fille a-t-elle pu ſouf- « frir en ſilence, et avec tant de patience, un ſi « grand opprobre, et tant d'affliction, ſans ſe « plaindre, lui étant ſi facile de ſe juſtifier ? » Ils coururent au Père Abbé, pouſſant de grands cris, fondant en larmes : venez voir le Frère Marin, lui dirent-ils. Quand l'Abbé fut devant ce ſaint corps, il reconnut la vérité, et fut ſaiſi d'une ſi vive douleur, qu'il tomba par terre, et frappant ſa face contre terre, verſant des torrens de pleurs, il crioit avec ſes Religieux éplorés : « O ſainte et innocente fille ! je vous « conjure par la miſéricorde de Jéſus-Chriſt de « me pardonner toutes les peines et les injuſtes « reproches que je vous ai faits ; hélas ! j'ai été « dans l'ignorance. Vous avez eu aſſez de pa- « tience pour tout ſouffrir, et moi trop peu de

" lumières pour connoître la sainteté de votre " vie." Il fit ensuite déposer le corps de la Sainte dans la Chapelle du monastère. On porta cette nouvelle au maître de l'hôtellerie. La fille qui avoit faussement accusé sainte Marine, et devenue possédée du démon après son crime, vint toute désespérée avouer son péché aux pieds de la Sainte, lui en demanda pardon, et fut délivrée par son intercession. Le bruit de cet événement s'étant répandu dans le pays, un concours de peuple accourut de toute part pour honorer Sainte Marine.

Apprenez de cet exemple, 1°. Que le vice de la médisance est bien à craindre, puisqu'il peut inspirer assez de malice pour accuser injustement une personne si innocente. 2°. Que vous ne devez point écouter les médisans, ni croire les rapports, et que vous ne devez jamais juger mal du prochain, à moins que vous n'en soyez pleinement assuré. 3°. Que vous devez souffrir avec patience ce qu'on dira de vous, à l'exemple de Sainte Marine. Il seroit honteux de vous plaindre de quelques paroles qu'on a dites sur votre compte, et de vous irriter de quelques railleries ou de quelques reproches, voyant que les Saints ont tout souffert en silence.

CHAPITRE XVI.

Des Querelles, des Injures, des Rapports, des Reproches et des Railleries.

1. C'EST la marque d'un mauvis esprit que d'être d'une humeur querelleuse; parce que les paroles injurieuses et les querelles partent d'un mauvais principe, et sont la source de plusieurs grands désordres. Elles divisent les amis, brouillent les parens, troublent la paix du cœur, y portent la haine et l'esprit de vengeance, et produisent souvent la ruine des familles. Elles sont comme un feu qu'il est facile d'allumer, mais qu'il est difficile d'éteindre. On ne voit que trop tous les jours de grandes disgraces et de grands malheurs arrivés à l'occasion d'une querelle et de quelques paroles échappées dans la chaleur d'une dispute.

2. Les querelles et les injures sont indignes d'un esprit raisonnable. Pourquoi se querelle-t-on? pour des bagatelles; pour un rapport que l'on a cru trop légèrement; pour une parole échappée au hasard, pour une perte de peu de conséquence. O quelle folie! pour si peu de chose rompre la paix, blesser la charité, perdre son ame et scandaliser ses frères! Quel contentement peut-on avoir en vivant avec des gens qui pour des minuties et des riens, et souvent sans savoir pourquoi, se fâchent, s'irritent, se querellent et s'emportent comme des lions?

Mais après tout, une querelle, une injure, réparent-elles le mal et le tort qu'on vous a fait? Quelle utilité et quel plaisir retirez-vous de ces emportemens et de ces disputes scandaleuses? S'emporter de la sorte sans modération, rendre injure pour injure, et reproche pour reproche, c'est avoir peu de sens et de raison; c'est laver une tache avec de l'encre, c'est d'un mal en faire deux; et pour une faute légère, en faire souvent une mortelle. Un peu de silence, un moment de patience en ces occasions, arrêteroient de grands maux, et tout seroit en paix.

3. Les querelles enfin sont indignes du Chrétien; parce qu'un Chrétien doit avoir les sentimens de Jésus-Christ, qui est le Dieu de la paix et de la charité, qui ne s'est jamais plaint, qui n'a jamais querellé, et n'a jamais fait de peine à personne. Le vrai Chrétien, à l'exemple de ce divin Maître, né sait ce que c'est que de dire des outrages et des paroles piquantes à ceux qui l'insultent. *Bénissez ceux qui vous persécutent*, dit Saint Paul; *bénissez-les et ne les maudissez point. Ne rendez à personne le mal pour le mal. Ne vous vengez point, mais laissez passer la colère, et ne vous laissez pas vaincre par le mal.*

O Chrétiens! que devenez-vous, lorsque vous vous livrez à des excès de colère et de fureur? Etes-vous des hommes? Etes-vous des Chrétiens? Ou plutôt n'êtes-vous pas des mostres, des bêtes féroces et intraitables? Vous avez une loi de douceur et de paix, et

vous vous déchirez par des paroles d'aigreur, et par de mordantes satyres. Ne vous souvenez-vous plus que vous êtes tous les enfans de Dieu, et les membres de Jésus-Christ ?

II. Penez garde, jeunes gens, à un autre genre de péché très-pernicieux ; ce sont les rapports faux et indiscrets. *Il y a des personnes*, dit Saint Paul, *qui sont oisives, curieuses, babillardes, qui s'informent de tout, qui savent tout ce qui ce passe dans les maisons, qui rapportent tout, qui disent tout.* Ces sortes de gens sont la peste de la société ; sous des paroles de flatterie, ils font couler le fiel de la discorde. De tels discours et de tels rapports, quoiqu'ils soient vrais, s'ils sont faits sans discrétion, et sans prendre garde aux suites qui en arrivent, sont un péché ; et s'ils sont faits par jalousie ou par haine, ou pour exciter la discorde et les querelles, ils sont de grands crimes. *Il y a six choses*, dit le Sage, *que Dieu hait ; mais il y en a une septième que Dieu déteste : c'est celui qui sème la discorde entre les frères et les amis. Les flatteurs et ceux qui font naître les querelles*, dit encore le Sage, *sont maudits de Dieu, parce qu'ils troublent ceux qui sont en paix.*

Il n'appartient qu'aux méchantes langues et aux mauvais esprits de mettre la division parmi les hommes. J. C. nous enseigne que *les pacifiques sont appelés enfans de Dieu.* Si les ames pacifiques, c'est-à-dire, ceux qui entretiennent la paix et l'amitié entre les hommes, sont les enfans de Dieu, *il faut conclure*, dit Saint Gré-

goire, *que ceux qui la troublent ſont les enfans de Satan.*

Evitez et n'écoutez point ces ſortes de perſonnes, qui par leurs diſcours flatteurs et leurs rapports vous apprennent d'autrui ce que vous ne devez point ſavoir, et ne les croyez point. Si vous-même avez excité par votre imprudence, ou par votre malice, quelque refroidiſſement ou quelque inimitié entre les autres, vous êtes obligé d'en prévenir les ſuites et de tâcher de réconcilier ceux que vous avez brouillés.

III. Les reproches ſont un autre piége du démon, contre lequel on doit ſe précautionner. Il y a trois ſortes de reproches: 1°. Reprocher à une perſonne ſes défauts naturels, ſa difformité, la baſſe extraction de ſa famille, les fautes de ſes parens, de ſes ancêtres, c'eſt la marque d'une ame ſans charité, d'un eſprit groſſier et mal élevé. 2°. Reprocher à une perſonne les ſervices qu'on lui a rendus, c'eſt avoir peu d'éducation, et manquer aux premiers principes de l'honnêteté. 3°. Reprocher à une perſonne les fautes et les crimes qu'elle a commis, c'eſt quelquefois un bien, et d'autres fois un mal. Si vous avez droit de la reprendre, et que vous lui reprochiez ſes fautes avec prudence pour la corriger, c'eſt un acte de charité; mais ſi vous lui reprochez ſes fautes par dépit, par colère, par vengeance, par mauvaiſe humeur, c'eſt un mal, et quelquefois un grand mal. Si vous lui reprochez des fautes conſidérables devant des

personnes qui ne le savoient pas, c'est un outrage que vous lui faites, et un crime qui a de fâcheuses suites; car vous êtes obligé en ce cas de réparer devant ces personnes la réputation de celui que vous avez flétri en leur présence.

IV. Enfin les railleries sont encore un écueil dangereux. Il y a des esprits badins et moqueurs, qui tournent tout en ridicule et en raillerie. Ces sortes de railleurs ont peu d'amis, parce que la fréquente raillerie est la plaie de l'amitié. Tel entend raillerie et répond avec esprit, qui ne l'aime pas, parce que personne ne prend plaisir à être moqué.

Toutes les railleries cependant ne sont pas péché. La raillerie qui se dit pour une bonne fin, par manière d'avis et d'une charitable correction, ou pour égayer une honnête compagnie par un bon mot qui ne peut choquer personne, ni faire peine à un esprit raisonnable, n'est point péché. Mais si la raillerie est piquante et fréquente: si elle fait peine à celui qu'on raille, s'il en rougit, cette raillerie est péché; et si elle va jusqu'à troubler la paix et altérer considérablement la charité, elle est criminelle. Se railler des choses saintes, des cérémonies de l'Eglise, des maximes de la Religion et des Mystères, c'est une impiété et un sacrilége.

V. Pour réduire en pratique tout ce que nous avons observé en ce chapitre et les précédens, souvenez-vous, jeunes gens, de deux avis:

1°, Si vous avez eu le malheur de vous quereller, ſi vous avez dit à votre prochain quelques injures atroces, ou fait quelques reproches piquans, ou quelques railleries malignes qui aient bleſſé la charité, ou réfroidi l'amitié, allez vous réconcilier avec ces perſonnes. N'oubliez jamais cette maxime de l'Evangile, que vous ne devriez pas même vous préſenter à Dieu pour faire une offrande, lorſque vous ſavez que votre prochain a quelque reſſentiment contre vous, ſur-tout ſi c'eſt par votre faute: à plus forte raiſon ne devriez-vous pas vous préſenter à l'Autel pour y recevoir votre Créateur, lorſque, par votre faute, votre frère a quelque choſe contre vous: *Allez premièrement*, dit Jéſus-Chriſt, *vous réconcilier avec votre frère*; et parlez-lui dans cette réconciliation avec douceur, avec amitié, avec humilité. *A la Table divine*, dit Tertullien, *le Sacrifice même ne réconcilie point avec Dieu ceux qui ne ſont pas réconciliés enſemble.*

2°. Le ſecond avis que je vous donne pour prévenir tous ces déſordres, c'eſt de ne jamais parler par paſſion, ni par colère, ni par précipitation. Ne répondez jamais avec aigreur à celui qui vous inſulte. *Une parole de douceur*, dit le Sage, *fait ceſſer la colère*, et adoucit celui qui vous attaque. Enfin ſouvenez-vous dans vos diſcours, et à qui que ce ſoit que vous parliez, de ne pas dire tout ce que vous penſez, ni tout ce que vous ſavez. Ne croyez pas facilement

le mal que vous entendez, et ne le découvrez pas. *Mettez une serrure sur vos lèvres*, dit le Sage, *et que la crainte de Dieu en tienne la clef.*

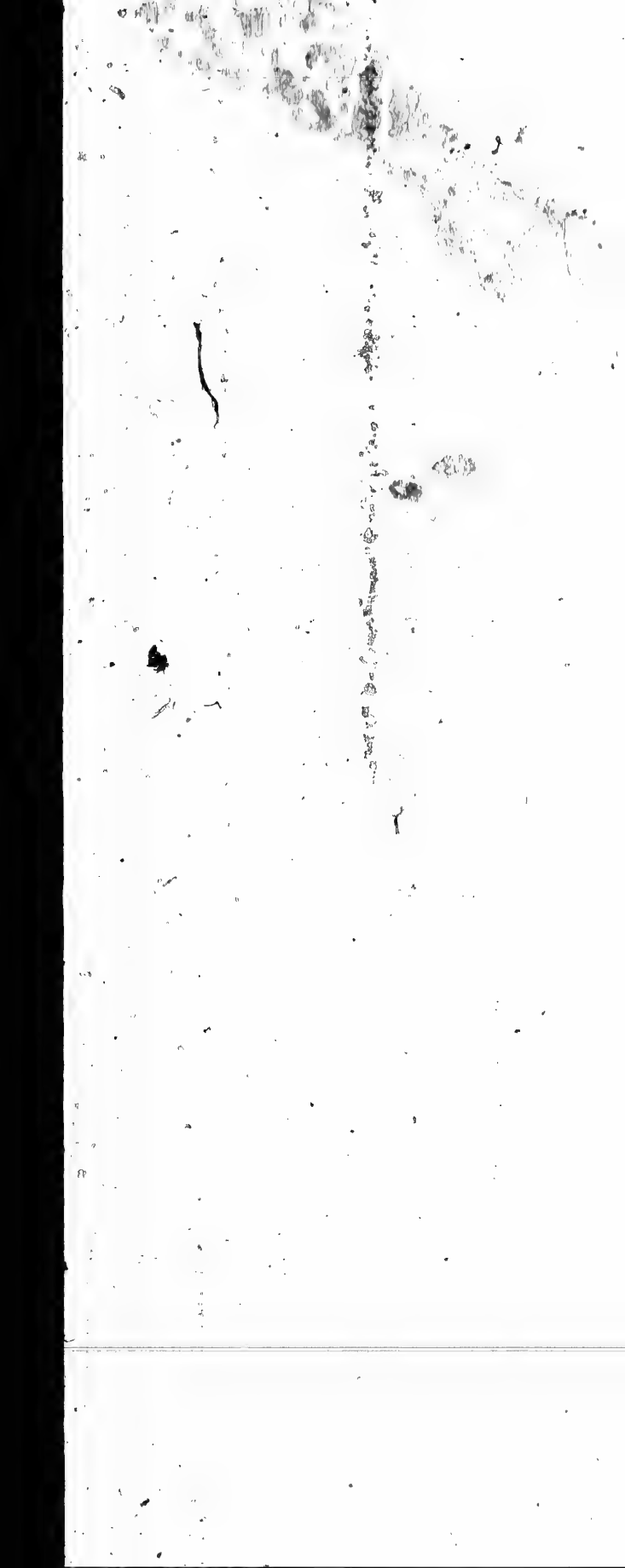
CHAPITRE XVII.

Des Amitiés.

1. LES amitiés portent au bien ou au mal selon qu'elles sont bonnes ou mauvaises. Les jeunes gens n'ont ni assez de lumières pour discerner les bonnes, ni assez de vigilance pour se précautionner contre celles qui sont dangereuses. Il est donc important de les instruire sur ce point.

Il y a de la différence entre l'amour du prochain et l'amitié. Il faut aimer tout le monde, mas on ne peut pas avoir de l'amitié pour tous, parce que l'amitié est un amour mutuel et plus étroit. L'amitié est une communication de sentimens et d'affections réciproques, par laquelle deux personnes se chérissent spécialement, et se procurent mutuellement des secours et des services, des conseils et de la consolation.

L'amitié est bonne, dangereuse, ou criminelle, selon le principe, le motif et l'objet sur lequel elle est fondée. Si on aime dans la personne une chose mauvaise ; par exemple, si on aime une fille parce qu'elle est coquette et galante, ou un jeune homme parce qu'il est libre en paroles et dissolu, l'amitié est mauvaise et vicieuse. Si on aime pour une chose vaine et



frivole, pour la beauté, pour la bonne grace ; l'amitié eſt frivole et vaine. Si on aime pour une choſe bonne, parce qu'une perſonne a de la vertu, de la ſcience, un bon naturel, parce qu'elle eſt patiente, parce qu'elle est officieuſe, et qu'elle nous a rendu ſervice, cette amitié eſt louable et bonne.

II. L'amitié, pour être ſainte, doit avoir trois conditions. Il faut qu'elle ſoit fondée ſur la vertu, qu'elle tende à la vertu, et qu'elle ſoit réglée par la vertu. 1°. Fondée ſur la vertu ; c'eſt-à-dire, qu'il faut aimer une perſonne à cauſe des bonnes qualités qu'on voit en elle. 2°. L'amitié doit tendre à la vertu, parce que l'amitié doit ſouhaiter le bien et l'avantage de la perſonne que l'on aime. Or la vertu et le ſalut ſont le plus grand et le plus néceſſaire de tous les biens ; ainſi l'amitié qui ne procure aux amis que quelques avantages temporels, et qui néglige la vertu, n'eſt pas une amitié ſolide, mais une affection purement naturelle, et qui ſouvent eſt dangereuſe. 3°. L'amitié doit être conduite par la vertu, c'eſt-à-dire, qu'il faut que la vertu en ſoit la règle, et que l'on ne faſſe rien par amitié qui ſoit contraire à la vertu et à la loi divine. L'amitié qui fait offenſer Dieu eſt une amitié criminelle, parce qu'elle fait aimer une créature plus que Dieu.

Par ces trois conditions vous pouvez diſcerner facilement les amitiés que vous devez fuir et celles que vous devez rechercher.

1. Vous devez fuir l'amitié des perſonnes en qui vous ne connoiſſez ni vertu ni perfection, et fuir encore plus l'amitié des perſonnes ſujettes à quelque vice, à l'impureté, à la débauche, à la vengeance, à la conquetterie, à la médiſance, aux juremens. L'amitié et la ſociété avec ces ſortes de perſonnes vous ſeroient funeſtes, et vous feroient contracter leurs défauts. *L'ami des inſenſés*, c'eſt-à-dire des vicieux, *leur deviendra ſemblable*, dit le Sage.

2. Fuyez toute amitié qui ne tend pas à vous rendre meilleur : ces ſortes d'amitiés n'étant pas à votre édification, pourroient à la ſuite devenir pernicieuſes. Telle eſt l'amitié des perſonnes qui ne cherchent dans la vôtre que leur utilité, et une vaine complaiſance qu'elles prennent à vous aimer et à être aimées de vous. Telle eſt auſſi l'amitié de ceux qui ne ſont amis que pour la table, et qui ne lient ſociété que pour le divertiſſement et et le jeu. Telle eſt encore l'amitié de ceux qui ne vous avertiſſent jamais de vos fautes. *Le meilleur de mes amis*, dit saint Grégoire, *eſt celui qui me reprend de mes fautes*.

Mais ſur-tout déteſtez l'amitié des perſonnes qui vous ſollicitent au mal, de ceux qui vous flattent et qui vous entretiennent dans vos déſordres : ce ſont de faux amis, et des amis plus pernicieux à votre ame que vos plus grands ennemis.

3. Fuyez l'amitié de ceux qui ne ſe ſoucient

point d'offenſer Dieu pour vous plaire et pour vous rendre ſervice. Souvenez-vous de cette maxime de saint Ambroiſe, que *celui qui eſt infidèle à Dieu, ne ſauroit avoir d'amitié ſincère pour ſon prochain ;* et quand il en auroit, vous ne pouvez entretenir une telle amitié ſans vous expoſer à devenir ennemi de Dieu.

Recherchez au contraire l'amitié de ceux qui vous porteront à la vertu par leur exemple et par leurs conſeils ; qui ne vous flatteront pas dans vos défauts, qui vous en avertiront avec charité, et qui dans leur amitié auront pour règle la crainte de Dieu, et pour fin votre ſalut.

Ce ſont-là les ſaintes et les véritables amitiés, qui ſont d'autant plus précieuſes qu'elles ſont plus rares. C'eſt de ces amitiés dont le Sage parle, quand il dit : *Que l'ami fidèle eſt une puiſſante protection ; qu'il n'y a rien au monde qui ſoit comparable à cet ami ; qu'il vaut mieux que l'or et que toutes les richeſſes de la terre.* Quand vous aurez trouvé un tel ami, ne l'abandonnez point par un eſprit volage et changeant, ni pour quelque déplaiſir que vous en ayez reçu ; car il faut ſouffrir de ſes amis. Celui qui ne veut rien ſouffrir d'un ami, eſt indigne d'en avoir aucun.

4. Quant aux amitiés particulières entre les perſonnes de différent ſexe, on ne les condamne pas toutes, mais on doit s'en défier. Ces amitiés ſont ordinairement ſuſpectes, ſouvent dangereuſes, et quelquefois criminelles. Toute

inclination n'eſt pas toujours louable, et le principe en eſt ſouvent vicieux. Toute amitié avec le ſexe ne vient pas toujours de Dieu : le démon ſait inſpirer certaines amitiés, qui paroiſſent innocentes au dehors, et qui ſont en elles-mêmes très-mauvaiſes. Pour éviter le danger et les piéges, et pour rendre ces amitiés ſaintes, veillez ſur votre cœur, ſur vos regards et ſur votre penchant. Evitez la familiarité, l'aſſiduité, les converſations ſecrètes et particulières, ſur-tout celles qui ſe font ſeul à ſeule, les rendez-vous, &c. Obſervez avec ſoin ce qui a été dit ci-devant ſur la pudeur et ſur la chaſteté. Sans ces précautions, votre amitié ne ſeroit plus, dit Saint Cyprien, *qu'une amitié honteuse, une amitié meurtrière de votre ame.*

EXEMPLE.

Il n'eſt point de plus grands ſervices que ceux que nous recevons de nos amis, quand ils nous avertiſſent de nos fautes. Une fille nommée Apolline l'éprouva à ſon avantage. Par les avertiſſemens d'une vertueuſe compagne qui étoit ſa bonne amie, elle ſe retira d'un état bien dangereux pour ſon ſalut. Apolline parloit depuis quelque temps à un jeune homme ; les premières entrevues avec ce jeune homme paroiſſoient innocentes ; mais après un mois d'entretiens aſſez fréquens, le jeune homme commença à ſe familiariſer trop librement avec Apolline. Il ſembloit qu'elle ne prenoit point plaiſir à tous ces badinages, et qu'elle y réſiſtoit en honnête

fille : néanmoins sa compagne s'apperçut de quelques changemens dans la conduite de cette fille. Apolline n'étoit plus ni si modeste, ni si réservée ; on commençoit à voir en elle certains airs de vanité ; elle ne contentoit plus sa mère ni sa famille comme auparavant.

Sa compagne, qui l'aimoit véritablement, crut qu'il y auroit du danger pour cette fille, si elle attendoit plus long-temps de l'avertir. L'ayant un jour rencontrée, elle lui parla de la sorte : " Ma chère Apolline, vous ne doutez pas que " je ne sois une de vos meilleures amies : je " veux aujourd'hui vous donner une marque " de mon sincère attachement en vous avertis- " sant d'une chose à la quelle vous ne faites pas " assez d'attention. Vous parlez souvent à un " jeune homme, et vous lui parlez seule ; voilà " déjà une faute, parce que vous vous exposez " en parlant ainsi ; mais vous y ajoutez bien " d'autres fautes. Vous avez la lâche com- " plaisance de lui permettre des embrassemens " fréquens, des cajoleries et des caresses fami- " lières et trop libres ; qu'est-ce que votre " conscience vous dit de tout cela ?"

" Ma conscience ne me reproche rien là- " dessus, répondit Apolline ; ce jeune homme " est sage ; il m'assure qu'il n'a aucune mauvaise " intention ; et de mon côté, je vous prie de " croire que je n'ai aucune intention criminel- " le." " Ce jeune homme, dites vous, reprit " la compagne, n'a aucune mauvaise intention ;

" qu'en ſavez-vous? êtes vous obligée de l'en
" croire ſur ſa parole? et quand il n'en auroit
" point, ne lui donnez-vous point occaſion d'en
" avoir par votre complaiſance et votre facilité
" à vous laiſſer cajoler? Quant à vous, êtes-
" vous bien aſſurée que vous n'avez eu dans
" ces entretiens aucune penſée dangereuſe, et
" qu'il ne s'eſt rien paſſé dans votre ame qui
" ait déplu à Dieu? Si vous le croyez, vous
" pourriez bien vous tromper; vous ne ſavez
" pas tout ce qui s'eſt paſſé alors dans votre
" eſprit et dans votre cœur: le démon vous
" l'a peut-être caché, comme il le cache à
" bien d'autres." " Dites-en tout ce que vous
" voudrez, reprit Apolline: c'eſt par amitié
" tout ce que nous en faiſons, et je n'y penſe
" point de mal."

" Il eſt vrai, répliqua la compagne, que c'eſt
" par amitié; mais ne ſavez-vous pas qu'il y a
" pluſieurs ſortes d'amitiés? Il y a des amitiés
" innocentes, qui ſont ſelon l'eſprit de Dieu,
" et il y a des amitiés dangereuſes et ſenſuelles,
" qui ſont ſelon l'eſprit du démon. Tout jeune
" homme qui ne cherhe qu'à badiner et à ſe
" familiariſer avec une fille, n'a point une ami-
" tié ſainte; ſes intentions, quoi qu'il en diſe,
" ne ſont point pures; et une fille qui permet
" tous ces folâtres et indécens badinages, n'eſt
" point innocente devant Dieu. Croyez-moi,
" ma chère Apolline, étant plus âgée que vous,
" je connois votre fragilité mieux que vous.

" Dans les entretiens et les libertés familières " avec des personnes qui sont d'autre sexe, le " Démon gagne toujours : on en remporte dans " l'ame des impressions pernicieuses ; la pudeur " peu à peu s'affoiblit dans une fille, elle perd " bientôt toute crainte de Dieu. Voilà ce que " l'amitié et le zèle que j'ai pour vous m'ont " inspiré de vous dire pour votre bien ; et je " crois que vous m'en saurez bon gré."

Apolline pendant ce discours fut sur le point de demander à sa compagne de quoi elle se mêloit ; mais elle dissimula et la quitta brusquement, sans lui rien répliquer. Comme elle avoit un bon fond et la crainte de Dieu, elle repassa dans son esprit tout ce que sa compagne venoit de lui dire ; et la grace agissant dans son cœur, elle prit la résolution de consulter son confesseur. Elle ne déguisa rien. Son confesseur, qui étoit un homme d'expérience, lui fit remarquer beaucoup de fautes du côté de ce jeune homme, dont elle étoit l'occasion, et beaucoup de péchés intérieurs qu'elle avoit commis dans ces entretiens, dont elle ne pensoit pas même à s'accuser.

Apolline étonnée de tant de fautes qu'elle avoit commises, lui dit : Mais, mon père, tout cela est-il péché mortel ? Non vraiment, lui dit le confesseur ; mais une ame qui craint Dieu, ne doit-elle appréhender que le péché mortel ? Ensuite il ajouta : Souvenez-vous, ma

sœur, qu'en cette matière, tout ce qui se passe de lascif et d'impur dans l'esprit et dans le cœur, dès qu'il est de propos délibéré, est péché mortel ; et que ce seroit un grand scandale et une témérité de dire qu'un baiser de bouche donné et reçu par sensualité, n'est qu'un péché léger. Telle est la doctrine de l'Eglise de J. C. *Ah ! mon Dieu*, s'écria Apolline en soupirant, *j'ai donc fait tant de péchés ?* Vous en avez fait plus que vous ne croyez, reprit le confesseur. Vous avez fait plus de mal depuis un mois, que vous n'en aviez fait dans toute votre vie. L'amitié que ce jeune homme avoit pour vous et celle que vous aviez pour lui, vous a été funeste ; s'il vous avoit plongé un poignard dans le cœur, il vous eût fait perdre la vie du corps, mais il ne vous eût pas fait tant de tort qu'il vous en fait, en vous exposant à perdre votre ame. Il est temps de vous relever de vos chûtes et de prévenir de plus grands maux.

Apolline ne pouvant retenir ses larmes, interrompit son confesseur, et lui dit ; je vous prie, mon père, de me différer pour quelques jours l'absolution, et de me donner du temps pour gémir sur mes infidélités, et pour ôter de mon cœur cette dangereuse attache, afin qu'étant mieux disposée, je reçoive avec l'absolution, plus de graces pour me soutenir dans la crainte de Dieu. Le confesseur y consentit et lui donna des avis prudens pour la suite.

Apolline, au sortir du tribunal de la Péni-

tence, alla se prosterner au pied de l'Autel, et versa une abondance de larmes en présence de J. C. *Quoi ! mon Dieu*, disoit-elle, *faut-il que je vous aie déplu, et que pour si peu de chose je me sois exposée à me perdre !* Elle rappela dans son esprit tout ce que lui avoit dit sa charitable compagne, et sur-le-champ elle alla lui faire part de son changement. En l'abordant elle se jeta à son cou : ah ! lui dit-elle, que je vous ai d'obligation ! sans vous je courois à ma perte sans y prendre garde ; je ne connoissois pas les péchés et les attaches qui étoient dans mon cœur ; mais à présent je les reconnois et j'en rougis. Je vous demande pardon, ma chère amie, du scandale que je vous ai donné, et d'avoir si mal reçu hier les paroles que votre charité vous inspiroit de me dire ; je vous prie de me continuer votre amitié et vos avis ; ils ne seront pas sans fruit.

Quelques jours après, le jeune homme retourna voir Apolline. Retirez-vous, lui dit-elle avec une sainte colère ; si j'ai eu la foiblesse de vous permettre des libertés qui ne conviennent point à un jeune homme craignant Dieu, ni à une fille chaste, de ma vie je n'y retomberai. Les momens que j'ai passés avec vous seront, le reste de mes jours, le sujet de mes gémissemens et de ma douleur. Ce jeune homme lui fit ses excuses, il prit congé et ne lui parla plus. Ce reproche d'Apolline fut utile à ce jeune homme ; il y fit des réflexions,

et vécut dans la suite avec plus de retenue.

Cet exemple vous apprend deux choses. 1°. Qu'une amitié dangereuse, sur-tout entre personnes de différent sexe, peut vous perdre. 2°. Que vous devez écouter et suivre les avis de ceux qui vous aiment pour votre bien, et avoir des amis qui vous portent à la vertu, et qui vous avertissent de vos défauts.

CHAPITRE XVIII.

Du Mensonge.

1. LE mensonge est toujours péché, parce qu'il est toujours contre la conscience de celui qui parle ; et quoiqu'il ne soit pas toujours péché mortel, néanmoins l'habitude de mentir n'est pas une chose légère ; cette habitude ouvre la porte à une infinité de désordres.

Les menteurs habituels sont pour l'ordinaire des esprits doubles, qui disent d'une façon, et pensent d'une autre ; qui ne s'ouvrent point, qui agissent par finesse et par détours, et qui se déguisent. Un homme de ce caractère est ordinairement fourbe et trompeur dans sa conduite, infidèle dans ses promesses, dissimulé dans ses desseins, flatteur et lâche quand il faut dire la vérité, hardi et effronté à produire ses mensonges, impudent à les soutenir, artificieux pour cacher ses entreprises. Il est enfin défiant, juge mal des autres, parce qu'étant dans l'habitude de se déguiser et de mentir, il croit aussi que les autres mentent toujours et se déguisent.

Un esprit adonné au mensonge est capable des plus grands vices ; il sera imposteur et médisant, mentira facilement dans les plus grandes choses, sera même parjure dans les petites ; il assurera ses mensonges avec serment, et sera ainsi un péché mortel d'une faute qui d'ailleurs ne seroit peut-être que vénielle.

O la détestable qualité que d'être menteur ! L'Ecriture dit *que Dieu l'a en horreur, que les lèvres qui servent au mensonge lui sont en abomination ; qu'il perdra ceux qui sont adonnés au mensonge ; que*, parmi les hommes, *le mensonge est une infamie qui se trouve toujours dans les esprits déréglés et mal instruits, qu'un larron est plus excusable qu'un menteur, et que l'un et l'autre mériteront la punition.*

Ce vice odieux est le vice du démon ; c'est lui qui s'en est servi le premier ; il en est le père et l'auteur. *Et de même que la vérité vient de Dieu*, dit Saint Augustin, *le mensonge tire son origine de Satan.* Et Saint Ambroise ajoute, *que ceux qui aiment le le mensonge, sont les enfans de ce détestable père.* Les enfans de Dieu aiment la vérité, et ceux qui aiment la vérité sont aimés de Dieu.

II. Fuyez donc ce vice pernicieux, sur-tout dans deux occasions : Premièrement, lorsque vous parlez d'une chose de conséquence, qui intéresse le prochain. Ceux-là pèchent grièvement en ce point, qui déguisent et qui trompent dans les affaires, dans les ventes ou achats

importans ; ceux qui nient certaines dettes, qui nient des quittances qu'ils ont reçues, qui par calomnie imposent un crime faux à leur prochain. O qu'un homme a l'ame basse et noire, qui perd ainsi son ame par le mensonge pour un vil intérêt ! O mon fils ! ne tombez jamais dans ce désordre.

Secondement, évitez le mensonge quand vous parlez à une personne qui a autorité sur vous ; par exemple, à un juge qui vous interroge juridiquement. Le mensonge alors est un parjure et une imposture qui est bien grève, soit à cause du respect que vous violez, soit à cause des suites funestes et du tort que ces faux sermens et ces mensonges causent à vous-même et à autrui.

En un mot, à qui que ce soit que vous parliez, quand même ce seroit pour éviter un grand mal et un châtiment, ne dites jamais un mensonge de propos délibéré. Aimez la vérité et la sincérité dans tous vos discours. O l'aimable qualité dans une jeune personne, quand elle n'ose dire un mensonge ! *Le juste*, dit le Sage, *détestera le mensonge.* Demandez à Dieu qu'il vous préserve de ce vice, et faites-lui souvent la prière de Salomon : *Mon Dieu, éloignez de mon esprit la vanité et les paroles du mensonge.*

EXEMPLE.

Peut-on voir des sentimens plus généreux et plus sincères que ceux d'un saint Evêque dont parle Saint Augustin ? C'étoit l'Evêque Firmus.

Il cachoit par charité un homme qu'on cherchoit pour mettre à mort. Les officiers de l'empereur demandèrent à cet Evêque où étoit cet homme. *Je ne puis pas vous répondre*, leur dit l'Evêque, *parce que je ne puis ni mentir, ni découvrir celui que vous cherchez.* On fit souffrir à Firmus de cruels tourmens, pour savoir de lui où étoit cet homme ; on le menaça même de la mort. *Je sais souffrir et mourir*, leur dit-il, *mais je ne sais point parler quand il s'agit de parler contre la vérité ou contre le prochain.* On le présenta à l'empereur, qui ayant admiré la vertu de ce saint Evêque, le renvoya, et fit grace à celui qu'il cachoit chez lui. Vous voyez par cet exemple, qu'il vaut mieux souffrir la mort que de dire un mensonge et que de blesser la charité du prochain.

Autre Exemple.

Vous verrez dans les deux exemples suivans des punitions tragiques du mensonge. Quelques pauvres ayant rencontré Saint Jacques, Evêque de Nisibe, le prièrent de leur donner quelque chose pour aider à enterrer un de leurs compagnons qui étoit mort. (C'était un impudent mensonge, parce que le compagnon étoit vivant et contrefaisoit le mort.) Le Saint leur donna l'aumône, mais Dieu punit leur mensonge et leur tromperie. Dans le temps qu'ils disoient au compagnon qui contrefaisoit le mort de se lever, il rendit l'esprit, et mourut véritablement.

Autre Exemple.

L'Ecriture Sainte rapporte, qu'Ananie et Saphire sa femme ayant dit un mensonge à Saint Pierre, ils tombèrent, en punition, morts à ses pieds. Craignez que Dieu ne vous punisse pour vos mensonges.

CHAPITRE XIX.

De la nécessité d'avoir un bon Confesseur et Guide dans les voies du Salut.

1. LE chemin du salut est un chemin difficile et dangereux ; vous avez donc besoin d'un guide pour y marcher. *Si un aveugle conduit un autre aveugle*, dit le Fils de Dieu, *ils tomberont tous deux dans la fosse* ; et à plus forte raison, si un aveugle se conduit lui-même dans un chemin qu'il ne connoît pas. *Malheur à celui qui va seul*, dit le Sage, *parce que s'il vient à tomber, il n'a personne qui le relève* : c'est pour cela que le Saint-Esprit avertit si souvent les hommes *de ne pas se fier à leurs propres lumières ; que celui qui s'appuie sur son jugement, est un insensé ; que c'est le propre des fous de se fier à eux-mêmes ; et que le sage se conduit en tout par les conseils d'un homme prudent.*

Choisissez donc, jeunes gens, un Confesseur habile et un guide éclairé, qui vous conduise dans la vertu, et qui vous en enseigne les maximes ; qui vous montre ce que vous devez fuir et ce que vous devez faire, et qui vous remette

dans le chemin du Ciel quand vous vous en éloignez ; qui vous avertiſſe des piéges de l'ennemi ; qui vous apprenne à réſiſter aux tentations ; qui vous éloigne des compagnies pernicieuſes, et vous en faſſe connoître les dangers ; qui vous faſſe craindre le péché, et vous apprenne à aimer Dieu. Tels ſont les avantages que vous trouverez ſous la conduite d'un bon Confeſſeur.

II. Ayez un grand reſpect pour lui ; il eſt l'Ange viſible par lequel Dieu vous parle. Ayez confiance en ſes conſeils ; ſoyez exact à pratiquer ſes avis, et rendez-lui compte de l'uſage que vous en aurez fait. N'ayez point de honte de lui déclarer vos tentations, vos penchans et vos péchés, même les plus ſecrets. Gardez-vous bien de tomber dans le piége de certaines gens, qui étant coupables de quelques grands péchés, vont ſe confeſſer à un autre, par une ſotte honte de déclarer un péché à leur Confeſſeur ordinaire : agir ainſi, c'eſt rendre inutile la conduite d'un Confeſſeur, et s'expoſer à tomber dans beaucoup d'autres péchés, et peut-être à ſe perdre.

Ayez envers votre Confeſſeur la confiance qu'un enfant a pour ſon père, et qu'un malade a pour ſon médecin ; découvrez-lui tout le bien et tout le mal qui eſt en vous ; ne faites rien de conſéquence ſans le lui communiquer, ſurtout lorſque vous délibérez ſur le choix d'un état de vie.

III. Mais, pour trouver ce bon Confesseur, ce directeur fidèle et zélé, il ne faut pas le choisir au hasard, ni sur la parole de certaines gens qui ne cherchent que des Confesseurs faciles, et qui décrient les Confesseurs exacts et prudens : *Il faut*, dit Saint François de Sales, *le choisir entre dix mille, et le demander à Dieu.* Priez le Seigneur de tout votre cœur de vous faire connoître celui qu'il vous destine. Allez à ce Confesseur, non pas par une confiance naturelle, mais uniquement pour votre sanctification.

Votre Pasteur est pour l'ordinaire le meilleur pour vous: 1 ° Parce que vous connoît mieux qu'un autre, il vous donnera des avis plus sûrs et plus convenables. 2 ° Parce qu'étant plus obligé de répondre à Dieu de votre ame, qu'un autre Confesseur, il aura plus de zèle pour vous conduire à Dieu. 3 ° Parce qu'à raison de son ministère de Pasteur, il a plus de graces selon l'étendue de ce saint ministère, et par conséquent Dieu lui communique plus de lumières pour vous diriger.

Si vous avez des raisons légitimes de ne pas vous adresser à votre Pasteur, priez-le, ou priez quelques personnes éclairées, de vous indiquer un Confesseur qui soit selon l'esprit de Dieu ; et quand vous l'aurez trouvé, ne le changez pas facilement et sans de bonnes raisons. Ce n'est pas un moyen de se corriger, que d'aller, sans discernement, tantôt à un Confesseur, tan-

tôt à un autre. Si néanmoins votre Confeſſeur ordinaire eſt abſent, adreſſez-vous à un autre : ſon abſence ne doit pas vous empêcher de faire votre devoir.

IV. Si votre Confeſſeur uſe quelquefois envers vous d'un peu de ſévérité, n'en murmurez pas et ne le quittez pas pour cela ; les médecins trop doux ne guériſſent pas les plaies invétérées. S'il vous dit quelque choſe qui ne vous faſſe pas plaiſir, c'eſt pour votre avantage. S'il vous laſſoit vivre à votre fantaiſie, il vous rendroit un mauvais office, en vous laiſſant courir à votre perte.

Quand il vous différe l'abſolution, lorſque vous êtes dans l'habitude ou dans l'occaſion du péché, vous devez lui en ſavoir bon gré ; c'eſt afin que vous vous en corrigiez et que vous n'abuſiez pas du Sacrement. Vous devriez même, lorſque vous n'êtes pas diſpoſé à mieux vivre et à changer de vie, ſur-tout ſi vous avez quelque dangereuſe habitude, prier vous-même votre Confeſſeur de vous différer l'abſolution, afin que vous preniez du temps pour vous diſpoſer par la prière et par l'amendement à recevoir une abſolution ſalutaire.

Souvenez-vous d'un exemple mémorable que l'Ecriture rapporte du Roi Joas. Ce Roi avoit été élevé par le Grand-Prêtre Joïada dans la crainte de Dieu, depuis l'âge de ſept ans juſqu'à quarante. Pendant tout ce temps il vécut ſaintement, et l'Ecriture en attribue la cauſe à la con-

duite de ce saint homme. *Joas*, dit le texte sacré, *se comporta saintement devant Dieu, tant qu'il fut enseigné par Joïada le Grand-Prêtre :* mais Joïada étant mort, ce malheureux Prince n'étant plus retenu par les sages conseils de son saint Maître, s'abandonna aux désordres d'une vie criminelle, et attira sur lui de grands malheurs, et une mort misérable.

Cet exemple vous apprend combien est avantageuse et nécessaire la direction d'un guide fidèle et prudent dans le chemin de la vertu.

CHAPITRE XX.

Tous les fidèles, et sur-tout les jeunes gens doivent se confesser souvent.

UN des plus importans avis qu'on puisse donner à tous les Chrétiens, et sur-tout aux jeunes gens, c'est de se confesser souvent ; en voici trois raisons.

1. Parce que, quoique vous puissiez vivre quelque temps sans tomber dans le péché mortel, néanmoins, sans la confession fréquente, vous ne pouvez éviter beaucoup d'autres péchés, qui, étant négligés, vous conduiront peu à peu aux mortels.

2. Sans la confession fréquente, vous vous engagerez insensiblement dans des habitudes périlleuses, ou dans certaines occasions que vous croirez innocentes, ou sans danger ; et si vous n'êtes averti du piége, tôt ou tard elles vous

feront tomber dans quelques grands crimes : or c'eſt en découvrant ſouvent votre conſcience à un Confeſſeur, que vous connoîtrez par ſes avis les dangers du ſalut, et que vous conserverez votre innocence.

3. Vous ſerez ſouvent attaqué de tentations, et ſur-tout contre la chaſteté : or il eſt impoſſible que vous y réſiſtiez long-temps ſans la confeſſion fréquente, et ſans les avis d'un prudent Confeſſeur. Voilà le grand remède contre les coups que l'ennemi vous porte : *celui qui néglige le remède, tombera dans la maladie, et de la maladie dans la mort*, dit le Sage.

Le démon n'a point de piége plus dangereux pour perdre les jeunes gens, que de les rendre muets ſur les ſecrets de leur conſcience; afin que dans ce pernecieux ſilence, ils ne trouvent ni ſecours pour réſiſter aux tantations, ni moyens pour ſe retirer du vice. *Le péché*, dit ſaint Bernard, *eſt bientôt guéri quand il eſt déclaré, mais il s'augmente par le ſilence. Si on le découvre, de grand il devient petit ; ſi on le cache, il devient plus grand.* O qu'on eſt aveugle quand on fuit les Sacremens ! c'eſt fuir la vie, et chercher la mort de ſon ame.

CHAPITRE XXI.

Autres avis touchant la Confeſſion.

1. SI vous êtes dans l'habitude du vice, et ſi vous avez des tantations fréquentes, confeſſez-vous tous les mois. Mais, pour être

parfait, vous devez vous confeſſer plus ſouvent, ſur-tout lorſque les tentations vous attaquent plus fortement.

N'imitez pas ceux qui ne penſent à ſe confeſſer que lorſqu'ils ont ſuccombé à une tentation. N'eſt-ce pas une folie de ne penſer au remède, qu'après qu'on eſt tombé dans une maladie mortelle, quand on peut la prévenir par ce même remède? *Employez le remède avant la maladie*, dit le Sage.

Gardez-vous de ſuivre l'exemple de ceux qui étant tombés, au lieu de ſe relever promptement, ſe laiſſent de nouveau aller au péché, et négligent de ſe confeſſer, par honte ou par lâcheté, ou pour attendre l'occaſion d'une grande Fête. Ce délai eſt cauſe que pluſieurs retombent dans de plus grands déſordres. Il ne faut point perdre courage pour être tombé; relevez vous de vos propres chûtes, pour veiller avec plus de précaution ſur vous-même.

II. Le démon, pour vous empêcher de vous confeſſer, vous ſuſcitera des obſtacles. Tantôt il vous perſuadera qu'il y a trop de peine; tantôt que vous n'êtes pas aſſez préparé; tantôt que vous n'en avez pas beſoin; une autre fois il fera naître une affaire. Souvent il vous donnera du dégoût de la Confeſſion, et peut-être tâchera-t-il de vous en retirer par cette funeſte honte qu'il a coutume d'inſpirer aux jeunes gens qui craignent quelquefois de paſſer pour dévots, tandis qu'ils n'ont point de honte de

paſſer pour libertins. Enfin il n'y a point d'artifices qu'il n'emploie pour vous éloigner de la Confeſſion. Mais, au nom de Dieu, paſſez ſur tous ces obſtacles, et regardez comme une des plus dangereuſes tentations de l'ennemi toutes les penſées qui vous éloignent des Sacremens.

III. Faites une Confeſſion générale avant votre première Communion, et lorſque vous vous diſpoſez à prendre un état de vie. Si vous avez eu le malheur de cacher par honte des péchés mortels avec connoiſſance, il faut depuis ce temps réitérer vos Confeſſions, parce qu'elles ont été ſacriléges. De même ſi vous avez vécu pluſieurs années dans des habitudes de rancune, d'impureté, d'ivrognerie, de juremens énormes, &c., je vous conſeille de répéter les Confeſſions que vous avez faites en cet état ; c'eſt quelquefois même une néceſſité, parce que les Confeſſions faites ſans amendement, dans des habitudes mortelles, ſont ou nulles ou ſuſpectes.

CHAPITRE XXII.

Avis plus particuliers pour la Confeſſion.

1. EXAMINEZ-vous principalement ſur les péchés auxquels vous avez plus de penchant. Examinez-vous avec ſincérité et avec humilité, mais ſans ſcrupule, ſans trouble et ſans inquiétude.

Excitez-vous enſuite avec confiance et avec amour au regret d'avoir offenſé Dieu, et de

mandez-lui pardon de tout votre cœur, en implorant son secours et sa clémence.

Approchez-vous du Confesseur avec beaucoup de respect et de modestie, vous représentant que vous allez comparoître devant Dieu et devant votre Juge, pour demander miséricorde. Si vous êtes obligé de rester long-temps auprès du Tribunal avant que d'être confessé, ne vous en inquiétez point, et ne vous dissipez pas; tenez-vous dans une posture humble et respectueuse, priant Dieu, ou lisant quelque livre qui vous inspire des sentimens de pénitence.

Déclarez vos péchés au Confesseur, humblement, clairement, simplement, et en peu de mots. Il y en a qui expliquent trop de choses dans leurs confessions, et qui racontent trop de circonstances; c'est scrupule et perte de temps. D'autres, par malice, ne disent leurs péchés qu'à demi, et attendent que le Confesseur leur demande le reste; abus qui fait souvent des Confessions nulles ou sacriléges.

Gardez-vous bien de cacher aucun péché mortel dans la Confession, de propos délibéré. Ce malheur arrive quelquefois aux jeunes gens pour certains péchés déshonnêtes qu'ils n'osent déclarer. Une criminelle honte leur ferme la bouche, et les tient dans un état de sacrilége. Ne tombez jamais dans ce malheur; il vaudroit mieux pour vous n'avoir jamais vu le jour.

Ne cherchez point dans vos Confessions d'être estimé de votre Confesseur, mais d'être purifié

de vos péchés, et instruit dans le chemin du salut.

II. La déclaration de vos péchés étant faite, écoutez attentivement les instructions et les avis de votre Confesseur. Ne faites pas comme plusieurs qui s'occupent à rechercher quelques péchés, pendant que le Confesseur leur parle. Cette faute peut faire perdre le fruit de la Cofession.

Avant que le Confesseur vous donne l'absolution, et pendant qu'il la donnera, demandez pardon à Dieu de vos péchés, avec un vif regret de les avoir commis, et avec une sincère volonté de changer de vie. Souvenez-vous que sans la contrition il n'y a point de Sacrement; mais excitez-vous sans trouble et sans inquiétude, et laissez ensuite le tout à la miséricorde de Dieu.

III. Quant à la pénitence, écoutez-la avec attention, lorsque le Confesseur vous l'impose; acceptez-la avec docilité, croyant que vos péchés en méritent incomparablement plus; accompliffez-la sans négligence, et avec fidélité.

Les bonnes œuvres imposées par le Confesseur, sont plus méritoires et plus efficaces que les autres œuvres volontaires.

EXEMPLE.

On ne voit guères d'exemple plus instructif pour les Pénitens et pour les Confesseurs, que l'exemple suivant rapporté par un célèbre Auteur de Théologie. Un homme de qualité, ne

pouvant obtenir l'absolution de son Pasteur ni de plusieurs Pères Jésuites à qui il s'adressa, parce qu'il ne vouloit point quitter ses usures, ni mettre fin à ses crimes, trouva enfin un Confesseur qui lui dit que ceux qui lui avoient refusé l'absolution étoient des scrupuleux, et qu'il la lui donneroit. Il se confessa quelques années à ce Confesseur, et le faisoit même souvent manger à sa table. Cet homme étant tombé dangereusement malade, on courut aussitôt avertir son Confesseur; mais pendant ce temps le malade mourut. Le Confesseur étant en chemin, cet homme lui apparut, et lui dit: Où allez-vous, mon Père?—J'allois vous confesser, parce qu'on m'a dit que vous étiez en danger. " N'allez pas plus loin, reprit l'autre; je viens " de mourir et je suis condamné à l'enfer pour " les péchés que vous m'avez laissé commettre " pendant tant d'années. Vous êtes en partie " la cause de ma perte. Vous êtes indigne du " sacré ministère que vous exercez, et que vous " profanez; si vous aviez eu plus de zèle pour " mon ame, si vous ne m'aviez pas donné " l'absolution avec tant de facilité, si vous m'a- " viez donné des avis, et des moyens pour me " retirer du vice, j'en aurois profité et je serois " sauvé. Puisque vous avez eu tant de part à " mes péchés par votre criminelle facilité à me " laisser vivre dans le désordre, il est juste que " vous en partagiez aussi la peine." En même temps la terre s'ouvrit sous leurs pieds, et tous

les deux furent engloutis. Le compagnon du Confesseur, tout consterné et hors de lui-même, annonça dans le lieu cette tragique aventure. Cette histoire fut racontée dans un Sermon devant l'Archiduc d'Autriche Albert, par un Religieux de la compagnie de Jésus; ce Prédicateur assura qu'il l'avoit apprise d'un savant homme, qui lui dit qu'il connoissoit parfaitement la personne et le lieu où elle étoit arrivée.

AUTRE EXEMPLE.

Saint Antonin rapporte un événement tragique au sujet des Confessions sacriléges. Une fille âgée de dix-huit ou vingt ans, ayant caché par honte à son Confesseur un péché d'impureté qu'elle commettoit seule, et qu'elle avoit appris d'une compagne, ce péché alarmoit tellement sa conscience et lui causoit de si cruels remords, qu'elle en perdoit le sommeil; mais la honte lui fermoit toujours la bouche en Confession. Elle se fit Religieuse pour mettre sa conscience en repos, espérant qu'en faisant de grandes pénitences en Religion, elle en obtiendroit le pardon sans le confesser. Etant au lit de la mort, son péché se représenta à son esprit plus vivement que jamais, et sa conscience toujours plus alarmée la tourmentoit horriblement, et la pressoit de dire ce péché au Confesseur; mais elle eut encore la lâcheté de le cacher, et mourut en cet état. (Tant il est vrai qu'on meurt comme on a vécu, et que quand on abuse des graces et des Sacremens pendant la

vie, on en abuſe ordinairement à la mort.) Cette Religieuſe hypocrite paſſoit pour très-vertueuſe et fut regrettée de toute la Communauté.

Trois jours après ſa mort, elle apparut à une de ſes amies dans un état affreux, et lui dit ces paroles : " Ne priez plus pour moi, ma ſœur, " je ſuis damnée pour un péché d'impureté " que j'ai commis ſeule : il m'étoit facile d'en " obtenir pardon en le confeſſant, mais une " criminelle honte me l'a toujours fait cacher ; " et en abuſant ainſi de la confeſſion, et du " ſang de J. C., je me ſuis attiré la plus ſévère " damnation." Elle pouſſa un grand cri, et diſparut.

Sans les Sacremens, on ne peut ſe ſauver, mais malheur à ceux qui en abuſent !

CHAPITRE XXIII.

De la ſainte Communion.

JESUS-CHRIST, par un effet de ſa grande miſéricorde, a inſtitué le Sacrement de Pénitence pour purifier notre ame et pour remettre nos péchés. Mais il fait pour nous quelque choſe encore de plus admirable. Par un excès incompréhenſible de ſon amour, il nous a laiſſé dans l'adorable Sacrement de l'Euchariſtie ſon corps et ſon ſang, pour ſervir de nourriture à nos ames, pour nous conſerver dans la grace, et pour nous conduire à la vie éternelle.

La ſainte Communion eſt donc un moyen

efficace pour se sanctifier ; et, si vous avez un vrai désir de vous sauver, vous devez, autant qu'il est en vous, vous rendre digne d'en approcher souvent. *Si vous ne mangez ma chair, dit J. C., et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous.*

C'est dans cette source vivante que vous puiserez abondamment tous les secours pour acquérir les vertus. Vous cherchez la sagesse, et vous recevrez la sagesse éternelle. Vous demandez la pureté, et vous recevrez ici le Dieu de la pureté même. Vous avez besoin de graces, et vous recevrez ici l'auteur de toutes les graces. Vous avez besoin de forces dans les tentations et dans les dangers, et vous recevrez ici le pain de vie et le pain des forts. Ne refusez donc pas la grace de ce divin Sauveur, qui se donne à vous par un amour ineffable. C'est une marque qu'on n'a aucun désir de son salut, quand on néglige un moyen si puissant et si saint, qui contient l'auteur même du salut.

II. Quoiqu'on ne puisse pas prescrire en général un temps pour la Communion, parce que cela dépend de l'état d'un chacun, je vous dirai néanmoins qu'il est à propos de communier ordinairement tous les mois. Si vous vous confessez plus souvent, vous prendrez pour la Communion l'avis de votre Confesseur, qui vous la permettra plus souvent ou plus rarement, selon que vous aurez de zèle à en profiter, d'ardeur à vous en approcher, et de fidélité à vous corriger.

On ne peut communier trop souvent, quand on le fait avec de saintes dispositions, et l'Eglise vous y exhorte. Mais comme la santé ne consiste pas à manger souvent, mais à profiter de ce que l'on mange; de même aussi la sainteté ne consiste pas uniquement à communier souvent, mais à profiter de la Communion. *Vivez donc de telle sorte*, dit Saint Ambroise, *que vous méritiez de recevoir tous les jours ce pain divin.*

Prenez garde de ne jamais communier indignement et en état de péché mortel; il vaudroit mieux pour vous n'avoir jamais été. *Que l'homme s'éprouve soi-même*, dit Saint Paul, *et qu'il mange de ce pain: car celui qui mange et boit indignement le Corps et le Sang du Seigneur, boit et mange son Jugement.* Les exemples suivans vous feront comprendre le malheur d'une sacrilége Communion.

Si vous communiez souvent, tâchez de purifier votre cœur de plus en plus des péchés véniels. A l'exemple des Saints dont vous verrez ci-après quelques exemples, vous pourrez quelquefois, pour vous mieux disposer, différer quelques jours votre Communion. Si votre Confesseur vous la diffère lui-même, soumettez-vous à ses avis.

EXEMPLE.

De quelle horreur n'est-on pas saisi, lorsqu'on pense au sacrilége que commit Judas, et aux funestes suites de son indigne Communion! L'Evangile nous apprend qu'aussitôt que Judas

eut communié, le démon entra dans le corps ce malheureux, qui alla enſuite trahir et livrer J. C. Après ce crime il ſe déſeſpéra, et s'arracha enfin lui-même la vie. Voilà l'effet du premier ſacrilége ; un Diſciple de J. C. poſſédé du démon ; un Dieu trahi et vendu ; un Apôtre déſeſpéré et perdu.

Autre Exemple.

Saint Cyprien, Archevêque de Carthage, a été témoin de pluſieurs événemens mémorables arrivés au ſujet des Communions indignes, dont il nous a laiſſé lui-même l'hiſtoire dans ſes livres. C'étoit la coutume alors de communier les petits enfans, et de leur donner du vin conſacré. Une petite fille qui étoit encore à la mamelle, fut agitée de convulſions au moment qu'on la préſenta à la communion, et crioit comme ſi on lui eût déboîté les os. Auſſitôt qu'elle eut pris du Sang du Sauveur, elle le vomit avec de grandes et de nouvelles convulſions. Cet enfant étoit innocent, et n'avoit point encore péché ; mais des idolâtres, par moquerie de nos ſaints Myſtères, avoient fait avaler à cet enfant du pain qui avoit été offert aux idoles ; c'eſt pour cela que le Sang du Seigneur ne put demeurer dans la bouche et le corps de cet enfant, qui avoient été ainſi infectés et ſouillés. O combien plus le Sauveur a-t-il d'horreur de demeurer dans une ame ſouillée du péché mortel !

Saint Cyprien rapporte auſſi qu'une femme

coupable d'un crime énorme s'étant approchée en cet état de la sainte Table, et ayant communié, elle se sentit dans le moment comme étouffée ; et après plusieurs horribles tremblemens, elle tomba morte sur la place. Et qu'une autre approchant du Sanctuaire pour communier, il en sortit une flamme qui l'empêcha d'avancer et de recevoir la sainte Eucharistie. C'est ainsi, dit Saint Cyprien, que Dieu en punit exemplairement quelques-uns en ce monde, pour rendre les autres sages.

Saint Ambroise défendit à son Diacre Géronce d'approcher des saints mystères, et de communier, jusqu'à ce qu'il eût expié pendant quelque temps, par la pénitence, quelques paroles vaines et indiscrètes qu'il avoit proférées.

Saint Jean Chrysostôme n'ayant pu réconcilier deux personnes qui se querelloient, eut le cœur un peu ému en voyant leur opiniâtreté. Cette émotion de son cœur étoit un effet de la charité ; cependant il n'osa ce jour-là célébrer les divins mystères, ni communier, pour marquer qu'il faut avoir le cœur en paix pour recevoir J. C. Gardez-vous donc bien d'aller à la sainte Table, si vous avez un ressentiment volontaire contre quelqu'un.

Sainte Thérèse disoit que tout ce qui l'animoit et la soutenoit le plus dans ses persécutions et dans ses peines, c'étoit la divine Eucharistie ; elle trouvoit sa consolation, son soulagement et sa force dans la Communion.

Communiez donc souvent, allez souvent à

J. C. qui désire de s'unir à votre ame ; mais éprouvez-vous auparavant par une Confession humble et sincère, et par l'amendement, et pratiquez les avis suivans.

CHAPITRE XXIV.

Avis pour bien communier.

I. DEMANDEZ à Dieu le soir précédent, et dans votre prière du matin, la grace de recevoir dignement ce Sacrement auguste ; afin qu'une action si divine, qui doit vous sanctifier, ne serve pas à votre condamnation. Occupez votre esprit et votre cœur dans la pensée de cette grande action ; et dites en vous-même ce que David disoit lorsqu'il se préparoit à bâtir un temple à Dieu : *C'est ici une grande entreprise, dans laquelle on prépare une demeure, non pas à un homme, mais à un Dieu.* Oui, mon fils, c'est à J. C. votre Dieu que vous préparez une demeure dans votre ame : il faut donc lui en préparer une qui soit digne de lui.

II. Prenez environ une demi-heure avant votre Communion pour vous recueillir, et faites ces quatre choses.

I. Humiliez-vous profondément devant Notre Seigneur, vous reconnoissant indigne de le recevoir ; indigne à cause de sa grandeur et de sa sainteté ; indigne à cause de vos péchés et de votre bassesse. *Quoi*, disoit Salomon, après avoir bâti le Temple, *est-il possible que Dieu veuille habiter parmi les hommes* ?

2. Demandez à Jésus-Christ pardon de vos péchés, en lui disant avec Saint Pierre : *Ah ! Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un grand pécheur.*

3. Demandez-lui la grace de vous unir à lui avec une conscience pure, avec un ardent amour, et un grand désir de lui être fidèle. Si vous savez quelques oraisons pour la Communion, vous les réciterez avec attention et avec ferveur.

4. L'heure de la Communion étant venue, quittez toutes prières vocales ; approchez-vous de la Table sainte avec modestie, la vue baissée, sans vous presser pour approcher des premiers. Adorez N. S avec un grand sentiment de votre indignité ; recevez avec une amoureuse confiance et une profonde humilité, le Dieu du Ciel et le Sauveur de votre ame.

III. Après la Communion ne prenez pas d'abord votre livre, mais entretenez-vous quelque temps avec votre Sauveur que vous possédez en vous-même, et faites ce qui suit :

1. Adorez sa grandeur infinie et sa majesté suprême dans le fond de votre cœur. Anéantissez-vous en sa présence par le plus profond respect.

2. Admirez sa bonté de vous venir visiter lui-même, en disant : *D'où me vient ce bonheur que mon Dieu me vienne visiter !* Reconnoissez que vous êtes indigne de cette grace.

3. Demandez-lui de nouveau pardon de vos péchés ; repentez-vous d'avoir offensé un Dieu qui se donne à vous avec tant d'amour et de tendresse. Protestez-lui que vous voulez l'aimer, et que rien ne sera jamais capable de vous séparer de lui. Dans ces heureux momens où vous possédez votre Sauveur, représentez-lui les nécessités de votre pauvre ame. Implorez les secours de sa grace pour résister aux tentations, pour quitter vos attaches et vos mauvaises habitudes, et pour avancer dans la vertu. Dites-lui avec le malade de l'Evangile : *Ah ! Seigneur ! si vous voulez, vous pouvez me guérir* ; ou bien ces paroles de Jacob : *Seigneur, je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez donné votre bénédiction.*

4. Remerciez-le de la grace qu'il vous a faite de se donner à vous, et, en reconnoissance, offrez-lui votre ame, vos puissances, votre vie, tout ce que vous avez, tout ce que vous pouvez pour l'aimer et pour le servir. Faites ces actes avec beaucoup de ferveur et de dévotion. C'est sur-tout alors qu'il faut renouveler vos résolutions, et lui promettre de tout votre cœur de vous corriger de vos habitudes criminelles, et de quitter le péché.

5. Sortez de l'Eglise avec modestie. Soyez le reste de ce saint jour plus attentif et plus recueilli dans tout ce que vous ferez. Assistez à la Prédication et aux Offices, si vous le pouvez. Employez quelque temps à une lecture spirituelle

et à la visite du Saint-Sacrement. Ne conversez pas avec toute sorte de personnes pendant ce jour, mais seulement avec des personnes de piété. Entretenez-vous de bons discours, et que ce soit là votre plus grande récréation pour ce jour-là.

CHAPITRE XXV.

Du Lever et du Coucher, de la Prière et du Règlement de la journée.

1. CONSACREZ à Dieu les premiers momens de votre journée. Vous seriez bien ingrat, si vous les donniez au démon. Dieu vous demande votre cœur, le démon voudroit aussi l'avoir ; l'on peut dire que celui-là en sera le maître pendant le jour, qui en aura pris possession le premier, dit St. Jean Climaque.

A votre réveil, votre première pensée doit être de vous offrir à Dieu ; votre première parole le saint nom de JESUS et de MARIE ; votre première action le signe de la Croix.

Lorsqu'il est l'heure de vous lever, ou lorsqu'on vous appelle, levez-vous promptement, et ne disputez point avec le démon de la paresse. Pensez que J. C. vous appelle.

En prenant de l'eau-bénite, priez le Seigneur qu'il lave et qu'il purifie votre ame et qu'il vous pardonne vos péchés, sur-tout ceux que vous auriez eu le malheur de commettre pendant la nuit. En vous habillant, soyez toujours dans une telle modestie, que jamais on ne vous trouve

dans un état indécent. Respectez le corps, et craignez jusqu'à vos propres regards.

Ne manquez jamais à votre prière. Dieu envoyoit aux Juifs la manne du Ciel pour les nourrir et les fortifier; mais c'étoit le matin qu'ils devoient la recueillir, pour nous apprendre que c'est sur-tout le matin qu'il faut recueillir dans la prière les graces du Ciel, afin de former ensuite contre le péché pendant le jour.

Ne faites pas votre prière avec négligence : une prière faite sans dévotion n'est pas une prière, mais une moquerie. Observez quatre choses à votre prière du matin :

1. Prosterné devant la majesté de Dieu, adorez-le comme votre souverain Maître.

2. Remerciez-le par J. C. de toutes ses graces.

3. Offrez à Dieu votre journée, votre travail, votre étude, vos affaires et vos peines.

4. Demandez-lui ensuite la grace d'employer votre journée à son service. Priez-le qu'il vous béniſſe, qu'il vous inspire et qu'il vous conduiſe dans tout ce que vous ferez, mais sur-tout qu'il vous préserve de péché; et de votre côté, promettez-lui sincèrement de ne consentir à aucun. Recommandez-vous enfin à la sainte Vierge, à votre saint Patron, et priez votre bon Ange d'avoir soin de vous. Ajoutez à *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les Litanies du Nom de Jésus, et d'autres prières à votre dévotion.

Je vous conseille de penser, au moins tous les matins, un quart d'heure, à votre faute après

votre prière, ou bien lire avec réflexion un livre de dévotion, afin de prendre des mesures et des résolutions pour ne pas tomber pendant le jour dans vos péchés d'habitude, et pour vous corriger. Vous ne vous sauverez pas sans y penser; le salut est une affaire qui demande bien des réflexions; vous perdez tant de momens pendant le jour, pourquoi vous refuseriez-vous à vous-même un quart-d'heure le matin, pour penser à l'unique chose pour laquelle vous êtes au monde ?

II. S'il est important de bien commencer la journée, il ne l'est pas moins de la bien finir. Dieu avoit ordonné dans l'ancienne Loi un sacrifice pour le matin et un sacrifice pour le soir, pour nous apprendre que si nous devons rendre nos hommages à Dieu en commençant la journée, nous le devons de même en la finissant. Il faut faire, autant qu'on le peut, cette prière du soir en commun avec toute la famille assemblée. *Si deux ou trois sont assemblés en mon nom*, dit J. C., *je serai au milieu d'eux*. La méthode suivante pourra vous servir de règle pour votre prière du soir :

1. Vous adorerez Dieu.

2. Vous le remercierez de ses graces.

3. Vous prierez le Saint-Esprit de vous éclairer, et de vous faire connoître les péchés que vous aurez commis pendant le jour.

4. Vous examinerez ensuite votre conscience, en tâchant de remarquer de quelle manière vous

avez passé la journée. *Examinez-vous*, dit le Sage, *et jugez-vous vous-même, avant que Dieu vous examine et avant qu'il vous juge, et vous trouverez miséricorde lorsque vous paroîtrez devant lui.*

5. Après l'examen de votre conscience, demandez pardon à Dieu des péchés que vous avez faits pendant la journée, et prenez la résolution de n'y pas retomber le lendemain. Si vous remarquez avoir fait quelque faute mortelle pendant le jour, ô mon fils! quel malheur pour vous! Ne cessez point votre prière, que vous ne l'ayez pleurée et détestée du fond de votre cœur, afin d'en obtenir le pardon par votre repentir; et le plutôt que vous pourrez, allez la confesser. Il faut être bien aveugle et bien endurci, d'aller prendre son repos lorsqu'on est ennemi de Dieu. Il vaudroit mieux dormir avec une vipère dans le sein, ou sur le bord d'un précipice, que de dormir avec un seul péché mortel. Si vous mouriez en cet état pendant le sommeil, hélas! vous vous trouveriez éveillé en enfer: ô mon Dieu, pense-t-on à cette vérité!

6. Après avoir demandé pardon à Dieu, abandonnez-vous à sa sainte volonté; recommandez-lui votre ame et votre corps, en suppliant le Seigneur de vous préserver des accidens de la nuit, sur-tout du peché et des illusions du démon. N'oubliez pas de prier la sainte Vierge, votre saint Ange et vos Patrons

de vous protéger, et après l'Oraiſon dominicale, *Notre Père qui êtes aux Cieux, &c.*, et autres prières, offrez à Dieu vos ſuffrages pour les défunts.

7. Si on vouloit faire coucher les petites filles avec leurs petits frères ou avec d'autres petits garçons, quoiqu'ils ſoient fort jeunes, elles feront leur poſſible pour s'en défendre et pour l'empêcher, et les mères ne le ſouffriront point Les enfans ne coucheront pas même dans un même lit avec leurs père et mère, quoiqu'ils ſoient petits. L'un et l'autre eſt contraire à l'honnêteté, et les ſuites en ſont très-dangereuſes.

En vous couchant, regardez le lit comme votre bière et votre tombeau, les draps comme votre ſuaire, et le ſommeil comme l'image de votre mort. Etant au lit, prononcez avec reſpect les ſaints Noms de *Jéſus*, de *Marie* et de *Joſeph*. Avant que de vous endormir, adorez Jeſus-Chriſt couché ſur ſa croix ; et dites, en vous uniſſant à lui : *O mon Dieu, mon Père ! je recommande mon ame entre vos mains* Si vous êtes éveillé pendant la nuit, élevez auſſitôt votre cœur à Dieu.

III. Ceux qui ont à cœur leur ſalut, ne ſe contentent pas de faire la prière du matin et du ſoir ; ils y ajoutent encore pendant le jour d'autres ſaintes pratiques Je vous conſeille donc de vous impoſer un règlement que vous tâcherez de ſuivre pendant la journée.

Réglez, autant que vous pourrez, l'heure de

votre lever, de votre coucher, de vos repas ; ou plutôt l'obéissance doit être votre règle.— Ayez certaines prières réglées pour chaque jour : par exemple, à l'honneur de la Passion de Jésus-Christ et de la sainte Vierge. Faites, si vous le pouvez, tous les jours, quelques visites au Saint Sacrement, quelques petites lectures de piété, et sur-tout de fréquentes élévations de votre cœur vers Dieu, quelques mortifications et quelques aumônes extraordinaires pendant la semaine, si vous en avez le moyen. *Vivre ainsi par règle, c'est vivre pour Dieu*, dit un saint Père. Vivre sans règle, c'est vivre sans mérite. Souvenez-vous, mon fils, qu'il n'y a point de jours heureux que ceux que vous passerez ainsi dans le service de Dieu et dans l'union avec Dieu, et qu'il n'y a point de jours plus malheureux que ceux que vous passerez dans le péché et dans l'oubli de Dieu.

EXEMPLE.

Ce fut par la prière que Saint Antoine arriva à un sublime degré de sainteté. Il avoit tant d'attrait et de goût pour ce saint exercice, qu'après avoir long-temps prié pendant le jour, il passoit souvent les nuits entières à méditer sur les bontés et sur les grandeurs de Dieu, et lorsqu'au commencement du jour il voyoit briller les rayons du Soleil, ce saint Solitaire s'écrioit : *Ah, beau Soleil ! pourquoi viens-tu me distraire !* Ce grand Saint disoit que l'univers étoit comme un grand livre, où les plus igno-

rans pouvoient lire, y apprendre à prier et à connoître Dieu, parce que tous les objets que nous voyons ſont les ouvrages de Dieu, qui nous font ſouvenir de Dieu, qui élèvent nos esprits à Dieu, et qui font admirer ſa puiſſance, ſa bonté et ſes grandeurs ; mais par malheur, nous fermons les yeux à ce ſpectacle. Toutes les Créatures, les Fleurs, les Aſtres, les Cieux, la Terre, nous montrent un Dieu, et nous parlent de Dieu à leur manière ; et nous ne les entendons pas.

Une ame, qui aime à prier et converſer avec Dieu, a une marque de prédeſtination : elle eſt plus forte que tout l'Enfer. Si vous avez du dégoût dans la prière, des répugnances, des diſtractions et des ennuis, ne vous découragez pas pour cela, les plus grands Saints en ont eu ; perſévérez avec courage. Les diſtractions ne ſont point pernicieuſes quand vous ne les aimez pas ; loin de là, lorsque vous les avez malgré vous, elles ſont un ſujet de mérite.

AUTRE EXEMPLE.

David, ce grand Roi, comprenoit que le premier ſoin de l'homme doit être de rendre hommage à ſon Dieu, et de le faire ſervir. C'eſt pour cela que tous les matins il donnoit ſes ordres afin que Dieu ne fût point offenſé dans ſon Royaume, et lorſqu'il apprenoit que quelqu'un de ſa famille, ou de ſes ſujets étoit tombé dans quelque déſordre, il en pleuroit, et en ſéchoit de douleur. Il avoit tellement à

cœur la prière, que toutes les nuits il se levoit pour adorer Dieu, et passoit une partie de la nuit à gémir sur ses péchés ; de sorte que tous les matins on trouvoit son lit arrosé de larmes. Tout cela ne suffisoit pas pour marquer à Dieu son amour et son zèle ; il portoit le cilice, jeûnoit presque tous les jours ; et outre les sacrifices qu'il offroit à Dieu, il se retiroit encore sept fois chaque jour en secret, pour adorer Dieu et pour prier ; et avec tout cela, il ne laissoit pas que de gouverner un grand Royaume, et d'être souvent à la tête de ses armées, pour combattre les ennemis de Dieu.

Que diront à cet exemple tant de personnes qui ne sont pas chargées de tant d'affaires que ce grand Roi, et qui cependant ne donnent presque point de temps à la prière, qui n'ont point de zèle pour faire honorer Dieu dans leurs familles, qui se soucient peu de le voir offensé ? Quiconque n'a point de zèle pour la prière, ni pour le salut de sa famille, n'en a point pour son propre salut.

CHAPITRE XXVI.

Des dispositions qu'on doit avoir en s'habillant, et de la modestie dans les vêtemens.

I. EN s'habillant il faut occuper son esprit de saintes pensées. 1. Nos habits sont des suites du péché ; nous devons donc les prendre dans un esprit de pénitence. 2. Nos habits sont les dépouilles et les restes des animaux,

au-dessous desquels le péché nous a réduits : ainsi, en les prenant, ayons des sentimens d'humilité et de confusion. 3. Nos habits sont des effets de la bonté de Dieu qui nous les donne, tandis que tant de pauvres gens qui valent mieux que nous, n'ont pas le moyen de se vêtir : prenons donc nos habits avec des sentimens de reconnoissance et d'amour envers Dieu.

II. En vous habillant, évitez sur votre personne les regards curieux et immodestes, par respect pour la présence de Dieu. Prenez garde de faire paroître quelque indécence, et ne paroissez jamais devant aucune personne de la famille, ou devant d'autres, sans être modestement couvert. Saint Charles avoit tant d'attention sur ce point, qu'on dit que jamais ses valets, ni son homme de chambre, n'ont pu voir à nu le bout de ses pieds.

Ne cherchez point dans vos vêtemens à contenter votre curiosité, et n'affectez point de vous conformer à toutes les modes; *traitez vos corps comme des victimes saintes*, dit Saint Paul, *et ne vous conformez pas aux coutumes du siècle.* Il y a des modes qui sont innocentes; vous pouvez les suivre : mais il y a des modes qui ne respirent que la mollesse, le luxe et l'orgueil; c'est ce qu'on appelle les modes du siècle : il ne vous est jamais permis de les suivre, de quelque condition que vous soyez.

Les filles, en s'habillant, ne doivent point se regarder au miroir avec affectation, mais seule-

ment pour la néceſſité ou la bienſéance. Elles ſeront toujours décemment couvertes, et n'obligeront point leurs parens de leur donner des habits au-deſſus de leur condition, ſe tenant dans une honnête médiocrité, mais avec propreté et ſans affectation. La mal-propreté eſt un défaut et une marque de pareſſe. *J. C.*, dit Saint Bernard, *a aimé les pauvres ; mais il n'a pas aimé les craſſeux.*

On ne peut trop répéter et recommander aux jeunes gens, ſur-tout aux filles, de s'habiller avec modeſtie et avec ſimplicité. La vanité, le luxe des habits et des parures, eſt un des plus grands déſordres du ſexe, et le plus dangereux écueil à la pudeur. Plus elles ont ſoin de parer leur corps, plus leur ame eſt négligée ; plus elle ont envie de plaire au monde par leur agrément et par leur beauté, plus elles ſont difformes aux yeux de Dieu. Quelle folie de chercher à plaire à des créatures, en ſe faiſant haïr de Dieu !

Celles qui affectent d'aller ſans mouchoir, et de paroître la gorge nue et les épaules découvertes, ſont criminelles ; les mères qui le ſouffrent, même aux petites filles, ne ſont pas innocentes. Les perſonnes du ſexe qui diſent qu'elles n'ont point de mauvaiſes intentions en s'habillant de la ſorte, doivent ſe ſouvenir, que ſi leur intention eſt innocente, leur action ne l'eſt pas ; et que ſi elles ſe croient [illegible] péché à ce ſujet, elles ſe trompent ; parce qu'elles ſe

rendent coupables des regards d'autrui qu'elles s'attirent, et dont elles répondront à Dieu. *Une fille ou une dame vêtue sans modestie, est*, dit Saint Bernard, *l'organe dont Satan se sert pour perdre les ames.* Le démon se place dans ses yeux, sur son visage, sur sa personne, pour exciter les regards et les désirs impurs. O que la conscience d'une fille qui n'ouvre pas les yeux sur de tels désordres est dans un état dangereux! Quel horrible compte ne rendront pas à Dieu les mères et les confesseurs qui n'empêchent pas de tels abus!

Profitez donc, jeunes gens, des réflexions suivantes. 1° Il arrive à votre sujet à peu près ce qui arriva entre l'Ange du Seigneur et le Démon, au sujet du corps de Moïse. L'Ange vouloit que le corps de ce saint homme demeurât caché, de peur que les Juifs ne l'adorassent comme une divinité, et le Démon vouloit le faire connoître, et découvrir le lieu où il étoit, afin que les Juifs en fissent une idole pour l'adorer. Voilà, filles chrétiennes, ce qui arrive à votre occasion. L'Ange du Seigneur voudroit que vous vécussiez dans la retraite, et que vous n'eussiez pas tant d'empressement de paroître aux yeux du public; et le Démon au contraire tâche de vous exposer comme des idoles aux yeux du monde. *Vous êtes*, dit Saint Jérôme, *comme des victimes du péché qu'il tâche de polir, de rendre agréables, et d'exposer à la vue du public*, afin que, par les pensées et par les regards, le

Démon d'impureté se fasse adorer dans vous. Une fille devroit rougir quand un jeune homme fixe ses regards sur elle : combien donc sont criminelles celles qui par leur enjouement et leur vanité s'attirent à dessein les regards d'autrui, et qui ne se parent que pour être admirées ! 2° C'est dans un sens renoncer à la Religion de Jésus-Christ et déshonorer le nom de Chrétien, que d'orner son corps des pompes du monde, et des œuvres de Satan. Dans le Baptême vous avez fait vœu de renoncer à toutes ces vaines pompes; *ce vœu*, dit Saint Jérôme, *est le plus grand de tous les vœux*, et on ne vous a imprimé le caractère de Chrétien qu'à cette condition. D'ailleurs, J. C., en vous appelant au Christianisme, vous avertit, *que si vous ne devenez humbles comme des enfans, si vous ne crucifiez et si vous ne mortifiez votre chair en faisant pénitence et en portant votre croix, vous n'entrerez jamais dans le Ciel.* Or peut-on dire que des filles et des femmes superbement vêtues, les épaules découvertes, les bras nus, la tête frisée, fardée, mouchetée, chargée de vains ornemens; peut-on dire, encore une fois, qu'elles ont l'humilité dans l'ame, qu'elles ont le cœur pénitent, qu'elles sont revêtues de l'esprit de Jésus-Christ ? Ne doit-on pas dire, au contraire, qu'elles sont honte à la Religion, qu'elles sont indignes de Jésus-Christ et qu'elles ne lui appartiennent plus ? *Elles sont dans cet état l'ouvrage du Démon*, dit Saint Cyprien, *et ne sont plus l'ouvrage de Dieu.*

III. Les mères, les maîtresses et tous ceux qui sont chargés d'élever les jeunes gens, sont obligés d'empêcher cet abus. Les Religieuses qui ont des Pensionnaires, sont encore plus obligées à ce devoir. Elles ne doivent jamais souffrir dans les filles qu'on leur confie, un esprit de mondanité, ni aucune vaine parure. Elles doivent leur faire aimer la modestie et la simplicité. Une grande fille croira toujours qu'il lui est permis de faire dans le monde ce qu'on lui a permis de faire dans le Couvent.

Si vous êtes de qualité, il vous est permis de vous habiller selon votre condition, mais il ne vous est pas permis pour cela de vous habiller avec vanité et avec faste. Le Saint-Esprit, par la bouche de Saint Pierre et de Saint Paul, défend aux femmes et aux filles chrétiennes *d'entortiller leurs cheveux, de s'orner d'or et de pierres précieuses, et d'étoffes trop riches.* Et Saint Paul en particulier leur défend de paroître à l'Eglise et dans les assemblées des Fidèles, sans avoir le visage voilé. D'ailleurs, à quoi sert cette vaine superfluité d'habits, d'ornemens, et toutes ces nudités affectées? qu'à scandaliser le public, qu'à faire murmurer les pauvres gens qui sont sans habits et qui meurent de faim, tandis que tout brille sur le corps d'une Dame. *Pour être une Princesse*, dit un jour Saint Hilaire à une Dame, *vous ne cessez pas d'être Chrétienne; habillez-vous donc en Chrétienne, et non pas en Païenne.*

IV. Pour vous, jeunes hommes, faites ré-

flexion que les avis que nous venons de donner vous conviennent autant qu'aux personnes du sexe. *Ne fixez point vos yeux*, dit le Sage, *sur une fille parée et enjouée ;* dites au contraire avec David : *Ah ! Seigneur, détournez mon cœur et mes yeux pour ne pas voir la vanité.* Une fille qui ne pense qu'à s'orner pour vous plaire ne mérite plus votre estime ; elle doit vous plaire par sa vertu, et non par ses parures.

Si les personnes du sexe doivent craindre de vous scandaliser par leur vanité et par leurs ornemens, craignez aussi, jeunes hommes, de les scandaliser vous-mêmes par vos ajustemens affectés. Ecoutez Saint Clément, qui a été un des premiers Papes de l'Eglise, et disciple de Saint Pierre et de Saint Paul ; voici comme il parle aux hommes dans le premier Livre des Constitutions des Apôtres : *Prenez garde de vous parer et de vous ajuster d'une manière capable de séduire le cœur des femmes et des filles. Si, par votre extérieur enjoué, vous leur inspirez des pensées et des désirs criminels, vous êtes coupables de leurs péchés, parce que vous leur avez servi de piége ; vos ajustemens et votre parure les ont aveuglées, les ont tentées et les ont souillées.* C'est pour cela que Saint Jérôme défend aux mères de laisser converser leurs filles avec de jeunes hommes enjoués et trop ajustés, de crainte que leurs cœurs n'en reçoivent de funestes impressions. Si tous ces avis ne sont de votre goût, c'est une marque que vous ne comprenez pas la

ſainteté de votre religion : profitez des exemples ſuivans, qui vous feront ouvrir les yeux ſur ce que vous ignorez.

EXEMPLE.

L'Hiſtoire Eccléſiaſtique nous apprend que dans la ville de Ptolémaïde, du temps de la perſécution, les filles chrétiennes, parmi leſquelles il y en avoit un grand nombre de qualité, étoient ſi chaſtes et ſi pures, qu'elles aimèrent mieux ſouffrir la mort, que de ſe dévoiler ; elles ſe coupèrent elles-mêmes les lèvres et une partie du viſage pour paroître hideuſes et horribles à ceux qui voudroient les approcher ou les enviſager. Elles furent déchirées par les ongles et les dents des lions, et par les mains des bourreaux avec des pointes de fer. Ces innocentes filles endurèrent tous ces tourmens, plutôt que de conſentir que leur corps fût ſouillé par les regards laſcifs des hommes voluptueux. O que cet exemple fera un jour de confuſion à tant de filles et de femmes vaines, qui ne s'habillent que pour ſe faire voir, et pour faire admirer leur beauté !

Filles mondaines, loin de vous produire aux yeux du monde, et de paroître avec tant d'éclat, vous devriez bien plutôt vous cacher, pour pleurer les péchés dont vous êtes tous les jours la cauſe par votre vanité.

AUTRE EXEMPLE.

Voici un autre exemple arrivé de notre temps, qui vous fera comprendre qu'une jeune perſonne

qui suit les impressions de la grace, est bientôt désabusée des vanités du siècle et de l'éclat des parures.

Une jeune Demoiselle de Franche-Comté, qui avoit beaucoup d'esprit, mais fort mondaine, nommée Angélique, âgée de seize ans, ayant entendu un Prédicateur prêcher contre le luxe et la vanité dans les habits, vint se confesser à ce Prédicateur qui lui dit des choses si solides, que cette jeune fille, docile à la voix de Dieu, dès le lendemain quitta ses vanités, et s'habilla d'une manière chrétienne. Sa mère, surprise de ce changement, la reprit de ce qu'elle ne s'habilloit pas comme les autres fois. Angélique lui répondit, qu'un Prédicateur à qui elle s'étoit confessée, le lui avoit défendu.

La mère alla trouver le Prédicateur, et lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût défendu à sa fille de s'habiller selon la belle mode. Je ne sais point, répondit le Prédicateur, ce que j'ai dit à votre fille ; il vous doit suffire que je vous dise que Dieu ne défend point de s'habiller selon la mode, lorsque cette mode est innocente, mais que Dieu défend de s'habiller selon la mode lorsqu'elle est criminelle ou dangereuse. Mon Père, reprit la Dame, qu'appelez-vous mode criminelle ou dangereuse ? C'est, par exemple, répondit le Prédicateur, de porter des habits trop ouverts ; d'orner sa tête de frisures, de mouches, de fard, ou d'autres parures toutes vaines, de porter des vêtemens trop riches, qui

ne ressentent que l'orgueil et le faste. Il lui expliqua ensuite les dangers de ces modes, et les scandales qui en naissent. Mon Père, lui dit cette femme, si mon Confesseur m'en avoit autant dit que vous, je n'aurois pas permis à ma fille tant de vanité et moi-même j'aurois été plus sage. Mon Confesseur est cependant un homme savant, mais de quoi me sert-il qu'il soit savant, s'il me laisse vivre à ma liberté, et dans le danger du salut? Lorsque cette Dame fut de retour, elle dit à Angélique: ma fille, bénissez Dieu d'avoir trouvé un tel Confesseur, et suivez ses avis.

Angélique eut beaucoup de combats à soutenir de la part des autres Demoiselles, qui la traitoient de ridicule. Mais le plus rude assaut qu'elle soutint, fut au bout de deux ans dans une compagnie de plusieurs Dames qui entreprirent de lui faire changer de sentiment. Pourquoi, lui dirent-elles, ne vous habillez-vous pas comme les autres? Je ne suis pas obligée de faire comme les autres, répondit Angélique; je m'habille comme celles que je crois faire mieux, et non pas comme celles qui font mal. Hé quoi! lui dit une Dame, faisons-nous mal de nous habiller comme vous voyez? —Oui, sans doute, vous faites mal, parce que vous scandalisez ceux qui vous regardent. Pour moi, répliqua la Dame, je n'ai point en tout cela de mauvaise intention; je m'habille à ma façons tant pis pour ceux qui ont de mauvaises pensée.

Tant pis pour vous aussi, reprit Angélique, puisque vous en donnez l'occasion ; si nous devons craindre de pécher nous-mêmes, nous ne devons pas moins craindre de faire pécher les autres.

Quoi qu'il en soit de vos bonnes raisons, lui dit une autre Dame, si vous ne vous habillez plus comme nous, vos amies vous quitteront, vous n'oserez plus vous trouver dans les belles compagnies et dans les bals. J'aime mieux, répondit Angélique, la compagnie de ma chère mère, de mes sœurs et de quelques filles sages, que ces belles compagnies, où l'on ne fait que jouer, médire et s'ennuyer. Pour ce qui est des bals, j'en suis dégoûtée ; j'ai failli à m'y perdre ; il n'y a déjà que trop de filles mondaines pour y aller et pour scandaliser, sans que je m'y trouve.

Oh ! après tout, lui dit une autre Dame, vous reprendrez notre mode : car si vous vous habillez comme nous, vous en serez bien plus agréable. Vraiment, reprit Angélique, je ne m'habille pas pour paroître agréable, mais pour me couvrir. Les vrais agrémens d'une fille ne consistent pas dans les habits, mais dans la vertu. Au reste, Madame, si vous pensez de la sorte, permettez que je vous dise, avec le respect qui vous est dû, que vous ne pensez pas en Chrétienne.

Une dame de la compagnie qui n'avoit encore rien dit (c'étoit une jeune Marquise) écou-

toit tout ce que disoit Angélique. Tout à coup cette Dame vint l'embrasser : Ah ! ma chère enfant, lui dit-elle, que je vous estime d'avoir les sentimens que vous avez ! soutenez-vous dans ces nobles et pieux sentimens. Ensuite cette Dame adressant la parole aux autres, leur dit : En vérité, n'est-il pas honteux pour nous qu'une jeune fille de dix-huit ans nous fasse la leçon et qu'elle ait plus de courage que nous ? Son exemple sera un jour notre condamnation. Que nous sommes aveugles d'embarrasser notre conscience, de nous captiver à suivre tant de modes gênantes et de nous rendre les martyres de la folie du monde, pour plaire à de sots flatteurs qui dans leurs cœurs se moquent de nous !

AUTRE EXEMPLE.

Nous lisons dans les Livres saints, des effets bien funestes de la curiosité et de la vanité d'une fille. Le saint Patriarche Jacob, demeurant proche de la ville de Sichem, avoit une fille nommée Dina, à qui il apprit à servir et à craindre Dieu. Cette fille âgée de quinze ans, abusa de la liberté que lui donna son père de se promener avec ses compagnes. Ayant un jour apperçu quelques filles et quelques Demoiselles de la ville de Sichem, elle fut curieuse de voir la manière dont ces filles étoient habillées, et s'étant approchée de la ville, elle éprouva bientôt combien il est dangereux de chercher à voir, quand on risque d'être vue. Quelques habitans de Sichem la virent, lui fi-

rent compliment, et l'ayant enlevée, l'emmenèrent à la ville, où elle fut deshonorée. Les enfans de Jacob, frères de la jeune Dina, ayant appris cette nouvelle, résolurent de venger l'injure faite à leur sœur. Ils surprirent par fraude les habitans de Sichem, les passèrent au fil de l'épée, sans épargner même leur Roi, saccagèrent et pillèrent leur ville. Jacob, père de Dina, pour éviter les suites de cette triste aventure, se crut obligé de changer de demeure et [illegible]ller dans un autre pays.

Voilà ce que produisit la vanité et la curiosité d'une jeune fille; le massacre de plusieurs habitans, le pillage d'une ville, le trouble de sa propre famille, et la fuite d'un père dans un pays étranger. Apprenez de là, filles chrétiennes, à ne point chercher à voir et à être vues; apprenez à vous habiller avec modestie; sans cette précaution vous ferez un écueil aux autres, et le démon vous tendra à vous-mêmes des piéges auxquels vous succomberez. Et vous, jeunes hommes, craignez et évitez la compagnie d'une fille parée et enjouée, de peur que Satan ne se serve de ses charmes pour souiller votre cœur et pour vous perdre

CHAPITRE XXVII.

De la Dévotion à la Ste. Vierge et à St. Joseph.

1. UN excellent moyen pour honorer Dieu, pour obtenir les graces, et pour se sauver, c'est la dévotion à la Sainte Vierge. Nous trouvons dans Marie, après

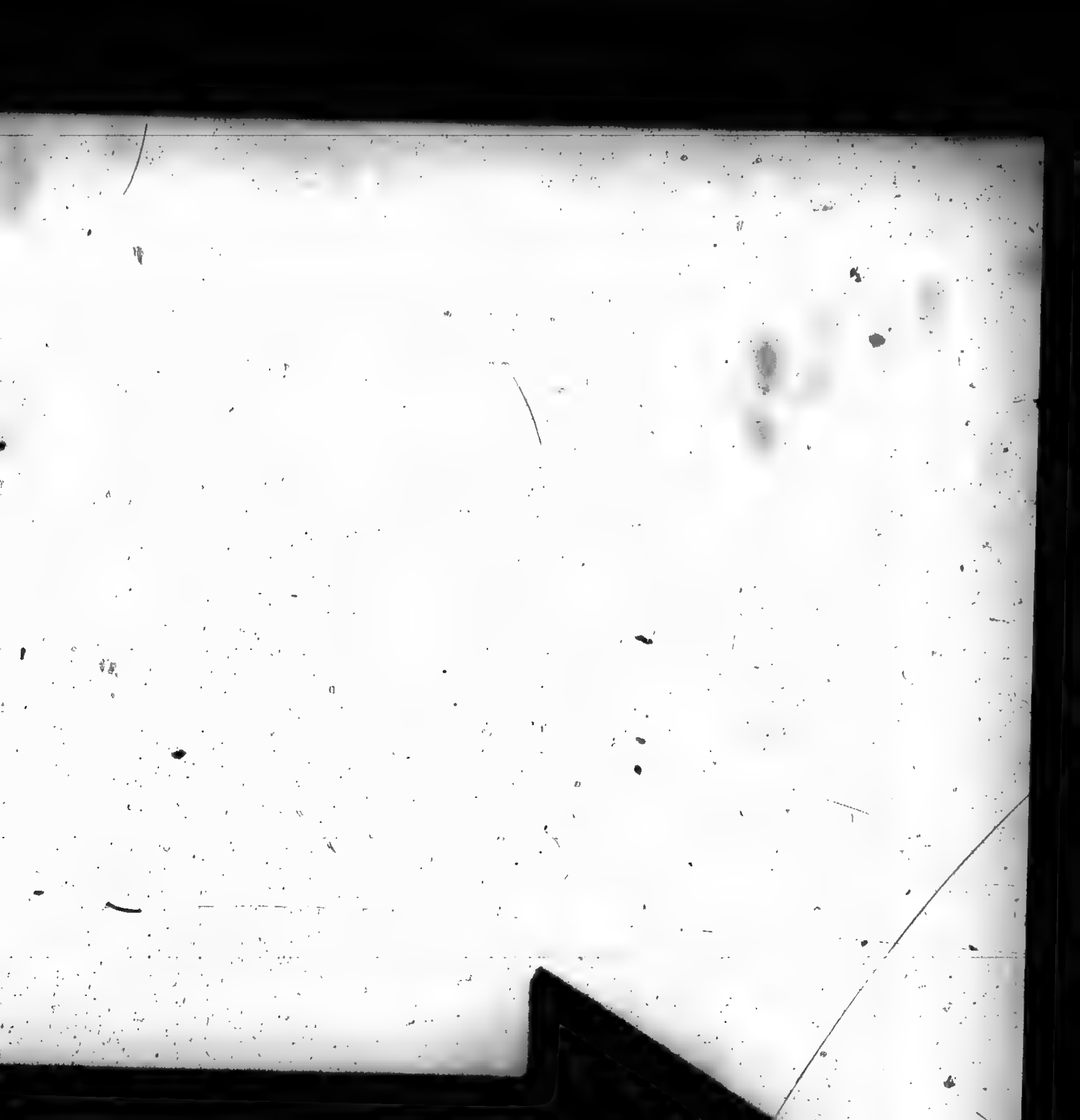
Jésus-Christ, le plus digne o[bjet] [de] culte. Elle est de toutes les créatur[es] [la] Sainte et la plus accomplie ; une médiatri[ce] [toute] puissante et un parfait modèle de toutes les vertus : trois qualités qui exigent nos respects, notre confiance et notre imitation.

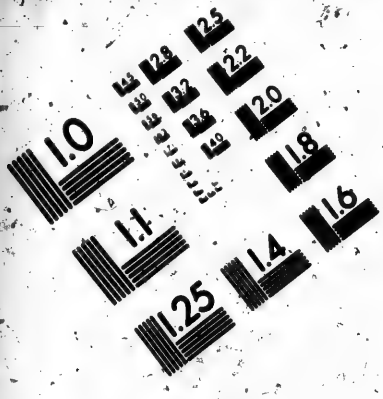
1. Nous devons nos respects et une tendre vénération à cette Vierge incomparable, à cause de ses grandeurs, de son éminente sainteté, et de sa très-haute et très-auguste dignité de mère de Dieu, qui l'élève au-dessus de toutes les pures créatures.

2. Nous lui devons notre confiance, parce qu'elle est toute-puissante auprès de Dieu, et toute remplie de bonté pour nous. Etant mère de Dieu, son fils pourroit-il rejeter sa demande ? Etant notre mère, pourroit-elle nous refuser son intercession ? Elle est sensible à nos misères, elle voit nos nécessités : les prières que nous lui faisons avec de saintes dispositions lui sont donc agréables, et sont exaucées. *Jamais personne*, dit Saint Bernard, *n'a invoqué cette mère de miséricorde, qu'il n'ait ressenti les effets de sa protection.*

Si la Sainte Vierge a tant de bonté pour tous, nous pouvons dire qu'elle a une bonté particulière pour les jeunes gens, dont elle connoît la foiblesse et les dangers.

3. Mais pour être dévot à la mère de Dieu, et pour mériter sa protection, ce n'est pas assez de lui adresser quelques prières superficielles et





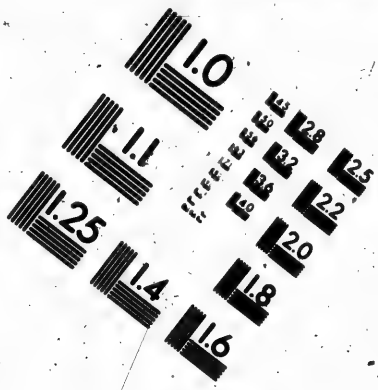
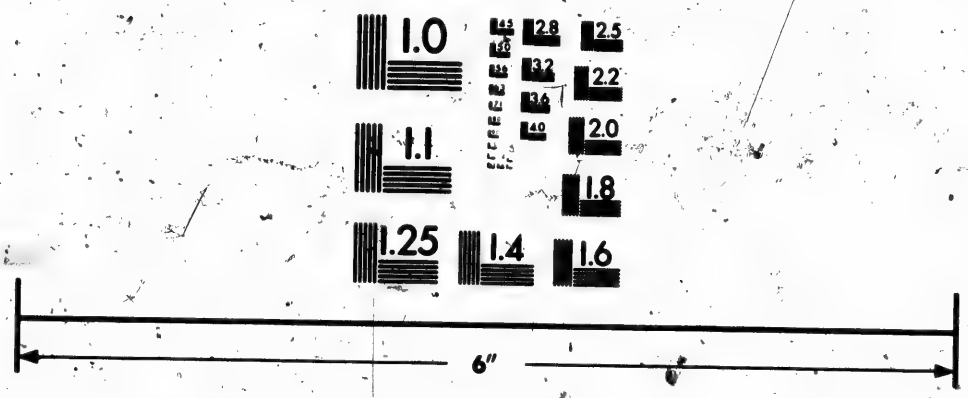
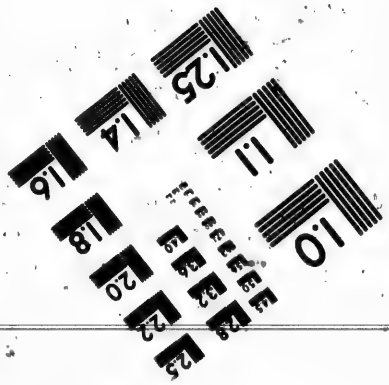


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

par coûtume, tandis qu'on ne ſe ſoucie point de lui déplaire par une vie honteuſe et criminelle. O Dieu ! quelle préſomptueuſe dévotion ! Vouloir plaire à cette ſainte mère, et crucifier ſon fils par le péché, n'eſt-ce pas là ſe rendre ennemi et du fils et de la mère ?

Si vous voulez être vrai ſerviteur et fidèle ſervante de Marie, ſuivez ces quatre avis.

1. Ayez une grande crainte de lui déplaire et d'offenſer Dieu : ne l'affligez pas en déſhonorant ſon fils, en perdant votre ame. Si vous avez le malheur de tomber dans quelque péché, recourez promptement à elle, afin qu'elle ſoit votre médiatrice, et qu'elle vous réconcilie avec ſon fils : elle eſt le refuge des pécheurs qui ont recours à ſa protection, et qui ont un véritable déſir de ſe convertir.

2. Imitez ſes vertus, et principalement ſon humilité et ſa chaſteté, qui l'ont rendue ſi agréable à Dieu, vous ſouvenant que Marie ſe plaît à favoriſer ceux qui aiment ces deux excellentes vertus, et qui imitent les exemples de ſa ſainte vie.

3. Ne paſſez aucun jour ſans donner à Marie quelques marques de votre fidélité, par quelques prières, ou par quelques aumônes et par quelques abſtinences à certains jours de la ſemaine. Honorez particulièrement ſes fêtes, par la fréquentation des Sacremens de Pénitence et d'Euchariſtie.

4. Invoquez-la ſouvent, et ſurtout dans les

tentations et dans les dangers d'offenser Dieu. « Si les tentations s'élèvent contre vous, dit « Saint Bernard, et si vous êtes dans les tribu- « lations, invoquez Marie. Dans les dangers et « dans les doutes, pensez à Marie, ayez le nom « de Marie dans la bouche et dans le cœur ; « elle vous consolera, elle vous aidera, elle « vous éclairera, elle vous soutiendra, elle « vous conduira : mais afin que vous obteniez « son secours, imitez ses vertus."

En vivant de la sorte, vous serez du nombre de ses vrais enfans ; elle sera votre mère et votre avocate auprès de Dieu ; et tandis que vous serez sous sa sauve-garde, vous ne périrez pas. N'oubliez pas ces consolantes paroles de Saint Anselme : *Que si celui-là est perdu qui n'aime point la Vierge, et qui en est abandonné ; aussi est-il impossible que celui-là périsse, qui a recours à elle, et qu'elle regarde des yeux de sa miséricorde.*

II. En vous exhortant à la dévotion à la Sainte Vierge, je ne puis oublier son auguste époux Saint Joseph. Ce grand saint ayant été choisi pour avoir soin du fils de Dieu en son enfance, ne doutez pas qu'il ne soit favorable aux jeunes gens, et qu'il ne chérisse tendrement cet âge, qui a été consacré par l'enfance de l'Homme-Dieu. Ce saint Patriarche a pourvu à tous les besoins auxquels ce divin enfant s'est assujetti pour notre amour ; il l'a délivré de la persécution d'Hérode ; il l'a sauvé en Egypte ; il l'a élevé et nourri en sa jeunesse ; il l'a vu soumis à

ſes commandemens ; il a été le témoin et l'admirateur des graces et des vertus que ce ſaint enfant faiſoit paroître de jour en jour.

Pouvons-nous douter que cet homme ſi ſaint, qui a eu tant de familiarité avec Jéſus-Chriſt enfant, n'aime d'un amour ſingulier les jeunes gens qui imitent cet Enfant-Dieu et tâchent de ſe conformer à ſa divine jeuneſſe par la pratique de ſes vertus ?

Aimez donc ce grand ſaint, honorez-le d'un culte ſingulier. Priez-le d'être votre patron, votre père, le protecteur de votre pureté et de votre innocence ; vous en recevrez des ſecours abondans. Demandez-lui par l'amour qu'il a pour Jéſus-Chriſt et par le ſoin qu'il a eu de la divine enfance, qu'il ait ſoin de votre jeuneſſe dans les dangers de votre ſalut, qu'il vous aide à acquérir l'amour de ce divin Sauveur, et à ne jamais perdre ſa grace.

Invoquez-le ſurtout pour le moment redoutable de votre mort, en lui demandant tous les jours la grace finale. Il a eu le bonheur de mourir entre les bras de Jéſus et de Marie. O la douce, ô la précieuſe, ô la ſainte mort ! Suppliez-le avec ardeur de vous obtenir la grace de mourir ainſi dans le baiſer du Seigneur ; vous ſouvenant des conſolantes paroles de Sainte Thérèse, qui nous aſſure que jamais elle n'a rien demandé à Dieu par l'interceſſion de Saint Joſeph, ſur-tout le jour de ſa fête, qu'elle ne l'ait obtenu.

CHAPITRE XXVIII.

De la dévotion à l'Ange-Gardien, et aux Saints.

1. DIEU nous donne à chacun un Ange pour notre garde. Il emploie par une bonté incompréhenſible ſes plus parfaites créatures à notre ſervice. Ces céleſtes intelligences qui ſont créées pour le contempler et le ſervir dans le Ciel, veulent bien prendre ſoin de nous ſur la terre. O bonté de Dieu, qui députe un prince de ſa cour pour la conduite d'une vile créature ! Non content de nous avoir envoyé ſon fils, de nous donner ſon Eſprit-Saint, de nous promettre la jouiſſance de lui-même dans le Ciel ; il veut encore, afin qu'il n'y ait rien au Ciel qui ne ſoit employé à notre ſalut, nous envoyer ſes Anges pour y contribuer par leurs ſervices. Il en a deſtiné un à chacun de nous, pour être notre guide et notre défenſeur. Que ne devons-nous pas à un tel conducteur, à un tel ami, et quelle reconnoiſſance ne devons-nous pas à Dieu, qui a la bonté de nous donner de tels guides !

Notre bon Ange, dit Saint Bernard, doit nous inſpirer trois choſes ; le reſpect, l'amour et la confiance. Le reſpect à cauſe de ſa préſence ; l'amour à cauſe de la bienveillance qu'il a pour nous ; la confiance, à cauſe des ſoins qu'il prend de nous.

1. Ayez un profond reſpect pour votre Ange ; il eſt toujours auprès de vous, et jamais

il ne vous abandonne pendant la vie. Quand vous ſentez du penchant au péché, ſouvenez-vous de ſa préſence. Ayez honte de faire devant un Ange ce que vous n'oſeriez pas faire devant un homme.

2. Aimez-le tendrement puiſqu'il vous aime. Ne ſeriez-vous pas coupable d'une noire ingratitude, de manquer envers lui de reconnoiſſance et de retour pour les ſervices qu'il vous rend, et pour les dangers dont il vous préſerve à toute heure ?

3. Ayez recours à lui avec confiance, principalement en deux occaſions. La première, lorſque vous délibérez ſur quelque affaire importante ; priez votre bon Ange de vous éclairer, afin que vous n'entrepreniez rien contre la volonté de Dieu. Pourriez-vous manquer d'avoir un heureux ſuccès ſous un ſi bon guide, qui eſt tout à la fois un fidèle ami, un conſeil éclairé, et un puiſſant protecteur ? Conſultez-le ſur-tout pour le choix d'un état de vie.

Vous devez, en ſecond lieu, recourir à votre Ange tutélaire lorſque vous êtes en danger d'offenſer Dieu. *Quand vous avez*, dit Saint Bernard, *une tentation qui vous preſſe, une tribulation qui vous trouble, invoquez votre cher Gardien : c'eſt l'Ange que Dieu vous a donné pour vous ſecourir dans la néceſſité.* Vous éprouverez les effets de ſa protection, ſur-tout dans les tentations contraires à la chaſteté.

Les Anges aiment cette vertu ; ils ſont les

protecteurs des ames pures, parce que cette vertu rend l'homme ſemblable aux Anges. *On ne doit pas s'étonner*, dit Saint Ambroiſe, *ſi les Anges défendent les ames chaſtes, puiſqu'elles mènent en terre une vie auſſi pure que celle des Anges.*

II. Vous devez encore honorer tous les Saints, ſur-tout les Apôtres. Que d'obligations n'avons-nous pas à ces hommes apoſtoliques ? Ils ſont nos pères dans la Foi, ils ont donné leurs travaux, leur vie et leur ſang pour nous faire connoître Jéſus-Chriſt. Quel amour et quelle reconnoiſſance ne leur devons-nous pas ?

N'oublions pas de rendre un culte particulier au ſaint Patron dont nous portons le nom ; invoquez-le ſouvent, et imitez ſes vertus. Nous ſerions indignes de porter le nom du Saint, ſi nous déſhonorions ce ſaint nom par une vie criminelle. On nous impoſe les noms des Saints dans le Baptême, afin de nous faire ſouvenir qu'ils ſont nos interceſſeurs auprès de Dieu, et que par leurs prières et par l'exemple de leurs vertus, nous devons remplir ſaintement nos obligations.

CHAPITRE XXIX.

De la lecture des bons livres.

1. LES avis et les inſtructions de nos paſteurs et de nos maîtres, ſeront bientôt effacés de notre mémoire, s'ils ne ſont entretenus par la lecture des bon livres, et par la méditation des choſes de Dieu. La piété et l'a-

mour de Dieu sont comme un feu qui s'entretient par les pensées et par les saintes affections : où puise-t-on ces pensées salutaires et ces pieuses affections ? C'est dans les lectures saintes.

L'admirable conversion de Saint Augustin fut commencée par la lecture du livre de la Sagesse ; elle fut avancée par l'exemple de deux Courtisans qui s'étoient convertis en lisant la vie de Saint Antoine ; elle fut enfin achevée par la lecture du nouveau Testament, qu'une voix du Ciel lui commanda de lire, en lui faisant entendre ces paroles : *prenez et lisez.*

Ce fut par le même moyen que la grace opéra le changement de Saint Sérapion. La lecture de l'Evangile le toucha si vivement, qu'il abandonna ses biens ; et après avoir donné aux pauvres jusqu'à ses habits, il portoit son livre du nouveau Testament, en disant : *voilà celui qui m'a dépouillé.* O qu'une sainte lecture a de force ! et comment est-il possible qu'un moyen si puissant soit négligé ?

Pour lire utilement, il faut observer les avis suivans. 1. Ne lisez point par curiosité, pour contenter votre esprit, mais pour apprendre vos devoirs. Commencez votre lecture par une élévation de votre esprit à Dieu, pour lui demander sa grace et ses lumières.

2. Lisez avec respect, parce que c'est Dieu qui vous parle dans votre livre. Quand nous prions, nous parlons à Dieu ; mais lorsque nous lisons un bon livre, c'est Dieu qui nous parle.

3. Liſez par ordre, c'eſt-à-dire, dès le commencement du livre, et continuant juſqu'à la fin ; autrement la lecture vous ſeroit moins profitable.

4. Liſez peu à la fois, mais attentivement ; faites réflexion ſur ce que vous liſez pour en tirer quelques réſolutions, et demandez à Dieu la grace de mettre vos réſolutions en pratique.

5. Liſez ſouvent, c'eſt-à-dire, ou tous les jours ou du moins quelquefois la ſemaine, principalement les jours de Fêtes.

6. Ne vous contentez pas d'avoir lu un livre une fois, mais reliſez-le pluſieurs fois. Si vous liſez pour apprendre la vertu, vous éprouverez que la ſeconde lecture vous ſera plus ſalutaire que la première.

Les livres les plus utiles pour vous, ſont le Combat Spirituel, l'Imitation de N. Seigneur, la Vie des Saints, le Nouveau Teſtament, les Hiſtoires Saintes de l'Ecriture, ou quelques autres, ſelon l'avis de votre Confeſſeur.

II. Quand je vous exhorte à lire les bons livres, je vous avertis en même temps de fuir les mauvais. Le Démon n'a point trouvé de plus puiſſant moyen pour gâter l'eſprit et le cœur, que la lecture des mauvais livres. Il a ſuſcité un nombre infini de déteſtables ouvrages en toute matière et en toute langue ; il en fait inventer encore tous les jours. La plûpart de ces livres pernicieux ſont déguiſés ſous quelques tours ingénieux d'éloquence, et compoſés avec

quelque délicateſſe d'eſprit; et ſous ces déguiſemens, ils cachent le venin mortel qu'ils font couler dans l'ame.

Ces livres ſont: 1. Ceux qui ſont hérétiques, qui ſont contre le reſpect dû à la Religion et aux choſes ſaintes ou contre les déciſions de l'Egliſe. 2. Ceux qui ſont laſcifs, qui traitent de l'amour profane et d'hiſtoires galantes.

Fuyez ces livres comme des piéges que le démon vous tend pour vous perdre. Vous ne pouvez preſque pas les lire ſans vous expoſer à pécher mortellement, car ou vous y recevrez des impreſſions funeſtes, ou vous vous expoſerez au danger d'en recevoir. Si vous avez quelques-uns de ces livres, ne les gardez point et ne les donnez point à d'autres. Quelque réſolution que vous ayez de vous abſtenir de la lecture d'un mauvais livre, la curioſité vous tentera, et ſi vous ne veillez ſur vous-même, vous ſuccomberez. Un mauvais livre eſt un ſerpent que vous gardez, qui vous fera une bleſſure mortelle lorſque vous y penſerez le moins.

En vain dites-vous que ces livres ſont compoſés avec eſprit, que vous y apprenez la beauté du ſtyle, la pureté du langage, que vous y trouvez des choſes amuſantes et agréables. Je vous répondrai avec Saint-Auguſtin, *que c'eſt là un artifice du Démon; que par ces mauvais livres on n'apprend pas à bien parler, mais à devenir vicieux; et que par ces lectures amuſantes, on apprend à penſer au mal, et à le commettre ſans*

retenue. Je vous dirai que vous pouvez puiſer l'éloquence ailleurs que dans ces ſources empoiſonnées. Ah, funeſte éloquence et maudite ſcience qu'on n'acquiert qu'au préjudice de ſon ſalut, en perdant la foi, en perdant la pudeur, en perdant ſon ame!

EXEMPLE.

Si les pères et les mères doivent procurer de bons livres à leurs enfans, ils doivent avoir encore plus de ſoin d'empêcher qu'ils n'en liſent de mauvais. Une Dame de qualité, pour avoir négligé cet avis important, vit avec douleur dans ſes enfans les effets de ces pernicieuſes lectures. Cette Dame avoit deux fils et une fille. Son fils aîné paſſa ſa jeuneſſe dans la crainte de Dieu, et ſe fit Religieux. Sa fille nommée Euphroſine fut ſage juſqu'à l'âge de 16 ans. Elle eut le malheur de faire amitié avec une jeune Demoiſelle à qui on laiſſoit lire toutes ſortes de mauvais livres, et qui les communiquoit à Euphroſine; ces livres étoient contre la pudeur et contre la Religion, remplis d'impoſtures, d'impiétés, d'obſcénités, mais d'un ſtyle agréable. Euphroſine ſe perdit par la lecture de ces livres; car à peine les eut-elle lus, qu'elle devint d'une arrogance inſupportable, et perdit tout ſentiment de pudeur et de crainte de Dieu. Sa mère en gémiſſoit et ne ſavoit à quoi attribuer le dérangement de ſa fille.

Euphroſine ayant un jour laiſſé ſa chambre ouverte, ſon jeune frère qui avoit 14 ans, y

entra, et se mit à lire un livre qu'il trouva sur la table. Il y lut des choses si étranges que tout de suite il porta le livre à sa mère. Elle en lut une page. Ah! s'écria-t-elle, quel livre! voilà le livre maudit qui a corrompu l'esprit de ma fille. Pour vous, mon fils, détestez ce que vous avez lu dans ce livre abominable, et gardez-vous bien de jamais en lire de semblables; le démon parle dans ces livres; il vaudroit mieux pour vous de prendre du poison, que de vous souiller l'esprit par de telles lectures.

Dans ce moment, Euphrosine rentra. Ma fille, lui dit la mère, est-ce là le livre de dévotion que vous lisez? Ma chère mère, lui dit Euphrosine, je vous prie de me le rendre, afin que je le rende à la personne qui me l'a prêté. Vous le rendre? dit la mère, j'aimerois mieux voir le feu dans ma maison. Il n'est point permis, ni à vous, ni à moi, de remettre et de rendre un mauvais livre; ce livre vous a perdue, malheureuse, et il en perdroit bien d'autres. Ensuite elle le mit au feu.

Euphrosine avoit encore d'autres livres très-mauvais: elle les porta à son frère le Religieux pour les lui cacher. Ce Religieux eut la curiosité de les lire; curiosité qui lui coûta la perte de sa foi et de son ame. Il avoit été jusqu'alors bon Religieux; mais la lecture de ces livres détestables le pervertit de telle sorte, qu'il perdit, comme sa sœur, tout sentiment de piété et

de foi. Six mois après il apoſtaſia, ſe retira à Genève où il ſe maria.

Euphroſine, de ſon côté, donna dans un libertinage ſi outré, qu'elle ſe livra à toutes ſortes de diſſolutions. Au milieu de ſes déſordres elle fut frappée d'une maladie cruelle dont elle mourut. Un jeune homme qui l'avoit fréquentée, et qui lui avoit ſouvent prêté de mauvais livres, vint la voir quelques heures avant qu'elle mourût. *Ah!* lui dit-elle, *je ſuis effrayé de la vie que j'ai menée; je me ſuis moquée toute ma vie de la religion et des choſes de l'autre monde, mais je vous aſſure que maintenant je ſuis dans d'étranges alarmes: ah, mon Dieu! que ces choſes ſont terribles! je penſe à préſent là-deſſus bien autrement que par le paſſé, et je voudrois bien avoir tenu une autre conduite.* Loin de profiter de cette inſpiration du ciel, et des bons ſentimens que Dieu lui donnoit encore, elle étouffa les remords de ſa conſcience, et mourut dans l'impénitence. Ce jeune homme touché de cette mort funeſte, y fit des réflexions et ſe convertit.

Ne liſez donc jamais des livres dangereux. Ceux qui ſont contre la pureté des mœurs ſont la ſource du libertinage et des grands déſordres de la jeuneſſe dans les villes. Les livres qui ſont contre la Religion et l'Egliſe, ſont la ſource et l'appui de l'héréſie, et conduiſent à l'athéiſme. Si l'on voit aujourd'hui parmi quelques perſonnes d'une certaine condition ſi peu de

Religion et de pudeur, c'eſt parce qu'elles liſent toutes ſortes de mauvais livres.

Il eſt étonnant que les gens d'eſprit puiſſent goûter les menſonges, les obſcénités et les abſurdités de tant de livres impies. Il faut être aveugle pour ajouter foi à des livres compoſés par des gens diſſolus et paſſionnés, au mépris de tant d'excellens livres compoſés par les plus grands génies, par les plus grands Saints, et dictés par l'Eſprit de Dieu.

CHAPITRE XXX.

Des Converſations.

I. C'EST dans les ſaintes converſations que l'eſprit ſe forme doucement à la vertu. Le bon exemple des autres fait des impreſſions ſecrètes, qui attirent ſans qu'on s'en apperçoive. On apprend inſenſiblement leurs maximes; on apprend à parler comme eux, et à faire le bien qu'on leur voit pratiquer. Un eſprit bien né a une ſecrète confuſion de se laiſſer ſurpaſſer en vertu par ſes ſemblables; c'eſt pourquoi le Sage donne ces avis importans: *Converſez avec les prudens; ayez pour amis des perſonnes vertueuſes. Celui qui converſe avec des ſages, deviendra ſage.*

II. Il y a deux ſortes de perſonnes avec leſquelles vous devez converſer: 1. Avec celles qui vous ſurpaſſent en âge et en expérience. *Cherchez*, dit le Saint-Eſprit, *la compagnie des perſonnes ſages et âgées, et uniſſez-vous à leur*

sagesse : c'est-à-dire, profitez de leurs prudens discours et de leurs exemples.

2. Conversez avec ceux de votre sexe, de votre âge et de votre profession qui sont portés à la vertu. Les jeunes gens ne doivent pas faire société avec trop de personnes. Il faut mieux avoir peu d'amis, mais qui soient vertueux, suivant cet avis de Saint-Jérome à Népotien : *Ayez*, lui dit-il, *des compagnons dont la conversation ne fasse aucun tort à votre réputation ; qu'ils ne soient pas tant ornés par leurs habits, que par leurs vertus ; et qu'ils n'aient pas soin de porter tant d'ajustemens, mais de porter sur eux-mêmes des marques de pudeur et d'honnêteté.* Cherchez ceux de votre sexe qui sont tels, aimez leur compagnie, édifiez-vous par leur modestie et par leur piété, en les imitant par une sainte émulation, et ne soyez pas des derniers au service de votre Créateur.

Jeunes gens, souvenez-vous que si vous fréquentez des libertins et des libertines, des gens sans pudeur et sans dévotion, vous vous perdrez. Si vous voyiez l'Enfer, vous entendriez des réprouvés s'écrier au milieu des flammes : *Maudit soit le jour que j'ai vu un tel ou une telle, ils sont cause de ma damnation ; si jamais je n'avois été dans leur compagnie, je serois à présent dans le Ciel.*

Si vous avez eu des fréquentations et des amitiés dangereuses, rompez ces liens funestes, et quittez toutes ces sociétés. Il vaudroit mieux

pour vous habiter avec des ſerpens et des lions que de converſer avec des vicieux.

III. Quant aux converſations avec les perſonnes de différent ſexe, vous devez les craindre, et vous défier de votre foibleſſe ; n'ayez de ces ſortes de converſations qu'autant que la néceſſité, la charité ou la bienſéance le demandent ; que ces converſations et ces viſites ſoient rares, qu'elles ſoient courtes et qu'elles ſoient ſaintes. Si vous aimez l'aſſiduité avec le ſexe, c'eſt une marque que vous aimez le danger ; et le Saint-Eſprit vous avertit, *que celui qui aime le danger y périra.*

Les perſonnes du ſexe ne doivent jamais oublier cet avis que Saint-Bernard donnoit à Sainte-Ombeline ſa ſœur: *Machère ſœur en J. C.*, lui diſoit-il, *qu'aucun homme, jeune ou vieux, n'ait aucune converſation familière, ni aucune aſſiduité avec vous, quelque juſte, quelque ſaint, et de quelque caractère qu'il ſoit. La familiarité et l'aſſiduité ont ſouvent fait tomber ceux que la volupté n'a pu vaincre ; parce que l'occaſion du péché en fait ſouvent venir la penſée et le déſir.* Que ces avis ſont importans, et que d'ames perdues pour les avoir négligés !

EXEMPLE.

Les converſations qui paroiſſent innocentes avec des perſonnes de ſexe différent, ne ſont pas toujours ſans danger. Tel qui commence par l'eſprit, ne finit pas toujours de même. La nièce de Saint-Abraham le Solitaire en eſt un

triſte exemple. Cette fille, nommée Marie, perdit ſon père et ſa mère à l'âge de ſept ans. On l'amena à Saint-Abraham ſon oncle pour l'élever. Il lui fit bâtir une cellule à côté de la ſienne, et prenoit ſoin de l'inſtruire par une petite fenêtre qui étoit entre les deux cellules. Il lui inſpira tellement le goût de la vertu, qu'elle vécut dans la pénitence et dans une grande ſainteté jusqu'à l'âge de vingt ans : mais le démon lui tendit un piége. Un jeune Solitaire, qui étoit ami de Saint-Abraham, et qui le viſitoit aſſez ſouvent, prit de là occaſion de parler à ſa nièce par la fenêtre. Tout étoit innocent du côté de Marie, et ce jeune Moine ne ſembloit dans les commencemens lui parler que pour profiter des pieux avis que Marie lui donnoit.

Après pluſieurs converſations, deſquelles elle ne ſe défioit point, il entretint enfin cette fille de la paſſion qu'il avoit pour elle. Elle y réſiſta courageuſement durant une année ; mais ce n'étoit pas aſſez, elle devoit avertir ſon oncle du danger auquel elle ſe voyoit expoſée par les converſations de ce jeune hypocrite : car ce malheureux la perſuada enfin, et Marie ſe laiſſa ſéduire.

Elle n'eut pas plutôt commis le crime qu'elle fut pénétrée de honte, et accablée par les remords de ſa conſcience. Elle ne pouvoit plus jouir d'un moment de repos ; ſa faute toujours préſente à ſes yeux, la faiſoit ſoupirer et verſer

des torrens de larmes. " Ah ! malheureuſe, " *diſoit-elle*, qu'ai-je fait ? j'ai perdu dans un " moment le fruit de tant de pénitences et de " bonnes œuvres ; hélas ! que ſuis-je devenue ? " j'ai perdu mon ame, je lui ai donné la mort ; " il me ſemble que les démons ſont autour de " moi pour inſulter à mon crime et à ma perte. " Que penſera mon oncle ? Où irai-je pour " me cacher à ſes yeux ? Quel uſage ai-je fait " de ſes ſaintes converſations et des inſtructions " qu'il ma données ? Je n'oſe plus paroître en " ſa préſence." A ces mots, elle ſortit. Le démon lui mit dans l'eſprit, que Dieu l'avoit abandonnée ; et déſeſpérant d'obtenir le pardon de ſa faute, elle vint dans une ville, où elle continua pendant deux ans à vivre dans le déſordre.

On ne peut dire quelles furent les inquiétudes de Saint-Abraham, lorsqu'il ne vit plus ſa nièce ; il cherche, il prie, s'informe ; et après deux ans de prières et de gémiſſemens, il apprit où elle étoit. Il ſe fit apporter un habit de cavalier, monta à cheval, et s'étant couvert d'un grand chapeau, pour n'être pas connu, il alla chercher ſa brebis égarée. Etant arrivé à l'hôtellerie où étoit ſa nièce, il demanda qu'on fit venir dans ſa chambre une fille étrangère qui étoit dans la maiſon. Elle vint auſſitôt, et ne connut point ſon oncle, mais le ſaint homme la reconnut ; la voyant entrer avec un habit de courtiſane, il fut ſaiſi de douleur juſqu'au fond de l'ame. Il éleva ſon cœur à Dieu, afin qu'il

lui inſpirât ce qu'il devoit dire à cette malheureuſe. Alors ayant ôté le grand chapeau qui le couvroit, il lui dit : " C'eſt moi, ma nièce ; hé " bien, Marie, me reconnoiſſez-vous ? Qu'êtes-" vous devenue, ma fille, depuis que vous m'a-" vez quitté ? Qu'eſt devenu le meurtrier qui " a ſi cruellement traité votre ame ?"

Marie fut dans le moment pénétrée d'une telle honte, et d'un ſi grand étonnement, qu'elle ne put ni parler, ni lever les yeux, et demeura immobile, et comme évanouie de confuſion.— " Vous ne me répondez point, *lui dit le ſaint* " *homme*, vous ne me regardez point ; avez-vous " oublié qui je ſuis ? Raſſurez-vous ; je ne viens " point ici pour vous charger de confuſion, mais " pour vous ſauver. Prenez courage, ma nièce, " je me charge de vos crimes, Dieu aura pitié " de vous, et vous les pardonnera." Marie, toujours interdite et ſans parole, commença par verſer une grande abondance de larmes. Son oncle continua de lui parler. Hé quoi ! vous " défiez-vous de la miſéricorde du Seigneur ? " Ne ſavez-vous pas qu'il peut pardonner et " qu'il pardonne tous les jours plus de crimes " que vous n'en avez commis ? Revenez à vo-" tre Dieu, pauvre ame, il vous tend les bras ; " ayez pitié de vous-même ; ayez auſſi pitié " de moi ; voyez les peines et les ſoins que j'ai " pris pour vous ; allons, ma fille, ne perdez pas " courage ; retournons dans nos cellules pour " y ſervir Dieu." Marie lui répondit : " Ah !

" mon cher oncle, il y a donc encore du re-
" mède, et vous m'assurez que Dieu aura pitié
" d'une misérable comme moi !" Après ces paroles, elle se prosterna aux pieds de son oncle, lui demanda pardon, et passa le reste de la nuit à pleurer et à dire : *Mon Dieu ! que ferai-je pour reconnoître et pour remercier votre grande miséricorde ?* Elle résolut enfin de retourner à sa cellule avec son saint oncle. Elle avoit quelque argent et des habits qu'elle avoit gagnés dans son libertinage ; son oncle les lui fit abandonner comme des richesses du démon, et l'ayant fait monter sur son cheval, il la conduisit lui-même à pied jusqu'à sa retraite. Marie n'y fut pas plutôt arrivée, qu'elle se couvrit d'un rude cilice, et se livra à des austérités continuelles ; passant les jours et les nuits à prier, à sanglotter et à demander à Dieu sa miséricorde ; elle pleuroit ses péchés avec une si vive douleur et un si tendre amour de Dieu, qu'elle faisoit fondre en larmes tous ceux qui l'entendoient, et ranimoit la ferveur des ames les plus tièdes.— Saint Abraham vécut encore dix ans, et Sainte Marie mourut cinq ans après son oncle ; Dieu fit connoître par des miracles qui s'opérèrent après sa mort, qu'il lui avoit fait miséricorde.

Jeunes gens, apprenez de cet exemple deux choses : la première est de profiter des avis et des saintes conversations de ceux qui vous instruisent. Sans les avis et la charité de Saint Abraham, sa nièce étoit perdue sans ressource ;

et si cette fille eût toujours été fidèle à profiter des instructions de ce saint parent, jamais elle ne fût tombée. La seconde chose que vous devez apprendre de cette histoire, est de n'avoir aucune assiduité, ni conversation familière avec des personnes qui ne sont pas de votre sexe. Un Solitaire se perd et débauche une sainte fille : ainsi, jeune homme, quand vous seriez aussi vertueux qu'un Solitaire ; et vous, fille, quand vous seriez aussi pénitentte qu'une Sainte, vous souillerez votre ame, si vous avez les uns avec les autres des assiduités et des liaisons familières.

AUTRE EXEMPLE.

Les compagnies les plus agréables sont souvent le piége le plus dangereux à la jeunesse ; et l'artifice avec lequel les jeunes gens cachent leurs intrigues et leurs fréquentations, est ordinairement le commencement de leur perte. — Tel fut le sort d'une jeune Demoiselle nommée Julienne, âgée de seize à dix-sept ans. Elle vécut en sage fille, tandis qu'elle fréquentoit des compagnes vertueuses, auxquelles sa mère la recommandoit. Mais cette femme fut la dupe de sa fille, comme le sont la plûpart des mères qui se fient à leurs filles, et qui les croient plus sages qu'elles ne le sont.

Un jeune homme qui demeuroit dans une maison voisine, conçut de l'inclination pour Julienne. Il avoit une sœur nommée Thérèse, il la pria de faire amitié avec Julienne, et de l'amener à la maison. Thérèse étoit artificieuse

et enjouée ; elle ſut ſi bien s'inſinuer dans l'eſprit de Julienne, que bientôt elle la dégoûta de ſes anciennes compagnies, en lui diſant qu'elles étoient trop sérieuses et trop réſervées pour une fille de ſon âge.

Julienne prit goût aux converſations de cette jeune voiſine, qui ne penſoit qu'à ſe divertir et qui ne parloit que de galanterie et de promenade. Après quelques entretiens et quelques rendez-vous, Julienne fut toute changée à ſon déſavantage. Elle ne penſoit plus qu'au plaiſir, à la danſe, à lire des romans, à ſe procurer de précieux habits, à ſe parer. Elle quitta ſon confeſſeur qui la conduiſoit ſaintement, et prit un confeſſeur du goût de Thérèſe, qui étoit un homme qui la laiſſoit vivre à ſa fantaiſie. Pour avoir de quoi fournir à ſa vanité et à ſes intrigues, elle déroboit à ſa mère, qui ne ſe défioit pas d'elle et en accuſoit la ſervante.

Les voiſines et le Curé prirent garde aux fréquentations de Julienne, et eurent la charité d'en avertir ſa mère. Cette femme, loin de les remercier de ce bon office, leur demanda de quoi ils ſe mêloient, et leur dit que Julienne étoit honnête fille et ſans reproche. (Tel eſt l'aveuglement des mères, qui fermant les yeux ſur les déſordres de leurs enfans, ne voient pas ce que tout le monde voit, et trouvent mauvais qu'on les en avertiſſe). Cette mère idolâtre de ſa fille, fut punie comme elle le méritoit : Julienne devint ſi arrogante et ſi fière, que cette

mère commença à pleurer amèrement sur les complaisances qu'elle avoit eues pour cette ingrate fille, et ouvrit enfin les yeux sur la conduite de cette jeune impudente.

Dieu la vengea, et punit Julienne; (car les enfans rebelles à leurs pères et mères sont punis tôt ou tard.) Un jour de fête, étant parée plus qu'à l'ordinaire, elle sortit malgré sa mère pour aller avec Thérèse et son frère à une promenade. Elle n'y fut pas plutôt arrivée, qu'elle sentit une vive douleur au visage, causée, à ce qu'on crut, par la piqûre d'une mouche envenimée, ou par quelqu'autre accident. Quelques momens après, elle eut mal au cœur, et tomba en défaillance. On la rapporta chez sa mère; son visage enfla d'une manière si horrible, que le Chirurgien fut obligé de lui donner plusieurs coups de lancette, qui lui défigurèrent tout le visage. Julienne se fit apporter un miroir, et aussitôt qu'elle vit son visage dans cet état affreux, les yeux et la bouche tout défigurés, elle poussa un grand cri: Ah Ciel! est-ce donc là ce visage que j'ai tant paré, et sur lequel j'ai permis et reçu tant de libertés!

Tous les remèdes furent inutiles; il fallut se résoudre à mourir. Sa mère eut le courage d'annoncer cette nouvelle à sa fille. Quoi! ma chère mère, il faut que je meure, répondit Julienne! Je suis jeune, j'étois, il n'y a que deux jours, en bonne santé, et il faut aujourd'hui que je meure! Je le mérite bien à cause

des chagrins que je vous ai causés. Je n'ai plus qu'une grace à vous demander, ma chère mère ; c'est de veiller sur la conduite de ma petite sœur, afin qu'elle ne se perde pas comme moi. Je vous supplie de me pardonner, de prier pour moi, et de me donner votre bénédiction. Je vous la donne de tout mon cœur, répondit la mère, en versant des larmes ; je vous pardonne ; je prie Dieu de vous faire miséricorde, et de me pardonner le peu de soin que j'ai eu de votre conduite. Elle lui fit ensuite recevoir les Sacremens.

Ses anciennes et sages compagnes qu'elle avoit quittées, la vinrent voir. Julienne aussitôt leur présenta la main, et leur dit : si j'avois toujours été dans votre compagnie, et profité de vos exemples, je ne serois pas dans les troubles où je me trouve ; je vous demande pardon du scandale que je vous ai donné dans mon libertinage. Thérèse étoit dans la chambre : ah ! lui dit Julienne, que penses-tu à présent de l'état où tu me vois ? Je voudrois bien ne t'avoir jamais fréquentée : je vais mourir, tout est passé pour moi ; et quand tu seras dans l'état où je suis, que penseras-tu de tant de jours que nous avons passés dans la vanité et dans les joies du monde ? Que tu as fait de tort à mon ame ! j'aurois toujours été sage et innocente sans toi. Je n'ai plus de temps pour mieux vivre ; mais je fais à Dieu de tout mon cœur le sacrifice de ma vie pour expier les péchés d'une jeunesse que j'ai si

cruellement passée. Crois-moi, ma chère amie, prends exemple sur moi ; peut-être bientôt seras-tu au lit de la mort comme moi. Souviens-toi des dernières paroles d'une amie qui va paroître au Jugement de Dieu.

Pendant que Julienne parloit ainsi, Thérèse consternée pleuroit amèrement ; et s'étant jetée à genoux pour lui demander pardon, elle tomba penchée sur son lit, et ne cessa de sanglotter, jusqu'à ce que Julienne eût expiré.

Profitez de cet événement : toutes les circonstances en sont instructives pour les jeunes gens, et pour les pères et mères. Apprenez avec quelles personnes vous devez converser. Julienne se perd dès qu'elle fréquente une compagne mondaine.

CHAPITRE XXXI.

Du Travail et de l'Emploi du Temps.

1. IL n'y a point de désordres dont l'oisiveté ne puisse être la cause. *Elle est*, dit Saint Bernard, *l'égout de toutes les pensées dangereuses, la nourrice de la volupté, la meurtrière des vertus, la mort de l'ame, le tombeau d'un homme vivant, le réceptacle du péché. Elle est* enfin, dit le Saint-Esprit, *la maîtresse qui enseigne tous les vices.*

Peut-on, sans verser des larmes, voir ce vice funeste si répandu parmi les jeunes gens ? On voit la plûpart, sur-tout dans les villes, vivre dans la fainéantise, et ne s'appliquer à aucune occupation sérieuse. Les jeux, les promenades,

les cajoleries, les ajuſtemens, les danſes, le dormir; voilà preſque toute leur vie et l'occupation de leur eſprit.

Et de là combien naiſſent de déſordres? L'ignorance des vérités ſaintes, l'oubli de Dieu et du ſalut. De là les fréquentations, les occaſions de débauche et de libertinage. De là les mauvaiſes inclinations qui croiſſent dans leurs cœurs, comme de méchantes herbes dans une terre que la main du jardinier nêglige de cultiver. De là enfin ce fond de pareſſe et d'indolence pour le bien, qui les rend incapables d'éducation, et qui fait que les vices contractés par l'oiſiveté les rendent incorrigibles pour le reſte de leur vie.

O plût à Dieu qu'il fût auſſi facile de déraciner ce vice parmi les jeunes gens, qu'il eſt aiſé d'en faire voir les effets! Mais ce mal a tellement aveuglé leurs eſprits, et gagné leurs cœurs, qu'ils ne veulent pas même le connoître. *Pareſſeux*, dit le Sage, *juſqu'à quand dormirez-vous? Quand vous éveillerez-vous de ce profond ſommeil de l'oiſiveté qui vous tient aſſoupis, qui vous conduira à l'extrême indigence, et aux plus grands malheurs?*

II. Pour vous préſerver de ce vice, faites les réflexions ſuivantes:

1. Conſidérez que tous les hommes ſont nés pour le travail. Dieu les y a condamnés par un arrêt ſolennel, dès la naiſſance du monde. Si vous menez une vie oiſive, vous réſiſtez à la

volonté de Dieu, et vous allez contre l'ordre qu'il a établi. Quelle raiſon avez-vous de vous exempter d'une loi de laquelle il n'a jamais diſpenſé perſonne ?

Si les hommes ſont obligés au travail pendant toute la vie, ils le ſont encore plus dans la jeuneſſe.

1°. Parce que ſi à cet âge on ne s'exerce pas à des occupations convenables, on contracte des vices qui durent ordinairement juſqu'à la mort.

2°. Parce que le temps de la jeuneſſe eſt le plus propre pour cultiver l'eſprit. C'eſt dans ce temps qu'on peut ſe rendre capable d'apprendre les vertus, les ſciences, les arts et les profeſſions qui doivent occuper le reſte de la vie. Si ce temps eſt une fois perdu, il ne peut plus être réparé. Le temps perdu ne revient plus : mais il y a cette différence, que le temps perdu dans les autres âges n'a pas de ſuites ſi fâcheuſes ; au lieu que le temps perdu dans la jeuneſſe eſt plus irréparable, et a des ſuites plus funeſtes.

2. Penſez au regret que vous aurez un jour d'avoir perdu le temps de votre jeuneſſe, lorſque vous vous trouverez ſans talens, ſans éducation, ſans intelligence pour les affaires, ſans eſprit et ſans établiſſement. Vous ne le croyez pas à préſent ; mais vous le ſentirez un jour et vous en pleurerez.

3. Si vous perdez le temps, le compte que vous en rendrez à Dieu au jugement doit vous faire trembler. Dans ce jugement épouvantable toute

votre vie vous ſera miſe devant les yeux ; et le premier article du compte qu'on vous demandera, ſera l'emploi que vous aurez fait de votre jeuneſſe. Dieu vous fera voir tous les déſordres qui ont ſuivi cette perte du temps ; l'ignorance où elle vous a jeté ; les péchés et les vices dans lesquels elle vous a précipité ; tous les talens dont elle vous a rendu incapable. Qu'aurez-vous à alléguer à ces reproches, et à quelle condamnation faudra-t-il vous attendre ?

4. Combien d'ames à préſent dans les enfers reconnoiſſent que la cauſe de leur damnation vient d'avoir mal employé le temps de la jeuneſſe ! Si elles pouvoient eſpérer un ſeul moment du temps que vous avez, que ne feroient-elles pas pour l'employer utilement ? Eſt-il poſſible que leur repentir ne vous touche pas ?— Faites-vous ſage à leurs dépens, et apprenez par leur exemple à éviter le malheur dans lequel elles ſont tombées.

O mon fils ! je vous conjure donc par l'amour que vous devez avoir pour votre ame, de fuir l'oiſiveté comme un des plus grands obſtacles à votre ſalut.

Ne ſoyez jamais déſœuvré. Faites toujours quelque action qui vous occupe d'une manière convenable à votre condition ; ou à la lecture, ou à la couture, ou à l'étude, ou à la prière, ou à l'écriture, ou à quelque exercice qui ſoit utile. Le démon ne cherche que l'occaſion de vous trouver fainéant pour vous ſurprendre. Pour

éviter les piéges de l'ennemi, ſuivez cet avis de Saint Jérôme: *Vivez de telle ſorte, que le démon vous trouve toujours occupé. Ne regardez pas votre travail ou votre étude comme une choſe pénible, mais comme un ſaint exercice qui vous eſt ordonné de Dieu, et comme un moyen de ſalut. Offrez-le à Dieu le matin, et quand vous le commencez, priez le Seigneur qu'il le béniſſe et qu'il le faſſe réuſſir à ſa gloire.* Pendant vos occupations, entretenez votre eſprit de ſaintes penſées, en élevant ſouvent votre cœur à Dieu, afin que votre travail ne ſoit pas ſans mérite. Faites ce qui vous eſt commandé; et occupez-vous ſelon la volonté de ceux qui ont l'autorité ſur vous. Chantez dans le travail, ſelon l'avis de Saint Paul, les louanges de Dieu et quelques cantiques édifians, et n'y chantez jamais de chanſons profanes et dangereuſes.

CHAPITRE XXXII.

Les jeunes gens ne doivent jamais avoir honte de faire le bien.

UN moyen des plus pernicieux dont l'ennemi du ſalut ſe ſert pour perdre les ames, c'eſt la honte de faire le bien. Il tâche de donner pour la vertu une honte qu'on ne doit avoir que pour le péché.

Pour réuſſir, et faire tomber dans ce piége, le démon inſpire aux jeunes gens cette fauſſe idée, que la vertu eſt mépriſée, et qu'on ſe moquera d'eux s'ils ſe donnent aux exercices de

piété. Par cet artifice, il leur rend la vertu odieuse et étouffe en eux les désirs du salut. Quelquefois même cette honte criminelle gagne si puissamment leur esprit, qu'ils font gloire de leurs vices, et rougissent de n'être pas aussi méchans que les autres.

O combien d'ames le tentateur a-t-il perdues par cette funeste honte, et par la crainte du *qu'en dira-t-on !* Pour vous prémunir contre cet écueil, servez-vous des réflexions suivantes.

1. De quoi rougiriez-vous en servant Dieu ? Y a-t-il donc quelque chose de plus honorable que d'être à son service ? L'on tient à honneur de servir un prince de la terre, et vous rougiriez de servir le Roi du Ciel ? Quel étrange aveuglement ! Mais prenez garde qu'on ne rougit que pour une chose qui est mauvaise et indigne de soi ; de manière que si vous rougissez de la vertu, vous la regardez donc comme mauvaise, comme indécente ou indigne de vous ? Quel renversement d'esprit !

2. Devant qui rougissez-vous ? Ce n'est que devant les méchans et les mondains. Mais les discours des insensés, et les railleries de ceux qui ont l'esprit gâté, doivent-ils vous empêcher de plaire à Dieu ? Ne savez-vous pas qu'ils n'ont point d'autres règles de leur jugement, que leurs aveugles inclinations ? S'ils vous méprisent, c'est parce qu'ils haïssent la vertu : *car le service de Dieu est en exécration au pécheur*, dit le Sage ; *les insensés détestent ceux qui marchent*

dans le chemin de la vertu et qui craignent Dieu. Devez-vous vous mettre en peine de ce que penseront de vous les insensés et les libertins?

3. Que si l'estime du monde vous touche, que ne cherchez-vous l'estime des personnes sages? Vous ne devez pas, à la vérité, pratiquer la vertu pour vous procurer cette estime; ce seroit une vanité qui vous feroit perdre votre récompense. *Si je cherchois à plaire aux hommes,* disoit Saint Paul, *je ne serois pas serviteur de J. C.* Néanmoins le monde doit savoir que vous pratiquez la vertu, parce que vous devez édifier le monde. *Qu'on voie vos bonnes œuvres,* dit le Sauveur, *afin que votre Père céleste en soit glorifié.* Avoir honte de faire le bien, c'est avoir honte d'appartenir à Jésus-Christ.

4. Souvenez-vous de cette menace terrible du Fils de Dieu contre ceux qui rougissent de son service: *Celui qui rougira de moi et de mes maximes, je rougirai de lui au jour du Jugement,* c'est-à-dire, qu'il ne le reconnoîtra point pour un de ses Elus.

Demandez à Dieu qu'il fortifie votre esprit contre cette funeste honte, et ce respect humain, qui n'est qu'une imagination des esprits foibles. Accoutumez-vous à faire le bien avec liberté, sans vous mettre en peine de ce que les autres diront. Méprisez leur mépris, moquez-vous de leurs moqueries, mettez-vous audessus de tout, pour faire votre devoir, pour contenter Dieu, et vous sauver. C'est une grande folie

de préférer l'eſtime des hommes à votre ſalut, et de complaire à un petit nombre d'eſprits mal faits, pour déplaire aux perſonnes ſages, aux Saints et à Dieu même. Peſez bien cette réflexion.

CHAPITRE XXXIII.

Les artifices du Démon pour engager les jeunes gens dans la tentation.

IL y a trois principaux artifices par lesquels le démon ſéduit les hommes et ſur-tout les jeunes gens, dans la tentation.

1. Le premier de ſes artifices renferme trois pièges. 1. Il empêche de connoître la grandeur du mal qu'il veut faire commettre. 2. Il préſente à l'imagination la douceur du péché, et la fait voir toujours plus grande qu'elle n'eſt. 3. Il groſſit la difficulté d'y réſiſter et la fait regarder comme inſurmontable.

O que le tentateur eſt trompeur dans ces trois pièges! car, 1. Le mal qui eſt dans le péché eſt plus grand que tous les autres maux. 2. La douceur du péché n'eſt que d'un moment, elle eſt ſuivie de chagrins, de remords, et ſouvent de déſeſpoir. 3. La peine et la difficulté d'y réſiſter ne durent pas long-temps; et quand on les ſurmonte, elles ſont ſuivies de conſolation, elles font mériter le Ciel, et ſouvent nous délivrent de pluſieurs autres tentations.

Prenez donc garde de vous laiſſer aveugler par l'ennemi de votre ſalut. Quand il vous

préſente une tentation, regardez auſſitôt le mal qu'il vous inſpire comme un grand malheur. Ne conſidérez pas le plaiſir qu'il vous offre, et qui paſſe comme une ombre ; mais penſez au regret et aux remords qu'il vous laiſſera dans l'ame, et aux châtimens dont il ſera puni. Ne regardez pas la peine et la difficulté d'y réſiſter, qui durent ſi peu ; mais la conſolation et le mérite qui vous en reſteront. Si vous agiſſez de la ſorte, la tentation ſe diſſipera, et votre cœur ſera en paix.

II. Second artifice. Le démon ſéduit les jeunes gens dans la tentation en leur mettant cette penſée dans l'eſprit : *Je me confeſſerai de ce péché ; j'en obtiendrai le pardon, et j'en ferai pénitence.* Avec cette aveugle préſomption, on ſe livre dans une fauſſe aſſurance au crime.— Quoi donc, ſi vous penſiez que Dieu vous dût foudroyer après votre péché, vous ne le feriez pas ; et parce que vous eſpérez de lui le pardon, vous oſez l'offenſer ſans crainte ! Allez, malheureux, vous êtes donc méchant, parce que Dieu eſt bon ; vous l'offenſez, parce qu'il pardonne : ô quelle impudence ! quelle témérité ! de quel châtiment ne doit pas être puni un tel outrage ?

La prière, la fréquentation des Sacremens, les avis d'un bon Confeſſeur, vous préſerveront de tous ces piéges de l'ennemi.

CHAPITRE XXXIV.

Des fautes qu'on fait dans les tentations.

1. LA première faute dans laquelle on tombe, quand on a de fréquentes tentations, c'est de s'inquiéter ; et après avoir résisté quelque temps, de perdre courage, croyant qu'on ne peut résister : illusion des plus à craindre, parce que le découragement donne de grands avantages à l'ennemi du salut.

La ville de Béthulie étant assiégée par Holopherne, les principaux de la ville se mirent en prière avec le peuple pour obtenir de Dieu leur délivrance ; mais voyant que Dieu ne les exauçoit pas aussitôt, ils résolurent de livrer la ville, et de se rendre, si le secours ne venoit pas dans cinq jours. La chaste Judith, avertie de cette résolution, les en reprit, et leur dit : — *Qu'êtes-vous donc, vous qui tentez ainsi le Seigneur ? Est-ce donc là un moyen d'attirer sur vous sa bonté ? C'est plutôt mériter sa colère et sa vengeance. Quoi ! vous déterminez un temps à la miséricorde de Dieu, et vous lui fixez un jour pour vous secourir ! Prenons des mesures plus prudentes. Faisons pénitence, demandons sa miséricorde avec larmes, et attendons son secours avec humilité.*

Je vous en dis de même, mon fils, lorsque vous vous inquiétez et que vous perdez courage dans les tentations, vous faites injure à Dieu : car c'est vous défier de sa grace, et vous

exposer à tomber dans les plus affreuses tentations et dans les plus grands désordres. Ayez courage, ayez patience dans la tentation et espérez que la grace de Dieu ne vous manquera pas, si vous ne lui manquez le premier. Persévérez courageusement, et il vous donnera la force de vaincre. Souvenez-vous que les plus grands Saints ont été tentés comme vous, et plus que vous. St. Paul ayant demandé à Dieu la délivrance de ses tantations, le Seigneur lui fit cette réponse: *Ma grace te suffit, car la vertu se perfectionne dans la foiblesse.* C'est en effet dans la tentation que la vertu est éprouvée; c'est alors que nous faisons connoître notre courage, notre fidélité et notre amour pour Dieu. D'ailleurs, quel mérite auriez-vous de la vertu, si vous n'aviez point de tentations et de combats à soutenir?

II. La seconde faute que font plusieurs dans les tentations, c'est qu'après avoir succombé à une tentation, ils mettent bas les armes, et se laissent vaincre à toutes les autres tentations. O étrange aveuglement! pour avoir été une fois vaincu, se rendre entièrement à son ennemi! Après avoir reçu une plaie, vouloir être couvert de plusieurs autres! Après avoir perdu la grace de Dieu, continuer à l'irriter en restant dans le péché, au lieu de l'apaiser promptement en retournant à lui!

Les Israélites s'étant assemblés contre la Tribu de Benjamin, quoiqu'ils fussent beaucoup

plus forts en nombre, furent défaits à la première et à la seconde bataille, mais ils ne perdirent pas courage : ils vinrent devant le Tabernacle pleurer, jeûner, prier et offrir des sacrifices ; ils reprirent ensuite les armes et allèrent au combat, où ils remportèrent la victoire.

Comportez-vous de la sorte dans les tentations. Il ne faut pas perdre courage pour avoir été une fois vaincu, mais vous relever promptement, recourir à Dieu, gémir sur votre chûte et sur votre misère, implorer la miséricorde du Tout-Puissant et le secours de sa grace. Il faut que le regret d'avoir été vaincu, vous excite à résister plus fortement dans la suite, et que vos chûtes vous servent à vous tenir plus sur vos gardes, et à profiter de vos propres défauts.

EXEMPLE.

Saint Jérôme, que je vous donne ici pour modèle, a été attaqué plus fortement que vous ne le serez jamais ; et c'est peut être celui de tous les serviteurs de Dieu, dont la jeunesse a été le plus éprouvée par les tentations.

Après avoir passé quelque temps dans le monde, il quitta le siècle, et alla à Jérusalem visiter les saints lieux ; de là il se retira dans le désert, où il demeura quelques années. Pendant ce temps, malgré ses austérités, il fut agité de tentations d'impureté si fréquentes et si horribles, qu'il excite les larmes de ceux qui le lisent. Voici ce qu'il en dit lui-même en écrivant à Eustochie : « O combien de fois dans cette vaste

" solitude, que les ardeurs du Soleil rendent
" insupportable, les pensées et les plaisirs de la
" volupté ont-ils troublé et sali mon imagina-
" tion! La douleur et l'amertume dont mon ame
" étoit remplie me faisoient chercher les lieux
" les plus écartés pour combattre mes tentations
" et pleurer mes péchés. Mon corps déjà tout
" hideux étoit couvert d'un cilice; je ne cessois
" de verser des larmes, et de gémir la nuit et
" le jour. Je n'avois point d'autre nourriture
" que celle des Solitaires de ce désert, qui ne
" boivent que de l'eau, et ne mangent que des
" herbes crues, même dans leurs maladies.—
" Dans ce désert affreux, qui étoit comme une
" prison où je m'étois condamné moi-même
" pour éviter l'enfer; dans ce désert, dis-je,
" quoique je n'eusse d'autre compagnie que
" celle des scorpions et des bêtes sauvages, sou-
" vent je me trovois en pensée aux assemblées
" des Dames de Rome. Les jeûnes me ren-
" doient le visage pâle et défiguré, et mon es-
" prit ne laissoit pas d'être brûlé de mauvais
" désirs. Dans un corps languissant, et dans
" une chair qui étoit déjà morte avant moi-
" même, je sentois vivre et brûler les flammes
" des plaisirs impurs."

Voilà les tentations de ce grand Saint et les assauts qu'il avoit à soutenir; mais écoutez comme ce courageux Soldat de J. C. s'est comporté dans ses combats.

" En ce déplorable état je me jetois aux

" pieds de J. C., je les arrosois de mes larmes; " et je surmontois les rebellions de la chair par " des abstinences de plusieurs semaines, et il " m'est arrivé souvent de passer des jours et des " nuits entières à crier et à implorer l'assistance " du Ciel, ne cessant de prier et de frapper ma " poitrine, que je n'eusse vu la tentation et la " tempête passées, et que Dieu par sa grace ne " m'eût rendu le repos et la tranquillité."— Apprenez de là, jeunes gens, comme il faut combattre les tentations; et écoutez encore ce qui suit :

Et Dieu m'en est témoin, poursuit-il, *après avoir répandu beaucoup de larmes, après avoir prié long-temps les yeux levés au Ciel, enfin je sentois un si doux repos dans l'ame, que souvent il me sembloit que j'étois en la compagnie des Anges.*

O quel exemple pour vous animer à résister aux tentations ! Il vous apprend trois choses. 1°. Que vous ne devez pas vous étonner de vous voir tenté, puisque ce grand Saint, nonobstant ses mortifications, a souffert des tentations si violentes. 2°. Il vous apprend comme il faut combattre les tentations, savoir : par la mortification, par la retraite, par les gémissemens et par la prière humble et constante. En troisième lieu, il vous apprend la joie et la consolation que Dieu donne à ceux qui ont résisté à la tentation avec courage et avec persévérance.

CHAPITRE XXXV.

Quelles Maximes les Chrétiens doivent suivre dans la jeunesse, et en tout temps.

PRENEZ garde de vous laiſſer ſéduire l'eſprit par des maximes contraires à celles du ſalut.

Vous verrez dans Babylone, diſoit le prophète Jérémie aux Juifs, *des idoles d'or et d'argent, qu'on porte pour inſpirer de la terreur aux hommes ; prenez garde de les adorer avec les autres. Quand vous verrez qu'on les adore de toute part, dites en votre cœur : O Seigneur ! c'eſt vous ſeul qu'il faut adorer.*

Je vous en dis de même. Vous verrez dans le monde des hommes qui adorent des idoles, c'eſt-à-dire, les plaiſirs, les richeſſes, les vanités, la chair et la volupté. Vous verrez le vice honoré, la vertu raillée, la Religion même mépriſée ; vous entendrez les maximes que le démon y a introduites : malheur à vous ſi vous vous laiſſez ſéduire par l'exemple de la multitude.

Ayez toujours devant les yeux les maximes de J. C. et les vérités éternelles. Le monde ne veut pas les connoître ces grandes vérités ; mais elles ne changeront pas pour cela. C'eſt ſur ces maximes et ſur ces vérités ſaintes que vous ſerez jugé. Penſez-y ; imprimez-les dans votre eſprit ; ayez-y recours contre les exemples et les maximes du monde, et qu'elles vous ſervent de

règles pour votre conduite. Voici les plus importantes, que je vous exhorte de lire souvent.

I.

Le péché est le plus grand de tous les maux.

La pieuse Reine Blanche, Mère de Saint Louis Roi de France, lui disoit souvent lorsqu'il étoit jeune : *Mon fils, je vous aime avec tendresse, néanmoins j'aimerois mieux vous voir mort à mes pieds, que de vous voir commettre un seul péché mortel.*

Craignez le péché plus que tous les maux de cette vie ; craignez même les plus petits péchés, parce qu'un petit péché est toujours un grand mal. Tout péché offense et afflige Dieu.

Il est vrai que le péché véniel ne nous rend pas ennemis de Dieu, mais il affoiblit en nous son amour. Il n'ôte pas la grace sanctifiante, mais il nous dispose à la perdre.

Le Saint-Esprit nous avertit que *celui qui méprise les petites choses*, c'est-à-dire, les plus légères, *tombera peu à peu* dans les plus grandes. Corrigez-vous donc, autant que vous pourrez, des petites fautes, et vous n'en commettrez jamais de grandes.

II.

Il faut penser souvent aux fins dernières.

Un moyen efficace que le Saint-Esprit nous donne pour éviter le péché, c'est de penser sérieusement à nos dernières fins. *En toutes vos actions souvenez-vous de vos dernières fins, et vous ne pécherez jamais.* Ces fins dernières sont la Mort, qui sera le terme de votre vie ; le Juge-

ment qui en ſera la déciſion ; le Paradis qui en ſera la récompenſe, ou l'Enfer qui en ſera le châtiment.

Dites donc ſouvent dans votre cœur : 1°. Je dois mourir et peut-être bientôt. Que penſerai-je de mes péchés au moment de la mort ? Que penſerai-je de mes plaiſirs honteux, de mes attaches criminelles aux créatures et aux biens de la terre, de ma vanité et de mon orgueil ? Que voudrois-je alors avoir fait ? Ah ! qu'il eſt conſolant, au lit de la mort, d'avoir paſſé ſa jeuneſſe et ſa vie dans l'innocence et dans la crainte de Dieu !

2°. Je dois un jour être jugé par un Juge terrible qui me voit, qui m'obſerve, qui me fera rendre compte de ma jeuneſſe et de tous les inſtans de ma vie. Que lui répondrai-je lorſqu'il me demandera compte du temps que j'ai perdu, de tant d'inſtructions et de lumières dont j'ai abuſé ; de tant de jours paſſés dans le jeu et dans la debauche, dans la pareſſe et dans l'impureté, dans la galanterie et dans la déſobéiſſance ; de tant d'heures employées à parer mon corps et à le ſatisfaire ; de tant d'injuſtices et de larcins ; de tant de rancunes et de juremens ? Hélas ! que penſerai-je de tout cela au jugement de Dieu ?

3°. Il y a dans le Ciel une place qui m'eſt préparée ; mais la gagnerai-je en vivant ſans amour de Dieu et ſans charité pour le prochain, ſans patience et ſans mortification, en vivant

ſans piété et ſans pudeur ? A quoi penſerai-je ſur la terre, ſi je ne penſe pas à vivre ſaintement, et à gagner le Ciel ? Si je le perds, tout ſera perdu pour moi.

4°. Après cette vie, qui finira bientôt pour moi, il y a une éternité qui ne finira jamais. Mais hélas ! où ſera ma demeure dans cette éternité ? ſi elle eſt dans le Ciel, ce ſera pour jamais.

Si je ne ſuis pas encore dans l'enfer, c'eſt à Dieu ſeul que j'en ſuis redevable. Combien de fois l'ai-je mérité ? combien d'ames y ſont condamnées, qui brûlent, qui ſouffrent des tourmens horribles, qui pouſſent des cris de rage dans le déſeſpoir, et qui pleurent pour un péché mortel, tandis que je n'y ſuis pas encore, après avoir commis des péchés ſans nombre ? Mon Dieu ! que deviendrai-je, ſi je ne me convertis pas ?

Penſez à ces vérités, mon fils, et vous vous ſauverez. Laiſſez faire les inſenſés, laiſez rire les mondains, laiſſez parler et railler les libertins ; leur jour viendra, ou plutôt viendra le jour de Dieu qui les ſurprendra.

III.

La règle de mes actions doit être la loi de Dieu, l'exemple et la doctrine de Jéſus-Chriſt, et non pas le monde.

C'eſt une maxime dans le ſiècle qu'il faut faire comme les autres. On allègue pour raiſon de ſa conduite, *que le monde agit ainſi, que c'eſt*

la coutume ; que c'eſt la mode de vivre comme les autres vivent. Cette maxime eſt fauſſe et pernicieuſe. Le monde ne doit pas être notre règle, mais Dieu ſeul. Le monde eſt rempli d'erreurs, et nous trompe tous les jours ſur l'affaire du ſalut. Dieu eſt la vérité même ; il ne peut nous tromper. Il nous a donné ſa loi pour nous conduire, ſon Egliſe pour nous enſeigner, la doctrine et les exemples de J. C. et des Saints pour nous éclairer. Voilà la règle et l'unique règle que nous devons ſuivre. *Nous ne nous égarerons jamais*, dit Saint-Jérôme, *en ſuivant celui qui a dit qu'il eſt la voie, la vérité et la vie. Celui qui ſuit ſa loi, ne ſe trompe point, et il ſe ſauve. Celui qui ſuit une autre règle, s'égare et ſe perd.*

EXEMPLE.

Dans le quatrième ſiècle, un jeune homme nommé Doſitée, d'une naiſſance noble et illuſtre, nous montre, par ſon exemple, de quoi eſt capable une ame remplie des grandes maximes de la Religion et du ſalut. Il fut confié dès ſon enfance à un grand Seigneur, officier de l'Empereur, qui l'éleva parmi les Pages. Doſitée ne laiſſa pas de conſerver ſon innocence parmi les dangers de la Cour. Ayant entendu parler de Jéruſalem, il demanda permiſſion d'y faire un voyage. Il vit au Bourg de Gethſémanie un tableau de l'Enfer, et fut ſaiſi d'horreur en voyant tout ce qui étoit repréſenté dans ce tableau. Comme il n'y comprenoit rien, il

demanda à une Dame vénérable qui se trouva auprès de lui, qui étoient ces malheureux à qui on faisoit souffrir de si grands supplices ? Ce sont, lui répondit cette Dame, les réprouvés que Dieu punit par les flammes, pour avoir négligé les moyens de se sauver. Dositée lui demanda ce qu'il falloit faire pour se sauver, et pour n'être point du nombre de ces misérables.—*Mortifiez-vous et priez*, lui dit-elle ; et ensuite il ne la vit plus.

Le jeune Dositée dès ce même jour embrassa la pénitence, et passoit une grande partie du temps à la prière. Un jeune seigneur qui l'avoit accompagné dans son voyage, surpris de ce changement, lui dit qu'une vie de mortification et de prières ne convenoit point à jeune homme comme lui, et qu'elle n'étoit propre qu'à des Solitaires ; Dositée connut le piége que le Démon lui tendoit par l'organe de ce jeune seigneur ; et craignant d'échapper le moment de la grace qui l'éclairoit, il s'informa secrètement comment vivoient les Solitaires, et où il en trouveroit ? On le conduisit à un fameux Monastère, et il fut présenté à l'Abb, qui donna commission à Saint-Dorotée d'examiner la vocation de ce jeune homme.

Saint Dorotée lui ayant demandé pourquoi il vouloit embrasser la vie solitaire : Mon Père, répondit Dositée, *c'est parce que je veux me sauver, quoi qu'il m'en coûte.*

Eh ! ne pouvez-vous pas, lui dit le Saint,

vous ſauver dans le monde ? Je le pourrois, répondit Doſitée, mais je crains d'y périr. Tout y eſt écueil, occaſion et danger ; à peine Dieu y eſt-il connu : je connois ma foibleſſe ; j'aime mieux quitter le monde, que d'être expoſé à me perdre. Je ne veux rien riſquer dans une affaire de cette importance : *je ne veux me ſauver, quoi qu'il m'en coûte.*

Mais, lui dit Saint Dorotée, que penſera-t-on de vous à la cour de l'empereur, et quelles railleries ne fera-t-on pas de votre changement ? Je me ſoucie peu des diſcours du monde, reprit le jeune homme : *je veux me ſauver* ; tout le reſte m'eſt indifférent. Mais quoi, lui dit encore Saint Dorotée, auriez-vous donc le courage de quitter pour toujours des amis et des parens qui vous aiment avec tendreſſe ? Je les quitterai, répondit-il, parce que mon ame et mon Dieu me ſont plus chers que tout l'univers.— Mais mon cher ami, répliqua Saint Dorotée, vous êtes jeune, vous avez été élevé dans les délices de la cour : pourrez-vous ſupporter les auſtérités de la vie ſolitaire ? Mon cher père, répondit Doſitée avec une fermeté au-deſſus de ſon âge, je le ferai avec la grace du Seigneur ; je le ferai non-ſeulement pendant une année, mais toute ma vie, (car après tout, ma vie, quelque longue qu'elle puiſſe être, ne ſera jamais ſi longue que l'éternité.) Je ferai même plus que tout cela, s'il le faut ; *parce que je veux me ſauver, quoi qu'il m'en coûte.*

Allez, mon fils, lui dit le saint en l'embrassant tendrement, Dieu bénira votre dessein.— Il assura ensuite l'Abbé que la vocation de Dositée venoit indubitablement du Ciel. Saint Dorotée prit soin de la conduite de ce jeune homme, qui, par son obéissance et sa docilité, devint le modèle des solitaires. O que l'exemple de ce noble Seigneur est bien capable de vous confondre ! Si vous ne pouvez, comme Dositée, vivre en solitaire, vivez au moins en chrétien. Ce saint jeune homme ne prit point les coutumes du monde pour règle de sa conduite, mais la loi de Dieu. N'ayez point vous-même d'autre règle, et dites souvent comme Dositée : Je ne suis en ce monde que pour faire mon salut ; *je veux donc me sauver, quoi qu'il m'en coûte.*

CHAPITRE XXXVI.

Du Baptême, de la dignité et des obligations du Chrétien.

1. LA Circoncision étoit parmi les Juifs une cérémonie que Dieu avoit ordonnée pour être la marque du peuple fidèle, et pour le distinguer des autres nations. Le Baptême est une cérémonie plus sainte, puisque c'est un Sacrement qui nous donne la grace sanctifiante et nous imprime le caractère de Chrétien et d'enfant de Dieu. Jésus-Christ fait paroître ici tout à la fois sa puissance et sa bonté : sa puissance, qui n'emploie qu'un peu d'eau naturelle pour don-

ner la grace à l'homme ; ſa bonté, qui a choiſi un élément ſi commun, afin que tous les hommes puiſſent recevoir avec plus de facilité ce Sacrement néceſſaire, *car il ne veut pas qu'aucun périſſe.*

Vous avez été baptisés *au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Eſprit* : au nom du Père qui vous a créés ; au nom du Fils qui vous a rachetés ; au nom du Saint-Eſprit qui vous a ſanctifiés, pour vous faire comprendre que par le Baptême vous êtes conſacrés à Dieu et que vous lui appartenez bien plus particulièrement que les autres peuples, et que vous êtes plus obligés de le ſervir, de l'aimer, et d'être ſaints. C'eſt un grand ſujet de honte pour un Chrétien, de n'être pas meilleur qu'un païen, mais c'eſt bien un plus grand ſujet de confuſion d'être pire que des païens mêmes. Au jugement, quel ſujet de condamnation ſera-ce pour les Chrétiens de voir pluſieurs infidèles, qui ne connoiſſoient pas Dieu, qui auront été plus chaſtes, plus tempérans, plus charitables et plus déſintéreſſés qu'eux ?

II. Par le Baptême, vous avez renoncé au démon et à ſes vanités ; on ne vous a imprimé le caractère d'enfant de Dieu, qu'à ces conditions. Voilà les promeſſes et les vœux que vous avez faits à Dieu. Ce n'eſt donc pas aſſez d'avoir le caractère de Chrétien, il faut encore vivre en Chrétien, penſer en Chrétien, parler en Chrétien, agir en Chrétien. Si l'on pouvoit

vivre en enfant de Dieu et se sauver, en faisant les œuvres du démon, en vivant sans mortification et sans violence, eût-il été nécessaire que le Fils de Dieu vînt sur la terre pour y souffrir et pour instruire les hommes d'une Religion toute sainte ? Il n'y avoit qu'à laisser les hommes sous l'empire de la volupté, et les laisser vivre au gré de leurs passions.

Changez donc de sentiment et comprenez la sainteté de votre condition. Vous êtes Chrétien et enfant de Dieu : voilà le plus glorieux de tous les titres ; ne déshonorez donc pas en vous cette honorable qualité. Remerciez tous les jours la divine miséricorde qui vous a fait naître dans le sein du Christianisme, et fait recevoir le saint Baptême, préférablement à tant de païens qui serviroient Dieu mieux que vous. Chaque année au moins une fois, par exemple à Pâques, ou le jour de votre Baptême, et même plus souvent, allez vous prosterner humblement devant les fonts sacrés pour remercier le Seigneur, et renouveler les promesses que vous lui avez faites au jour de votre Baptême.

CHAPITRE XXXVII.

Du Sacrement de Confirmation, et des Dons du Saint-Esprit.

LES Apôtres ont reçu le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte. Les premiers fidèles le reçurent par l'imposition des mains des Apôtres ; et aujourd'hui les Chrétiens le re-

çoivent par le miniſtère des Evêques, qui ont reçu de J. C. le pouvoir de donner le Saint-Eſprit dans le Sacrement de Confirmation.

Le Baptême nous imprime un caractère qui nous fait enfans de Dieu ; mais la Confirmation nous imprime un autre caractère, qui nous fait Soldats de J. C. et qui nous engage plus ſpécialement à ſon ſervice. Nous recevons déjà le Saint-Eſprit dans le Batême, parce que nous y recevons la grace ſanctifiante, par laquelle il habite en nous. Mais dans la Confimation, nous recevons le Saint-Eſprit avec ſes dons dans une plus grande plénitude.

Il y a ſept dons du Saint-Eſprit : les dons de Sageſſe, d'Entendement, de Conſeil, de Force, de Science, de Piété et de Crainte de Dieu. Tous ces dons ſurnaturels et divins vous ſont néceſſaires pour acquérir la vertu et la perfection convenable à votre état.

1. Le don de *Sageſſe* vous fera connoître les voies et les deſſeins de Dieu dans ſes ouvrages, l'ordre qu'il a établi en toutes choſes, pour les conduire à leur fin et à ſa gloire. C'eſt cette Sageſſe enfin qui nous fait agir par règle et par raiſon, et qui diſpoſe tout avec ordre et avec meſure.

2. Le don d'*Entendement* élèvera votre eſprit, vous fera comprendre, autant qu'il eſt néceſſaire, les attributs de Dieu, ſes grandeurs et ſes perfections ineffables ; il vous donnera l'intelligence des grands Myſtères, et (ſelon qu'il

ſera convenable à votre état,) l'intelligence des divines Ecritures et des vérités révélées. Mais cette intelligence des vérités s'acquiert beaucoup plus par l'humilité et par la ſoumiſſion de l'eſprit, que par l'étude. C'eſt pour cette raiſon que les ames ſimples et dociles ont ſouvent plus d'intelligence et de lumières dans les voies de Dieu, que pluſieurs grands génies que Dieu abandonne à leur propre eſprit en punition de leur orgueil. *Revelaſti ea parvulis.*

3. Le don de *Conſeil* vous donnera des lumières pour vous conduire avec précaution et avec prudence, pour démêler les piéges de l'ennemi; pour en prévenir les dangers et les occaſions; pour vous fixer dans vos doutes, dans vos ſcrupules, dans vos perplexités; pour vous éclairer dans le choix de votre vocation, pour vous apprendre à diriger les autres, et à vous conduire vous-même. Sans ce don de *Conſeil*, on tombe dans l'illuſion; on s'égare ſoi-même, et on conduit les autres dans l'égarement.

4. Le don de *Force* vous donnera la fermeté et le courage pour exécuter ce que Dieu demande de vous; pour ſurmonter les difficultés et les tentations, pour réſiſter aux mauvais exemples, au reſpect humain, aux ſollicitations du monde; pour ſupporter vos peines et vos maux avec généroſité et avec grandeur d'ame; pour mortifier votre corps et vaincre vos paſſions; pour ſouffrir les railleries, les contradictions, les perſécutions et la mort même s'il le

faut, à l'exemple des Martyrs. Sans ce don de *Force*, vous éprouverez les effets de votre foibleſſe, et vous tomberez ſouvent.

5. Le don de *Science* vous fera comprendre le prix des choſes de Dieu; le prix des vertus et de la grace; le bonheur de ceux qui la poſsèdent, et le malheur de ceux qui la perdent. Il vous fera comprendre que les choſes d'ici-bas ne ſont que vanité et néant, et que le ſalut eſt la ſeule choſe néceſſaire. Sans cette *Science* ſalutaire, *l'homme eſt comme un animal qui ne comprend rien de ce qui eſt de Dieu.* Cette Science eſt celle qu'on appelle la Science des Saints, qui leur donnoit de ſi grandes lumières dans les choſes de Dieu: Science qui eſt au deſſus de celle des Orateurs et des Philoſophes, et que Dieu communique aux eſprits humbles et dociles. En effet, combien y a-t-il de ſimples artiſans et de pauvres villageoiſes, qui ont ſouvent plus de lumières dans les choſes du ſalut et dans les voies de la ſainteté, que pluſieurs autres qui ſe croient éclairés.

6. Le don de *Piété* vous apprendra à conſidérer Dieu comme votre père; à lui rendre vos devoirs, à l'aimer et à l'honorer par toutes les pratiques que la Religion preſcrit. Tout vous paroîtra grand et conſolant dans le ſervice d'un ſi bon Maître. La *Piété* vous fera regarder votre prochain dans Dieu, et Dieu dans votre prochain, dans vos parens, dans vos égaux, dans vos ſupérieurs. Elle vous apprendra à

considérer les événemens de la vie, les biens et les maux comme venant tous de la main de Dieu; à recevoir les uns avec reconnoissance, et les autres avec résignation pour son amour.

7. Le don de *Crainte de Dieu*, qui est comme la consommation des dons du Saint-Esprit, vous fera appréhender plus que toutes choses de déplaire à Dieu, de l'offenser et de le perdre; il vous fera craindre de vous perdre vous-même en perdant Dieu. Cette crainte vous retirera du péché, vous inspirera la constance, vous conservera dans l'amour de Dieu, et vous affermira dans sa sainte grace, selon la parole de Saint Paul: *C'est dans la crainte du Seigneur qu'on achève sa sanctification.*

II. Voilà les Dons précieux que le Saint-Esprit répand dans notre ame dans la Confirmation. O combien sont grands les avantages qu'on retire de ce Sacrement! et combien sont aveuglés ceux qui négligent de le recevoir, ou qui le reçoivent mal! Et peut-on apporter trop de précautions pour se disposer à recevoir dignement et avec fruit un si grand Sacrement, qu'on ne reçoit qu'une seule fois dans la vie? Il vous est donc important de profiter des avis suivans:

1. Recevez le Sacrement de Confirmation en état de grace; préparez-vous quelque temps auparavant par la prière, par de bonnes œuvres et par la confession. On ne peut trop déplorer la conduite des jeunes gens qui vont à la Confirmation sans une suffisante préparation. Faut-

il s'étonner, ſi, après avoir reçu ce Sacrement avec diſſipation, on les voit ſi vides de l'eſprit de Dieu, et ſi remplis de l'eſprit du monde ?

2. Chaque année, à la Pentecôte, conſacrez vous de nouveau au Saint-Eſprit, pour ne rien faire qui le *contriſte* en vous, et pour agir en tout ſelon ſes ſaintes inclinations. Priez-le de ne vous pas abandonner, et de ne pas retirer de vous ſes Dons. Hélas ! que deviendriez-vous ſi Dieu retiroit de vous ſon eſprit, et s'il vous abandonnoit à vous-même ?

3. Ayez une ſingulière dévotion au Saint-Eſprit ; invoquez-le avant toutes vos actions. Vous ne pouvez rien faire pour le Ciel, pas même prononcer le nom de JESUS avec fruit, ni avoir une bonne penſée, ſans le ſecours de ce divin Eſprit.

4. Si vous avez eu le malheur de recevoir le ſacrement de Confirmation ſans diſpoſition, ou de perdre la grace que vous y avez reçue, gémiſſez-en avec amertume de cœur, et avec larmes. Priez humblement cet Eſprit ſanctificateur, de produire dans votre cœur cette grace ſanctifiante que vous n'avez pas reçue, ou de la reſſuſciter, ſi vous l'avez perdue, et veillez ſur vous pour la conſerver.

CHAPITRE XXXVIII.

Du reſpect qu'on doit avoir dans l'Egliſe, de la Meſſe, et de la manière de l'entendre.

1. NOS Egliſes ſont la maiſon de Dieu, et ſa demeure parmi les hommes. On

n'entre qu'en tremblant dans le Palais des Rois; on oſe même à peine y parler ſans néceſſité. Dans quel reſpect ne devez-vous donc pas être dans la maiſon de Dieu? Quel crime ne commettent pas ceux qui la profanent par des contenances mondaines, par des ris ſcandaleux, par des regards curieux et criminels; qui n'y viennent que pour parler, pour ſe faire voir et diſſiper les autres? De telles profanations, dit St. Jean Cryſoſtôme, méritent que la foudre écraſe ces impies qui oſent inſulter à Dieu même, jusques dans ſa maiſon.

Tout ce que vous voyez dans l'Egliſe, inſpire la ſainteté et la vénération. L'eau bénite doit vous faire ſouvenir qu'en entrant dans l'Egliſe, vous devez tâcher de purifier votre ame, et prier le Seigneur de la laver de ſes ſouillures. Les confeſſionnaux vous avertiſſent que le lieu ſaint eſt un lieu d'expiation, où vous ne devriez entrer que pour pleurer vos crimes. Les tombes vous font ſouvenir des défunts qui vous ont précédé et qui vous demandent dans ce ſaint lieu le ſecours de vos prières. Les tableaux des Saints vous font ſouvenir de ces grands ſerviteurs de Dieu, qui louent le Très-Haut dans le Ciel, après l'avoir ſervi et loué ſur la Terre. Le ſacré Tabernacle vous fait ſouvenir que J. C. y eſt comme dans ſon Trône, qu'il eſt votre Dieu et votre Juge.

Comment oſez-vous vous diſſiper à la vue de tant d'objets ſi ſaints? Quelle honte de voir

que les Païens et les Turcs ont plus de respect dans leurs Temples, que les Chrétiens n'en ont dans les Eglises du vrai Dieu ! On ne connoit qu'une personne a de la religion et de la vertu, que lorsqu'elle est respectueuse et modeste à l'Eglise. On peut dire au contraire, que ceux qui y sont sans respect, sont des impies ; qu'ils ont peu de religion et peu de respect.

II. C'est sur-tout pendant la sainte Messe, qu'on doit être pénétré de respect dans le lieu saint. La Messe est de tous les actes de religion, le plus auguste et le plus saint. C'est un sacrifice où J. C. s'immole à son Père. C'est le même sacrifice du Corps et du Sang du Rédempteur, qui a été offert sur le Calvaire, avec cette différence que le sacrifice offert sur la Croix fut sanglant, et que celui de la Messe ne l'est pas. Vous devez donc assister à la sainte Messe comme vous eussiez assisté avec la sainte Vierge sur le Calvaire, à la mort de J. C. ; vous devez unir vos dispositions à celles qu'avoit cette sainte Mère, lorsqu'on sacrifioit son Fils, et mêler vos adorations avec celles des Anges, qui adorent ce Dieu immolé sur l'Autel : ou plutôt vous devez unir vos intentions à celles de J. C. même, et vous sacrifier intérieurement pour celui qui se sacrifie pour vous.

Or, J. C. offre sur l'Autel le Sacrifice de son Corps et de son Sang pour quatre fins : 1. Pour rendre hommage à Dieu son Père ; et c'est pour cela que la Messe est un sacrifice *d'Hol-*

cauſte. 2. J. C. s'offre à la Meſſe en ſacrifice pour demander pardon à ſon Père pour nous ; et c'eſt pour cela que la Meſſe eſt appelée un Sacrifice *Propitiatoire.* 3. J. C. offre ce ſacrifice adorable pour demander à ſon Père les graces qui nous ſont néceſſaires ; c'eſt pourquoi il eſt appelé un Sacrifice *Impétratoire.* 4. Enfin il s'offre en ſacrifice pour remercier Dieu ſon Père pour nous de ſes faveurs et de ſes graces ; c'eſt pour cela que la Meſſe eſt appelée un Sacrifice *Euchariſtique* ; c'eſt-à-dire, un Sacrifice d'actions de graces. Propoſez-vous ces quatre fins, quand vous entendez la Meſſe.

III. Pour en venir à la pratique, voici la méthode que vous pouvez ſuivre :

1°. Depuis le commencement de la Meſſe juſqu'à l'Evangile, humiliez-vous devant Dieu dans un profond reſpect. Couvert de confuſion à la vue de vos péchés, vous lui demanderez humblement pardon, à l'exemple du Prêtre, qui fait publiquement un aveu de ſes fautes aux pieds de l'Autel. Dites avec le Prêtre : J'avoue mes fautes, Seigneur, et j'implore votre miſéricorde, parceque j'ai péché ſans nombre par mes penſées, par mes paroles, par mes actions, &c.

2°. Depuis l'Evangile juſqu'à l'Elévation de la ſainte Hoſtie, entrez dans des ſentimens de foi pour adorer la ſuprême majeſté du Très-Haut. A ces paroles du Prêtre, *Surſùm corda*, élevez votre cœur et votre eſprit juſqu'au Trône de Dieu pour adorer, par J. C., ſes grandeurs,

avec les Anges et les Dominations du Ciel qui l'adorent sans cesse.

3°. Depuis l'Élévation jusqu'à la Communion du Prêtre, après vous être uni à J. C. par la plus vive foi et par l'amour le plus ardent, demandez-lui, par son Sang qu'il offre sur l'Autel, les graces dont vous avez besoin. Priez-le avec instance, et pour vous et pour les autres, pour vos parens, pour vos ennemis. Offrez-lui vos peines, vos croix, vos actions, votre cœur.

4°. A la Communion du Prêtre, faites la Communion spirituelle, en désirant de vous unir à J. C. Employez ensuite le reste de la Messe à remercier le Seigneur de ses bienfaits. N'oubliez pas, en recevant la bénédiction du Prêtre, de demander en même temps à J. C. sa bénédiction, avec la grace de lui être fidèle pendant la journée.

O que de graces ne recevriez-vous pas, si vous vous appliquiez à entendre la sainte Messe dans ces dispositions ! Malheur à ceux qui assistent sans respect à un si saint et redoutable Mystère, et qui profanent la maison de Dieu par leurs dissipations et par leurs impiétés.

EXEMPLE.

L'Écriture Sainte nous apprend qu'Héliodore, un des premiers Officiers du Roi d'Asie, entrant fièrement dans le Temple de Jérusalem avec une troupe de Soldats, ils tombèrent subitement par terre saisis de frayeur ; et qu'Héliodore fut dans le même temps battu de verges

si cruellement par deux Anges, qu'ils l'auroient fait mourir sous les coups, si le Grand-Prêtre Onias, par ses prières, n'eût intercédé pour lui. O, si Dieu par sa bonté ne l'empêchoit, combien de fois les Anges qui adorent J. C. dans ses temples, frapperoient-ils de mort tant d'impies, qui y entrent avec dissipation, qui y sont sans respect, et qui y scandalisent les Fidèles! *Dieu lui-même*, dit St. Paul, *perdra un jour ces malheureux qui violent le Temple du Seigneur.*

AUTRE EXEMPLE.

Le Sauveur n'a jamais fait éclater son zèle avec plus de force que contre les profanateurs de la Maison de Dieu. St. Ambroise, Evêque et Pasteur de la Ville de Milan, fut animé de ce saint zèle, lorsque voyant une Dame parée avec vanité entrer dans l'Eglise, il lui dit: *Où allez-vous?* Je vais, répondit-elle, dans le Temple du Seigneur. *On diroit bien plutôt*, repliqua le saint Pasteur, *que vous allez à la danse ou au spectacle. Retirez-vous: allez pleurer vos péchés en secret, et ne venez pas insulter publiquement à Dieu jusques dans sa maison par votre faste et par votre vanité.*

On ne devroit entrer à l'Eglise qu'en tremblant, pour pleurer ses fautes, et y adorer Dieu. Le Seigneur avoit commandé aux Juifs de n'entrer dans son Temple qu'avec crainte: *Tremblez dans mon Sanctuaire*; et aujourd'hui on voit des jeunes gens, de fiers mondains, des filles volages, entrer dans le lieu saint avec im-

pudence pendant les divins Myſtères. O mon Dieu ! quelle horreur !

CHAPITRE XXXIX.

De la Dévotion à N. Seigneur J. C. et de la Visite du très-saint Sacrement.

I. LE premier et principal objet de la Religion c'eſt J. C. ; parce que c'eſt par lui que nous devons rendre à Dieu nos hommages, et parce qu'il eſt Dieu lui-même. La dévotion à la Mère de Dieu, aux Anges, aux Saints, eſt une dévotion ſainte et néceſſaire ; mais la dévotion à J. C. eſt autant élevée au-deſſus de toutes les autres dévotions, que Dieu eſt élevé au deſſus de toute pure créature ; parce que J. C. étant Dieu, il mérite plus d'honneur, de reſpect, de confiance et d'amour, que la ſainte Vierge et que tous les Saints enſemble.

Outre la Communion et la ſainte Meſſe, dont nous avons parlé ci-devant, n'oubliez pas un autre devoir que la Religion doit vous inſpirer envers J. C., qui eſt de le viſiter ſouvent dans l'auguſte Sacrement de l'Autel. On va en voyage viſiter les Reliques et les Tombeaux des Saints, et les lieux où la Mère de Dieu eſt ſpécialement honorée, pour obtenir quelques graces du Ciel : combien plus doit-on avoir d'empreſſement pour aller viſiter J. C., le Saint des Saints, et l'auteur de toutes les graces ?

Quelle honte pour des Chrétiens, qu'un devoir ſi ſaint et ſi légitime ſoit négligé ! Les Pa-

lais des Princes sont remplis de Courtisans ; et les Eglises, les Palais de J. C., sont déserts et abandonnés. Les Rois sont environnés d'Officiers et de Gardes qui leur font hommage ; et on laisse seul J. C., le Roi des Rois. On voit dans la maison des Juges une foule d'humbles suppliants solliciter des affaires temporelles ; et presque personne ne vient auprès de J. C., le Juge souverain, pour le supplier et solliciter l'affaire du salut.

Que remporte-t-on de ses assiduités auprès des grands du monde et des seigneurs de la terre ? On n'en remporte souvent que des rebuts, mais J. C. ne rebute personne ; sa maison et son cœur sont ouverts à tous ; il reçoit même avec bonté les plus grands pécheurs qui viennent s'humilier devant lui, *venez à moi*, dit-il, *vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* O mon fils ! que de graces, que de consolations et que de force ne recevriez-vous pas, si vous alliez souvent visiter ce divin Sauveur, dans son Sacrement d'amour ! Jamais vous ne sortirez de sa présence, sans recevoir quelques faveurs et quelques nouvelles graces.

Allez tous les jours lui rendre vos respects, si vous le pouvez : allez-y du moins les Dimanches et les Fêtes. Pourriez-vous passer plus utilement ces saints jours, que d'en passer une partie aux pieds de votre Sauveur ? N'est-il pas juste d'aller, au moins le Dimanche, pleurer devant lui les péchés que vous avez faits pendant la

néanmoins vous vous trouvez dans la sécheresse, si votre esprit ne vous fournit rien pour dire à N. S., ne vous rebutez pas, tenez-vous en sa présence avec humilité. Quoique vous ne lui disiez rien, il voit le fond de votre cœur, il sait pourquoi vous êtes là, c'est assez. Les amis, quand ils sont ensemble, ne parlent pas toujours. Si vous ne pouvez parler à J. C., écoutez du moins dans le fond du cœur ce qu'il veut vous dire. Et lorsque dans la sécheresse de votre esprit, il vous semble que vous ne pouvez lui rien dire, contentez-vous de faire la prière du pauvre Publicain : *Seigneur, je suis un grand pécheur, ayez pitié de moi.* Une courte affection, un seul acte souvent répété, est une excellente prière. Les rebuts et les ennuis qu'on trouve dans la visite du Saint-Sacrement et dans l'Oraison sont ordinairement un artifice du Démon, et quelquefois une punition de nos infidélités : mais quand on les supporte avec humilité, loin d'ôter le mérite de cette sainte action, ils servent à l'augmenter.

Avant que de finir, demandez à J. C. sa bénédiction, en disant ces paroles de l'Écriture : *Je ne vous quitterai point, Seigneur, que vous ne m'ayez donné votre bénédiction.*

CHAPITRE XLI.

Du respect qu'on doit avoir pour les Prêtres.

1. LORSQUE les Juifs se révoltèrent contre les ordres du prophète Samuel, ce

saint homme gémissant amèrement devant Dieu sur leur aveuglement : *Prophète*, lui dit le Seigneur, *ce n'est pas toi qu'ils ont outragé, mais c'est moi-même qu'ils ont rejeté.* C'est donc outrager Dieu que de manquer de respect aux Prêtres et aux Pasteurs. C'est à eux que le Seigneur a dit : *Celui qui vous méprise, me méprise.*

Et pourquoi ? parce que, dit St. Jean Chrysostôme, *les Prêtres appartiennent spécialement à Dieu, ils sont ses Lieutenans et ses Ministres.* J. C. est le Pasteur par excellence, le Docteur, l'Evêque et le Sanctificateur de nos ames ; il est le Souverain Sacrificateur, et le Prêtre Eternel. Les Prêtres participent à cette dignité, et au Sacerdoce de J. C. Ils ont le pouvoir de sanctifier les ames par les Sacremens, de remettre les péchés, de chasser les démons, d'offrir le Sacrifice et de faire descendre le Roi du Ciel sur l'Autel : pouvoir qui est au dessus de celui des Anges mêmes. Les Prêtres ont encore reçu de Dieu le pouvoir d'instruire et d'enseigner les peuples et les Rois. *Nous sommes*, disoit Saint Paul, *les Ambassadeurs de J. C., et c'est Dieu qui exhorte et qui parle par notre bouche.*

Comprenez donc quel outrage vous faites à Dieu, lorsque vous méprisez ceux qu'il a lui-même honorés de tant de priviléges. *Humiliez votre tête devant les Grands du monde*, dit l'Ecriture ; *mais humiliez votre ame devant un Prêtre.*

Cependant quel respect a-t-on aujourd'hui pour eux ? Ils sont méprisés et haïs, et sou-

vent c'eſt parce qu'ils font leur devoir. Dans les compagnies, dans les familles, dans les libelles on en parle, on en murmure, on relève comme des crimes leurs moindres imperfections, on empoiſonne même quelquefois juſqu'à leurs intentions les plus droites. " Chrétiens ingrats, " *s'écrie Saint Jean Chryſoſtôme*, eſt-ce là la re- " connoiſſance des ſervices qu'ils vous rendent ? " N'eſt-ce pas par les mains des Prêtres que " vous recevez la rémiſſion de vos péchés, la " réconciliation avec Dieu ? Ne ſont-ce pas les " Prêtres qui offrent pour vous le Sacrifice, qui " vous donnent le Corps et le Sang de J. C., qui " vous inſtruiſent, qui rompent a vos enfans le " pain de la divine parole, qui vous annoncent " le Royaume de Dieu, qui prient pour vous " et qui vous ouvrent le Ciel ?

II. S'il arrivoit qu'un Prêtre et autres perſonnes conſacrées à Dieu ne vécuſſent pas ſaintement, et menaſſent une vie mondaine, malheur à eux ; ils ſeront ſévèrement jugés et ſévèrement punis de Dieu : mais, nonobstant cela, il ne vous eſt pas permis de les mépriſer ; vous devez au contraire cacher leurs défauts, et n'en point parler. J. C. ne nous en a-t-il pas donné l'exemple ? Il connoiſſoit les mauvais deſſeins de Judas ; cependant il l'honora toujours ; et dans le temps même que ce perfide le trahiſſoit, J. C. l'embraſſa, l'appela du nom d'*Ami*, et tout cela, dit Saint Ambroiſe, pour marquer le reſpect que J. C. avoit pour le ca-

ractère sacré de Prêtre et d'Apôtre, dont Judas était honoré.

Quoique les Prêtres soient hommes comme les autres, ils sont cependant élevés au-dessus des autres par leur dignité et par le caractère qui les consacrent à Dieu. La vie d'un Prêtre et des personnes consacrées à Dieu, doit être toute sainte ; mais quand même un Prêtre ne seroit pas saint, et qu'il seroit aussi indigne que Judas, il ne laisse pas d'être toujours un Ministre du Seigneur ; et si vous touchez à son honneur, à ses droits légitimes, à son ministère, ou à sa personne, Dieu est sensiblement offensé. *Quiconque touche à mes Prêtres*, dit le Seigneur, *il me touche à la prunelle de l'œil.* C'est pour cela que Dieu si souvent punit exemplairement le mépris qu'on fait d'eux.

III. Le mépris du Sacerdoce conduit au plus grand libertinage, au mépris de la religion, à l'hérésie, et à l'athéisme. Il n'y a ordinairement que des orgueilleux et des gens vicieux qui méprisent les Ministres de Dieu.

La plus horrible punition que Dieu exerce sur ceux qui se moquent de ses Ministres, et qui méprisent les Prêtres et les Pasteurs, c'est de les abandonner à leur aveuglement et à leur sens réprouvé, et de permettre, par un redoutable effet de sa justice, qu'ils meurent sans Sacremens et sans secours. Il est juste qu'ils soient délaissés à la mort, de ceux qu'ils ont méprisés pendant la vie.

Ayez donc toujours un grand respect pour les personnes consacrées à Dieu, et sur-tout pour vos Pasteurs. Vous en avez besoin pendant votre vie ; vous en aurez besoin à votre mort. Evitez ce qu'ils vous défendent ; faites ce qu'ils vous conseillent ; croyez ce qu'il vous enseignent. Si, par malheur, un Pasteur étoit suspect dans sa doctrine, s'il n'étoit pas uni au chef de l'Eglise Romaine, alors il ne mériteroit plus votre confiance.

EXEMPLE.

Instruisez-vous, par les exemples suivans, du respect qui est dû aux Prêtres et aux personnes sacrées. Marie, sœur de Moyse, ayant murmuré contre son frère, en disant : *Qu'avons-nous besoin que Moyse nous prêche ? n'en savons-nous pas autant que lui ? ne diroit-on pas qu'il n'y a que lui qui sache les vérités et les secrets de Dieu ?* Moyse souffrit avec patience cette insulte, mais Dieu la vengea d'une manière exemplaire. Marie, en punition de sa témérité, fut subitement frappée d'une lèpre, dont elle seroit morte, si Moyse n'eût prié pour elle.— Dieu, en considération de Moyse son fidèle Ministre, la guérit, et lui pardonna, mais à condition qu'elle seroit séparée du peuple, et comme excommuniée, pendant sept jours, pour pleurer et faire pénitence de sa faute. Apprenez de cet exemple mémorable, ce que méritent ceux qui se moquent si souvent des Prêtres du Seigneur, et des Ministres de sa parole.

Autre Exemple.

Le Roi Ofias fut si puissant, qu'il avoit une armée de plus de trois cent soixante et onze mille hommes. Il ne fut pas content de sa prospérité, il voulut encore s'élever jusqu'aux fonctions des Prêtres, et offrir l'encens sur l'Autel. Le Grand-Prêtre Azarias l'en reprit, et lui dit : *Prince, il ne vous est pas permis d'entreprendre ainsi sur l'office et sur le droit des Prêtres qui sont consacrés à ce ministère.* Le Roi voulut lui résister, et le menaça, mais dans le moment Dieu le punit, et le couvrit d'une lèpre honteuse qui lui dura jusqu'à la fin de sa vie. Si Dieu traite ainsi un puissant Roi qui résiste aux Prêtres, comment traitera-t-il les particuliers qui les méprisent ?

Autre Exemple.

Nous lisons dans l'Histoire des Juifs, qu'Alexandre le Grand, un des plus fiers et des plus puissans Rois qui aient jamais été, alla contre Jérusalem avec son armée pour en massacrer les Prêtres, et détruire cette ville ; le Grand-Prêtre Jaddus alla au devant de lui, revêtu de tous les ornemens de sa dignité. Aussitôt qu'Alexandre le vit, qu'il sut qu'il étoit le Prêtre du vrai Dieu, il fut pénétré d'un si profond respect, qu'il mit pied à terre, se prosterna devant le Prêtre Jaddus, comme s'il l'eût adoré, et lui accorda tout ce qu'il lui demandoit. On fut étonné de voir qu'Alexandre, qui lui-même se faisoit adorer comme un Dieu, s'abaissât si pro-

fondément devant un homme qu'il avoit résolu de faire mourir. Parménion son favori lui en ayant demandé la cause : *Ah !* s'écria Alexandre, *ce n'est pas Jaddus que j'ai adoré, mais c'est le vrai Dieu dont il est le Prêtre ; je reconnois et j'adore le Dieu Eternel dans la personne de son Ministre, et je lui rends cet honneur comme à Dieu même.* Que diront à cet exemple certains Grands du monde, qui ont si peu de respect pour l'Eglise, et pour les Ministres du Très-Haut ?

AUTRE EXEMPLE.

Je rapporterai encore ici d'autres exemples tirés de l'Histoire Ecclésiastique. L'Empereur Constantin disoit souvent, que s'il voyoit un Prêtre, ou une autre personne sacrée, tomber dans une faute, loin de la découvrir, ou d'en parler, il iroit lui-même le couvrir de son manteau impérial pour la cacher. Il avoit une grande raison de penser ainsi, parce que les libertins se servent des fautes des Prêtres pour s'autoriser dans le vice, et en publient ordinairement plus qu'il n'y en a ; et ces libertins s'en servent pour décrier la Religion et l'Eglise de J. C. qui en est innocente. C'est en décriant les personnes sacrées et les Pasteurs, que l'Hérésie fait tant de progrès : *Dès qu'on s'en prend au Pasteur*, dit l'Evangile, *les brebis du troupeau seront bientôt dispersées.*

L'Empereur Theodose avoit rendu de grands services à la Religion, mais ayant eu le malheur

de commettre un crime qui scandalisoit ses peuples, Saint Ambroise, son Pasteur et son Evêque, l'en reprit publiquement, et lui refusa l'entrée de l'Eglise. L'Empereur, pour son excuse, allégua que David avoit commis un semblable crime, et qu'il en avoit obtenu le pardon. *Il est vrai*, lui dit le saint Pasteur, *mais puisque vous l'avez imité dans sa faute, imitez-le aussi dans sa pénitence.* Théodose, tout grand Prince qu'il étoit, se soumit à cette sévère correction de son Pasteur.

Après un tel exemple, ne doit-on pas s'étonner de voir des Chrétiens et de simples particuliers qui se choquent lorsqu'un Pasteur a la charité de les avertir de leurs défauts, ou des désordres de leurs familles, et qui osent leur résister en face? Gardez-vous bien, mon fils, de tomber dans ce dérèglement; écoutez la voix d'un Pasteur, comme la voix de Dieu même. S'il vous reprend, il fait son devoir; ne regardez ni ses défauts, ni sa naissance, ni sa personne; mais regardez son caractère, la dignité et l'autorité que Dieu lui donne.

CHAPITRE XIII.

Des Jeux et des Divertissemens.

LA récréation est nécessaire à ceux qui s'appliquent à un travail assidu, ou à une étude sérieuse; la récréation prise dans un jeu honnête et dans un divertissement modéré, est plus convenable aux jeunes gens, et plus pro-

portionnée à leur âge. Le jeu et le divertissement ne sont donc pas contraires à la vertu ; mais, pour être innocens, ils doivent avoir les conditions suivantes, qui regardent le temps, la manière, la substance, et la fin du jeu.

I Quant au *Temps*, on doit garder la modération. Si on emploie trop de temps à se divertir, ce n'est plus une récréation, mais une occupation. Or il est indigne de l'honnête homme et du Chrétien de se faire une occupation du divertissement et du jeu. Ce ne seroit plus relâcher son esprit, mais se dissiper ; et loin qu'une telle récréation rende plus propre au travail, elle affoiblit les forces et nuit à la santé. N'employez jamais à vous divertir le temps que vous devez donner à l'etude, au travail, aux affaires de votre etat ; ni le temps que vous devez au soin de votre famille, aux Offices de la paroisse et au service de Dieu : ce ne seroit plus un divertissement, mais un désordre.

N'est-ce pas en effet un grand désordre et un scandale de voir les jeunes gens se divertir, jouer, folâtrer, pendant que les autres sont assemblés pour adorer Dieu, dans les Conferences de piété, dans les Congrégations et dans les Offices publics ? de les voir, avec un esprit dissipé, entrer dans le saint lieu au milieu d'un Office commencé, venir interrompre et troubler la piété des Fidèles ? Quelle attention et quelle dévotion peuvent-ils avoir dans ces saintes assemblées, en sortant étourdiment du

jeu, l'esprit rempli de dés, de boules et de cartes ?

II. Quant à la *Manière* de jouer et de se divertir, il faut éviter deux choses : l'attache et le péché. 1. Il faut se divertir et jouer sans attache. Les jeunes gens se passionnent aisément pour le jeu, et cette passion est d'autant plus à craindre, que l'affection trop grande au jeu, les fait tomber dans l'excès, leur fait perdre le temps, les occupe, les fait penser continuellement aux moyens de se divertir. Cette attache les rend incapables d'une occupation utile et sérieuse. Les applique-t-on au travail ? ils ont l'esprit au jeu.

2. Jouez donc sans attache, mais aussi sans péché. Ne vous livrez jamais, en jouant, ni aux juremens, ni aux contestations, ni aux emportemens de colère ; c'est la marque d'un esprit mal élevé. Evitez la fourberie et le mensonge, et ne trompez personne au jeu. Bannissez de vos récréations et de vos divertissemens les paroles libres et à double sens, les airs passionnés et les chansons obscènes, dont tout Chrétien a horreur, quand il a la crainte de Dieu.

III. Pour ce qui regarde la *Substance* des divertissemens et des jeux, il faut faire attention à deux choses : 1. Ne jouez jamais qu'à des jeux permis et innocens, et non point à des jeux défendus, à des jeux de hasard. Regardez comme des divertissemens pernicieux et défen-

dus, certains jeux de main avec des personnes de sexe différent. Les bouffonneries et les badinages indécens qui se glissent dans ces sortes de jeux avec le sexe, ne sont ni chastes, ni innocens, et sont souvent très-criminels. Une fille qui a de la modestie et de la crainte de Dieu, doit craindre de jouer avec des garçons, même à des jeux innocens. Nous ne lisons point dans l'Histoire des siècles, que de saintes femmes et des filles chastes se soient fait une habitude de jouer avec des hommes.

2 Il est plus louable de jouer et de se divertir dans sa famille que dans les assemblées, parce que les assemblées de jeux sont ordinairement dangereuses. Une personne qui a de l'honneur, ne se trouve point à jouer dans une assemblee où l'on admet toutes sortes de joueurs. Les assemblées nocturnes où l'on joue en masque, sont des abominations que les lois condamnent, que la Religion réprouve, et qui devroient couvrir de confusion ceux qui s'y trouvent, s'il leur restoit encore quelque sentiment de Christianisme. Un Chrétien doit se divertir en Chrétien, et non pas en Païen.

IV. Quant au motif et à la *Fin* du jeu, on ne doit jouer que pour une fin louable, pour relâcher l'esprit et soutenir sa santé, afin d'être plus en état de travailler, de remplir les devoirs de sa condition, et de servir Dieu : toute autre fin est blâmable. Jouer précisément et uniquement pour le plaisir de se divertir, c'est sensua-

lité. Jouer par intérêt et pour gagner, c'eſt avarice et cupidité. Jouer pour ſe faire eſtimer, pour paſſer pour habile joueur, c'eſt une ſotte vanité. Jouer pour faire la débauche, c'eſt intempérance et ſcandale. Jouer parce qu'on n'a rien à faire, et ſeulement pour paſſer le temps, c'eſt oiſiveté et fainéantiſe. Qu'un homme eſt à plaindre, quand il n'a point d'autre occupation que le divertiſſement et le jeu! *Malheur à vous*, dit J. C., *qui riez, qui avez vos plaiſirs et votre conſolation ſur la terre!*

Si vous jouez de l'argent, que ce ſoit en petite quantité, et ſeulement pour égayer le jeu; et jamais au préjudice de ce que vous devez aux pauvres et à votre famille. Et quand même vous ne feriez tort à perſonne, et que vous ſeriez riche, vous ne devez pas expoſer au jeu des ſommes conſidérables.

O que tous ces avis ſont importans! combien de gens ſont tombés dans le plus grand malheur pour les avoir négligés! Prenez donc garde, jeunes gens, de ne jamais vous livrer au jeu avec attache. Cette paſſion vous feroit perdre tous ſentimens de Dieu, et vous entraîneroit dans de grands déſordres. Les querelles, les chagrins, les imprécations, les blaſphêmes, les larcins, les profanations des ſaints jours, et les duels mêmes, ſont les funeſtes ſuites des jeux immodérés.

Cette attache effrénée va juſqu'à l'aveuglement le plus profond. Un homme, par ſes di-

vertiſſemens et ſes jeux, déſolera ſa famille, ruinera ſa femme et ſes enfans ; et loin d'en être touché, il s'en fait un plaiſir. O Dieu ! ſe faire un divertiſſement et un plaiſir de perdre ſon âme, ſon honneur, ſon temps et ſes biens : eſt-ce paſſion et aveuglement ? Non, c'eſt quelque choſe de pis ; une fureur, une faſcination, une eſpèce d'enſorcellement, qui poſſèdent par leur malice l'eſprit des joueurs, et qui leur font regarder comme un divertiſſement innocent, une occupation et un excès que tout homme raiſonnable regarde comme un crime.

Saint Auguſtin rapporte qu'un jeune homme qui jouoit, s'étant emporté à des juremens et à des blaſphèmes horribles, fut ſubitement emporté par le démon à la vue de ſes compagnons.

CHAPITRE XLIII.

Des Repas et de l'Intempérance.

IMITEZ les Saints, qui prenoient toujours leur nourriture dans la crainte du Seigneur. Souvenez-vous que Dieu eſt préſent à vos repas, et qu'il vous obſerve. Pour prendre ſes repas ſaintement, il faut trois choſes : bénir la nourriture qu'on doit prendre ; manger et boire avec tempérance ; remercier Dieu.

I. Il faut dire la Bénédiction de la table : 1. Pour imiter le Sauveur, qui en prenant le pain dans la Cène, le bénit avec action de grâces. 2 Pour rendre la nourriture plus profitable. C'eſt en vain que vous mangez pour

ſoutenir votre ſanté, ſi Dieu ne donne ſa bénédiction à votre nourriture. Il y a des perſonnes qui mangent peu et ſe portent bien ; d'autres mangent beaucoup et ſe portent mal. Dieu bénit les alimens des uns, et ne bénit pas de même les alimens des autres.

II. On doit prendre ſes repas avec tempérance, et obſerver les règles ſuivantes. 1. Autant qu'on le peut, régler l'heure de ſes repas, et ne pas manger à toute heure, ſelon les caprices et la fantaiſie de ſon appétit. Les filles ſur-tout ne doivent point s'accoutumer à rechercher, à manger des friandiſes, ni manger à la dérobée et en cachette. Une fille ſujette à ſa bouche ſera bientôt ſujette à d'autres vices. La gourmandiſe et la vanité ſont deux écueils du ſexe.

2. Il ne faut pas rechercher la délicateſſe, mais ſe contenter de ce qu'on nous préſente. S'il n'eſt pas de notre goût, ſouvenons-nous du fiel que J. C. goûta ſur la Croix, et faiſons à ce Dieu pénitent le ſacrifice de notre ſenſualité.

3. Il ne faut pas trop manger ; ce qui ne ſuffit pas à la gourmandiſe, peut ſuffire à la néceſſité. L'excès dans la nourriture affoiblit les forces du corps et celles de l'eſprit ; ce qui a fait dire à un ancien, *que la gourmandiſe en a fait plus mourir que la guerre.*

4. Il ne faut pas manger avec trop de précipitation et d'avidité. Cette voracité en mangeant eſt la marque d'une perſonne qui a peu

d'éducation, et qui eſt immortifiée. Il faut ſuſpendre l'activité de ſon appétit, ſoit pour ſa propre ſanté, ſoit pour augmenter le mérite de cette action.

III. Pendant le repas on doit s'occuper à de ſaintes penſées, et ne pas oublier l'âme en nourriſſant le corps. 1. Il faut de temps en temps élever ſon cœur à Dieu et ſe priver de quelque choſe par mortification. Si vous avez de quoi vous raſſaſier, penſez que vous ne l'avez pas mérité, et qu'il y a beaucoup de gens plus ſages que vous qui n'ont pas le néceſſaire.

2. Faites part à quelque pauvre voiſin, ou à quelque malade, du ſuperflu de votre table; à l'exemple du Roi Saint Louis, qui faiſoit tous les jours ôter quelque mets de ſa table pour l'envoyer aux pauvres.

3. Si vous avez peu, et ſi vous n'avez pas de quoi vous raſſaſier, il faut conſidérer que devant Dieu vous ne méritez que le peu qu'il vous donne, ou plutôt que vous ne méritez rien, et qu'après avoir péché, nous ne méritons que des châtimens.

4. Souvenez-vous dans vos repas du jeûne du Fils de Dieu, qui paſſa quarante jours et quarante nuits dans le déſert ſans aucune nourriture, et qui ſouffrit une cruelle faim pour votre amour. Souvenez-vous de tant de Serviteurs de Dieu et de Servantes de J. C. qui ſont d'une ſanté plus délicate que vous, et qui paſſent néanmoins leur vie dans le jeûne et la

pénitence. Souvenez-vous de tant de Saints et de tant d'hommes illustres, riches et puissans, qui ont quitté leurs biens et les délices de la vie, et passé leurs jours dans l'abstinence et l'austérité. Souvenez-vous que votre corps est un ennemi qu'il ne faut point flatter ; et que si vous lui accordez tout ce qu'il demande, il vous perdra. Enfin, si vous êtes pauvre, faites au moins de nécessité vertu ; rendez votre abstinence meritoire en la rendant volontaire, et souffrez votre indigence dans un esprit de pénitence. Telles sont les pensées dont on peut s'occuper dans ses repas.

IV. Lorsque vous mangez en compagnie ou en festin chez autrui, observez ces trois avis que le Saint-Esprit vous donne dans le 31e Chapitre de l'Ecclésiastique : 1. *Ne témoignez pas de l'empressement et de la joie, en voyant la bonne chère.* 2. *Mangez et buvez avec modération, sans précipitation et sans avidité, crainte de vous rendre odieux.* 3. *Cessez à bonne heure, et retirez-vous des premiers, pour faire connoître que vous avez de l'éducation et de l'honneur.* Evitez la médisance dans ces compagnies. S'il y a quelque médisant ou mauvais plaisant, faites-le taire, si vous en avez l'autorité ; au moins ne l'écoutez pas, ou retirez-vous, si la bienséance le permet.

Si vous donnez à manger à autrui chez vous, à vos parens, ou à vos amis, suivez ces r[illegible] 1. Ne le faites pas souvent ; parce que ce [illegible] une débauche, plutôt qu'une sainte soci[illegible]

2. N'y faites pas trop de dépenſes ; parce que ce ſeroit orgueil ou vanité. 3. Ne forcez perſonne à boire ou à manger ; parce que ce ſeroit indiſcrétion, intempérance et péché. 4. N'y employez jamais le temps des Offices, et ne reſtez pas long-temps à la table ; parce que ce ſeroit un ſcandale. 5. Enfin n'invitez pas à votre table des débauchés ; parce que vous vous perdriez avec eux.

V. Prenez garde, (on ne peut trop le répéter,) ne vous adonnez pas au vin. Ecoutez ces paroles du Saint-Eſprit : *Le vin pris ſans modération, abrège la vie du corps, ne cauſe que de l'amertume dans l'ame, irrite le cœur ; il eſt la ruine de l'homme, et fait apoſtaſier les ſages.* C'eſt-à-dire que quand on prend habituellement du vin ſans modération, on perd ſon honneur et ſes biens, on perd la foi et la crainte de Dieu, on perd la grace, on perd le Ciel, on perd ſon ame, on perd ſon Dieu. Il faut être bien aveugle et bien endurci, ſi on n'eſt pas touché de ces vérités.

Jeunes-gens, il vous eſt facile de ne pas prendre l'habitude de l'ivrogneſie ; mais ſi vous contractez cette habitude honteuſe, elle deviendra, par votre malice, un mal preſque ſans remède. On peut dire qu'un ivrogne a déjà un pied dans l'Enfer. Il peut ſe convertir ; mais, par ſa malice, il ne le voudra pas. J. C. n'a point de plus grands ennemis que les ivrognes ; parce qu'un ivrogne eſt capable des plus grands crimes, et a ordinairement tous les vices.

Veillez sur vous, mon fils. Rien de plus dangereux que de s'accoutumer à de petits excès de vin ; insensiblement on en prend l'habitude, et souvent il arrive qu'on est ivrogne et scandaleux, sans savoir qu'on est tel. Remarquez qu'il y a beaucoup de différence entre l'ivresse et l'ivrognerie : on peut être ivre par accident, sans être ivrogne. Le saint homme Loth tomba une fois par surprise dans l'ivresse, sans qu'il fût ivrogne.

Si vous aimez à boire long-temps et beaucoup ; si vous êtes fort et puissant à la table ; si vous dépensez votre nécessaire à la table et au vin ; si vous y employez souvent le temps qui doit être destiné au travail ; si vous fréquentez habituellement les tavernes et les cabarets du lieu de votre domicile ; si vous buvez fréquemment avec ceux qui n'ont rien à faire qu'à boire et à manger ; vous êtes dans la classe des ivrognes, et vous êtes dans un état bien dangereux.

Ne regardez pas la fréquentation des tavernes de votre lieu ou de votre voisinage, comme une chose indifférente. Quand vous fréquentez habituellement le cabaret du lieu de votre résidence, vous faites un péché qui renferme plusieurs circonstances aggravantes : vous désobéissez à vos parens qui vous le défendent, et qui en gémissent ; vous désobéissez à vos Pasteurs et à l'Eglise qui vous le défendent ; vous désobéissez à Dieu qui vous le défend, parce que Dieu vous défend l'occasion prochaine du pé-

ché et la désobéissance à vos Supérieurs. Combien de péchés à la fois, sans compter le scandale que vous donnez à votre famille et au public ; sans compter l'injustice que vous faites d'employer à boire ce que vous devez aux pauvres, à vos créanciers, à l'entretien de votre famille, à l'entretien de vos père et mère, &c.

VI. Les personnes du sexe doivent craindre de s'accoutumer au vin. Il leur est plus pernicieux qu'elles ne pensent, parce que, dit Saint Thomas, il irrite leurs passions. Une fille ou une veuve qui s'adonne au vin, perd sa réputation, sa fortune et son ame. Une femme sujette à ce vice, se perd elle-même, déshonore sa famille, rend son époux malheureux et le ruine.

Les personnes du sexe adonnées à l'intempérance, sont dans un état bien déplorable, puisqu'elles ont la malice de déguiser ce vice dans leurs confessions, de vivre dans le sacrilége, et de rester ainsi dans un danger prochain de damnation. Leur aveuglement est si profond qu'elles ne voient point et ne veulent point voir le malheureux état de leur conscience. Leur malheur est bien grand ; mais il n'est pas sans remède. Pour sortir de cet état, il faut absolument qu'elles déclarent à un Confesseur toutes leurs foiblesses, et toutes les suites dans lesquelles le vin les a entraînées. Le Confesseur aura pitié d'elles ; mais il est nécessaire qu'elles suivent exactement ses avis. Une des plus dan-

gereuses et des plus ordinaires tentations du démon, c'est de leur faire croire que le vin est nécessaire à leur santé.

VII. Après le repas, n'oubliez jamais de rendre grâces à Dieu de ses bienfaits. Vous sauriez mauvais gré à un pauvre, s'il ne vous remerciait pas d'une aumône que vous lui devez ; pourquoi donc ne remerciez-vous pas le Seigneur de la nourriture qu'il vous donne si libéralement, sans vous la devoir ? Profitez de la nourriture pour servir le Seigneur et pour travailler, et n'employez pas les forces que Dieu vous donne à l'offenser.

EXEMPLE.

L'exemple suivant vous apprendra la différence qu'il y a, au lit de la mort, entre un riche qui est nourri dans la mollesse et la bonne chère, et les pauvres qui vivent dans l'indigence.

L'Evangile dit qu'un homme riche faisoit tous les jours grande chère, tandis que les pauvres mouroient de faim. Il y avoit auprès de sa maison un pauvre voisin, homme de bien, nommé *Lazare*, si pauvre et si abandonné, qu'il eût été content, non pas d'avoir les restes de ce riche, mais seulement les miettes qui tomboient de sa table : foible secours qui lui fut refusé ! Sa misère ne toucha point le cœur du riche, qui ne fit donner aucune assistance à ce pauvre malheureux. Ce riche enfin mourut au milieu de ses délices, et fut dans le moment enseveli dans l'Enfer. Lazare mourut aussi, et

fut porté au Ciel dans le ſein d'Abraham. Le riche, au milieu des feux, vit la gloire de Lazare au Ciel dans le ſein d'Abraham. *Ah!* s'écria-t-il, *Père Abraham, ayez pitié de moi: envoyez-moi Lazare pour me donner quelque ſoulagement; dites-lui de tremper ſeulement ſon doigt dans l'eau, et d'en laiſſer tomber une goutte ſur ma langue: car je brûle dans ces flammes.* Abraham lui répondit: " Souviens-toi que pendant ta vie " tu as vécu dans les plaiſirs et dans la bonne " chère, et que Lazare au contraire a vécu " dans les maux, dans la patience et le jeûne: " il eſt donc juſte que Lazare ſoit maintenant " dans les plaiſirs et les conſolations, et que tu " ſois à préſent dans les tourmens." Voilà la fin des ſenſuels, et des gens de table et de plaiſirs.

Autre Exemple.

On ne peut rien voir de plus tragique et de plus efficace, pour faire voir juſqu'où le vin peut porter un homme, que l'exemple que rapporte Saint Auguſtin, d'un jeune homme nommé Cyrille. Ce jeune homme, accoutumé à fréquenter le cabaret, retournant un jour de ce lieu de débauche plein de vin, eut l'impudence d'attaquer ſa mère qui étoit enceinte, la ſollicita à un crime honteux et voulut même lui faire violence. Cette femme fit des efforts ſi violens pour ſe défendre, qu'elle fit une fauſſe couche, et mit bas ſon fruit. Ce malheureux ivrogne voulut encore attenter à la pudeur d'une de ſes

sœurs, qui aima mieux se laisser poignarder par cet indigne frère, que de consentir à un tel crime. Le père, étant accouru au bruit, ce fils enragé trempa ses mains dans le sang de celui de qui il avoit reçu la vie, et l'égo gea. Il poignarda encore une de ses sœurs, qui voulut prendre la défense de son père. O Ciel! que d'horreurs et de crimes!

Saint Augustin, qui avoit déjà prêché deux fois ce jour-là, ayant appris cette triste nouvelle, assembla une troisième fois le peuple, et monta en chaire, pour leur faire part des crimes que venoit de commettre le détestable Cyrille, et pour donner à ce peuple toute l'horreur que mérite l'ivrognerie, par les horribles attentats auxquels elle peut entraîner l'homme. Tout le monde en effet poussa des soupirs et des cris lamentables, fondant en larmes, lorsqu'on entendit le récit de ces tragiques aventures. Apprenez ici de quoi un ivrogne est capable, et quoique la débauche ne vous ait jamais entraîné dans des crimes aussi grands que ceux de Cyrille, comprenez du moins combien le vin est dangereux, puisqu'il peut porter un Chrétien à des crimes si exécrables.

AUTRE EXEMPLE.

L'exemple suivant servira tout à la fois d'instruction aux jeunes filles qui ont de l'attrait pour le vin, et de modèle aux femmes qui ont des maris ivrognes.

Sainte Monique, mère de Saint Augustin, fail-

lit à se perdre par le vin dès sa plus tendre jeunesse. A l'âge d'environ douze ans, elle eut la curiosité d'en goûter par sensualité ; souvent même elle épioit le moment pour en prendre en secret. La servante y prit garde, et lui ayant reproché cette honteuse gourmandise, la petite Monique en eut tant de confusion, qu'elle en pleura long-temps. Elle s'en confessa, (ce qu'elle n'avoit pas encore osé faire,) et jamais elle ne retomba en pareille faute ; elle vécut ensuite dans une vertu exemplaire, et devint une grande Sainte.

Elle épousa un homme qui étoit un débauché, et dont elle eut un fils, qui fut aussi débauché que son père. Elle souffrit avec douceur et avec patience les duretés de son mari, et apprenoit à ses amies, qui avoient des maris débauchés, à souffrir et à prier pour eux. Elle pleura long-temps les péchés de son époux et de son fils ; et après dix-sept années de larmes, de pénitence et de prières, elle les convertit tous deux.

Apprenez de ces avis et de ces exemples : 1. Que les jeunes gens ne doivent pas s'abandonner au vin, ni être sujets à leur bouche ; autrement ils risquent à se perdre.

2. Qu'un ivrogne est un pécheur bien malheureux, parce qu'il est aveugle et ne se connoît pas, et parce qu'il est volontairement incorrigible, en méprisant tous les avis qu'on lui donne.

3. Que ce n'est pas par les reproches et par

les querelles qu'une femme convertira un mari ivrogne, mais par le silence, la patience et la prière, à l'exemple de Sainte Monique.

4 Que dans tous vos repas, Dieu vous regarde et vous observe, et que vous devez les prendre avec respect dans la crainte du Seigneur.

CHAPITRE XLIV.

Des Veillées et Assemblées nocturnes, des Spectacles, des Promenades, &c.

1. LE Saint-Esprit nous avertit *que celui qui pêche aime les ténèbres, et fuit la lumière,* parce que les ténebres sont plus favorables aux desseins du démon. C'est pour cela que les assemblées et les entrevues de différens sexes, qui se font la nuit, sont les plus pernicieuses à la jeunesse.

Lorsque ces assemblées se font en public, la licence, les discours libres, et souvent l'impudence y règnent avec plus de scandale. Lorsque ces entrevues se font en secret, les attaches et les amitiés criminelles s'y forment bien plus fortement; les familiarités indécentes, les gestes dissolus, les paroles lascives, les airs passionnés, en sont les suites ordinaires; de sorte qu'un jeune homme ou une jeune fille n'en sortent presque jamais aussi innocens qu'ils y sont entrés.

Jeunes gens, si vous craignez Dieu, vous éviterez avec prudence ces sortes d'entrevues, ces veillées nocturnes, ces assemblées des deux

sexes. Tandis que vous serez avec les personnes de votre famille, sous les yeux de votre père, de votre mère, ou de vos maîtres, vous serez en assurance ; mais si vous sortez pour aller à quelque rendez-vous, ou dans les veillées, l'ennemi vous y surprendra. C'est dans ces occasions que les jeunes gens perdent ordinairement la crainte de Dieu, et que leur pudeur s'affoiblit. Un jeune homme qui prend l'habitude d'aller dans ces sortes de compagnies, se trouvera bientôt étrangement changé, il deviendra mutin, indocile, indévot, dissolu. Une fille de même, quelque vertueuse qu'elle paroisse, si elle fréquente ces veillées, sera bientôt sans respect pour ses père et mère, arrogante, babillarde, capricieuse, entêtée de ses vanités, sans pudeur et sans modestie. Voilà l'effet ordinaire des entrevues nocturnes, sans compter les péchés et les désirs dont le cœur y est souvent souillé.

Les pères et les mères ne doivent donc point souffrir ces entrevues de différent sexe dans leurs maisons, ni permettre à leurs enfans d'y aller. Dès qu'ils s'apperçoivent que leurs enfans ont coutume de s'échapper le soir, et qu'ils sont affectionnés à ces veillées, ils doivent s'en défier, et les empêcher de s'y trouver. Si les pères et mères négligent ce point de leur devoir, ils en répondront à Dieu.

Il faut dire à peu près la même chose des promenades avec les personnes de différent sexe, et seul à seule. Saint Jérome, à qui Dieu avoit

donné tant de lumières, défendoit aux mères de laiſſer voir à leurs filles de jeunes hommes ajuſtés et enjoués, et de leur laiſſer parler ou ſourire, crainte qu'en converſant familièrement avec eux, leurs cœurs innocens ne priſſent des impreſſions dangereuſes. Ce saint Docteur ne craint point de traiter d'ignorans ceux qui trouveront à redire à cette morale.

Sur ce principe, ce grand Saint eût-il permis à une fille Chrétienne de ſe promener le jour ou la nuit, en ſecret ou en public, avec un jeune homme qui la cajole, et à qui elle permet des libertés familières, et des paroles de tendreſſe, qui ne tendent qu'à ébranler et à ſouiller le cœur ? Qu'eût-il penſé de ces indignes mères, qui voient de tels abus dans leurs enfans, qui les ſouffrent, qui les approuvent ? Peuvent-elles ignorer que toutes les penſées, les regards et les déſirs qui ſouillent l'eſprit et le cœur des jeunes gens dans ces occaſions, retombent ſur la conſcience des pères, des mères et des maîtres qui les permettent ? Pour ce qui eſt des Confeſſeurs et des Paſteurs qui ne diſent rien ſur de ſemblables déſordres, comment ſe juſtifieront-ils devant Dieu ?

Dire que c'eſt la coutume dans les Villes de donner le bras et de ſe promener ainſi avec des perſonnes de différent ſexe, c'eſt alleguer l'uſage du monde, dont les maximes et les coutumes ne ſont pas conformes à l'eſprit de J. C. Saint Paul, de ſa part, ne dit-il pas : *Ne vous conformez pas aux coutumes du ſiècle?*

Dire qu'on n'a ni mauvaise pensée, ni mauvaise intention dans ces sortes de promenades, c'est une excuse dont se servent ordinairement ceux-là même qui ont le cœur le plus gâté, et qui souvent ne sont remplis que d'idées impures, sans y faire réflexion et sans les connoître.

Mais quand vous n'auriez ni pensées, ni tentations, vous ne savez pas ce qui se passe dans l'esprit et dans le cœur de la personne qui est avec vous, dont les pensées, si vous en êtes l'occasion par votre faute, peuvent souiller votre ame. Je veux supposer même que vous n'ayez, de part et d'autre, aucune tentation ; ne vous exposez-vous pas à en avoir, et n'est-ce pas un péché que de s'exposer par sa faute à la tentation, en aimant le danger, ou en demeurant dans l'occasion du péché ? Un jeune homme qui a la crainte de Dieu, une fille qui a soin de son ame, ne se trouvent dans ces sortes d'occasions qu'avec de grandes précautions, et avec répugnance.

III. Que dirons-nous des Comédies et les Spectacles ? Tout ce qu'on peut en dire ici, c'est que ces sortes de divertissemens sont condamnés par l'église, par les Livres saints, par les maximes des Saints Pères, et par la Doctrine de J. C., qui ne nous prêchent que la mortification, l'assiduité au travail, la prière, l'amour des choses de Dieu, et le détachement des vanités du monde. Or, y a-t-il un lieu où l'esprit soit plus dissipé, le cœur plus dangereusement

ébranlé, où l'on perde plus le goût de la prière, des choſes de Dieu et du travail, que dans les Spectacles et les Comédies ? Ne ſont-ce pas là les pompes du monde, auxquelles nous avons renoncé par le Baptême ? N'eſt-il pas honteux à des Chrétiens qui adorent un Dieu pénitent et crucifié, de ſe livrer à des divertiſſemens que les plus ſages païens ont condamnés, comme indignes d'un eſprit raiſonnable ?

Quant aux danſes et aux bals, nous ne répéterons pas ce que nous en avons dit ci-devant au Chapitre XI. de ce Livre : nous ajouterons ſeulement : 1. que la danſe entre perſonnes de différent ſexe, eſt dangereuſe par ſes circonſtances ; qu'elle eſt ſouvent criminelle par les péchés de l'eſprit et du cœur, et par les actions extérieures qui s'y commettent.

2. Que ceux qui approuvent la danſe, ou n'en connoiſſent pas le danger ou le mal, ou ne ſavent pas leur religion. Dieu la défend, lorſqu'il nous dit par la bouche du ſage : *Ne fréquentez pas une danſeuſe, et gardez-vous bien de prêter l'oreille à ſes paroles et à ſa voix, crainte de périr par ſes attraits.*

3. Que Saint Auguſtin a dit : *Qu'il y auroit moins de mal de labourer la terre les ſaints jours de Fêtes, que d'aller à la danſe ;* et Cicéron, le plus ſavant des Orateurs Romains, tout Païen qu'il étoit, a dit : *Que perſonne ne va à la danſe, qu'il ne ſoit fou ou ivre.*

VI. Vous direz peut-être, que toutes ces

choſes ſont ſelon l'uſage du monde. Je réponds: 1. Qu'il est vrai, et que c'eſt pour cela qu'il y a tant de jeunes gens qui n'ont ni modeſtie, ni retenue, et que tant d'autres, ſous l'apparence d'honnêtes gens, ont un cœur ſouillé devant Dieu ; parce qu'en vivant ſelon l'eſprit du monde, ils ne vivent pas ſelon l'eſprit de Dieu. 2. Que l'uſage et les coutumes du monde ne vous juſtifient pas ; plus vous les ſuivez, plus vous expoſez votre ſalut. J. C. vous avertit, que la foule et le grand nombre ſuivent le chemin de la perdition : vous expoſez donc votre ame, ſi vous ſuivez l'exemple de la foule. C'est pour cette raiſon que J. C. a maudit le monde, parce qu'on n'y voit *que ſcandale, concupiſcence de la chair, concupiſcence des yeux, et orgueil de la vie.* Vous vous êtes donc trompé, ſi vous avez cru qu'il étoit permis de faire tout ce que vous voyez faire dans le monde. *Celui*, dit le Saint-Eſprit, *qui aime le monde*, c'eſt-à-dire, tous les uſages et les coutumes du monde, *devient l'ennemi de Dieu.* A qui aimez-vous mieux plaire, à Dieu ou au monde ? A Dieu qui veut vous ſauver, ou au monde qui vous perd ?

Si vous dites qu'il faut quelques divertiſſemens aux jeunes gens, j'en conviens ; mais il leur faut des divertiſſemens honnêtes et innocens, et non pas des divertiſſemens dangereux. *Réjouiſſez-vous*, dit Saint Paul, *mais réjouiſſez-vous dans le Seigneur : qu'on voie toujours en vous de la modeſtie, parce que le Seigneur eſt préſent.*

Imitez les personnes sages, qui savent se divertir agréablement, et toujours innocemment. Comment pouvez-vous trouver du plaisir dans un divertissement et dans une compagnie, où votre esprit, votre cœur et votre ame sont souvent souillés, et où vous êtes toujours dans le danger d'offenser Dieu ?

Pour conclusion, que vos divertissemens soient courts ; si le divertissement vous sert d'occupation, il vous rend coupable. Que vos divertissemens soient saints, sans danger pour vous et sans scandale pour les autres.

EXEMPLE.

On ne connoît souvent le danger qu'il y a de fréquenter les veillées et les assemblées de différent sexe, que lorsque le mal est devenu presque incurable. Un père en fit une triste expérience dans la personne de son fils. Ce fils nommé Maurice, âgé de 18 ans, étoit tendrement aimé de son père, parce qu'il étoit sage et appliqué à son devoir. Il ne prenoit ses récréations que dans sa famille, ou avec des compagnons vertueux, du consentement de son père et de sa mère. Son père lui ayant dit un jour, qu'il lui permettoit d'aller se récréer chez le voisin, où il y avait un bal et une danse : *Mon cher père*, répondit Maurice, *je n'ai point de plus agréable récréation que d'être en votre compagnie : Eh bien ! mon fils*, lui dit le père, *nous irons donc ensemble y veiller ce soir.*

Le père le conduisit une seconde et une troisième fois dans ces sortes de compagnies ; Maurice y prit du goût, commença à les aimer, s'occupoit même l'esprit des choses qu'il y avoit entendues, et n'étoit plus si appliqué à son devoir. Il prit dans ces veillées de l'attache pour une fille qui ne lui convenoit pas. Le père s'en apperçut, et lui défendit de plus retourner à la veillée. Mais l'inclination de Maurice l'emportant sur le respect qu'il devoit à son père, il ne laissoit pas d'y aller tous les soirs.

L'intrigue de Maurice avec cette fille éclata : on en parla même d'une manière très-dangereuse à sa réputation, et le père en eut des reproches de la part des voisins : *Eh bien ! mon mari*, lui dit sa femme, *vous voyez le fruit de vos complaisances pour votre fils : je me suis toujours opposée à ces sortes de compagnies et de veillées ; je m'en décharge devant Dieu, c'est votre affaire.* *J'ai tort*, répondit le père, *je devois suivre vos avis ; c'est par ma faute que mon fils commence à devenir un libertin, je vais y mettre ordre.* Il fit venir Maurice, il lui défendit de nouveau d'aller désormais veiller, ni auprès de cette fille, ni ailleurs. Ce fils lui répondit avec hardiesse qu'il continueroit d'y aller, qu'il ne faisoit aucun mal, qu'il avoit assez d'âge pour se conduire. Le père, qui ne s'attendoit pas à une réponse si insolente, châtia sur-le-champ son fils. Correction inutile, parce que le père s'y prenoit trop tard.

A peine Maurice eut-il reçu la correction de son père, qu'il sortit et s'engagea dans la cavalerie. Quelques mois après, il finit sa vie par une mort tragique, ayant été tué et écrasé sous les pieds de son cheval.

Réfléchissez sur cet exemple, jeunes gens: Maurice est sage, tandis qu'il obéit à son père et qu'il reste à la maison: Maurice se dérègle et se perd, dès qu'il fréquente les compagnies dangereuses et les veillées. Profitez vous-mêmes de cet exemple, pères et mères; plus vos enfans et vos domestiques ont d'attraits pour la compagnie, d'inclination pour sortir, plus vous devez les retenir et veiller sur eux. Craignez que la trop grande liberté que vous leur donnez, ne les perde, et n'attire sur eux et sur vous les châtimens de Dieu.

CHAPITRE XLV.

Avis à la jeunesse, au sujet des Gens de Guerre, et de ce qui concerne la profession des Armes.

1. LES Gens de Guerre, Officiers et Soldats, destinés par leur emploi à veiller à notre garde et à notre sûreté, sont véritablement dignes de nos respects, de notre estime et de notre reconnoissance. Quelles obligations ne leur avons-nous pas, puisqu'ils sont toujours prêts d'exposer leur vie pour le soutien de l'Etat et pour la défense de la Religion? En les considérant sous ce point de vue, nous devons les regarder comme des personnes qui nous

rendent les ſervices les plus importans, les aimer et leur rendre ſervice.

On doit un reſpect plus ſingulier aux Gens de guerre dont les mœurs et la conduite ſont réglées ſelon Dieu. On ne peut diſconvenir, que dans la profeſſion des armes, il eſt difficile de ſe ſauver; qu'il y a de fréquentes occaſions de ſe pervertir, et de grands obſtacles à la ſainteté. Mais auſſi on doit rendre cette juſtice aux militaires, que s'il y a parmi eux de grands ſcélérats ſans Religion, et grand nombre de libertins qui ſe livrent à des déſordres crians, il y en a auſſi pluſieurs qui ont de grands ſentimens de Religion, et qui vivent en véritables Chrétiens.

Autant qu'on doit eſtimer un Officier ou un Soldat qui ſervent Dieu en ſervant leur Prince, autant doit-on avoir horreur de la conduite et de la fréquentation de ceux dont la vie eſt déréglée. Un jeune homme doit donc éviter la ſociété et la compagnie d'un Soldat qui vit dans le déſordre et dans le libertinage, de même que la ſociété de tout autre libertin.

Quant aux Soldats dont la conduite eſt régulière et Chrétienne, il faut faire attention que leurs occupations et leurs emplois étant différens, on doit craindre de les détourner de leurs exercices, et les fréquenter ſelon qu'[illegible] bienſéance et le ſervice du Roi l'exigent.

Il eſt bien important de donner [illegible] des avis ſalutaires aux perſonnes du ſexe. Oh! qu'elles ſont à plaindre dans les lieux où il y a des [illegible]

de guerre déréglés ! Il n'eſt point d'artifice qu'un homme de guerre, s'il eſt voluptueux et paſſionné, n'emploie pour gagner, pour ſurprendre et pour ſéduire une fille.

Celle qui veut conſerver ſa réputation et la pudeur, ne doit point ajouter foi à leurs belles paroles, ni craindre leurs menaces.

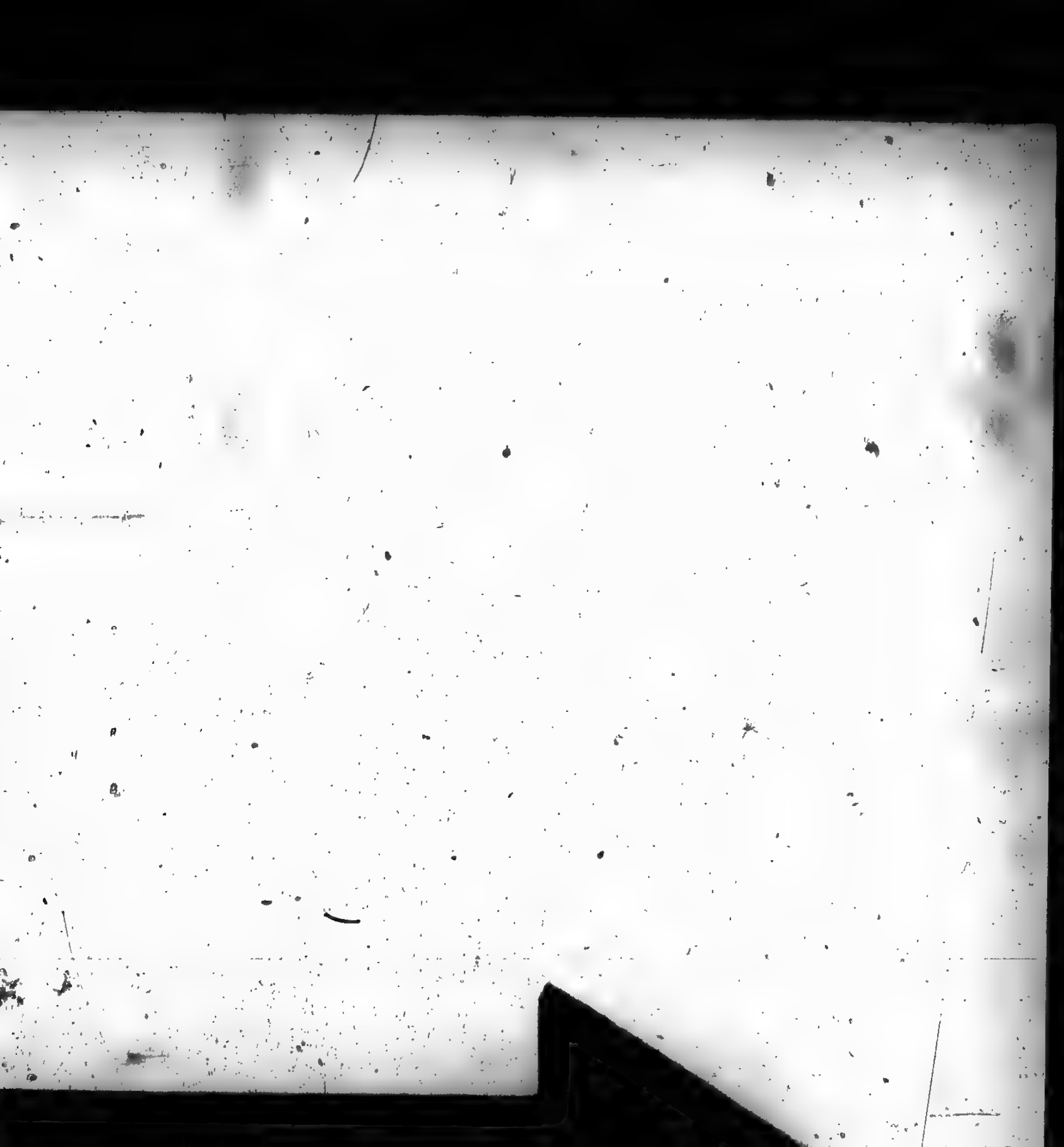
Les pères et mères doivent ici une attention ſingulière ſur leurs filles. Auſſitôt qu'une perſonne du ſexe a été aſſez volage pour écouter une ſeule fois avec complaiſance un homme de guerre [illegible]cieux et paſſionné, on peut dire qu'elle [illegible]ſque perdue. Que doit-on penſer de celles [illegible] ont de fréquens et libres entretiens avec eux ; et que penſer des mères aveugles qui le ſouffrent à leurs filles ? Une femme, une Dame ſe croiroient coupables de permettre à leurs ſervantes des entrevues et des promenades avec un Soldat, tandis qu'elles permettent peut-être à leur fille de s'entretenir, de ſe promener ou de jouer avec un homme de guerre.

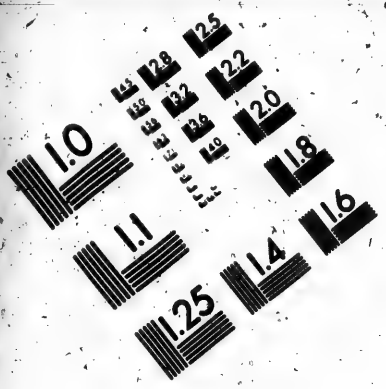
III. Au reſte, ſi l'on doit reſpecter les Gens de guerre, ils nous permettront de leur dire, qu'ils doivent auſſi eux-mêmes ſe rendre reſpectables. Quoi de plus miſérable, de plus bas, que de voir des Soldats et des Officiers qui ſe piquent de bravoure et de grandeur d'ame, prendre des manières efféminées et dégrader la nobleſſe de leur profeſſion, en folâtrant avec le ſexe ? Eſt-ce donc en jouant, en s'amuſant avec une fille, en cajolant une femme, qu'on

apprend l'Art militaire ? De[illegible]rvés par la molleſſe, par la débauche[illegible]tion, ne ſont guères propres à vaincre [illegible].

Les Gens de guerre doivent ſe ſouvenir que le Dieu des armées ne laiſſe pas le vice impuni : que les impudicités, les blaſphèmes, et les autres crimes qui ſe commettent dans la profeſſion des armes, attirent tôt ou tard de grands malheurs ſur les armées et ſur les royaumes ; et qu'au contraire, Dieu bénit les entrepriſes et les armes de ceux qui vivent dans ſa crainte. Tandis que les Juifs étoient fidèles à Dieu, ils étoient victorieux et triomphoient de tous leurs ennemis ; mais avoient-ils commis certains crimes, ils étoient défaits. Dans les premiers ſiècles du Chriſtianiſme, les Empereurs n'avoient point de Troupes plus guerrières et plus invincibles que les Légions Chrétiennes, parce que dans ces heureux temps les Soldats Chrétiens vivoient ſaintement.

La Guerre, dit-on, eſt une école de tous les vices: mais elle n'eſt l'école du vice et du libertinage que pour les libertins. Des milliers de Chrétiens ſe ſont ſanctifiés dans la profeſſion des armes : tels ſont les Maurice, les Géréon, les Victor, les Soldats de la Légion Thébaine, et une infinité d'autres Guerriers, qui ont porté la ſainteté et la vertu jusqu'à ſceller leur Foi de leur ſang par le martyre. Il n'y a point de plus mauvais Soldat, qui ſoit plus lâche, plus haï et plus mépriſé, qu'un méchant Chrétien. Il n'y





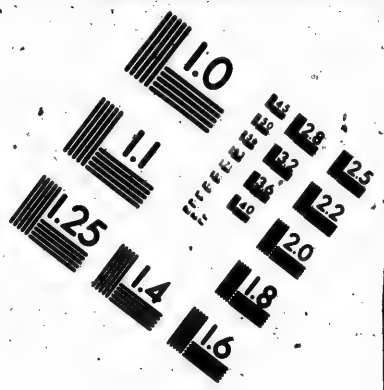
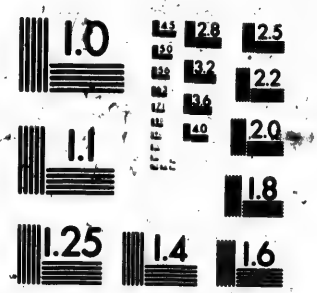
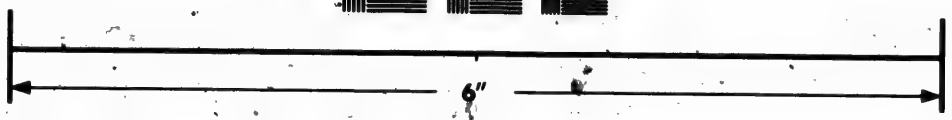
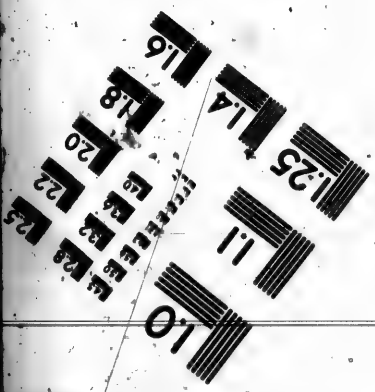
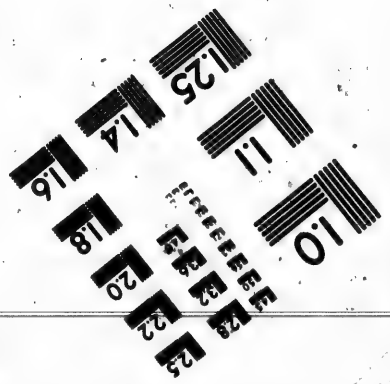


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

a point au contraire de Soldat plus aimé de ſes Officiers, plus reſpecté de ſes camarades, plus fidèle à ſon Prince, et meilleur Guerrier, que celui qui eſt vertueux et fidèle à Dieu. Un Soldat qui craint Dieu, ne craint ni les combats, ni les dangers, ni la mort.

CHAPITRE XLVI.

Avis importans aux Ecoliers et aux Etudians.

LES vérités et les maximes qui ſont contenues dans ce livre peuvent ſuffire à un Ecolier pour régler chrétiennement ſa conduite. Nous ajouterons dans ce Chapitre quelques avis particuliers, pour lui apprendre à ſe ſanctifier dans ſes études.

1. Les premiers devoirs qu'un Ecolier doit avoir à cœur, ſont les devoirs envers Dieu, qu'il doit particulièrement craindre, invoquer et ſervir dans ſa jeuneſſe, regardant Dieu comme ſon premier Maître, comme le père des lumières, comme le principe et la fin de ſes études. Si la carrière des ſciences paroît dans les commencemens épineuſe à un jeune homme, il ne doit pas ſe rebuter des difficultés qui l'arrêtent. Qu'il implore ſouvent le ſecours de l'Eſprit-Saint, avec une vive confiance, parce que Dieu ne manque jamais d'aider et d'éclairer un écolier qui vit dans ſa crainte, et qui a ſoin de purifier ſes intentions, en lui conſacrant ſon étude.

L'amour qu'un Etudiant doit avoir pour Dieu doit l'engager à élever ſouvent ſon cœur vers lui

et à s'approcher fréquemment des Sacremens, soit pour conserver l'innocence de son ame et se préserver du péché, soit pour se mettre en état de répondre aux desseins que Dieu a sur lui.

Pour témoigner son amour et son zèle à Jésus-Christ, il entendra, s'il le peut, tous les jours la sainte Messe; mais qu'il se garde bien d'être dissipé dans le lieu saint, d'imiter les impies, comme certains jeunes étourdis, qui, sans respect pour la majesté de Dieu, sont à l'Eglise comme sur une place publique. C'est un mauvais présage pour l'avenir, lorsqu'un Ecolier est dans sa jeunesse sans dévotion et sans piété. Qu'un jeune homme est louable, allant en classe et en retournant, de prendre quelques momens pour aller adorer Jésus-Christ, et lui demander ses lumières, ou d'aller devant une image de la sainte Vierge pour implorer son secours! Que de graces n'obtiendra-t-il pas du Ciel, s'il continue dans cette pratique! C'est aux pieds de Jésus-Christ que les plus saints Docteurs et les grands Maîtres des sciences, ont puisé leurs lumières et leur profonde éducation.

II. Le second devoir d'un écolier qu'on destine aux sciences, c'est une tendre reconnoissance envers ses parens; reconnoissance qui doit le porter à répondre au zèle qu'ils ont pour son avancement. Combien noire est l'ingratitude d'un Ecolier qui perd son temps et néglige de seconder les pieux desseins d'un père et d'une mère qui s'incommodent, qui l'entretiennent à

la ville, qui payent des maîtres pour lui procurer l'éducation et un établissement convenable ! Quel sujet de chagrins pour des parens, après s'être épuisés pour un enfant, et avoir incommodé leur famille, de voir que tant de dépenses ont abouti à faire un ignorant, un fainéant et un libertin ! Une telle conduite dans un jeune homme, lui attirera tôt ou tard les châtimens de Dieu. Comment réparera-t-il d'ailleurs les dommages et le tort qu'il a faits à sa famille ?

III. Le troisième devoir d'un Ecolier, c'est le respect, l'amour et l'obéissance qu'il doit à ses Maîtres et à ses Régens. 1. Le respect qu'on doit à ceux qui nous enseignent, ne permet pas qu'on les raille et qu'on les tourne en ridicule. C'est même manquer d'éducation que de faire des plaisanteries sur leur compte ; et manquer de vertu, que de mépriser leurs avertissemens. 2. Si un Maître doit aimer tendrement ses Ecoliers, et les regarder comme ses enfans, un Ecolier doit réciproquement aimer son Maître, et le regarder comme son père ; il ne doit donc point le contrister, il doit même avoir confiance en son Maître, lui exposer ses doutes, lui demander sans crainte l'explication de ce qu'il ne peut comprendre. 3. La crainte de Dieu doit inspirer à un Ecolier la soumission : quand il résiste à un Maître qui le sert avec modération de l'autorité qu'il a sur lui, *il résiste à Dieu même*, et il pèche. Qu'il reçoive les avis de son Maître avec docilité, et ses corrections avec

patience ; c'eſt à lui-même que l'Ecolier doit s'en prendre, ſi le maître le traite avec ſévérité. C'eſt une baſſeſſe de cœur dans un jeune homme, et c'eſt vouloir croupir dans ſes vices, que de ſe plaindre à ſes parens, lorsqu'il a été juſtement corrigé ; les parens eux-mêmes ne doivent pas écouter de telles plaintes, et doivent ſe garder de jamais ſoutenir un enfant contre ſon Maître. Un Maître prudent n'eſt sévère qu'envers ceux qui ſont pareſſeux, indociles et vicieux. On doit préſumer que les Maîtres et les Régens ſont aſſez raiſonnables pour ménager la foibleſſe d'un enfant, pour ne rien exiger au-delà de ſa portée, et pour le corriger avec diſcrétion et charité.

IV. Le quatrième devoir d'un Etudiant, eſt un eſprit d'honnêteté, de paix et de charité envers les autres Ecoliers, ſur-tout envers ceux de ſa claſſe. Qu'il évite les piquantes railleries qui peuvent faire peine aux autres, les injures, les bouffonneries, les poliſſonneries, qui ſont la marque d'un enfant mal élevé. Il doit par la même raiſon prendre garde de ne jamais ſuivre l'exemple de ceux qui ne ſont que folâtrer, que s'amuſer à des badinages indécens et à contre-temps. Un Ecolier qui par ſes folâtres amuſemens, ou par malice, diſtrait un Maître, et empêche les autres d'écouter et de s'appliquer, fait-il réflexion qu'il péche, que Dieu lui demandera compte du temps qu'il fait perdre aux autres, des inquiétudes qu'il cauſe à un maître ;

Qu'il eſt beau de voir des Ecoliers imiter le ſaint jeune homme Tobie, dont le Saint-Eſprit a fait l'éloge, en diſant : *Que dans ſa jeuneſſe, il ne fit jamais rien de bas et de puéril !*

Un Etudiant qui a de la vertu, n'entre jamais dans les ligues, dans les partis et les diſputes de ceux qui ſont querelleurs, et ſe donne bien garde d'avoir aucun ſentiment de mépris et d'antipathie contre ceux qui ne ſont pas de la même contrée, ou du même pays, parce qu'il ſait que devant Dieu nous ſommes tous frères ; que tous les Chrétiens *ſont enfans de Dieu et frères en Jéſus-Chriſt ;* que par conſéquent nous devons tous, comme dit Saint Paul, *nous prévenir mutuellement par des marques d'honnêteté*, et n'avoir les uns pour les autres *qu'un cœur et qu'une ame.* Ces petits airs de mépris, de fierté, d'arrogance, de bravade, de pétulance, d'effronterie, qu'on voit dans certains Ecoliers, ſont le pronoſtic ordinaire d'un mauvais génie, et ſont connoître qu'ils ſont mal élevés et bien ignorans ſur les devoirs et les maximes de la Religion.

Un Ecolier qui a de l'éducation et de la vertu, prend garde de ne jamais rien faire ou rien dire qui puiſſe faire peine aux autres ; il leur rend ſervice, et a ſoin de ne ſe brouiller avec perſonne. Il ne s'aviſe pas d'accuſer les fautes des autres, ni de faire aux maîtres des rapports ſur leur compte. Quand un Maître lui donne la commiſſion de prendre garde à certains Eco-

liers, et de s'informer de leur conduite, il le fait avec prudence, avec modération, et dans un esprit de charité. Si les autres lui font quelque peine, qu'il le dissimule et qu'il ne dise rien ; une bagatelle a souvent de funestes effets, quand on la prend à cœur. Si on l'outrage, il doit le souffrir, le pardonner, se mettre au-dessus des railleries qu'en feront les libertins. Ce n'est pas une gloire de se venger, c'est même devant Dieu une bassesse. C'est au contraire une grandeur d'ame que de pardonner avec générosité. Un Ecolier qui sait que quelques-uns de ses condisciples sont brouillés, loin d'entrer dans leurs querelles, devroit par charité tâcher de les réconcilier. Ce seroit encore l'effet d'une louable charité d'aider ceux qui ont moins de science que lui, qui lui demandent son secours, et leur donner l'intelligence de ce qu'ils ne conçoivent pas. Un Ecolier qui suivra ces avis, sera aimé et respecté ; ses exemples de vertu feront impression sur l'esprit des autres.

CHAPITRE XLVII.

Devoirs d'un Ecolier envers soi-même.

EN rempliſſant ſes devoirs envers les autres, un Ecolier ne doit pas oublier ce qu'il doit à ſoi-même. Ainſi, outre ce qui a été dit ci-devant, il doit s'exercer à la pratique des vertus qui lui ſont néceſſaires.

1. Qu'il ait un grand attrait pour la chaſteté, et un ardent déſir d'obtenir cette admirable

vertu. Il doit la demander tous les jours à Dieu, par l'interceſſion de la Saint Vierge, la ſingulière protectrice des ames chaſtes. Qu'il ait en horreur toute penſée impure, et que jamais il ne ſouille ſa langue par l'obſcénité des paroles libres. Etant ſeul ou avec d'autres, étant dans le lit ou au bain, qu'il ſe comporte toujours avec modeſtie, parce que le corps du Chrétien *eſt le temple du Saint-Eſprit*. Que ſur-tout il ne faſſe jamais lui-même, et ne permette jamais à d'autres ſur ſa perſonne, une action indécente et contre la pudeur. *Vos corps*, dit St. Paul, *ne ſont pas à vous, ils ſont les membres de Jésus-Christ même*. Quel crime ne commettriez-vous pas en les profanant? En cette matière, ce qui ne vous paroît être qu'une bagatelle, eſt ſouvent un crime énorme. Soyez donc chaſte, et fuyez la ſociété de ceux qui ne le ſont pas. Un Ecolier qui fréquente un jeune homme qui n'eſt pas pur et chaſte, ou qui demeure avec lui, doit quitter ſa compagnie: il vaudroit mieux habiter parmi les couleuvres et les ſcorpions.

Il ne doit pas moins ſe tenir en garde contre les piéges que le démon peut lui tendre du côté des perſonnes de différent ſexe. Que jamais il n'ait la honteuſe foibleſſe de ſe familiariſer avec aucune, ſur-tout avec celles chez qui il demeure. Moins il voit de dangers dans ces familiarités, plus c'eſt une marque qu'il a le cœur gâté. En un mot, qu'un Ecolier ſe ſouvienne, que celui qui n'eſt pas chaſte étant ſeul ou avec d'autres,

qu'un Ecolier qui prend l'habitude de cajoler le ſexe, eſt perdu, ou qu'il eſt en danger prochain de ſe perdre. S'il ne ſe corrige, Dieu ſe retirera de lui, et l'aveuglera ſur ſa vocation. O que tous ces avis ſont importans! combien de jeunes gens ſe ſont perdus pour les avoir négligés! Liſez dans ce Livre les chapitres qui traitent de la chaſteté et des moyens de conſerver cette vertu.

II. L'humilité n'eſt pas moins néceſſaire à un Ecolier pour ſe ſanctifier dans ſes études. Si vous étudiez par vanité, pour briller, pour vous procurer de l'eſtime, des applaudiſſemens, votre travail et votre étude ſeront ſans récompenſe devant Dieu: n'ayez point d'autres intentions dans vos études, que de faire la volonté de Dieu, et de contribuer à ſa gloire. Si vous avez des talens et de l'ouverture d'eſprit, ne vous en prévalez pas; vous les avez reçus de Dieu ſeul qui eſt le *Maître des ſciences*: témoignez-lui votre reconnoiſſance, et vous humiliez de plus en plus, lui rendant graces des lumières qu'il vous donne préférablement à d'autres qui en feroient un meilleur uſage que vous. Prenez garde que cette ſcience ne vous inſpire de la fierté et du mépris pour ceux que vous croyez moins ſavans que vous. *La ſcience*, ſans humilité, eſt un poiſon qui corrompt et qui *enfle le cœur*; qui rend l'homme préſomptueux, entêté et ſuperbe, et qui conduit enfin à l'erreur et à l'héréſie.

Lorſque vous étudiez les hautes ſciences, il eſt louable, pour acquérir la facilité de vous expliquer ſur ces matières, de vous exercer à la diſpute ; mais que ce ſoit avec modération, ſans emportement, ſans clameur, ſans opiniâtreté ; vouloir l'emporter toujours ſur les autres, c'eſt orgueil. Or ſouvenez-vous de cette maxime tirée des Livres Saints, que celui-là ne ſait rien, qui ne ſait pas céder et s'humilier. Il eſt vrai qu'on ne doit jamais céder à l'erreur et qu'on doit ſoutenir avec fermeté les points de Foi et les vérités décidées par l'Egliſe ; mais on doit toujours les ſoutenir et les défendre avec humilité et modeſtie.

En parlant de l'humilité, il n'eſt pas hors de propos d'avertir que ce ſeroit manquer d'humilité, que ce ſeroit même une ſorte de vanité, ſi un Ecolier qui eſt de meilleure famille, ou qui a des parens plus riches, s'oublioit juſqu'à dédaigner ceux qui ſont de moindre condition. Si on eſt d'une plus haute condition, on n'en doit être que plus humble et plus affable envers tous. Un jeune homme eſt même plus mépriſable quand il ſe laiſſe devancer en diligence et en vertu par ceux qu'il croit être au-deſſous de lui.

III. Un étudiant ne doit pas oublier, que la tempérance, la ſobriété, la modération dans ſes divertiſſemens et dans ſes récréations, ſont des vertus néceſſaires à tous les Chrétiens, mais ſurtout aux Etudians. Les fréquentes et petites parties de débauche, commencent ordinaire-

ment le déréglement et la perte d'un Ecolier, lui ôtent le goût de l'étude, appesantissent son esprit, dérangent son tempérament et sa santé, lui font manquer les classes et perdre son temps. Disons la même chose des promenades à contre-temps, des jeux de cartes, et des jeux publics. Un jeune homme qui aime les cartes et le jeu, abandonne ses livres et ses cahiers, devient paresseux, fainéant dissipé, et reste dans sa honteuse ignorance.

Pour éviter ces écueils, un Ecolier ne doit pas être avide d'argent : les parens eux-mêmes sont très-imprudens de lui confier l'argent qu'il faut pour ses pensions et son entretien ; ils feront sagement de le confier à d'autres. Une expérience nous apprend tous les jours, qu'un Ecolier qui a de l'argent en abuse. C'est une occasion de gourmandise et de jeux, à laquelle il ne résiste guères. Les autres Ecoliers ne manquent pas de lui proposer quelques parties, et de l'entraîner ; il donne dans le piége et se perd.

IV. Il n'est rien que J. C. ait plus recommandé dans l'Evangile, que la vigilance : elle est nécessaire spécialement à un Ecolier, pour trois raisons : pour conserver son innocence, pour conserver sa réputation, pour profiter du temps. 1. Il doit veiller sur soi pour conserver l'innocence et la pureté de son cœur ; il doit veiller au dehors, il doit veiller au dedans. S'il n'a pas soin d'éviter au dehors les occasions du péché, la société de certains Ecoliers libertins,

impurs, joueurs, négligens à leurs devoirs, dissolus dans leurs manières et dans leurs paroles, il perdra avec eux la crainte de Dieu et sa grace, contractera des habitudes vicieuses, qu'il portera jusqu'au tombeau. Au dedans, qu'il veille sur les mouvemens de son cœur, sur les pensées de son esprit, sur ses paroles et ses regards. S'il a de secrets penchans au mal, de fréquentes tentations, qu'il découvre sincèrement son intérieur et les plaies de son ame à un bon Confesseur, qu'il lui importe de bien choisir.

2. Le Saint-Esprit nous avertit *d'avoir soin de notre réputation.* Un Ecolier doit donc veiller pour conserver la sienne et prendre garde d'y donner atteinte par une conduite irrégulière. Il doit sur-tout s'observer avec vigilance (sans toutefois être hypocrite) dans le temps qu'il est en vacance chez ses parens, chez lui, ou ailleurs. Toute une Paroisse a les yeux attachés sur la conduite d'un Ecolier qui retourne chez lui, et chacun dit avec liberté ce qu'il en pense. S'il fait paroître de la dissolution, s'il prend de petits airs de fierté et de suffisance, s'il fait des parties de débauche, s'il a peu de respect pour son père et sa mère, s'il traite avec hauteur ses frères et sœurs, s'il ne fréquente pas les sacremens, s'il a coutume de fréquenter les compagnies et veillées dangereuses, et sur-tout s'il est trop libre avec le sexe, il fera parler; et les discours que le public tiendra sur son compte, lui porteront un jour des coups funestes. Il ne

doit pas moins veiller sur lui-même lorsqu'il est à la ville, ou dans le lieu de ses études, et chez ses hôtes.

Qu'il se souvienne que bien des gens, quoiqu'il n'y prenne pas garde, observent sa conduite dans les rues, dans les compagnies, à la maison. Si on remarque en lui de la dissipation et du déréglement, peu de piété et de réserve dans ses manières, la renommée le fera connoître à ceux de qui dépend son établissement, et lui fera perdre sa vocation.

3. Le temps de la jeunesse étant le plus précieux et le plus propre pour cultiver l'esprit, et pour se mettre en état de correspondre aux desseins de Dieu, un jeune homme doit veiller sur l'emploi du temps, et craindre d'en perdre un seul moment. S'il perd le temps, quels feront les reproches de sa conscience, lorsque dans la suite, étant placé dans un bénéfice, dans un emploi, ou dans une charge, il se verra, par son ignorance, incapable d'en remplir les devoirs! Quel compte à rendre à Dieu! Il sera trop tard pour savoir ce qu'on ne sera plus en état d'apprendre. On voudroit alors avoir mieux fait, mais il ne sera plus temps; et l'on sera d'autant plus malheureux, qu'en connoissant ses égaremens passés, on ne pourra plus retourner sur ses pas. Il est donc bien important à un Ecolier de ménager précieusement et d'employer utilement le temps de sa jeunesse.

C'eſt pourquoi, un Etudiant qui a de la ſanté et qui a du zèle pour ſon avancement, ne ſe contente pas du travail qui lui eſt impoſé par ſes maîtres ; il a encore ſoin, après un temps modéré, donné à ſes petites récréations, de s'inſtruire, tantôt par des lectures de piété qu'il fait tous les jours, tantôt par d'autres lectures utiles, dans des livres que des perſonnes éclairées lui conſeilleront. Mais qu'il prenne garde de ſe livrer à la dangereuſe curioſité de lire des livres qui traitent d'aventures galantes, ou qui ſont contre la Religion et contre l'Egliſe. Il n'y a déjà que trop d'autres occaſions de ſe gâter l'eſprit et le cœur, ſans chercher le poiſon dans les mauvais livres. On conſeille même à un jeune homme qui ſort des claſſes, de cultiver ſa mémoire en apprenant tous les jours quelque choſe par cœur, et le répétant ſouvent pour le retenir: par exemple, quelques verſets du Nouveau Teſtament, des Epîtres de Saint Paul, de l'Imitation de J. C, ou quelque choſe du Concile de Trente, ou du droit Canon et Civil, &c., afin que dans la ſuite il puiſſe ſe ſervir de ſa mémoire avec plus de facilité pour la gloire de Dieu, à laquelle ſeule il doit rapporter ſon travail et ſes études.

Nous n'avons garde d'oublier un avis de grande conſéquence, qu'on doit répéter et inculquer aux Ecoliers, qui eſt de demander ſouvent et fermement à Dieu la grace de connoître leur vocation. On leur conſeille de lire à cette

fin le Chapitre suivant, et de méditer profondément les réflexions importantes qu'il renferme. O qu'heureux est un Ecolier qui conforme sa conduite aux avis que nous venons de lui prescrire dans ces deux Chapitres ! Quels progrès ne fera-t-il pas dans les sciences et dans la vertu ! S'il néglige ces salutaires avis, il en sentira un jour de cruels remords. Combien de gens dans un âge avancé, déplorent le temps perdu dans la jeunesse, et éprouvent tristement de quelle importance il est d'en ménager utilement et saintement tous les momens !

V. Quant aux Ecolières, elles prendront parmi les avis que nous avons donnés aux Etudians, ce qui leur convient ; nous leur dirons seulement ici, qu'elles doivent avoir un grand amour pour Dieu, craindre le péché, être dévotes dans le lieu saint, être soumises à leurs parens. L'arrogance et l'indocilité dans une jeune fille qui ne veut être nireprise ni corrigée, font connoître qu'elle est d'un mauvais caractère. Une Ecolière doit aimer toutes ses compagnes, aider celles qui sont moins savantes, ne faire aucun rapport des autres filles, et garder le silence dans l'école. Qu'elle se garde bien de s'amuser à badiner par les rues ; qu'elle évite sur-tout la société des petits garçons ; qu'enfin elle ne manque jamais d'offrir à Dieu son étude, et de lui demander ses lumières.

VI. Ceux qui sont chargés d'enseigner la jeunesse, les Maîtres et les Maîtresses des Ecoles,

ne doivent pas regarder leur emploi avec indifférence. Le zèle doit leur inſpirer d'apprendre à leurs Diſciples la vertu et la ſcience des Saints, autant que les ſciences humaines ; ces jeunes gens qu'ils voient ſous leur conduite, ſont l'eſpérance du public. Les uns ſeront dans le Clergé, ou dans le Cloître, les autres dans le Barreau, dans le Militaire, ou dans le Commerce ; d'autres enfin ſeront chefs ou mères de famille, et dans les affaires. Quelle conſolation pour ceux qui les auront inſtruits, de les voir un jour remplir leurs devoirs dans les ſentimens de crainte de Dieu qu'on leur aura inſpirés, de leur voir recueillir les fruits de piété qu'on aura fait germer dans les cœurs de ces jeunes plantes ! Quoiqu'un enfant paroiſſe diſſipé, les ſemences de vertu et de religion, qu'on a ſoin de jeter dans son cœur, tôt ou tard produiſent leurs fruits.

EXEMPLE.

Saint Thomas d'Aquin, ce prodige de ſcience, paroiſſoit dans ſa jeuneſſe avoir l'eſprit borné et même ſtupide ; ſes condiſciples par dériſion le comparoient à un bœuf : Oui, leur dit Albert le Grand, ſon Maître, ce ſera un bœuf, dont les mugiſſemens et la voix ſe feront entendre dans tout le monde Chrétien, et qui, par la force de ſa doctrine, aidera à ſoutenir l'Egliſe de Dieu. En effet le jeune Thomas acquit une ſcience ſi vaſte et ſi profonde, qu'un grand Pape a dit de lui qu'il avoit fait autant de miracles que d'ar-

ticles il avoit composés ; que les Hérétiques le regardent comme leur fléau, ne craignant rien tant que la doctrine de Saint Thomas ; et que les Théologiens Catholiques le regardent comme leur Oracle et leur Maître. Où et comment ce grand Saint avoit-il puisé tant de lumières ? C'est au pied du Crucifix ; c'est par son amour pour Dieu, et par sa tendre dévotion envers J. C. dans le Saint Sacrement de l'Autel.

AUTRE EXEMPLE.

On ne peut lire sans frayeur ce que le fameux Gerson, Chancelier de l'Université de Paris, raconte d'un jeune Ecolier de condition qui étoit à Paris. Ce jeune homme, qui jusqu'alors avoit eu de la vertu, eut le malheur de faire connoissance et amitié avec un autre Ecolier qui le perdit, et qui lui apprit le mal. Il croupit longtemps, malgré les avis de son confesseur, dans cette habitude que son compagnon lui avoit inspirée, et ne se corrigeoit point. Dieu en fit un exemple. Une nuit ce jeune homme fut saisi d'une frayeur subite, et se mit à crier d'une manière si horrible, qu'un grand nombre de personnes y accoururent. On l'interroge, il ne répond rien ; on le presse toujours, point de réponse, et il crioit toujours horriblement. Enfin se tournant du côté des assistans, avec un regard égaré, il éleva la voix, et dit trois fois d'un ton effrayant : *Malheur à celui qui m'a perdu ! malheur à celui qui m'a perdu ! malheur à celui qui m'a perdu !* et mourut ainsi dans le désespoir et

l'impénitence. O combien de personnes, qui dans leur jeunesse, ayant été perverties par une mauvaise compagnie, maudissent à présent dans l'Enfer ceux qui ont été la cause de leur perte ! Apprenez, jeunes Etudians, par ce tragique exemple, combien il vous est important de fuir la compagnie d'un jeune homme impur et vicieux. Sa société est trop dangereuse pour vous, et vous sera funeste. *Celui qui aime le danger, dit le Saint-Esprit, y périra.*

CHAPITRE XLVIII.

Du choix de sa Vocation.

1. IL y a plusieurs vocations auxquelles on peut être appelé de Dieu; l'état ecclésiastique, l'état religieux, le célibat, le mariage, la profession des armes, &c. Il y a dans chaque état, des graces propres pour en remplir les devoirs, et pour s'y sanctifier. Si vous entrez dans l'état que le Seigneur vous a destiné, il vous sera beaucoup plus facile de vous sauver. Si au contraire, vous prenez une autre vocation que celle où Dieu vous appelle, tout sera à craindre pour votre salut. Tel se sauve dans le parti des armes, qui se fût damné dans l'état ecclésiastique ; et telle se damne dans la Religion, qui se fût peut-être sauvée dans le monde ; tel aussi se damne dans le Mariage, qui se fût sauvé dans le Clergé ou dans le Cloître. Il est donc d'une grande conséquence pour vous, jeunes gens, de connoître la vocation et le parti que Dieu vous a marqué.

Pour le connoître, il faut avoir de saintes intentions; examiner ses talens, ses dispositions, son inclination; faire de fréquentes et de ferventes prières, pour demander à Dieu ses lumières; vivre dans la crainte de Dieu, parce que l'esprit de Dieu ne se communique pas à des jeunes gens qui vivent dans le désordre. Il faut connoître les dangers, les devoirs et les charges de l'état qu'on veut embrasser; enfin prendre conseil des personnes désintéressées et éclairées, et sur-tout de son confesseur. Les avis suivans vous seront d'une grande utilité.

II. Ceux qui aspirent à l'état ecclésiastique, doivent aimer la prière et l'étude, être sobres et chastes, n'avoir d'autres vues que de servir l'Eglise, et de travailler à leur propre sanctification, en travaillant à celle des autres.

Je dis la même chose à-peu-près de ceux qui aspirent à l'état religieux. Ils doivent aimer la retraite, avoir un esprit docile, un grand désir de leur propre perfection et de leur salut. Un jeune homme qui n'a aucun attrait pour la prière, pour la retraite et pour l'étude, qui a des passions vives et indomptées, qui s'adonne au vin, qui n'a pas horreur de l'impureté, qui a une violente inclination pour le sexe, ne doit s'engager ni dans le Clergé, ni dans le Cloître, crainte d'y devenir le scandale des Fidèles, l'opprobre de l'Eglise et de la Religion.

Une fille qui a dessein de se consacrer à Dieu dans la Religion, pour se tirer des dangers du

monde, et pour travailler à ſon ſalut avec plus de ſûreté, doit regarder comme une faveur du Ciel, l'Inclination qu'elle a pour le Cloître. Qu'elle examine néanmoins ſes diſpoſitions avant que de s'y engager. Toutes celles qui ont du penchant pour le Cloître n'ont pas toujours les qualités néceſſaires. Il faut dans une fille qui aſpire à cette vocation, une bonne ſanté, une humeur douce et patiente, un eſprit droit et docile, et des paſſions modérées. Celles qui ont une ſanté foible et chancelante, un génie bizarre et capricieux, qui ont des paſſions fortes et trop vives, ne ſont guères propres à vivre dans une Communauté.

Le Célibat, c'eſt l'état d'un jeune homme, d'une fille ou d'une veuve, qui ne veulent point ſe marier. Cet état du Célibat, ſi on le choiſit en vue de Dieu, eſt plus parfait que le Mariage, et Saint Paul le conſeille. *Celui qui n'eſt pas marié*, dit ce grand Apôtre, *n'a ſoin que de ce qui regarde le Seigneur, pour ſe conſerver pur de corps et d'eſprit, et ne penſe qu'à plaire à Dieu; mais ceux qui ſont mariés, ſont occupés des ſoins du monde, et obligés de complaire à une femme, ou à un mari; ainſi leur cœur eſt partagé.* Si vous voulez vivre dans le Célibat, embraſſez cet état par vertu, afin d'avoir plus de moyens et de loiſir de ſervir Dieu.

Ceux qui ont des paſſions immortifiées, et qui ſuccombent aux tentations, feront mieux de s'engager dans le Mariage. C'eſt tomber dans

les piéges de l'ennemi, que de s'éloigner du Mariage, quand on a des habitudes fortes, et des inclinations violentes à la volupté. *Il vaut mieux ſe marier*, dit Saint Paul, *que de brûler du feu impur*.

Les perſonnes qui, par des intentions ſaintes, veulent vivre dans le Célibat, ne devroient faire aucun vœu de chaſteté ſans l'avis de leurs Confeſſeurs. Il ſeroit même à propos de ne faire ce vœu de chaſteté que pour un temps, et le renouveler de temps à autre, plutôt que de le faire perpétuel. *Il vaut mieux*, dit le Sage, *ne pas faire un vœu, que de mal accomplir ſon vœu. Vous ne péchez point en ne faiſant pas un vœu, mais vous péchez en accompliſſant mal ce que vous avez voué.*

Quant au Mariage, comme il y a dans cet état beaucoup de dangers et d'obſtacles pour le ſalut, il y a auſſi beaucoup de graces et de ſecours pour s'y ſanctifier ; mais, pour obtenir de Dieu ces ſecours, il faut s'engager dans le Mariage avec de grandes précautions : c'eſt pourquoi, jeunes gens, profitez des avis ſuivans ; vous en comprendrez un jour les conſéquences.

CHAPITRE XLIX.

Des dispositions au Mariage.

1. SI vous êtes appelé au mariage, vous devez regarder cet engagement comme une choſe des plus importantes de votre vie. Votre bonheur en ce monde et votre ſalut dé-

pendent des précautions avec lesquelles vous y entrerez, et de la manière dont vous y vivrez. Une chose qui est d'une telle conséquence, demande bien qu'on y pense, et qu'on s'y dispose bien sérieusement.

Un mariage heureux, est une faveur du Ciel, qui ne s'accorde pas à tout le monde. *Une femme vertueuse*, dit le Sage, *est le partage d'un homme craignant Dieu. Une telle épouse sera donnée à l'homme à cause de ses bonnes œuvres. Les parens peuvent donner des richesses, mais il n'appartient qu'à Dieu de donner une femme prudente.* Ces paroles peuvent également s'appliquer aux personnes du sexe. Si un jeune homme qui a vécu dans la piété, doit espérer que le Ciel le favorisera d'un parti avantageux; de même aussi une fille, qui aura passé sa jeunesse dans la crainte de Dieu, doit espérer qu'un époux fidèle, un homme de bien, sera la récompense de sa vertu.

Que si, après avoir passé votre jeunesse dans la pratique de la vertu, le Seigneur, pour vous éprouver, permettoit que vous épousassiez un méchant homme, ou une méchante femme, vous ne feriez pas pour cela privé des consolations du Ciel; parce que les croix et les afflictions que vous auriez dans ce mariage, deviendroient pour vous une source de mérite et de salut, par la patience et la soumission que Dieu vous donnera; mais si vous passez votre jeunesse dans le désordre, vous avez tout sujet de

craindre qu'un marige malheureux ne ſoit le juſte châtiment de votre libertinage, et un écueil de damnation.

Souvenez-vous donc, jeunes gens, qu'il n'y a point de temps où vous deviez plus craindre le péché, et plus ménager les graces de Dieu, que lorſque vous penſez à vous engager dans le mariage. Les péchés que vous devez ſur-tout éviter, ſont l'impureté, les péchés ſecrets et honteux, les familiarités avec les perſonnes qui ne ſont pas de votre ſexe, les paroles et les chanſons peu chaſtes. Evitez encore la débauche, l'intempérance, l'orgueil, les courſes nocturnes et la déſobéiſſance à vos parens. Ces ſortes de péchés éloigneroient de vous les graces de Dieu, et vous priveroient des ſecours dont vous aurez beſoin pour vous ſanctifier dans le mariage.

II. Il ne ſuffit pas d'avoir mené une vie ſainte pour ſe diſpoſer au mariage; il faut de plus conſulter Dieu dans la prière, la retraite et la fréquentation des Sacremens. Dieu eſt le maître de la vocation, c'eſt à lui à vous la faire connoître, et c'eſt à vous à demander et à mériter cette grace. Conſultez votre Confeſſeur, et ſuivez ſes conſeils; prenez les avis de vos pères et mères, ou de vos Curateurs, et de ceux qui ont l'autorité ſur vous. Gardez-vous bien de prendre aucun engagement, de faire des propoſitions et des entrevues pour le mariage ſans leur agrément et ſans leurs conſeils; vous auriez dans la ſuite ſujet de vous repentir de votre imprudence.

Ne vous fiez pas à vous-même, et prenez garde si l'inclination et l'amitié que vous avez pour une personne, vient de Dieu, ou d'un mauvais principe. Il y a des amitiés saintes; mais il y a aussi des amitiés criminelles; amitiés fragiles et de peu de durée. Le démon inspire souvent de telles amitiés entre les jeunes gens; et les leur ôte quand ils sont mariés. De-là vient qu'on voit des personnes qui ne peuvent plus se souffrir, dès qu'ils sont ensemble, et qui ont autant d'aversion l'un pour l'autre après le mariage, qu'ils avoient d'inclination et d'amitié avant que d'être mariés.

L'inclination que vous avez pour une personne, ne doit pas être une inclination de caprice ni d'entêtement: elle doit être fondée sur la raison. Jeune homme, si vous n'aimez une fille que pour sa beauté, pour ses agrémens et ses manières enjouées, vous êtes un aveugle, qui allez vous jeter dans le précipice. Et vous, filles, qui n'aimez un jeune homme que pour ses manières agréables, ses belles paroles, ses cajoleries flatteuses et ses douces promesses, une telle amitié vous coûtera cher un jour.

La beauté, les agrémens, les flatteries passent; mais la personne demeure avec tous ses défauts. Vous verrez un jour dans cette personne que vous estimez tant, des vices que vous ne connoissez pas encore. Un dehors brillant et agréable cache souvent de grands défauts, qui font dans la suite un sujet de chagrins et de

repentirs amers. S'engager de paſſer toute ſa vie avec une perſonne qu'on ne connoît qu'à demi, eſt une entrepriſe délicate et bien ſérieuſe. On enviſage dans la jeuneſſe cet engagement comme une agréable ſociété; et quand on eſt engagé, on ſent un joug peſant qui accable. On s'imaginoit que dans le mariage tout ſeroit de roſes; et on éprouve dans la ſuite, que preſque tout y eſt d'épines. Voilà à quoi doivent s'attendre ordinairement ceux qui ſe marient par paſſion et par fantaiſie; à paſſer le reſte de leur vie dans la diſcorde et dans l'inquiétude.

III. L'amitié et l'eſtime que vous avez pour une perſonne en vue du Sacrement, doit être fondée ſur ſa vertu, plûtot que ſur ſes biens. Les richeſſes, ſans la crainte de Dieu, ne font que des mariages malheureux. Les grands biens ne rendent pas l'homme cõtent. Un homme ſage ou une femme prudente, valent mieux pour vous que tous les tréſors de la terre. Il vaut mieux avoir moins de biens et vivre en paix et ſe ſauver, que d'en avoir beaucoup et ſe perdre.

Ainſi, pour faire le choix de la perſonne avec laquelle vous voulez vous allier, examinez plutôt les qualités de ſon eſprit et de ſon ame, que les qualités de ſon corps et celle de la parenté. Si la fille à qui vous parlez, eſt douce, humble et modeſte, chaſte et retenue; ſi elle aime le travail, la prière, les Sacremens et l'éloignement des compagnies; ſi elle vit en paix dans ſa

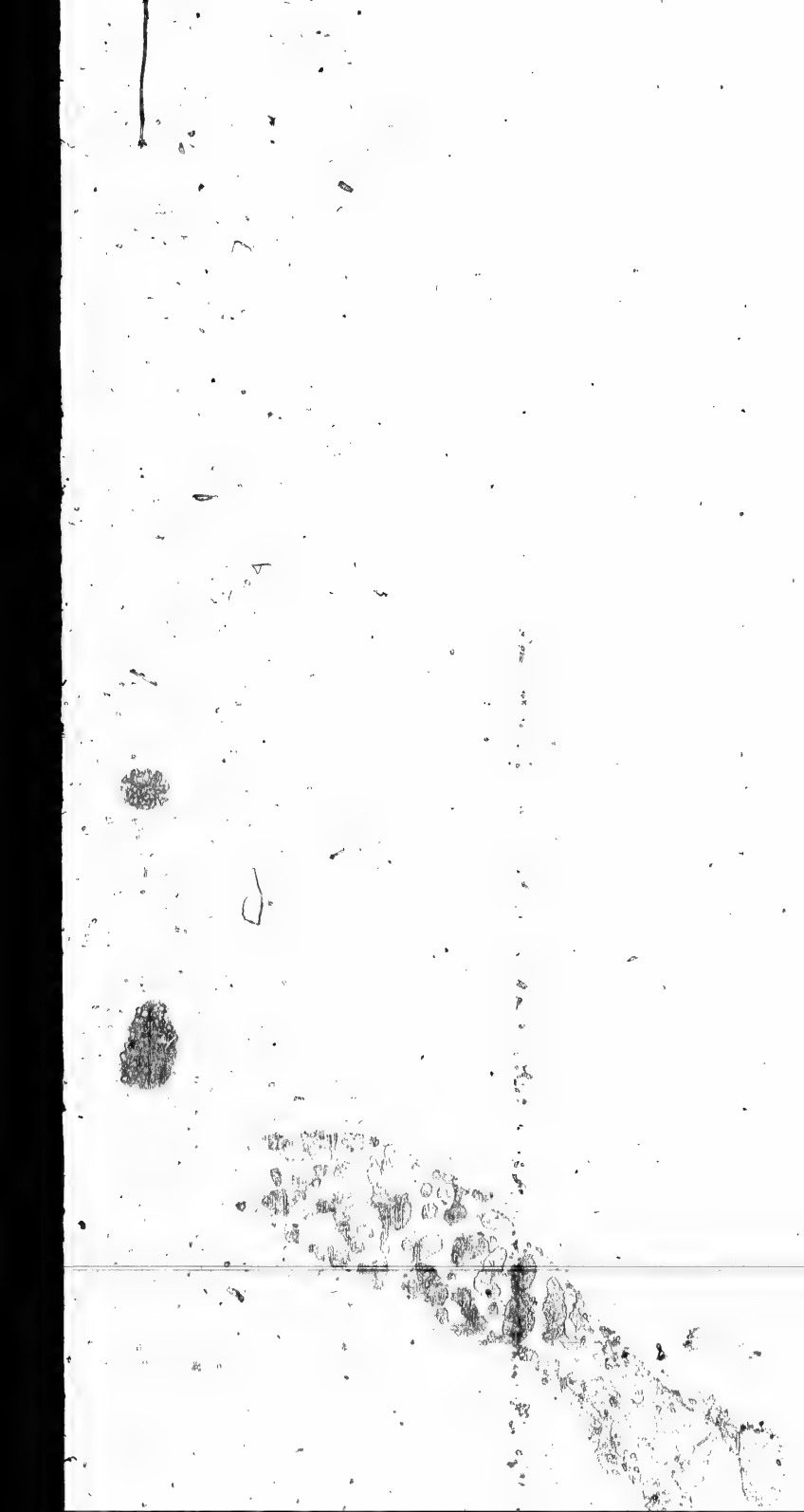
famille ; si elle respecte ses père et mère, vous serez heureux d'avoir une telle personne pour votre compagne. Si au contraire cette fille est d'un esprit volage ; si elle n'aime que la vanité et le plaisir, si elle est arrogante, paresseuse, babillarde, danseuse, coquette, impérieuse ; si elle est sans dévotion, sans pudeur et sans piété ; si elle souffre toutes sortes de libertés ; si elle n'a ni déférence, ni soumission pour son père et pour sa mère, ni charité pour ses frères et sœurs ; que ferez-vous avec une telle épouse ? Et quelle éducation donnera-t-elle à vos enfans ? Telle que vous la prendrez, bonne ou mauvaise, telle vous la garderez toute votre vie.

Et vous, filles chrétiennes, si le jeune homme qui vous cherche, est craignant Dieu ; s'il fréquente les Sacremens, s'il est sobre et retenu dans les compagnies, s'il n'est pas dissolu en paroles, s'il est chaste dans ses manières, s'il aime le travail et les occupations de son état, s'il est respectueux envers ses père et mère ; s'il est d'une humeur douce et pacifique, l'alliance avec un tel mari sera avantageuse et consolante pour vous, et attirera sur votre famille les bénédictions du Ciel. Mais s'il est vicieux et libertin, s'il donne des chagrins à ses parens et à sa famille, s'il est querelleur, brutal, déréglé en paroles et en chansons, trop libre avec vous dans ses manières, et plus que tout s'il veut prendre des libertés indécentes et criminelles ; s'il n'aime ni la parole de Dieu, ni les choses saintes ; s'il est fénéant,

querelleur, ivrogne ; en un mot, s'il n'eſt pas bon Chrétien, à quoi vous expoſez-vous, en vous engageant avec un tel homme ? Que de larmes et que de repentirs ſuivront votre mariage ! Et que deviendront vos enfans ſous la conduite d'un tel mari ? Il vous promettra de le corriger quand il ſera marié ; mais promeſſes frivoles ! Le mariage fait changer d'état ; mais rarement fait-il changer les ſentimens et les mœurs.

IV. La ſincérité et la droiture ſont inſéparables de l'honnête homme et du Chrétien ; c'eſt pourquoi vous ne devez pas fréquenter pluſieurs perſonnes pour le mariage, ni tromper qui que ce ſoit. Un jeune homme qui voit pluſieurs filles, et qui leur fait entendre qu'il veut les épouſer, eſt un impoſteur, il leur fait tort, il eſt indigne de la ſociété d'une honnête fille. De même, une fille qui amuſe et entretient pluſieurs jeunes hommes, et qui donne à tous de belles eſpérances d'un mariage futur, eſt une diſſimulée et une trompeuſe, et ne mérite pas l'alliance d'un honnête homme.

C'eſt un abus de ſe fréquenter trop long-temps, quand on veut ſe marier. Lorſqu'on ſe fréquente pluſieurs années ſans rien conclure, on s'expoſe à ſe déſhonorer, à faire parler le public, et ſouvent on ſcandaliſe une Paroiſſe. Plus long-temps vous ſerez fréquentée, plus on ſe dégoûtera de vous. C'eſt pour cela que les filles qui ſont ſi long-temps recherchées, échappent



ſouvent les meilleurs partis, et n'ont ordinairement que le moindre.

V. Mais le plus grand de tous les abus, c'eſt de ſe diſpoſer au mariage par le libertinage et par le crime. O mon Dieu! comment pouvez-vous bénir de telles alliances? et combien ſont-elles abominables à vos yeux! Faites donc attention, jeunes gens, à cet avis important. Si vous fréquentez une perſonne pour le mariage, fréquentez-la avec la crainte de Dieu. Ne lui parlez point ſeul à ſeul ni à l'inſu de ſes parens; parlez-lui le jour, peu de temps et ſaintement, et preſque jamais la nuit, autant qu'il ſe peut. Souvenez-vous qu'il ne vous eſt point permis de folâtrer enſemble, ni de ſouffrir des cajoleries, ni de prendre des libertés dangereuſes ou ſenſuelles. Mais, direz-vous, c'eſt par amitié: il eſt vrai que c'eſt par amitié; mais vous vous aveuglez, ſi vous croyez que ce ſont-là des marques d'une amitié ſainte. Ces ſortes de libertés, immodeſtes et peu chaſtes, ſont l'effet de la paſſion, la marque d'une attache qui n'eſt pas innocente, et une preuve qu'on ne craint point le péché, ni la préſence de Dieu.

La marque d'une vraie et ſainte amitié, c'eſt d'avoir du reſpect pour la perſonne que vous fréquentez, de s'édifier mutuellement, et de prier l'un pour l'autre. Ce n'eſt pas véritablement aimer une perſonne, que de la ſcandaliſer. Malheureux que vous êtes! ſi vous aimez cette perſonne, pourquoi la portez-vous au mal?

Pourquoi lui faites-vous perdre la grace de Dieu par des libertés qu'elle vous souffre ? Pourquoi devenez-vous le meurtrier de son ame ? De pareilles dispositions pour vous marier, vous feront un jour verser des larmes, et attireront peut-être sur votre mariage et sur vos enfans les malédictions de Dieu.

Faites, quelques semaines avant vos noces, une confession générale, pour réparer les fautes que vous pourriez avoir faites dans vos confessions passées. N'oubliez pas qu'il faut être en état de grace pour se marier, et tâcher, autant qu'on le peut, d'avoir la conscience aussi pure pour recevoir la bénédiction nuptiale, que pour recevoir la Communion. Si vous aviez le malheur de vous marier en état de péché mortel, vous profaneriez *un grand Sacrement*, et vous feriez un sacrilége, qui, en vous privant de la grace du Sacrement de mariage, auroit pour vous des suites funestes.

CHAPITRE L.

Dans quelles dispositions on doit célébrer le Mariage, et passer le jour des Noces.

1. PRENEZ garde de ne pas vous marier avec un empêchement de parenté, d'affinité, ou autres empêchemens. Si vous avez quelque doute sur ce point, consultez votre Pasteur, ou un Confesseur éclairé. Celui qui est marié avec quelque empêchement, qu'on appelle *dirimant*, n'est point véritablement marié,

à moins qu'il ne ſoit légitimement diſpenſé.

II. N'ayez que des intentions ſaintes et légitimes, lorſque vous penſez à vous engager dans le mariage. Eloignez de votre cœur des intentions groſſières, baſſes et impures ; autrement l'Eſprit de Dieu ſe retireroit de vous, et vous livreroit à l'eſprit de Satan. Ce ſeroit profaner *ce grand Sacrement*, que de s'y engager avec de pareilles intentions. Voici les intentions et la fin que vous pouvez vous propoſer pour vous marier. 1. De prendre un établiſſement, pour vous fixer dans un état, et pour vous y ſanctifier. 2. De vous tirer des occaſions du péché, et des dangers de ſuccomber aux tentations. 3. D'élever dans la crainte du Seigneur les enfans que Dieu vous donnera.

Ecoutez, jeune homme, les paroles du jeune Tobie, et apprenez de lui les intentions que vous devez avoir en vous engageant dans le Mariage. *Seigneur*, diſoit ce ſaint jeune homme, *vous qui avez formé Adam, et qui lui avez donné Eve pour lui ſervir de compagne et de ſecours ; vous voyez les intentions de mon cœur : je prends cette fille, votre ſervante, pour être mon épouſe, pour me ſanctifier avec elle, et pour élever dans votre crainte les enfans que vous nous donnerez, afin qu'ils béniſſent votre Nom dans l'éternité.*

Et vous, filles Chrétiennes, écoutez les paroles de la jeune Sara, épouſe de Tobie, et profitez de ſon exemple : *vous ſavez, ô mon Dieu*, diſoit-elle, *que je n'ai jamais eu de déſir ſenſuel*

pour un homme, et que j'ai conſervé mon ame pure. Je n'ai jamais pris part dans les jeux et dans les divertiſſemens de ceux qui s'amuſent à folâtrer ; j'ai toujours fui la compagnie des perſonnes vaines et légères ; ſi j'ai conſenti de prendre un mari, ce n'eſt qu'en votre crainte, dans une intention ſainte, et dans l'eſpérance que vous nous accorderez votre miſéricorde et votre protection, en comblant de vos bénédictions les jours que nous paſſerons enſemble. O que bénis ſont ceux qui ſe marient avec de ſi ſaintes diſpoſitions, et avec des intentions ſi pures !

III. Priez notre Seigneur Jéſus-Chriſt et ſa ſainte Mère, d'aſſiſter et de préſider en eſprit à votre mariage, comme ils aſſiſtèrent autrefois en perſonne aux noces de Cana. Pour attirer ſur votre alliance la protection de Jéſus et de Marie, ſouvenez-vous que la célébration du Mariage doit ſe faire avec des ſentimens de Foi et de Religion. Ne ſouffrez point qu'il y ait pendant cette ſainte cérémonie, des impies, des gens qui ont l'eſprit bouffon, et des railleurs des choſes ſaintes. Paſſez une grande partie du jour de vos noces dans la prière et l'oraiſon, afin d'attirer ſur vous les faveurs du Ciel.

Si vous faites un feſtin, qu'il ſoit comme celui de Tobie, avec des perſonnes ſages, et que tout s'y paſſe dans la crainte de Dieu. Prenez garde qu'il n'y ait chez vous, dans ce jour mémorable, aucune diſſolution en paroles, en chanſons, en débauches ; vous avez plus beſoin de

prières le jour de vos noces, que de divertissement. Il vous est permis de vous y réjouir, mais que ce soit dans le Seigneur.

Si vous évitez, et si vous banniſſez de vos noces, les danſes, vous rendrez gloire à Dieu.— La danſe, comme nous l'avons démontré dans ce Livre, eſt un exercice toujours dangereux, et ſouvent criminel. La circonſtance des noces, ne rend pas la danse moins dangereuſe ; elle y eſt même ſouvent moins innocente, par les libertés qu'on ſe permet, et par les péchés qui s'y commettent. Les danſes qui ſe font aux noces, ſont ordinairement un déſordre d'autant plus déplorable, qu'il eſt univerſel. La ſainte Egliſe de Jéſus-Chriſt n'approuve point de telles réjouiſſances ; on n'a qu'à lire ce que les Conciles et les Saints Pères ont dit ſur cette matière. Dans le Concile de Laodicée, il eſt ordonné aux Prêtres et aux Eccléſiaſtiques qui ſe trouveront aux noces, de ſortir de l'aſſemblée, et de ſe retirer, auſſitôt que les joueurs d'inſtrumens arriveront pour ouvrir la danſe ; parce qu'il ſeroit indigne et honteux à des Miniſtres de Jéſus-Chriſt d'autoriſer par leur préſence de tels abus.

Prenez garde que le jour et le ſoir de vos noces, ou à la bénédiction du lit nuptial, il n'y ait aucune ridicule cérémonie, aucune vaine obſervance, aucune pratique ſuperſtitieuſe : pratiques déteſtables, dont ſont quelquefois infatués certains peuples ignorans ; abus indignes de la ſainteté du Chriſtianiſme, et qui ſont encore un pitoyable reſte du Paganiſme.

IV. Quelque temps après la célébration de votre mariage, et le plus tôt que vous pourrez, priez un confeſſeur éclairé et prudent de vous inſtruire des devoirs de votre état, et des fautes qu'il faut éviter, crainte que dans l'ignorance, vous ne tombiez, par paſſion ou par aveuglement, dans certains péchés, qui en ſouillant votre ame, déplairaient à Dieu, et attireroient ſur vos enfans quelques malheurs. Souvenez-vous pour cet effet, de ces belles paroles que le ſaint jeune homme Tobie dit à Sara ſon épouſe, dès le premier jour de leur mariage : *Sara, ma chère épouſe, nous ſommes les enfans des Saints ; gardons-nous bien de vivre enſemble, dans notre mariage, comme les Payens qui ne connoiſſent pas Dieu.*

V. Voici un des avis qu'il eſt à propos de donner aux jeunes gens. Lorſque vous ſerez en âge de vous marier, ſi vos pères et mères s'oppoſent à votre établiſſement, n'en murmurez pas ; ils le font pour votre propre avantage, dans la crainte que vous ne preniez un mauvais parti, parce que ſouvent les jeunes gens s'aveuglent, et ne connoiſſent leur aveuglement que lorſqu'il n'eſt plus temps. Prendre un parti, plutôt ſelon le choix de vos parens, que ſelon le vôtre, *c'eſt*, dit Saint Ambroiſe, *ſe marier ſelon le Seigneur.* Ne faites cependant rien malgré vous, et ne prenez aucun engagement contre votre inclination.

On ne peut trop répéter aux pères et mères qu'ils doivent bien prendre garde de ne jamais

forcer l'inclination d'un enfant, pour l'engager dans le mariage, ou dans une vocation. Ils ne doivent pas même, sans raison suffisante, s'opposer à un mariage convenable : ils répondront à Dieu des péchés auxquels ils exposeroient un enfant, et des scandales qui suivroient d'un pareil refus. Un enfant ne doit pas pour cela se porter à des excès, et agir par caprice. Ainsi, jeunes gens, si vos pères et mères s'opposent à votre dessein, par opiniâtreté, par humeur, par avarice, tâchez d'obtenir leur consentement par votre complaisance, par votre obéissance et votre patience. Priez quelques parens, quelques amis prudens, de parler à votre père ; qu'ils lui fassent comprendre qu'il ne peut en conscience s'opposer sans raison à un mariage légitime, ni vous laisser ainsi sans établissement, dans un état dangereux pour votre salut, ou contraire à votre fortune.

EXEMPLE.

Environ l'an 1115, lorsque le Royaume d'Angleterre était encore Catholique, la divine Providence appella au mariage, d'une manière singulière et admirable, un jeune Gentilhomme de la ville de Londres, nommé Gilbert. Ce jeune Seigneur, inspiré de Dieu, fit le voyage de Jérusalem, accompagné d'un domestique, nommé Richard, dans le dessein de combattre à la guerre contre les Infidèles. A peine fut-il arrivé dans la Terre-Sainte, qu'il fut pris avec son domestique par les Infidèles, qui l'enchaî-

nèrent et le mirent dans les prisons d'un Prince des Sarrasins, ou grand Seigneur du Pays. Gilbert demeura un an et demi avec Richard dans cette dure captivité, très-fatigué par les ouvrages pénibles auxquels on l'occupoit. Il étoit cependant moins misérable que les autres esclaves; parce que le Prince, qui voyoit en lui beaucoup d'éducation et de sagesse, le traitoit avec bonté, et même avec considération.

Ce Prince Sarrasin avoit une fille unique, qui admiroit la conduite de Gilbert, et qui étoit charmée de sa vertu. Cette fille depuis quelque temps cherchoit l'occasion de lui parler en particulier ; et l'ayant un jour trouvé seul, elle lui demanda d'où il étoit. Je suis, répondit Gilbert, de la ville de Londres, en Angleterre. De quelle Religion êtes-vous, lui dit cette fille? Je suis, répondit-il, de la Religion Catholique, Apostolique et Romaine. Quelle est cette Religion, continua cette jeune Princesse, et que vous enseigne-t-elle ? Gilbert lui expliqua en peu de paroles les Mystères de notre Religion, de la Mort et de la Résurrection de J. C., l'assurant qu'on ne pouvoit être sauvé sans la foi en Jésus-Christ ; que les prophètes avoient prédit toutes ces choses plus de mille ans avant qu'elles arrivassent.

Cette fille, que Dieu vouloit convertir par le ministère de ce jeune Gentilhomme, goûtoit tant de plaisir et tant de consolation à l'en-

tendre, que depuis ce temps elle épioit les momens, et ne manquoit aucune occasion de lui parler. Gilbert, de son côté, l'entretenoit avec beaucoup de modestie, toujours des choses de Dieu et du salut. Il lui parloit avec tant de dignité de nos saints Mystères, des vertus Chrétiennes, du plaisir qu'il y a d'être à J. C. et de le servir, qu'un jour elle lui dit : vous aimez donc bien ce J. C. duquel vous me dites de si belles choses ? Oui, répondit le jeune esclave, je l'aime de tout mon cœur, et je l'aime avec tant d'ardeur, que je voudrois embraser tous les cœurs de son amour. Mais, poursuivit-elle, souffririez-vous la mort pour lui ? Gilbert, à cette proposition, crut que cette fille étoit d'intelligence avec le Prince son Père, pour le tenter et pour le faire renoncer à J. C., et sur le champ il répondit que ce seroit avec joie qu'il mourroit pour J. C., et que la plus grande grace qu'il pût recevoir en ce monde, étoit de donner sa vie et son sang pour son Sauveur.

Cette réponse généreuse toucha si vivement le cœur de cette fille, qu'elle prit la résolution d'embrasser une Religion si parfaite. Dans ce moment, elle dit à Gilbert : Votre Religion me paroît sainte et divine ; les vertus qu'on y pratique, et que je vois en vous, sont si admirables, que je suis résolue de me faire Chrétienne, d'abandonner ma fausse Religion, de quitter même mes parens, mes biens et mon pays, pour adorer et servir J. C. Mais comme je ne connois

point de Chrétiens que vous, je vous prie de me promettre que vous m'épouserez. Je trouverai le moyen de vous tirer de votre prison, et je me sauverai de la maison du Prince mon père, pour aller avec vous dans votre pays. Ce n'est point l'intérêt, ni aucune inclination naturelle, ni un motif humain qui me fait parler de la sorte : vous êtes esclave, et moi je suis Princesse, fille d'un des plus grands Seigneurs de ce pays. Si je demande votre alliance, ce n'est que pour avoir la consolation d'être instruite dans votre Loi, et de vivre avec vous dans la Religion de J. C. Le Prince mon père me destine un parti riche et puissant; mais j'aime mieux me sanctifier avec vous, que d'être placée sur le trône; et je me croirai la plus heureuse des femmes, si je puis être un jour l'épouse d'un homme aussi vertueux que vous.

Gilbert, qui ne s'attendoit point à une pareille proposition, fut si étonné de ce discours, qu'il demeura quelque temps sans répondre une seule parole. Il appréhendoit que cette fille ne lui tendît un piége, et qu'elle n'eût un ordre secret de son père pour le surprendre, et peut-être pour le faire mourir; c'est pourquoi il se contenta de lui répondre en général, qu'elle seroit heureuse d'être Chrétienne, qu'elle devoit prier le Seigneur de l'éclairer, et d'accomplir sur elle sa sainte volonté. Il se passa ensuite quelque temps, et Gilbert ayant trouvé une favorable occasion, rompit ses chaînes,

sortit de sa prison, et se sauva avec Richard son domestique, et avec tous les autres esclaves, sans rien dire à personne.

La fille du Prince Sarrasin n'eut pas plutôt appris que Gilbert s'étoit enfui, qu'elle se retira dans sa chambre, pour n'être point vue de personne: elle s'abandonna à une telle douleur, qu'elle étoit inconsolable: pendant plusieurs jours elle ne fit que pleurer en secret, de ce qu'elle n'avoit plus personne pour l'instruire de la Religion de J. C. Ah! Ciel! s'écrioit-elle en soupirant, ne serai-je donc jamais Catholique? Faudra-t-il donc que je meure dans ma fausse Religion? Qu'est devenu Gilbert, ce saint homme qui m'a dit des choses si divines? Elle se souvint que Gilbert lui avoit dit, qu'il étoit de la ville de Londres en Angleterre. Elle s'informa de quel côté étoit l'Angleterre, et résolut de venir chercher Gilbert jusqu'à Londres, afin qu'il l'instruisit dans la Religion Catholique. Après avoir pris secrètement ses mesures, elle sortit au milieu de la nuit du Palais de son Père, et s'enfuit toute seule, renonçant à toutes ses grandes richesses, et à sa patrie, pour aller chercher J. C. Elle n'appréhenda point les fatigues et les dangers d'un si pénible voyage, et Dieu permit qu'elle passât par les pays infidèles, et qu'elle traversât plusieurs Royaumes sans accident. Arrivée sur le bord de la mer, elle trouva heureusement un vaisseau, où il y avoit quelques marchands et quelques voyageurs, qui al-

loient en Angleterre. Comme ils entendoient un peu la langue de cette jeune fille, et qu'ils la voyoient ſeule, ils la laiſſerent entrer par charité dans le vaiſſeau.

Lorſqu'elle fut débarquée en Angleterre, elle quitta ces voyageurs et ces marchands, et arriva dans peu de jours à Londres. Elle alloit dans toutes les rues de cette ville, ſans pouvoir ſe faire entendre. Comme elle étoit habillée à la Sarraſine, et qu'on ne comprenoit pas ſon langage, on la prit pour une folle : de ſorte qu'elle ſervit pendant pluſieurs jours de riſée et de jouet à la populace et aux enfans, qui ſe moquoient de cette Etrangère. Enfin Dieu permit que Richard, le domeſtique de Gilbert, la rencontrât ſur la place publique, et la reconnût. On ne peut exprimer la joie de cette jeune Princeſſe, lorſqu'elle vit Richard, et qu'elle reconnut que c'étoit le même qui étoit dans la priſon de ſon père avec Gilbert. Que faites-vous ici, lui dit Richard ? Je ſuis venue, répondit-elle, pour me faire inſtruire de la Religion Catholique. Demeurez là, dit Richard, je vais en avertir mon Maître.

Gilbert ne crut pas d'abord ce que Richard lui dit, ne pouvant ſe perſuader qu'une fille auſſi délicate et d'une ſi grande qualité, eût traverſé tant de pays et de provinces pour venir en Angleterre : mais comme il vit que Richard perſiſtoit, et l'aſſuroit de la vérité, il admira le courage et la foi de cette fille, et ne douta point

que le doigt de Dieu ne fût là ; il ne voulut pas, pour de bonnes raisons, la retirer dans sa maison, et dit à Richard de la mener chez une dame de sa connoissance, la priant d'en avoir soin comme de sa propre fille.

Le lendemain Gilbert alla chez cette dame. Dès que la jeune Sarrasine le vit, elle eut le cœur si serré et si transporté de joie, qu'elle se jeta à ses pieds, embrassant ses genoux et les arrosant de ses pleurs. Ne me rebutez pas, lui dit-elle, vous êtes celui que Dieu a destiné pour me convertir et pour me faire chrétienne. Gilbert fut touché de ses paroles, qui marquoient la grande foi de cette étrangère, et fut inspiré de l'épouser, afin qu'elle pût être instruite à loisir de notre Sainte Religion.

Ne sachant néanmoins à quoi se déterminer, parce qu'il avoit promis à Dieu de se consacrer à la guerre des Chrétiens contre les infidèles, il alla consulter son Evêque, qu'il trouva avec cinq autres Prélats. Gilbert leur ayant raconté le fait et les aventures de cette Demoiselle, ils lui dirent que cette vocation venoit de Dieu ; et que l'un et l'autre ayant des intentions si saintes et si pures, le Ciel béniroit leur mariage.

Gilbert instruisit cette jeune Princesse des mystères et des maximes de la religion Chrétienne. Elle goûta les vérités du Christianisme, et en reçut les instructions avec des dispositions si saintes, qu'en peu de temps elle fut capable de recevoir le Baptême, auquel elle se disposa par

la prière et par l'esprit de pénitence. L'Evêque de Londres voulut lui-même la baptiser. Avant que de faire cette auguste cérémonie, il lui demanda, selon la coutume de l'Eglise, si elle vouloit être baptisée ; elle répondit avec une sainte ardeur, et avec une effusion de larmes qui attendrit tous les assistans, qu'elle le désiroit de tout son cœur; que c'étoit pour cela qu'elle étoit venue au péril de sa vie, d'un pays si éloigné. L'Evêque la baptisa, et lui donna le nom de Mathilde ; Gilbert ensuite l'épousa en présence de l'Evêque, qui leur donna la bénédiction nuptiale.

Le mariage étant célébré, Gilbert se trouva dans de grandes inquiétudes sur ce qu'il devoit faire. Il étoit d'un côté résolu de tenir la promesse qu'il avoit faite à Dieu, de retourner à la guerre contre les Infidèles, et de l'autre il n'osoit abandonner une épouse qui l'étoit venue chercher de si loin. Mathilde s'apperçut de son embarras, et lui dit: Qu'avez-vous, Monsieur? Etes-vous donc affligé de ce que j'ai l'honneur d'être votre épouse ? Non, ma chère épouse, lui répondit Gilbert ; le sujet de mon inquiétude, c'est que je dois partir pour aller à la guerre combattre pour Jésus-Christ contre les Infidèles, et je crains que mon départ et mon absence ne vous affligent. Non, mon cher époux, reprit cette vertueuse Dame, partez pour une guerre si sainte ; je n'en ferai point affligée, puisque c'est la volonté de Dieu. Je

n'ai souhaité d'être avec vous, que pour apprendre à vivre pour J. C. Vous m'avez déclaré, étant captif chez mon père, que vous étiez prêt de faire à J. C. le sacrifice de votre vie : je suis de même prêt de lui faire le sacrifice de votre personne. Quoiqu'il me coûte beaucoup de me séparer de vous, je suis cependant ravie de rendre à Dieu un époux que je n'ai cherché que pour Dieu. Allez donc, mon cher époux, Dieu bénira vos entreprises; ne soyez point en peine de moi : le Seigneur qui m'a fait miséricorde lorsque j'étois Infidèle, me protégera beaucoup plus maintenant que je suis Chrétienne. Ils se séparèrent en versant des larmes, après s'être promis mutuellement le secours de leurs prières.

Gilbert, qui ne pouvoit se lasser d'admirer la sainte générosité de son épouse, partit et lui laissa Richard pour avoir soin d'elle. Gilbert demeura trois ans et demi dans cette guerre, et s'en revint. Dieu répandit sa bénédiction sur un mariage si saint; ils eurent un fils prédestiné, et Mathilde pendant sa grossesse eut plusieurs inspirations et de secrets pressentimens, que l'enfant qu'elle portait dans son sein, seroit grand devant Dieu. Elle accoucha l'an 1119, de ce bienheureux enfant, qui fut nommé Thomas. Mathilde ne fut pas trompée; son fils Thomas fut un grand Saint, il fut Archevêque de Cantorbéry, et reçut la couronne du martyre pour la défense de l'Eglise. On cé-

lèbre sa Fête le lendemain de celle des Saints Innocens.

Jeunes gens, édifiez-vous par ces exemples; et que ces deux illustres époux soient votre modèle. Lorsque vous pensez à vous marier, ne cherchez que Dieu et votre salut, à l'exemple de Mathilde; n'ayez que des intentions saintes et des conversations innocentes, à l'exemple de Gilbert; et Dieu bénira votre mariage et votre postérité.

Autre Exemple.

Ce qui commence par la joie, finit souvent par le regret, dit le Sage. C'est ce qu'on voit dans plusieurs mariages dont les commencemens paroissent agréables, mais dont les suites sont bien amères. Parmi plusieurs exemples que l'expérience montre tous les jours, en voici un, arrivé depuis peu de temps.

Un jeune homme et une fille, après plusieurs années de fréquentations et d'assiduités, se marièrent malgré leurs parens. Avant le mariage, ils avoient tant d'attache l'un pour l'autre qu'ils étoient inséparables: il sembloit que leur amitié ne devoit jamais finir. Mais ils éprouvèrent bientôt, que les amitiés d'entêtement et de jeunesse ne sont pas de durée et que Dieu ne bénit pas de tels mariages. A peine furent-ils mariés, que le mari ne pouvoit plus souffrir sa femme, et la traitoit comme une esclave. La femme prit le meilleur parti, qui étoit celui de la patience et du silence. Ils eurent une fille

nommée Simphorienne. Ce mari brutal ayant donné un coup de pied à sa femme, elle en mourut au bout de huit jours.

Avant que de mourir, elle appela Simphorienne, qui avoit treize ans : Tu vois, ma fille, lui dit-elle, l'état où je suis, tu vois les cruautés que j'ai éprouvées de ton père : je les ai souffertes en esprit de pénitence, et comme une juste punition de mes désobéissances et des chagrins que j'ai faits à mes père et mère, en me mariant contre leur gré et par caprice. Prends exemple sur moi, et sois plus sage que je n'ai été. Je te laisse sous la conduite de ta chère tante, qui aura soin de ton éducation ; ne fais rien sans ses conseils, et prends garde de ne te jamais conduire par ta propre volonté. Aie toujours devant les yeux la crainte de Dieu ; sois humble et chaste ; évite les fréquentations et familiarités avec les garçons, c'est ce qui a commencé ma perte. Je te plains, ma fille ; bientôt tu n'auras plus de mère sur la terre ; mais je prie la Sainte Vierge d'être ta mère et de te protéger.

N'oublie jamais le respect que tu dois à ton père : il n'est pas capable de te donner l'instruction ; je te recommande cependant de lui obéir et de prier pour sa conversion. Je lui pardonne pour l'amour de J. C. tous les mauvais traitemens qu'il m'a faits. Cette femme mourut ensuite dans une parfaite résignation à la volonté de Dieu. Simphorienne sa fille profita si bien des avis salutaires de sa mère mourante, qu'elle

vécut en ſage fille, ſuivit les conſeils de ſa tante, et ſe maria ſaintement avec un parti avantageux.

Son père, après la mort de cette femme, eut tant de regret et de confuſion de la mort qu'il lui avoit cauſée par ſes duretés, qu'il en tomba malade, et mourut quelques jours après, dans une eſpèce de tranſport et de déſeſpoir.

Voilà quelle fut la fin d'un mariage contracté par libertinage et par fantaiſie. Ne voit-on pas ſouvent de pareils évènemens dans les paroiſſes, à la ville et à la campage, que Dieu permet pour l'inſtruction des jeunes gens ?

Combien de filles ſeroient avantageuſement établies et heureuſes dans le mariage, ſi elles conſultoient Dieu et la volonté de leurs parens ? Combien en voit-on qui perdent leur ame et leur fortune, parce qu'elles ſont ſans pudeur et ſans modeſtie ? Combien de jeunes hommes, qui en ſe mariant par un criminel entêtement, attirent ſur eux et leur famille la malédiction du Ciel ? O qu'on eſt aveugle, qu'on eſt malheureux lorſqu'on cherche ſa fortune et ſon établiſſement par le libertinage et par le crime !

AUTRE EXEMPLE.

L'Ecriture Sainte nous apprend des circonſtances bien édifiantes et bien extraordinaires, dans le mariage du jeune Tobie. Son père qui s'appeloit auſſi Tobie, lui dit un jour : Mon fils, prenez la peine d'aller juſques dans la ville de Rages, pour demander à Gabélus l'argent qu'il

nous doit ; mais comme le voyage eſt long, cherchez quelque perſonne ſage et craignant Dieu, pour vous conduire. A peine le jeune Tobie fut-il ſorti de la maiſon, qu'il vit venir à ſa rencontre un jeune homme qui avait l'air noble et modeſte, (c'étoit l'ange Raphaël, que Dieu lui envoyoit pour être ſon guide, déguiſé ſous la forme d'un voyageur.) Ne ſauriez-vous point, lui dit Tobie, le chemin qui conduit à Ragès en Médie ? Sans doute, je le ſais, répondit l'Ange ; je connois même les habitans de ce pays-là, et je puis vous y rendre ſervice. Le jeune Tobie fit entrer ce jeune étranger dans la maiſon ; le père le pria de conduire ſon fils, et lui promit qu'il ne perdroit pas ſes peines. L'ange Raphaël (qu'ils prenoient tous pour un jeune homme) lui répondit : Je conduirai fidèlement vôtre fils, et je vous le ramenerai en bonne ſanté. Allez, mes enfans, leur dit le père, en leur donnant ſa bénédiction, je vous ſouhaite un heureux voyage : que le Seigneur vous protége en chemin, et que ſon ſaint Ange vous accompagne !

Après quelques jours de marche, ſe trouvant près d'une ville, l'Ange dit au jeune Tobie : Vous ne ſavez peut-être pas que vous avez ici un proche parent, ami de votre père. Ce parent, c'eſt Raguel ; il n'a qu'une fille unique nommée Sara ; elle eſt très-vertueuſe, elle a du bien ; le Seigneur l'a deſtinée pour être votre épouſe, et je ſais que votre père y conſentira. C'eſt

dans la maiſon de Raguel que je vais vous conduire ; ne manquez pas de lui demander ſa fille en mariage.

Aux noms de Sara et de Raguel, Tobie fut épouvanté, et dit à l'Ange : Vous ne ſavez donc pas que cette fille a déjà eu ſept maris, et que tous les ſept ont été étouffés par le démon, dès la premiere nuit de leurs noces ; je crains qu'un pareil accident ne m'arrive. Il eſt vrai, lui dit l'Ange, que le démon a mis à mort les ſept maris de Sara, parce qu'ils le méritoient, et qu'ils étoient indignes de l'alliance de cette ſainte fille. Mais raſſurez-vous ; le même accident ne vous arrivera point ; le démon n'a pas de pouvoir ſur tous les hommes. Ceux qui n'entrent dans le mariage qu'avec des intentions groſſières, et qui, ſans crainte de Dieu, ſe comportent d'une manière toute brutale, comme des bêtes ſans raiſon, voilà ceux que Dieu abandonne quelquefois au pouvoir de l'eſprit malin. Pour vous, vous n'en uſerez pas de la ſorte ; vous épouſerez Sara, et vous ne l'épouſerez que ſelon l'eſprit de Dieu, dans des intentions ſaintes ; et ſoyez aſſuré que rien de fâcheux ne vous arrivera, que le démon n'aura aucun pouvoir ſur vous, et que Dieu bénira votre alliance. Le jeune Tobie remercia l'Ange, ajouta foi à ſes paroles, et lui dit qu'il profiteroit de ſes ſages conſeils.

Etant arrivé dans la ville, ils allèrent chez Raguel, qui reçut avec bonté et avec franchiſe

ces deux voyageurs, sans les connoître. Ensuite ayant envisagé le jeune Tobie, il dit tout bas à Anne sa femme : *Ce jeune homme ressemble beaucoup à Tobie notre cousin.* Une louable curiosité le porta à demander à ces deux étrangers d'où ils étoient ; nous sommes, dirent-ils, de la Tribu de Nephtali, et nous demeurons à Ninive. Puisque vous demeurez à Ninive, leur dit Raguel, vous connoissez peut-être Tobie mon parent et mon ancien ami.

L'Ange lui montrant le jeune Tobie : Voilà lui dit-il, le fils de ce cher parent dont vous parlez. Aussitôt Raguel se jeta au cou de ce jeune homme, et l'embrassa en versant des larmes. Ah ! mon fils, lui dit-il, que le Seigneur vous comble de ses bénédictions ! Vous êtes le fils d'un grand homme de bien. Il lui parla si tendrement qu'Anne sa femme et sa fille Sara en pleurèrent de joie.

Raguel fit préparer un festin. Je ne mangerai et ne boirai point chez vous, lui dit le jeune Tobie, que vous ne m'ayez accordé la grace que je vais vous demander ; c'est votre fille, que j'ai l'honneur de vous demander en mariage. Raguel fut saisi de frayeur et pâlit à cette proposition. Il pensa d'abord que s'il lui donnoit sa fille, il arriverait à ce jeune homme le même accident qu'aux sept autres maris de Sara. L'Ange qui voyoit son embarras, lui dit : Ne craignez rien, Raguel ; le jeune Tobie est celui que le Ciel destine à votre fille ; soyez

assuré que rien de fâcheux ne lui arrivera. Les autres maris de votre fille ont été livrés au démon, parce qu'ils étoient des hommes tout charnels; mais ce jeune homme n'est pas de même, il est craignant Dieu, et n'a que de saintes intentions. Raguel, à ces paroles, mit sa confiance en Dieu, consentit à ce mariage, et prenant la main du jeune Tobie et celle de Sara sa fille, il leur donna sa bénédiction, en disant; *Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, soit avec vous; qu'il vous unisse, qu'il comble votre alliance de ses graces et de ses faveurs célestes!* On écrivit ensuite le contrat de mariage, et on soupa avec une sainte joie, en bénissant Dieu.

Après le souper, on conduisit les jeunes époux dans la chambre nuptiale; la jeune Sara n'y entra qu'en tremblant, appréhendant toujours qu'il n'arrivât à ce nouvel époux un même accident qu'aux autres; Tobie y entra sans crainte, plein de confiance en Dieu. Quand il fut seul avec sa nouvelle épouse, il la rassura, et lui dit: *Ne craignez point, Sara, le Seigneur sera notre protecteur et notre Père; il est juste que nous lui consacrions les prémices de notre mariage; passons les trois premières nuits en prières, et ne songeons qu'à nous unir à Dieu et à purifier notre cœur.* Ils passèrent ensuite la nuit en oraison.

Raguel de son côté craignoit toujours pour Tobie; il fit même creuser, par précaution, une fosse pendant la nuit pour l'enterrer, en cas qu'il fût trouvé mort comme les autres maris de

Sara : de manière que ne pouvant vaincre ſon inquiétude, il ſe leva avant le jour, et dit à Anne ſa femme : Envoyez une de vos ſervantes, pour voir ſi notre gendre eſt encore vivant.— La femme y entra, et revint promptement leur dire qu'ils étoient tous deux vivans et en ſanté. Auſſitôt le père et la mère ſe proſternèrent à genoux pour remercier Dieu de ce qu'il agréoit et favoriſoit ainſi le mariage de leur fille, et paſſèrent le reſte de la nuit à prier pour elle et pour ſon époux.

Le jeune Tobie, après avoir réglé et diſpoſé toutes ſes affaires, pria ſon beau-père Raguel de lui permettre de s'en revenir, et d'emmener Sara ſon épouſe : Raguel y conſentit enfin, lui remit ſa fille avec beaucoup de domeſtiques, et de grandes richeſſes.

Allez, mes enfans, leur dit-il, en pleurant, et leur faiſant les adieux ; allez en paix ; je prie de tout mon cœur l'Age du Seigneur qu'il vous conduiſe et vous préſerve d'accidens ; que le Ciel bénifſe votre alliance et votre poſtérité. Pour vous, ma fille, nous ne vous verrons peut-être plus ; mais écoutez les derniers avis de Raguel votre père, et d'Anne votre mère. Ils l'embraſſèrent tendrement, et lui dirent : *Honorez votre beau-père et votre belle-mère, reſpectez votre époux, appliquez-vous à régler votre famille, gouvernez avec ſageſſe et avec patience votre maiſon et vos domeſtiques, et vivez ſans reproche dans la crainte du Seigneur.* A ces mots les larmes

recommencèrent, on s'embrassa pour la dernière fois, Tobie avec son épouse et son cortège partirent.

Après quelques jours de marche, Tobie prit le devant avec l'Ange Raphaël, afin de consoler son Père et sa Mère, qui étoient en peine de lui. Il arriva quelques jours avant Sara. On ne peut exprimer la joie de ce bon père, au retour de son fils, et lorsqu'il apprit son heureux mariage. Ce bon vieillard étoit aveugle : et ce qui augmenta sa joie, c'est que son fils Tobie le guérit et lui ouvrit les yeux par le secours d'un remède que l'Ange lui avoit appris : les premières paroles de ce saint homme furent de bénir et de remercier Dieu.

Au bout de sept jours, on vit arriver la jeune Sara, épouse de Tobie, avec tout son équipage et sa suite. On doit juger avec quel empressement et avec quelles marques de tendresse et de cordialité on reçut cette vertueuse et jeune épouse, et quelle fut la joie de Sara d'entrer dans une maison où elle voyoit tant de charité, d'union et de crainte de Dieu ; elle bénit le Seigneur de l'avoir appelée à un mariage où elle ne voyoit rien que de consolant pour elle.

Tobie le père appela son fils, et lui dit en particulier : Que donnerons-nous à ce jeune homme qui vous a accompagné pendant votre voyage ? (Il parloit de l'Ange Raphaël, qu'il ne connoissoit pas encore, et qu'il croyoit véritablement être un jeune homme.) Ah ! mon

père, reprit le jeune Tobie, tous nos biens ne sont pas suffisans pour reconnoître les grands services qu'il m'a rendus. Je lui dois la vie, je lui dois mon épouse, vous lui devez la vue, je lui dois mes biens, je lui dois tout. Le père et le fils lui offrirent par reconnoissance la motié de leurs biens, en lui demandant pardon de lui offrir si peu de choses. L'Ange, sans se faire encore connoître, leur répondit, adressant la parole à Tobie le père : Je ne vous demande rien, que de bénir le Dieu du Ciel, et de publier ses miséricordes. Ecoutez-moi, je vais vous apprendre ce que vous ne savez pas encore ; ne vous repentez pas des choses que vous avez faites pour votre Dieu ; vous voyez à présent, par votre expérience, qu'on ne perd rien au service d'un si grand Maître. C'est moi qui offrois au Seigneur vos prières, vos jeûnes, vos aumônes, votre patience et vos bonnes œuvres. Vous avez été affligé, mais c'est parce que vous étiez serviteur et ami de Dieu qu'il a fallu que vous fussiez tenté et éprouvé. C'est moi qui ai été envoyé de sa part, pour conduire votre fils ; c'est moi qui ai lié le démon, afin qu'il ne pût lui nuire ; c'est moi qui lui ai procuré la vertueuse Sara pour être son épouse, et pour être votre consolation. Maintenant que j'ai exécuté les ordres du Seigneur, je vais vous dire qui je suis ; bénissez-en Dieu ; *Je suis l'Ange Raphaël, un des sept Anges, qui sommes toujours présens devant le Trône de Dieu. Il est temps que je me*

tourne vers celui qui ma envoyé. Pour vous, je vous le dis encore en vous quittant, béniſſez le Seigneur le reſte de votre vie, et publiez partout ſes miſéricordes et ſes merveilles. Ce furent-là les dernières paroles de l'Ange, qui diſparut en un moment. A ces paroles, les deux Tobie, père et fils, furent ſaiſis d'un ſi grand reſpect et d'une ſi profonde admiration, qu'ils furent trois heures entières proſternés la face contre terre, tout occupés à remercier et adorer Dieu, ſans pouvoir prononcer une ſeule parole.

Tant de graces et de faveurs les rendirent plus fidèles à Dieu que jamais. Le Seigneur bénit tellement cette ſainte famille, que le ſaint vieillard Tobie eut, avant que de mourir, la conſolation de voir juſqu'à la troiſième génération. Le Ciel répandit tant de bénédictions ſur le mariage du jeune Tobie ſon fils avec Sara, que ce fils vécut près de cent ans, et laiſſa une nombreuſe poſtérité dans la paix et dans la crainte de Dieu.

Cette hiſtoire eſt admirable et inſtructive dans toutes ſes circonſtances ; elle vous apprend, 1. Que Dieu protége toujours ceux qui le craignent et qui le ſervent avec fidélité. 2. Elle apprend aux jeunes gens qui ſe deſtinent au mariage, avec quelles intentions ils doivent s'y engager, et comment ils doivent s'y diſpoſer. Eſt-ce par l'inſpiration du bon ou du mauvais Ange qu'ils ſe fréquentent pour le mariage, et qu'ils s'y engagent ? C'eſt ce qu'ils doivent exa-

miner. S'ils entrent dans le mariage par l'inſpiration du Ciel, et avec des intentions ſaintes, Dieu bénira leur deſſein ; mais s'ils ſe diſpoſent au mariage avec des intentions criminelles, s'ils ſe fréquentent avec danger et avec ſcandale, ou par l'inſpiration du mauvais Ange, et de l'eſprit d'impureté, hélas ! que de malheurs n'ont-ils pas à craindre ! Le démon ne les étouffera pas, comme les ſept maris de Sara, mais Dieu ſaura bien les punir d'une autre manière, par les accidens, les diſgraces et les chagrins dont leur mariage ſera rempli. 3. Enfin les pères et mères apprendront par cette hiſtoire, qu'ils ne peuvent procurer un établiſſement plus heureux à leurs enfans, lorsqu'ils les engagent dans le mariage, que de les donner à des gens vertueux ; et que la ſageſſe et la crainte de Dieu ſont les biens les plus précieux qu'ils puiſſent leur laiſſer.

FIN.

VEPRES DU DIMANCHE.

Pater noster, &c. Ave Maria, &c.

Deus, in adjutorium meum intende. Domine, ad adjuvandum me festina. Gloria Patri & Filio, &c.

Ant. Dixit Dominus.

Au temps de Pâques on dit les Psaumes sous la seule Antienne Alleluia.

PSAUME 109.

DIXIT Dominus Domino meo : sede à dextris meis.

Donec ponam inimicos tuos : scabellum pedum tuorum.

Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion : dominare in medio inimicorum tuorum.

Tecum principium in die virtutis tuæ, in splendoribus sanctorum : ex utero ante luciferum genui te.

Juravit Dominus et non pœnitebit eum : tu es sacerdos in æternum secundùm ordinem Melchisedech.

Dominus à dextris tuis : confregit in die iræ suæ Reges.

Judicabit in nationibus, implebit ruinas : conquassabit capita in terrâ multorum.

De torrente in viâ bibet : propterèà exaltabit caput. Gloria Patri, &c.

Ant. Dixit Dominus Domino meo, sede à dextris meis. *Ant.* Fidelia.

Psaume 110.

CONFITEBOR tibi, Domine, in toto corde meo : in concilio justorum et congregatione.

Magna opera Domini : exquisita in omnes voluntates ejus.

Confessio et magnificentia opus ejus : et justitia ejus manet in sæculum sæculi.

Memoriam fecit mirabilium suorum misericors & miserator Dominus : escam dedit timentibus se.

Memor erit in sæculum testamenti sui : virtutem operum suorum annuntiabit populo suo.

Ut det illis hæreditatem gentium : opera manuum ejus veritas & judicium.

Fidelia omnia mandata ejus, confirmata in sæculum sæculi : facta in veritate & æquitate.

Redemptionem misit populo suo : mandavit in æternum testamentum suum.

Sanctum & terribile nomen ejus : initium sapientiæ timor Domini.

Intellectus bonus omnibus facientibus eum : laudatio ejus manet in sæculum sæculi. Gloria Patri, &c.

Ant. Fidelia omnia mandata ejus : confirmata in sæculum sæculi. *Ant.* In mandatis.

Psaume 111.

BEATUS vir qui timet Dominum : in mandatis ejus volet nimis.

Potens in terrâ erit semen ejus : generatio rectorum benedicetur.

Gloria et divitiæ in domo ejus : et justitia ejus manet in sæculum sæculi.

Exortum est in tenebris lumen rectis : misericors et miserator et justus.

Jucundus homo qui miseretur et commodat, disponet sermones suos in judicio : quia in æternum non commovebitur.

In memoriâ æternâ erit justus : ab auditione malâ non timebit.

Paratum cor ejus sperare in Domino, confirmatum est cor ejus : non commovebitur donec despiciat inimicos suos.

Dispersit, dedit pauperibus, justitia ejus manet in sæculum sæculi : cornu ejus exaltabitur in gloriâ.

Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet : desiderium peccatorum peribit.

Gloria Patri, &c.

Ant. In mandatis ejus cupit nimis.

Ant. Sit nomen Domini.

Psaume 112.

LAUDATE, pueri, Dominum : laudate nomen Domini.

Sit nomen Domini benedictum : ex hoc nunc et usque in sæculum.

A solis ortu usque ad occasum : laudabile nomen Domini.

Excelsus super omnes gentes Dominus : et super cœlos gloria ejus.

Quis sicut Dominus Deus noster qui in altis habitat : et humilia respicit in cœlo et in terrâ ?

Suscitans à terrâ inopem : et de stercore erigens pauperem.

Ut collocet eum cum principibus : cum principibus populi sui.

Qui habitare facit sterilem in domo : matrem filiorum lætantem. Gloria Patri, &c.

Ant. Sit nomen Domini benedictum in sæcula.

Ant. Nos qui vivimus.

Psaume 113.

IN exitu Israël de Ægypto : domûs Jacob de populo barbaro.

Facta est Judæa sanctificatio ejus : Israël potestas ejus.

Mare vidit et fugit : Jordanis conversus est retrorsùm.

Montes exultaverunt ut arietes : et colles sicut agni ovium.

Quid est tibi, mare, quod fugisti : et tu, Jordanis, quia conversus es retrorsùm ?

Montes, exultastis sicut arietes : et colles sicut agni ovium ?

A facie Domini mota est terra : à facie Dei Jacob.

Qui convertit petram in stagna aquarum : et rupem in fontes aquarum.

Non nobis, Domine, non nobis : sed nomini tuo da gloriam.

Super misericordiâ tuâ et veritate tuâ : nequandò dicant gentes, Ubi est Deus eorum ?

Deus autem noster in cœlo : omnia quæcumque voluit, fecit.

Simulacra gentium argentum et aurum : opera manuum hominum.

Os habent et non loquentur : oculos habent, et non videbunt.

Aures habent et non audient : nares habent, et non od orabunt.

Manus habent et non palpabunt, pedes habent et non ambulabunt : non clamabunt in gutture suo.

Similes illis fiant qui faciunt ea : et omnes qui confidunt in eis.

Domus Israël speravit in Domino : adjutor eorum et protector eorum est.

Domus [illegible]n speravit in Domino : adjutor eorum et protector eorum est.

Qui timent Dominum speraverunt in Domino : adjutor eorum et protector eorum est.

Dominus memor fuit nostri : et benedixit nobis.

Benedixit domui Israël : benedixit domui Aaron.

Benedixit omnibus qui timet Dominum : pusillis cum majoribus.

Adjiciat Dominus super vos : super vos, et super filios vestros :

Benedicti vos à Domino : qui fecit cœlum et terram.

Cœlum cœli Domino : terram autem dedit filiis hominum.

Non mortui laudabunt te, Domine : neque omnes qui descendunt in infernum.

Sed nos qui vivimus, benedicimus Domino : ex hoc nunc et usque in sæculum.

Gloria Patri, &c.

Ant. Nos qui vivimus, benedicimus Domino.

Au temps de Pâques.

Ant. Alleluia, Alleluia, Alleluia.

CHAPITRE.—*2 Cor.* 1.

BENEDICTUS Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, Pater misericordiarum et

Deus totius consolationis, qui consolatur nos in omni tribulatione nostrâ.

R. Deo gratias.

HYMNE.

LUCIS Creator optime,
Lucem dierum proferens,
Primordiis lucis novæ,
Mundi parans originem.

Qui mane junctum vesperi
Diem vocari præcipis,
Tetrum cahos illabitur,
Audi preces cum fletibus.

Ne mens gravata crimine,
Vitæ sit exul munere,
Dùm nil perenne cogitat,
Seseque culpis illigat.

Cœlorum pulset intimum,
Vitale tollat præmium,
Vitemus omne noxium,
Purgemus omne pessimum.

Præsta, Pater piissime,
Patrique compar unice,
Cum Spiritu paraclito,
Regnans per omne sæculum. Amen.

Cantique de la Vierge. *Luc.* 1.

MAGNIFICAT: anima mea Dominum. Et exultavit spiritus meus: in Deo salutari meo.

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ: ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.

Quia fecit mihi magna qui potens est: et sanctum nomen ejus.

Et misericordia ejus à progenie in progenies : timentibus eum.

Fecit potentiam in brachio suo : dispersit superbos mente cordis sui.

Deposuit potentes de sede : & exaltavit humiles.

Esurientes implevit bonis : & divites dimisit inanes.

Suscepit Israël puerum suum : recordatus misericordiæ suæ.

Sicut locutus est ad Patres nostros : Abraham & semini ejus in sæcula.

Gloria Patri, &c.

FIN.

PRIERES

Pour la Recommandation de l'Amè.

Premièrement on dit les Litanies suivantes : les Oraisons se disent pendant l'Agonie.

SEIGNEUR, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Sainte Marie, priez pour lui.
Saints Anges et Archanges, priez pour lui.
Saint Abel, priez pour lui.
Chœur des Justes, priez pour lui.
Saint Abraham, priez pour lui.
Saint Jean-Baptiste, priez pour lui.
Saints Patriarches, et Saints Prophètes, priez tous pour lui.
Saint Pierre, priez pour lui.
Saint Paul, priez pour lui.
Saint André, priez pour lui.
Saint Jean, priez pour lui.
Saints Apôtres et Saints Evangélistes, priez tous pour lui.
Saints Disciples du Seigneur, priez tous pour lui.
Saints Innocens, priez tous pour lui.
Saint Etienne, priez pour lui.
Saint Laurent, priez pour lui.
Saints Martyrs, priez tous pour lui.
Saint Silvestre, priez pour lui.
Saint Grégoire, priez pour lui.
Saint Augustin, priez pour lui.
Saints Pontifes et Saints Confesseurs, priez tous pour lui.

Saint Benoît, priez pour lui.
Saint François, priez pour lui.
Saints Moines et Saints Hermites, priez tous pour lui.
Sainte Marie Magdeleine, priez pour lui.
Sainte Luce, priez pour lui.
Saintes Vierges et Saintes Veuves, priez toutes pour lui
O vous, Saints et Saintes de Dieu, intercédez tous pour lui.
O Dieu, soyez-lui favorable, pardonnez-lui, Seigneur.
Soyez-lui favorable, délivrez-le, Seigneur.
De votre colère, délivrez-le, Seigneur.
Du péril de la mort, délivrez-le, Seigneur.
D'une malheureuse mort, délivrez-le, Seigneur.
Des peines de l'enfer, délivrez le, Seigneur.
De tout mal, délivrez-le, Seigneur.
De la puissance du Diable, délivrez-le, Seigneur.
Par votre Naissance, délivrez-le, Seigneur.
Par votre Croix et par votre Passion, délivrez-le, Seigneur.
Par votre Mort et par votre Sépulture, délivrez-le, Seigneur.
Par votre glorieuse Résurrection, délivrez-le, Seigneur.
Par votre admirable Ascension, délivrez-le, Seigneur.
Par la grace du Saint-Esprit Consolateur, délivrez-le, Seigneur.
Au jour du Jugement, délivrez-le, Seigneur.
Ecoutez-nous, Seigneur, quoique nous soyons pécheurs.

Nous vous prions de lui pardonner, exaucez-nous s'il vous plaît.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Puis, quand le malade est à l'agonie et prêt d'expirer, on dit ce qui suit :

SORTEZ de ce monde, ame chrétienne, au nom de Dieu le Père tout-puissant, qui vous a créée ; au nom de Jésus Fils du Dieu vivant, qui a souffert pour vous ; au nom du Saint-Esprit, qui s'est communiqué à vous ; au nom des Trônes et des Dominations ; au nom des Principautés et des Puissances ; au nom des Chérubins et des Séraphins ; au nom des Saints Martyrs et des Confesseurs ; au nom des Saints Moines et des Solitaires ; au nom des Saintes Vierges et de tous les Saints et Saintes de Dieu. Que votre lieu soit aujourd'hui dans la paix, et que votre demeure soit dans la Sainte Sion. Par le même Jésus-Christ notre Seigneur. R. Ainsi soit-il.

Prions.

DIEU plein de bonté et de clémence, Dieu qui, par la grandeur de vos miséricordes, effacez les péchés des pénitens, et qui anéantissez les taches de leurs crimes passés par le pardon que vous leur en accordez ; regardez avec compassion N. votre serviteur, et exaucez la prière qu'il vous fait avec une entière ouverture de son cœur, de lui remettre tous ses péchés. Renouvelez en lui, Père très-doux, tout ce que le commerce de la terre et l'infirmité humaine y ont corrompu, ou ce que le

diable par ses tromperies y a séduit ; et réunissez au corps de l'Eglise ce membre qui a été racheté par votre Fils. Ayez pitié, Seigneur, de ses gémissemens et de ses larmes ; et parce qu'il n'a de confiance qu'en votre miséricorde, recevez-le au Sacrement de votre réconciliation. Par Jésus-Christ notre Seigneur. R. Ainsi soit-il.

MON chère Frère, je vous recommande à Dieu, qui est tout-puissant ; je vous laisse à celui dont vous êtes la créature, afin qu'après que vous aurez payé par votre mort le tribut de l'humanité, vous retourniez à votre Auteur, qui vous a formé du limon de la terre. Qu'une troupe d'Anges bienheureux rencontrent votre ame à la sortie de votre corps. Que le sénat des Apôtres qui doit juger le monde, vienne au-devant de vous. Qu'une armée triomphante de Martyrs vous accompagne. Qu'une troupe de Confesseurs illustres vous environne. Que le Chœur des Vierges vous reçoive avec des cantiques de joie ; et que les Saints Patriarches vous établissent dans le sein d'un heureux repos. Que Jésus vous montre un visage plein de douceur et de joie ; et qu'il vous mette au nombre de ceux qui sont toujours à sa suite. Que l'horreur des ténèbres, que l'ardeur des flammes, et que la rigueur des tourmens vous soient inconnus. Que Satan, le plus cruel ennemi des hommes, vous cède avec tous ses satellites ; qu'il tremble à votre arrivée, vous voyant accompagné des Anges, et qu'il fuie dans le cahos effroyables d'une éternelle nuit. Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dissipés, et que ceux qui le haïssent, fuient devant sa face ; qu'ils se dissipent comme la fumée, et que les pécheurs périssent

devant la face de Dieu comme la cire fond à l'approche du feu. Que les Justes se réjouissent en la présence de Dieu. Que toutes les légions de l'enfer soient confondues et rougissent de honte, et que les ministres de Satan n'osent vous empêcher le passage. Que Jésus-Christ, qui a voulu mourir pour vous, vous délivre de la mort éternelle. Que Jésus, Fils du Dieu vivant, vous donne entrée dans la possession des plaisirs de son Paradis, et que ce véritable Pasteur vous reconnoisse pour être du nombre de ses ouailles. Qu'il vous délivre de tous vos péchés, et qu'il vous mette à sa droite dans la compagnie de ses Elus. Qu'il vous fasse la grace de voir votre Sauveur face à face, et que vous soyez toujours en sa présence. Que vous découvriez avec vos yeux bienheureux l'éternelle vérité, dont la splendeur est si éclatante, et qu'étant uni dans la compagnie des bienheureux, vous jouissiez de la douceur de la contemplation divine dans les siècles des siècles. R. Ainsi soit-il.

Oraison.

RECEVEZ, Seigneur, votre serviteur dans le lieu du salut qu'il a espéré de votre miséricorde. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur de tous les périls de l'enfer; délivrez-le des peines et de toutes les tribulations qui le peuvent accabler. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur, comme vous avez délivré Enoch et Elie de la mort commune des hommes. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur, comme vous avez délivré Noë du déluge. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur, comme vous avez délivré Abraham de la terre des Chaldéens. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur comme vous avez délivré Job de ses souffrances. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur, comme vous avez délivré Isaac des mains de son père Abraham, qui en vouloit faire un sacrifice. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur, comme vous avez délivré Loth du feu qui consuma la ville de Sodôme. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur, comme vous avez délivré Moyse de la main de Pharaon, Roi d'Egypte. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur, comme vous avez délivré Daniel de la fosse aux lions. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur, comme vous avez délivré les trois enfans de la fournaise ardente, et de la main d'un Roi injuste. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur, comme vous avez délivré Susanne du crime dont elle étoit faussement accusée. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur, comme vous avez délivré David de la main du Roi Saül, et de la fureur de Goliath. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur, comme vous avez délivré des prisons vos Saints Apôtres Pierre et Paul. R. Ainsi soit-il.

Et comme vous avez délivré votre bienheureuse

Vierge et Martyre Sainte Thècle de trois horribles tourmens, ainsi délivrez, s'il vous plaît, l'ame de votre serviteur, et mettez-la dans la possession de tous les biens de votre Paradis. R. Ainsi soit-il.

NOUS vous recommandons, Seigneur, l'ame de votre serviteur N. et nous vous prions, Seigneur JESUS, qui avez sauvé le monde, que vous ne refusiez point de mettre dans le sein de vos Patriarches cette ame, pour laquelle votre miséricorde vous a fait descendre sur la terre. Reconnoissez, Seigneur, votre créature, qui n'a point été créée par des Dieux étrangers, mais par vous seul, Dieu vivant et véritable ; parce qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous, il n'y en a point qui fasse les ouvrages que vous faites. Seigneur, réjouissez son ame par votre présence et ne vous souvenez pas de ses anciennes iniquités, ni des égaremens que la violence des passions ou d'un mauvais désir a excités en elle. Car encore qu'elle ait péché, elle n'a pas abandonné la Foi du Père, du Fils et du St. Esprit, mais elle l'a conservée et a eu le zèle de Dieu gravé dans son cœur, et a fidèlement adoré Dieu qui a fait toutes choses.

SEIGNEUR, nous vous prions d'oublier ses ignorances et les péchés de sa jeunesse, faites-lui paroître votre grande miséricorde, et souvenez-vous de lui dans l'éclat de votre gloire. Que les Cieux lui soient ouverts, et que les Anges se réjouissent avec lui. Seigneur, recevez votre serviteur dans votre Royaume. Que Saint Michel, Archange de Dieu, qui a mérité d'être le Prince de la Milice céleste, le prenne en sa protection. Que les Saints

Anges de Dieu viennent au-devant de lui, et qu'ils le conduisent dans la céleste Cité de Jérusalem.— Qu'il soit reçu par le bienheureux Apôtre Saint-Pierre, à qui Dieu a donné les clefs du Royaume céleste. Qu'il soit secouru par l'Apôtre Saint-Paul, qui a été digne d'être un vase d'élection.— Que Saint-Jean, l'Apôtre élu de Dieu, à qui les secrets du Ciel ont été révélés, intercède pour lui. Que tous les Apôtres, à qui le Seigneur a donné la puissance de lier ou de délier, prient pour lui.— Que tous les Saints Elus de Dieu, qui ont souffert en ce monde pour le nom de Jésus-Christ, intercèdent pour lui, afin qu'étant délivré des liens de la chair, il mérite de parvenir à la gloire du Royaume céleste, par la grace de notre Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Le malade ayant rendu l'esprit, on dit :

R. Saints de Dieu, secourez-le ; Anges du Seigneur, venez au-devant de lui ; recevez son ame ; offrez-la devant le Très-Haut.

V. Que Jésus-Christ qui vous a appelé vous reçoive, et que les Anges vous conduisent dans le sein d'Abraham. Recevez son ame, Seigneur, donnez-lui votre repos éternel. Offrez-la devant le Très-Haut.

Seigneur, ayez pitié de nous. Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Notre Père, &c. *tout bas.*

Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.

R. Mais délivrez-nous du mal.

V. Seigneur, donnez-lui votre repos éternel.

R. Faites luire sur lui votre éternelle lumière.

V. Seigneur, délivrez son ame.
R. De la porte de l'Enfer.
V. Qu'il repose en paix.
R. Ainsi soit-il.
V. Seigneur, écoutez ma prière.
R. Et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous.
V. Que le Seigneur soit avec vous.
R. Et avec votre esprit.

Prions.

NOUS vous recommandons, Seigneur, l'ame de N. votre serviteur, afin qu'étant mort au monde, il vive en vous ; et que toutes les offenses qu'il a commises par la fragilité de cette vie misérable, lui soient remises et effacées par l'indulgence de votre bonté et de votre miséricorde infinie.—Par Jésus-Christ notre Seigneur. Ainsi soit-il.

TABLE des CHAPITRES.

Page.

EXERCICE Spirituel durant la Sainte Messe. iii

Exercice pour la Confession. ix

Préparation à la Sainte Communion. xii

CHAP. I. La vertu consiste principalement dans la crainte de Dieu : quelle doit être cette crainte. 1

II. De l'amour de Dieu. 14

III. Il faut imiter N. S. dans la jeunesse, et pendant toute la vie. 20

IV. De l'amour et de l'honneur dûs à ses Père et Mère, 28

V. Suite du même sujet. Respect dû à ses Père et Mère, aux Maîtres et Maîtresses. 32

VI. De l'humilité et de la superbe. 41

VII. De l'obéissance. 47

VIII. De quelle manière les jeunes gens doivent recevoir les avis et les corrections. 51

IX. De l'amour du prochain. 55

X. De la chasteté. 65

XI. Des moyens de conserver la chasteté. 69

XII. Autres moyens de conserver la vertu de chasteté. 79

XIII. Sentimens de Saint-François de Sales sur les danses et les bals. 82

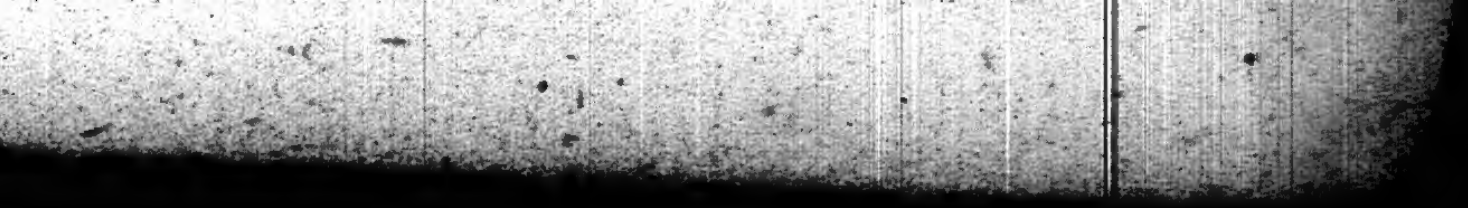
Chap.		Page.
XIV.	*De la retenue dans les paroles.*	89
XV.	*De la médisance et de la calomnie. Suite du ch. 15. sur le même sujet : de la médisance et des jugemens téméraires.*	91
XVI.	*Des querelles, des injures, des rapports, des reproches, et des railleries.*	98
XVII.	*Des amitiés.*	109
XVIII.	*Du mensonge.*	115
XIX.	*De la nécessité d'avoir un bon confesseur et guide dans les voies du salut.*	125
XX.	*Tous les fidèles, et sur-tout les jeunes gens, doivent se confesser souvent.*	129
XXI.	*Autres avis touchant la confession.*	133
XXII.	*Avis plus particuliers pour la confession.*	134
XXIII.	*De la Ste. Communion.*	136
XXIV.	*Avis pour bien communier,*	141
XXV.	*Du lever et du coucher. De la prière et du règlement de la journée.*	146
XXVI.	*Des dispositions qu'on doit avoir en s'habillant, et de la modestie dans les vêtemens.*	149
XXVII.	*De la dévotion à la Ste. Vierge et à St. Joseph.*	156
XXVIII.	*De la dévotion à l'Ange Gardien et aux Saints.*	168
		173

Chap.		Page.
XXIX.	*De la lecture des bons livres.*	175
XXX.	*Des conversations.*	182
XXXI.	*Du travail et de l'emploi du temps.*	193
XXXII.	*Les jeunes gens ne doivent jamais avoir honte de faire le bien.*	197
XXXIII.	*Les artifices du démon pour engager les jeunes gens dans la tentation.*	200
XXXIV.	*Des fautes qu'on fait dans les tentations.*	202
XXXV.	*Quelles maximes les chrétiens doivent suivre dans la jeunesse, et en tout temps.*	207
XXXVI.	*Du baptême, de sa dignité, et des obligations du Chrétien.*	214
XXXVII.	*Du sacrement de confirmation, et des dons du St. Esprit.*	216
XXXVIII.	*Du respect qu'on doit avoir dans l'Eglise, de la Messe et de la manière de l'entendre.*	221
XXXIX.	*De la dévotion à N. S. J. C. et de la visite du T. S. Sacrement.*	227
XL.	*De quoi il faut s'occuper quand on visite le St. Sacrement.*	230
XLI.	*Du respect qu'on doit avoir pour les Prêtres.*	233
XLII.	*Des jeux et des divertissemens.*	240
XLIII.	*Des repas et de l'intempérance.*	243
XLIV.	*Des veillées et assemblées nocturnes, des spectacles, des promenades, &c.*	246

Chap.		Page.
XLV.	*Avis à la jeunesse, au sujet des gens de guerre, et de ce qui concerne la profession des armes.*	264
XLVI.	*Avis importans aux écoliers et aux étudians.*	268
XLVII.	*Devoirs d'un écolier envers soi-même.*	273
XLVIII.	*Du choix de sa vocation.*	284
XLIX.	*Des dispositions au mariage.*	287
L.	*Dans quelles dispositions on doit célébrer le mariage, et passer le jour des noces.*	295
	Vêpres du dimanche.	321
	Recommandation de l'Ame.	328

Page
264
268
273
284
287
295
321
328

NOUS recommandons aux Fidèles de ce Diocèse l'usage de cette septième Edition des *Instructions Chrétiennes pour les Jeunes-Gens*; le prompt débit des six premières ayant démontré combien la lecture leur en étoit avantageuse.

† B. C. Ev. DE QUEBEC.

Québec, le 14 août 1827.